
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 02184827 0







MATER
AMORIS ET DOLORIS

I.

LA MÈRE
D'AMOUR ET DE DOULEUR

DONNÉE POUR MÈRE A TOUS LES FIDÈLES

PAR JÉSUS-CHRIST MOURANT SUR LA CROIX

OUVRAGE COMPOSÉ EN LATIN

PAR ANTOINE GINTHER

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, CURÉ DE BIBERBACH

Traduit par M. **TRUCHOT**, ancien Curé Archiprêtre.

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1875

A Monseigneur,

Monseigneur ADOLPHE-LOUIS-ALBERT PERRAUD, *Évêque d'Autun, de Châlon et de Mâcon.*

Hommage du plus profond respect et de la plus sincère vénération de

Son très-humble, très-obéissant et très-dévoué serviteur,

STÉPHEN TRUCHOT,

Ancien Archiprêtre de Saint-Germain-du-Plain.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

L'ouvrage, *Mater amoris et doloris*, dont je livre la traduction au public, fut approuvé en 1710, et imprimé l'année suivante, à Augsbourg. Il a pour auteur Antoine Ginther, docteur en théologie et curé de Biberbach, homme savant, humble et pieux, déjà connu auparavant par un traité du sacré Cœur de Jésus, in-4°, et qui plus tard en composa un autre ayant pour titre : *Currus Israel et auriga ejus*, le Char d'Israel et son conducteur, également in-4°.

Mater amoris et doloris a le même format.

L'Ordinaire le déclare, dans son approbation, exempt de toute erreur en matière de foi et digne d'une presse d'or : *Aureo prælo dignum.* C'est ce qui m'a porté à le traduire [1].

Ce travail m'a donné de douces jouissances dans la sainte compagnie de la Mère d'amour et de douleur, et de Jésus son divin Fils; j'espère que le pieux public, auquel son titre le destine, me saura gré d'avoir voulu les lui faire partager.

J'ai hésité à le livrer au jour, je voulais garder pour moi seul ces pages où l'on respire la foi la plus vive, la piété la

[1] *Mater amoris et doloris* m'est arrivé d'Espagne, acheté sur la place Saint-Jacques de Compostelle par un ami, M. G. Mazoyer, chanoine d'Autun. Reconnaissance à lui du plaisir que m'a procuré la traduction.

plus douce, l'amour le plus ardent pour Jésus et Marie, la dévotion la plus tendre envers leurs très-saints Cœurs, et envers la passion de Jésus-Christ et les souffrances de sa Douloureuse Mère. Une force intérieure m'a vaincu et porté à faire une démarche pour sa publication. Le voilà. Prêtres de Jésus-Christ, religieux, religieuses de tout ordre, âmes chrétiennes de tout état et de tout rang, vous en serez les juges ; à vous de voir s'il mérite votre accueil bienveillant.

Sous forme de Considérations, au nombre de soixante-dix, précédées d'une Exhortation et suivies d'un Epilogue, *Mater amoris et doloris* est une biographie de la Bienheureuse Vierge : Sa vie y est traitée depuis son immaculée conception et même sa prédestination, jusqu'à son assomption au ciel.

En même temps, c'est une biographie de Jésus-Christ, parce que le Fils est constamment uni à sa divine Mère dans toutes les pages ; on aurait pu l'intituler : Vies souffrantes de Jésus et de Marie.

C'est aussi un traité pratique et complet de la vie chrétienne, où l'auteur met les devoirs, les vertus, les conseils sous les yeux du lecteur avec une vigueur pressante et féconde en émotions.

Enfin, — et ceci le distingue essentiellement, — c'est tout le symbolisme de l'Ancien Testament relativement à Notre-Seigneur, et à la très-sainte Vierge promise aux premiers jours du monde et partout figurée dans les saintes Ecritures ; mais toujours dans le sens reçu par les saints Pères et les Docteurs, dont les textes nombreux viennent continuellement confirmer ce qu'avance le savant et pieux auteur ; toujours la plus pure tradition des siècles de l'Eglise.

J'ai traduit cet ouvrage dans les heures libres de mon ministère pastoral, tâchant de rendre avec exactitude et clarté

le texte de l'auteur et des écrivains nombreux cités par lui à chaque instant : Voilà mon œuvre.

Si toutefois j'avais erré en traduisant quelques passages, je déclare volontiers, avec Antoine Ginther, soumettre mon travail aux jugements de la sainte Église et de mes supérieurs ; et je suis prêt à faire les corrections.

Le 16 juillet 1875, en la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Stéphen TRUCHOT.

PROPHÉTIE DE SAINT SIMÉON

Il a été placé comme un signe de contradiction ; et un glaive transpercera votre âme.

(*S. Luc*, chap. 2. verset 35.)

SAINT AMBROISE SUR CE TEXTE :

Le Cœur et l'Ame de la Vierge furent pénétrés profondément par ce glaive, parce que Marie elle-même pénétra plus profondément que tout autre les mystères de Dieu, et porta toujours au plus intime de son âme les paroles divines relatives à la passion de Jésus-Christ et à ses œuvres, comme il est dit : *Marie conservait toutes ces choses, les méditant dans son cœur.*

A LA MÈRE DOULOUREUSE

HONORÉE A MUNICH EN BAVIÈRE,

DANS L'ÉGLISE DE L'HOSPICE DUCAL DE SAINTE ÉLISABETH, VEUVE,

POUR LES FAVEURS QU'ELLE RÉPAND CHAQUE JOUR

SUR LES HOMMES,

HUMBLE SUPPLIQUE ET DÉDICACE DE L'AUTEUR.

Ruth, la pauvre Moabite, autrefois glana dans le champ du riche Booz quelques épis laissés par les moissonneurs ; puis, les réunissant en gerbes, elle en battait le grain tant pour subvenir à son indigence que pour en donner la meilleure part à la belle Noémi, sa bienfaitrice. Celle-ci cependant ne voulait pas être appelée Noémi, c'est-à-dire belle et bienfaisante, mais Mara qui veut dire amère : « Ne m'appelez pas Noémi ou belle, mais Mara ou amère, parce que le Tout-Puissant m'a comblée d'amertume. Pourquoi donc m'appelez-vous Noémi, moi que le Seigneur a humiliée, moi que le Tout-Puissant a affligée[1] ? »

Souveraine de tout l'univers, Vierge Mère Douloureuse ! j'ai glané, moi aussi le plus pauvre des écrivains et le dernier

[1] Ruth. 1, 19.

de vos serviteurs ; j'ai glané, comme la pauvre Ruth, dans le champ très-fertile de la sainte Écriture, après que tant de fois les docteurs ont moissonné et battu leur blé ; j'ai recueilli quelques épis abandonnés et étendus sur le sillon, mais des épis qui ne sont point stériles : épis d'amour et de douleur de votre Cœur affligé. Pour soulager mon indigence, j'en ai fait un faisceau afin d'avoir toujours à ma disposition de quoi méditer, et du *pain à rompre aux enfants*, dans l'occasion, du haut de la chaire. Mais à qui maintenant offrirai-je la meilleure part de mes fruits et de mes travaux?

A vous, ô Souveraine! A vous au pied de la croix de votre Fils unique et bien-aimé, où je vous vois debout, secourant le monde perdu par le péché. A vous, grande bienfaitrice de tous, j'offre, consacre et dédie humblement tout ce que je suis et tout ce que j'ai. O belle Noémi, combien dans cette vie mortelle le Seigneur vous a humiliée! de quelle amertume le Tout-Puissant a rempli votre cœur, puisque vous n'avez pas souffert la croix et toutes les douleurs de votre Fils seulement au pied de la croix, mais depuis le moment que le saint vieillard Siméon vous dit : *Un glaive transpercera votre âme*, jusqu'à la fin de votre vie, le glaive perpétuel de la douleur ne vous laissa point de repos.

Et c'est, ô Souveraine, ce que vous avez voulu faire connaître au peuple chrétien, par votre statue miraculeuse, à Munich, dans l'église de l'hospice ducal de Sainte-Elisabeth, veuve, l'année de votre enfantement virginal 1690, le 21 janvier, lorsque, en présence d'illustres personnages, pendant que l'on chantait publiquement en votre honneur les litanies de Lorette, vous avez tourné, avec une affection admirable et toute

maternelle, vos yeux pleins de miséricorde, d'abord vers votre doux petit enfant Jésus couché là dans sa crèche, puis vers votre Fils souffrant et mourant sur la croix, et enfin vers le peuple de Munich qui vous est singulièrement dévoué. Par ce regard de la crèche à la croix, vous avez voulu, je le pense, insinuer clairement que, comme Jésus-Christ votre Fils accepta le sacrifice de la croix dès le premier instant de son incarnation, de même vous avez consenti dès ce moment à le voir immoler en croix : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* Ainsi donc vous vous êtes montrée disposée à tout souffrir avec votre Fils : « J'ai été remplie de tribulations, avez-vous dit à sainte Brigitte [1], depuis la naissance de mon Fils jusqu'à sa mort ; je souffrais la tribulation et les peines du cœur au-dessus de toute créature. » Car, (ajoute la même sainte,) mieux que les prophètes, elle avait prévu la passion de son Fils.

O Souveraine du monde ! qui d'entre les mortels pourra dignement vous payer la dette de reconnaissance et le tribut de louanges que l'on vous doit pour être venue en aide, par votre libre consentement, au genre humain perdu ? Ainsi parle saint Augustin, la lumière de l'Église d'Afrique [2].

Autrefois les habitants de Béthulie acclamaient ainsi unanimement leur libératrice, la courageuse Judith : « Le Seigneur vous a bénie et remplie de sa force ; et il a renversé par vous tous nos ennemis. » Et Ozias, prince du peuple d'Israël, ajoutait en joignant sa voix à leurs voix : « Il a rendu aujourd'hui votre nom si célèbre, que les hommes, se souvenant à jamais

[1] Liv 6, ch. 24. — [2] Serm. 18.

de la puissance du Seigneur, ne cesseront de vous louer, parce que vous n'avez pas craint d'exposer votre vie voyant l'extrême affliction où votre peuple se trouvait réduit, mais vous vous êtes présentée devant notre Dieu pour empêcher sa ruine. » Combien plus pouvons-nous redire la même louange à votre sujet, ô Souveraine compatissante, puisque vous n'avez pas ménagé votre vie en voyant les malheurs et la tribulation de notre race, mais vous avez remédié à notre ruine en face de notre Dieu, en vous immolant vous-même dans votre Fils attaché à la croix. « Quelle autre chose que son corps, dit saint Pierre Chrysologue [1], immolait Abraham dans son fils Isaac? » Vous avez fait davantage, ô Mère affligée! Le sacrifice d'Abraham ne se fit que dans sa volonté; vous avez en réalité immolé votre chair dans votre bien-aimé Fils unique offert au Père éternel en sacrifice sanglant et agréable. C'est pourquoi votre louange ne cessera point de retentir dans la bouche des hommes qui conserveront à jamais le souvenir de la vertu du Seigneur et de la vôtre.

C'est pour cela même, ô précieuse Vierge, que je me fais humble suppliant à vos pieds. Recevez de votre très-indigne serviteur ses faibles actions de grâces si éloignées d'égaler vos mérites; et ne méprisez pas, je vous prie, ce pauvre opuscule que, dans mes heures de loisir, j'ai composé sur vos louanges et sur les douleurs de votre Cœur très-saint. Je rougis seulement, ô Mère d'Amour et de Douleur, que tous ces accents et ces lettres ne soient point tracés avec mon sang, disposé que je suis à le répandre à tout moment pour votre

[1] Serm. 108.

honneur et votre amour. Et puisque, pour tous les bienfaits que j'ai reçus de vous, je ne peux donner que moi-même, il est à vous, ô Souveraine, ce vil esclave, le plus grand des pécheurs ; le voici humblement prosterné à vos pieds sacrés. Ecoutez-moi, Vierge bénigne, et me soyez favorable, surtout à l'heure suprême de la mort. Amen. Qu'ainsi soit, ô ma Souveraine !

De vos serviteurs et disciples, le dernier,

Antoine GINTHER,

Prêtre indigne.

APPROBATION DE L'ORDINAIRE.

Le présent ouvrage ayant pour titre, la Mère d'Amour et de Douleur, composé par Antoine Ginther, docteur en théologie, et curé de Sainte-Croix à Biberbach, auteur très connu par un premier ouvrage, ne le cède à aucun autre par la grâce du style, la variété et la richesse des pensées, l'abondance des citations des Saints-Pères, la suave et fidèle interprétation symbolique de la sainte Ecriture; il est exempt de toute erreur en matière de foi, utile et agréable aux directeurs spirituels et aux prédicateurs de la parole de Dieu. Nous le jugeons digne d'une presse d'or.

Augsbourg, le 10 mai 1710.

Imprimatur.

Augsbourg, le 21 mai 1710.

JEAN-CASIMIR ROLS,
Évêque suffragant d'Amyclée,
vicaire général. m. pp.

JEAN-MICHEL SEMBLER,
Docteur en théologie, conseiller ecclésiastique de l'évêque d'Augsbourg, grand-pénitencier, et chanoine de l'église collégiale de Saint-Maurice, examinateur des livres.

LA MÈRE D'AMOUR
ET DE DOULEUR.

EXHORTATION

AUX SERVITEURS DÉVOUÉS DE LA BIENHEUREUSE

VIERGE-MÈRE DOULOUREUSE

ET AUX AMIS SINCÈRES DE SON CULTE.

HAC MONSTRANTE VIAM.

Préparez-nous un chemin sûr, afin que, voyant Jésus, nous soyons toujours dans la joie[1].

1. Celui qui désire aller en Palestine et à Jérusalem, cité sainte autrefois arrosée du sang de Jésus-Christ, doit nécessairement se confier à la mer Méditerranée sur laquelle, s'avançant entre la vie et la mort, il n'a d'espoir et de refuge que dans le bois ou vaisseau qui le transporte, et dans l'étoile polaire qui le dirige et jamais ne se couche; étoile à laquelle vous donnerez la devise suivante : Elle indique le chemin et le rend sûr : ou plutôt : ELLE MONTRANT LA VOIE.

Enfants chéris de Dieu et de sa divine Mère ! je n'en ai pas le moindre doute, vous aspirez très-ardemment à cette terre

[1] Hymne de l'Eglise.

désirable, à cette Palestine où coulent sans cesse un lait et un miel célestes; à cette cité sainte, nouvelle Jérusalem, que le doux Rédempteur du monde, Jésus-Christ, a préparée pour lui et pour tous ses élus au prix immense de son sang; et, parce que vous ne pouvez en entreprendre le voyage à pied, il vous est nécessaire de vous confier aux flots d'une mer périlleuse. Mais que dis-je? Si j'examine cette vérité d'un œil plus attentif, déjà vous êtes lancés sur la mer et vous naviguez à pleines voiles vers le port de l'éternité. Et qu'est-il autre chose, je vous prie, ce monde immonde, *qu'une grande et vaste mer* [1] sur laquelle vous êtes ballottés par les flots continuels des tentations, des concupiscences, des soucis, des travaux, des anxiétés, des maladies, des persécutions et de toutes les passions? Il faut donc, au milieu de tant de dangers du corps et de l'âme, au milieu de ces flux et reflux périlleux de la mer, et de tant d'écueils, il faut, dis-je, vous pourvoir d'un vaisseau qui vous transporte en assurance au port du salut éternel; une fidèle étoile polaire qui vous montre le chemin sûr pour arriver à la céleste Jérusalem, et vous l'indique dans le moment où souffle le vent de la grâce. Ce vaisseau, quel est-il ? Et quelle est cette heureuse étoile ? Ecoutez le docteur Séraphique [2] : « Par quels moyens, dit-il, les navires peuvent-ils parvenir au port, à travers tant de périls ? Par deux, le bois et l'étoile, c'est-à-dire par la confiance en la croix, et par la vertu de la lumière que Marie l'étoile de la mer nous a produite. Le divin amour a uni ces deux choses ensemble par un lien si étroit et si sacré qu'elles ne peuvent être séparées. »

Or, je vous les présente ici. Le navire ou bois sur lequel vous vous dirigerez en sûreté vers le ciel, à travers les dangers et les hasards de la vie, c'est la croix, selon saint Antoine de Padoue [3] : « La croix de Jésus, dit-il, est le vaisseau et le bois triomphal. » Quant à l'astre polaire ou étoile de la mer, c'est Marie, la Vierge et Mère Douloureuse, toujours visible aux

[1] Psaume 103 ; 25. — [2] S. Bonav. in spec. c. 3. — [3] S. Ant. Pad. serm. 5, dom. 4 post Epiph.

siens, d'où la devise : *Elle ne disparaît jamais.* En effet, lorsque abandonnant Jésus, tous avaient pris la fuite, Elle était là debout devant la croix quand tout semblait perdu. « Il faut, dit saint Fulbert, évêque, que tous les disciples de Jésus-Christ, naviguant au milieu des flots du siècle, regardent cette Etoile de la mer, Marie qui est proche de Dieu le pôle du monde, et qu'ils dirigent le cours de leur vie sur ses exemples [1]. »

2. Et c'est là ce qu'avait en vue, d'une manière spéciale, ce grand patriarche, ce soutien de l'Eglise, saint Ignace de Loyola, le glorieux et digne fondateur de la Société de Jésus. Dès qu'il eut commencé une vie tout à fait sainte au Mont-Serrat, à partir de ce moment il porta constamment sur sa poitrine, jusqu'à sa mort, l'effigie triomphale de Jésus crucifié et l'image de la Bienheureuse Vierge-Mère Douloureuse, et, par leur protection, ayant surmonté les dangers et les difficultés nombreuses de cette vie, il aborda heureusement au port de l'éternelle béatitude. En mémoire de ce fait, la noble famille Pasquali conserve encore religieusement à Barcelone ce crucifix parmi de précieux objets. Le collége des Jésuites, à Saragosse, possède et vénère l'image de la Bienheureuse Vierge Douloureuse au pied de la croix, le cœur transpercé d'un glaive ; et, comme le saint fondateur la portait toujours sur son cœur, on l'a nommée :

Sainte MARIE *du Cœur.*

Voici, pieux disciples de Marie, le but et la fin de mon travail en composant ce livre. Dans ces derniers temps, j'ai présenté aux confrères du Sacré-Cœur de Jésus le divin Cœur du Verbe Incarné, du Dieu de l'Eucharistie et de la croix, à méditer, à prêcher, à honorer, à aimer, à imiter ; je vous offre de même Sainte Marie du Cœur, ou la Mère Douloureuse dont le Cœur et l'âme, pendant sa vie mortelle, furent continuellement percés du glaive de douleur ; je vous l'offre afin que

[1] Serm. de Nativ. Virg.

vous aimiez la Douloureuse Mère de Dieu du même amour que saint Ignace, du plus intime de votre cœur, et que vous cherchiez à propager son honneur et son culte dans toutes les âmes. « Ecoutez-moi, vous qui suivez la justice et qui cherchez le Seigneur; rappelez dans votre esprit cette roche d'où vous avez été taillés, et cette carrière profonde d'où vous avez été extraits; regardez Abraham votre père, et Sara qui vous a enfantés. [1] » Votre père et la pierre d'où vous êtes sortis, c'est, suivant saint Jérôme et d'autres, Jésus-Christ crucifié. *Petra autem erat Christus* [2], « cette pierre était Jésus-Christ, » de son côté ouvert et de son Sacré Cœur, vous avez été produits à une vie nouvelle ; « par sa grande miséricorde, il nous a régénérés pour nous donner l'espérance de la vie [3]. » Sara, dont le nom signifie Dame de douleur, est le type de la Bienheureuse Vierge-Mère Douloureuse qui devint, au pied de la croix, la Mère de tous les vivants : *Ecce mater tua* [4]. Hélas! au prix de quelle douleur elle nous enfanta, ô tendre Mère! *Ibi dolores ut parturientis* [5]. *In dolore paries filios tuos* [6].

3. Les saints Docteurs admirent la conduite de Joseph d'Arimathie, le noble décurion : quand il eut appris que Jésus crucifié entre les deux larrons avait expiré et que la vie était morte en croix, oubliant tout danger de sa vie et de son honneur, il alla trouver courageusement le juge romain, Pilate, pour lui demander le corps inanimé de Jésus : *Audacter introivit ad Pilatum. et petiit corpus Jesu* [7]. Il eut le bonheur de l'obtenir, l'enveloppa d'un suaire, après l'avoir détaché de la croix, et l'ensevelit dans son propre tombeau récemment creusé dans le roc. Homme admirable envers qui l'humanité entière doit se regarder obligée de toutes manières ! Et ils se demandent ce qui porta ce noble décurion à réclamer, avec tant de courage et de confiance, le corps du crucifié et à le confier au tombeau avec un soin pieux. Moi aussi je recherche la cause de sa démarche généreuse.

[1] Isa. 51. 1. — [2] I Corinth. 10. 4. — [3] I Petr. 1 3. — [4] Joan. 19. 27. — [5] Ps. 47. — [6] Gen. 3. 16. — [7] Marc. 15. 42.

Siméon Métaphraste, auteur ancien, répond que Joseph fut conduit à rendre à Jésus crucifié ce pieux devoir, par les larmes et les prières de la douloureuse et affligée Vierge-Mère. Saint Anselme, éclairé du ciel, nous apprend qu'il fut excité spécialement par considération et compassion pour cette divine Mère abîmée dans la tristesse, à se rendre auprès de Pilate en déposant toute crainte, et à lui faire ce raisonnement : Il est contre la loi et la raison qu'une Mère innocente soit immolée avec son Fils innocent dans un même jour. Elle est encore au pied de la croix, presque mourante, contemplant le corps de son Fils privé de tout son sang, et ne sachant de quelle manière satisfaire sa tendresse. Cette pauvre veuve délaissée, plongée dans un océan d'affliction et de tristesse, ne désire d'autre soulagement que celui-ci : que son Fils, descendu de son infâme gibet, soit remis entre ses bras maternels afin qu'elle lave de ses larmes son sang et ses membres meurtris, et donne à son corps une sépulture convenable. « Et Pilate ordonna de le lui rendre [1]. »

Disciples de Marie ! reconnaissez dans cet homme, noble par sa naissance et sa vertu, un bel exemple que les siècles admirent et que tous doivent imiter. Comment ne pas aimer, estimer, honorer l'affligée Mère de Dieu? « Qui pourra dignement, dirai-je avec saint Augustin, qui pourra vous payer, ô Vierge, le tribut d'actions de grâces et de louanges que l'on vous doit, vous qui, par votre libre consentement, êtes venue au secours du monde perdu [2]. » Si le fils adoptif de Marie, le disciple aimé de Jésus, a dit du Père éternel : *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que tout homme croyant en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle* [3] ; on peut, à juste titre, dire de la Douloureuse Mère : Le cœur de la Bienheureuse Vierge Marie nous a tellement aimés qu'elle a donné son Fils unique, étant présente au lieu de ses tourments ; elle l'a donné pour être immolé pour nous sur l'autel de la croix, afin que tous ceux qui

[1] Matth. 27. 58. — [2] S. Aug. serm. 18. — [3] Joan. 3, 16.

espèrent en son intercession et l'aiment tendrement comme une Mère ne périssent jamais, mais qu'ils obtiennent la vie éternelle. Vous entendez, chrétiens, enfants de Marie.

4. Il ne faut pas douter que le culte et l'amour rendus à la Douloureuse Mère soit agréable à Dieu. Car, comme rien ne plaît davantage à Jésus-Christ que le souvenir pieux et reconnaissant du chrétien pour son amère passion ; de même nous ne pouvons rendre à sa sainte Mère aucun devoir plus agréable que de repasser dans notre esprit les douleurs et les angoisses de son doux Cœur à la passion de son Fils et durant tout le cours de sa vie. Mais, hélas ! il en est fort peu qui compatissent sincèrement à l'affligée Vierge Mère. Notre sainte Souveraine se plaignit un jour amoureusement à sainte Brigitte de cette ingratitude : « Je porte mes regards sur tous ceux qui sont dans le monde pour en trouver qui compatissent et songent à ma douleur, et j'en trouve fort peu ; pour vous, ma fille, si je suis délaissée et oubliée par un grand nombre, ne m'oubliez pas, considérez et imitez ma douleur autant que vous le pouvez ; voyez ma tristesse et mes larmes, et gémissez que les amis de Dieu soient si peu nombreux [1]. » Serviteurs de Marie, serez-vous de ce petit nombre qui, de toute l'étendue de leur cœur et de toute leur âme, aiment et honorent, après Jésus crucifié, cette Mère affligée qui vous aime tant et vous aimait déjà pendant sa vie en répandant pour votre salut, dans la passion et par Jésus, son propre sang qu'elle lui avait donné dans l'incarnation? Ecoutez-la disant encore à sainte Brigitte : « Sa douleur était ma douleur, parce que son Cœur était mon Cœur [2]. » Voici comment s'exprime saint Jérôme [3] : « Autant de blessures au Corps du Fils, autant de blessures au Cœur de la Mère ; les clous qui tenaient sur la croix le Corps de Jésus crucifiaient le Cœur de la Vierge ; le Corps du Rédempteur ne reçut aucun coup qui n'eût son triste écho dans le Cœur de Marie. »

[1] Revel. S. Birg. l. 2. c. 24. — [2] Revel. lib. 1. c. 10. — [3] S. Hier. de Assumpt. Virg.

Cœur affligé de la Mère Douloureuse, qui pourra vous aimer assez? Ah! qui le pourra?

5. Des deux Chérubins d'or placés par l'ordre de Dieu sur l'arche d'alliance, l'Écriture dit, qu'ayant le visage tourné vers le propitiatoire, l'un regardait l'autre. L'un nous représente justement Jésus-Christ crucifié, *propitiation pour nos péchés* [1], et l'autre sa sainte et affligée Mère devant le gibet de la croix. Ah! qu'il était lugubre ce mutuel regard des deux mystiques Chérubins! « Le Fils gémissait, dit saint Laurent Justinien [2], de voir sa Mère présente à ce spectacle horrible, et il parlait de la sorte au Cœur de la Vierge: Pourquoi êtes-vous venue, ma colombe, ma toute belle? votre douleur augmente la mienne, et votre tourment me transperce. » Ajoutons ces paroles de saint Bonaventure, le docteur Séraphique [3] : « O ma Souveraine, je cherche à contempler votre Cœur, mais ce que je vois ne l'est pas, c'est de la myrrhe, de l'absinthe et du fiel; je cherche la Mère de mon Dieu, et je ne trouve que des crachats, des coups de fouets et des blessures: vous êtes changée tout entière en ces choses. O merveille! vous êtes toute dans les plaies de Jésus-Christ, et Jésus crucifié est tout entier au plus intime de votre Cœur. »

D'après Mallonius [4] et plusieurs autres, le cœur de la B. Claire de Montefalcone fut un véritable miroir où la passion de Jésus-Christ était représentée au naturel, pour ainsi dire. Après sa mort, on y trouva, dans la partie droite, avec les instruments de la passion, une image de Jésus crucifié d'un pouce de longueur et dont les plaies étaient saignantes. A plus forte raison eût-on trouvé, dans le Saint Cœur de l'Immaculée Vierge et Mère Douloureuse, les instruments de la passion de son unique et bien-aimé Fils; là, on les aurait vus réunis comme dans le miroir le plus lucide et comme dans leur centre. C'est l'expression de saint Laurent Justinien [5]: « Le Cœur de Marie,

[1] Exod. 25. 18. — [2] De Triumph. Christi agone, c. 15. — [3] In stimul. amoris, c. 3. — [4] Mallon. in edition. Veneta. f. 228. — [5] Lib. de Christi agone.

dit-il, fut un clair miroir de la passion de Jésus-Christ, et une parfaite image de sa mort. » En effet, comme un miroir, surtout s'il est concave, reçoit tous les rayons solaires, et, par la réverbération, les concentre et les réfléchit en un même point ; de même le Cœur de la Vierge Douloureuse recevait les tourments de son Fils qui se réfléchissaient ensuite dans le Cœur de Jésus comme au centre de son amour. Aussi, expliquant ces paroles : *Stabat autem juxta crucem Jesu, Mater ejus*, saint Bonaventure a-t-il dit à juste titre : « O ma Souveraine ! où étiez-vous ? Etait-ce seulement au pied de la croix ? Non,. non, mais sur la croix avec votre Fils ; là vous étiez crucifiée avec lui ; il souffrait dans son Corps, vous dans votre Cœur ; ses plaies étaient répandues par tout son Corps, elles étaient réunies dans votre Cœur. Là, votre Cœur fut transpercé du glaive de Siméon [1]. »

6. Serviteurs de Marie ! qui ne compatira du fond de l'âme à une telle Mère ? N'a-t-elle pas plus souffert, pour ainsi dire, que Jésus-Christ ? La passion du Sauveur finit à sa mort ; celle de sa Mère ne finit pas là, elle augmenta, surtout lorsque Longin ouvrit le Cœur avec sa lance. « Quand votre Jésus, dit le doux saint Bernard [2], eut rendu sa sainte âme, la lance lui ouvrit le côté, mais elle n'atteignit point son âme, tandis qu'elle transperça la vôtre ; son âme n'était plus là, mais la vôtre n'en pouvait être arrachée. » Et qui dira les tourments de son Cœur en recevant le corps de Jésus détaché de la croix ? Non-seulement alors, mais toute sa vie jusqu'à son assomption dans le ciel, le glaive de douleur fut tellement inhérent à son Cœur que la passion ne lui paraissait pas un souvenir du passé, mais la vue d'une chose présente. « Quand je mangeais, quand je travaillais, en tout la passion de mon Fils était dans ma mémoire comme un fait s'accomplissant actuellement [3]. »

Il convient donc de nous rappeler souvent et d'honorer, par

[1] S. Bonav. in opuscul. de Passione Dom. — [2] Serm. 12 de Stellis. — [3] Revel. S. Birg. lib. 1. c. 77.

une dévotion particulière, les douleurs, les gémissements, les larmes du Cœur de Marie notre Mère, dont plusieurs furent des larmes de sang, au témoignage de saint Germain que nous rapporterons plus loin. O enfants de Marie et ses Benjamins, qu'elle mit au monde avec tant de souffrances, regardez votre Mère, et cherchez de quelle manière vous pourrez compatir à Elle à et son Fils crucifié. « Souvenez-vous, dit le fils de Sirac [1], de votre père et de votre mère au milieu des grands, pour que Dieu ne vous oublie pas. » Votre père, c'est Jésus l'Homme-Dieu mort pour vous et pour tous : *Si je suis Père, où est l'amour que l'on me doit* [2]*?* Votre Mère, c'est Marie la Vierge Mère Douloureuse réparant au Calvaire, sous l'arbre de la croix, la faute commise par Ève au paradis terrestre, sous l'arbre de la science du bien et du mal. Souvenez-vous donc de ce Père et de cette Mère, enfants des saints, pour que Dieu ne vous oublie pas.

Je finirai par une parole de Tobie [3] : Voyant que sa mort était proche, il donna de pieux avis à son fils, entre autres ce conseil remarquable : « Vous honorerez votre mère tous les jours de votre vie, vous rappelant combien elle a souffert pour vous. » Serviteurs et enfants de Marie, sur le lit de sa croix Jésus mourant vous dit : *Voilà votre Mère*, honorez-la toute votre vie, n'oubliant jamais les douleurs qu'Elle endura pour vous. Oh ! combien vous serez heureux si, dans votre agonie et au jugement, elle vous est propice ! que vous serez heureux [4] !

[1] Eccli. 23. 18. — [2] Malach. 1. 6. — [3] Tob. 4. 3. — [4] Eccli. 7. 29.

CONSIDÉRATION I.

La B. Vierge Mère Douloureuse est un livre dont la lecture et la méditation peuvent nous rendre tous dociles aux enseignements de Dieu.

OMNIBUS IN OMNIBUS.

Livre de la génération de Jésus-Christ.

1. Ce n'est point sans raison que les auteurs sacrés cherchent quel est ce livre dont parle saint Mathieu en commençant son Evangile : *Liber generationis Jesu Christi.* Suivant les uns [1], c'est simplement la généalogie du Sauveur, ou le catalogue des ancètres dont il tire son origine selon la chair. D'autres entendent le mot *Livre de la génération* dans le sens de *vie* de Jésus-Christ, d'après la signification du mot hébreu qui veut dire *livre de la vie* [2]. D'autres enfin le rapportent comme nous à la sainte Mère de Dieu : « La Vierge seule, dit saint Grégoire de Nazianze, est le livre de la génération de Jésus-Christ [3]. » Par les gouttes très-pures du sang de son Cœur, l'Esprit Saint, écrivain sage et habile de ce livre virginal, a formé le divin Corps de Jésus qu'il devait, à son heure, immoler pour le salut de tous sur l'autel de la croix. Or, le cœur est le siége de la miséricorde et de l'amour ; c'est pourquoi Jésus-Christ ne peut être que *tout cœur*, ayant été formé par l'Esprit Saint, selon l'humanité, des plus suaves gouttes de sang du saint Cœur maternel. « Des veines de son Cœur, dit le docteur Séraphique, Marie distilla les gouttes du sang très-pur par lesquelles fut formé Jésus-Christ merveilleusement porté à la miséricorde [4]. »

[1] Cornel. hic. — [2] Menoch. hic. — [3] S. Greg. Naz. sap. 8. — [4] Salmeron. tom. 3, cap. 9. Abulens. in cap. 11. Levit. S. Bonaven. in psalt. B. V.

Mais qu'entends-je et que vois-je? Ce livre de la génération de Jésus-Christ a-t-il été écrit par le Saint-Esprit avec un style de fer : *Prenez un grand livre, et écrivez-y d'un style d'homme* [1]. Ce livre mystique, âme chrétienne, voulez-vous le voir? Regardez l'emblème qui précède : vous y verrez le saint Cœur de la Vierge Marie percé d'un glaive. Ainsi le roi Jéchonias perça avec colère le livre de Jérémie parce qu'il contenait des choses désagréables et tristes, et le jeta au milieu des flammes : *Scidit illum scalpello scribæ et projecit in ignem* [2]. Ainsi fut percé le saint Cœur de Marie. Et pourquoi ? le voici : l'Eglise a coutume de représenter les martyrs avec les instruments de leurs souffrances. Quand elle veut indiquer aux chrétiens les douleurs de la Vierge Mère elle la peint le Cœur percé d'un glaive, en signe des tourments qu'elle endura, non-seulement dans la passion de son Fils, mais dans toute sa vie. Voilà pourquoi le Cœur de Marie est pour tous les chrétiens un livre dont la lecture et la méditation peuvent nous rendre dociles aux enseignements de Dieu [3] et nous instruire. De là cette devise :

POUR TOUS EN TOUT.

2. On s'étonne que les auteurs sacrés aient si peu parlé de ce livre mystique, la Douloureuse Mère. Le disciple bien-aimé, fils adoptif auquel cette divine Mère fut confiée par le Sauveur mourant, nous a laissé, en passant, quelques paroles sur les tourments de son Cœur : *Marie, la Mère de Jésus était au pied de la croix* [4]. Et saint Luc : *Un glaive transpercera votre âme* [5]. Pour les autres évangélistes, silence profond. Pourquoi donc cette réserve sur ses cruelles douleurs?

Cessez d'être étonnée, âme chrétienne : « Qui a mesuré la profondeur de l'abîme [6]? » Quel homme a pu sonder le fond de l'Océan? En ne disant rien, les écrivains sacrés font l'aveu

[1] Isa. 8. 1. — [2] Jerem. 38. 23. — [3] Joan. 6. 45. — [4] Joan. 10. 25. — [5] Luc. 2. 35. — [6] Eccli. 1. 2.

de leur impuissance à raconter les douleurs que souffrit le saint Cœur de Marie ; d'où saint Anselme [1] : « Les tortures cruelles infligées aux corps des martyrs furent légères, ou plutôt ne sont rien, comparées à votre souffrance, ô Marie. » Elle est donc justement appelée, par l'Eglise, *la Reine des martyrs;* elle a plus enduré dans son âme qu'eux dans leurs corps. « Seule, dit Eusèbe de Niérenberg [2], autrefois professeur des saintes Lettres à l'université de Madrid, l'âme de Marie a surpassé tous les tourments des martyrs. » Saint Augustin en donne la raison : « La douleur doit égaler l'amour [3]. » Eh bien, l'amour du Cœur de Marie pour son Fils était plus grand que celui de tous les mortels et même des Anges ; par conséquent sa douleur devait être mesurée sur son amour. De plus, la Vierge Mère de douleur et d'amour était un *livre écrit au dedans et au dehors, et scellé de sept sceaux* [4]. Au dedans, les plus hautes vertus; au dehors, des qualités incomparables ; ce qui la fait appeler par saint André de Crète : « Livre vivant du Verbe de Dieu le Père, écrit par la plume de l'Esprit Saint [5]. Ce livre est fermé par sept sceaux : ce sont les sept douleurs que le Fils imprima dans le Cœur de sa Mère comme sept cachets : *Placez-moi comme un cachet sur votre Cœur* [6].

3. Mais comment, dira-t-on, ce livre doit-il être lu? et comment médité? « Heureux, dit Richard de Saint-Laurent, celui qui chaque jour en confie à sa mémoire quelque chose par une lecture, si courte qu'elle soit [7]. » Ecoutez ce qui advint à saint Jean exilé par Trajan dans l'île de Pathmos à cause de sa constance dans la foi. Il était sur le bord de la mer : tout à coup apparaît à ses yeux l'Ange de l'Apocalypse, le pied droit sur la mer et le gauche sur le rivage ; il invite l'Apôtre à un festin, et, pour nourriture, lui présente un grand livre : *Prenez ce livre et mangez-le* [8]. Il le prend à l'instant et le mange avec avidité. Et dans sa bouche, il avait la douceur du miel, et dans

[1] S. Anselm. lib. de Excell. Virg. c. 5. — [2] De amore B. V. c. 15. — [3] De Civit. lib. 21. c. 26. — [4] Apoc. 5. 1. — [5] Andr. Cret. orat. 2 de Assumpt. — [6] Cant. 8. 6. — [7] Rich. a C. Laur. lib. 12. — [8] Apoc. 10. 9.

son estomac l'amertume du fiel. « Je pris le livre de la main de l'Ange et le mangeai, et il était doux comme du miel en ma bouche, et amer en mon estomac. » Le livre était doux et amer! Comment expliquer cette contradiction?

O Vierge Mère de douleur et d'amour, pardonnez ce que je vais dire. Vous êtes figurée par ce livre, ou vous pouvez lui être comparée. 1°. Vous étiez douce : vous avez poussé des fleurs d'une odeur agréable [1], comme la vigne, en nous donnant le Sauveur Dieu et homme, ce fruit dont nous parle l'Epouse : « Mon Bien-Aimé est pour moi une grappe de raisin de Chypre [2] ; » mais vous étiez pleine d'amertume quand, éclairée du ciel, plus que les prophètes, vous connaissiez d'avance que cette grappe chérie rendrait sous le pressoir jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la rédemption du monde : *Positus est in signum cui contradicetur* [3]. 2°. Vous étiez douce : Eve, la première et malheureuse mère de tous les vivants [4], nous a présenté le fruit défendu, cause de tout le mal répandu sur la terre et dont les dents de ses enfants sont encore agacées [5] ; vous, au contraire, vous nous présentez dans vos bras Jésus, le fruit béni de votre sein, en qui seul nous trouvons toute consolation, toute paix, toute suavité et tous les biens. Mais vous êtes devenue pleine d'amertume, d'après la signification de votre nom, car Marie signifie Mer d'Amertume [6] ; et c'est pourquoi dans Noémi, qui vous représentait, vous avez dit : « Ne m'appelez pas *Noémi* ou belle, mais *Mara* ou amère, parce que le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume [7]. » 3°. Vous étiez douce, et maintenant encore vous êtes pour les pauvres mortels un asile et un doux refuge ; l'Eglise vous nomme *notre vie, notre douceur, notre espérance* [8]. Combien d'âmes accablées sous le poids de leurs péchés, la conscience ulcérée, ont reçu de vous, bonne Souveraine, le plus doux soulagement, parce que vous êtes le refuge des pécheurs et que l'on n'a jamais entendu dire

[1] Eccli. 24. 23. — [2] Cant. 1. 13. — [3] Luc, 2. 35. — [4] Gen. 3. 20. — [5] Ezech. 18. 2. — [6] B. Albert. m. in cap. 1. Luc. — [7] Ruth. 1. 19. — [8] Antiph. Eccl.

qu'aucun de ceux qui ont eu recours à vous ait été abandonné. Saint Augustin l'a dit : « Vous êtes l'unique espoir des pécheurs ; nous espérons par vous le pardon de toutes nos fautes, et en vous nous attendons toutes nos récompenses [1]. Mais vous êtes dans l'amertume, parce que votre bien-aimé Jésus est demeuré toute votre vie comme un bouquet de myrrhe sur votre sein [2], et comme crucifié dans votre Cœur. « La Vierge, dit Taulère, a été crucifiée avec Jésus-Christ à l'heure de la conception en consentant à devenir Mère du Fils de Dieu, et n'est jamais descendue de sa croix [3]. » O mortels, regardez ce livre, le saint Cœur de Marie ; lisez-le et voyez comment vous pourriez être sauvés sans douleurs et sans croix, après que l'innocente Mère de Dieu en a éprouvé de si grandes. Quel ciel Dieu fera-t-il pour vous, hommes mous, délicats et mondains !

4. Sous le règne de Josias, pieux roi d'Israël, pendant qu'on restaurait le temple, le grand-prêtre Helcias, par un dessein particulier de Dieu, trouva un exemplaire du livre de la loi ; et les annales des rois nous apprennent que Saphan l'ayant lu publiquement, devant ce prince, celui-ci fut pénétré d'une grande terreur à cause des menaces qu'il renfermait : *Perterritum est cor Regis* [4].

Ame chrétienne, ne craignez pas si, dans le saint Cœur de Marie, livre mystique, vous ne voyez que glaive, croix, fouets, épines, injures, souffrances, chagrins, douleurs, amertumes; imitez les abeilles : avec les fleurs et les herbes les plus amères elles composent le plus doux miel ; d'où le proverbe : *Le doux vient de l'amer*. Ou bien encore, faites comme les brebis du Pont : elles se nourrissent d'absinthe et de myrrhe, et cependant ce pâturage leur paraît des plus agréables ; d'où cet autre proverbe : *L'amertume s'adoucit*. Oui, il faut agir ainsi, âme chrétienne ; et si vous examinez sérieusement, si vous méditez avec attention les douleurs du Sacré-Cœur de

[1] S. August. Serm. de Annunt. B V. — [2] Cant. 1. 12. — [3] Tauler. Exercit. vitæ Christi. c. 18. — [4] 4 Reg. 24. 19.

Jésus et de sa divine Mère, pour vous elles se changeront en douceur ; et comme autrefois le palmier convertit en eau douce pour les Israélites l'eau salée de la mer[1] ; comme le sel au temps d'Elisée rendit saines les eaux de Jéricho[2] ; comme un peu de farine fit disparaître d'un vase l'amertume mortelle des coloquintes[3] : ainsi Jésus souffrant et sa sainte Mère compatissant à ses souffrances, si vous les avez sous les yeux, changeront en douceurs toutes les misères, les angoisses, les tribulations, les persécutions, les maladies et la mort même. Rien « de si lourd, dit saint Grégoire le Grand, qu'on ne puisse supporter tranquillement en se rappelant la passion de Jésus-Christ[4], j'ajoute : « et la compassion de sa Douloureuse Mère. »

5. Parlant du livre de la loi, formé des deux tables de pierre préparées par la main des Anges, sur lequel Dieu lui-même daigna graver le Décalogue en gros caractères qui pussent être vus et lus de loin, les saintes Ecritures nous disent que Moïse, voyant le peuple ingrat livré aux danses et à l'idolâtrie, le jeta par terre au pied du Sinaï et le brisa : *projecit de manu tabulas, et confregit eas*[5]. Ainsi fut mis en pièces et périt ce livre précieux écrit par la main du Tout-Puissant, et il n'en reste pas une lettre. O perte incomparable !

Ame chrétienne, je vous montre un autre livre plus précieux composé par la main de Dieu et par le doigt du Saint-Esprit. C'est le saint Cœur de l'Immaculée Vierge et Mère Douloureuse : « Livre nouveau, dit saint Jean Damascène,[6] sur lequel est inscrit d'uni manière admirable le *Dieu Verbe* : » Et saint Antonin[7] : « Marie fut un livre qui contint la divine sagesse, le Fils de Dieu, et l'on comprend par là son absolue pureté et dans son âme et dans son corps. L'auteur est un maître excellent, le Saint-Esprit lui-même. » Citons encore Hugue, l'éminent cardinal de la sainte Église romaine : « La Bienheureuse

[1] Exod. 15. 25. — [2] 4 Reg. 2. 22. — [3] 4 Reg. 4. 41. — [4] S. Gregor. m. in Epist. — [5] Exod. 15. 16. — [6] S. Joan. Damasc, Orat. 2. de Assumpt. — [7] S. Antonin. 4. p. Tit. 15.

Vierge est le livre de vie dans lequel il y a autant de vertus que de lettres [1]. » O saint Cœur de Marie, livre précieux! En le possédant seul, nous pouvons tout avoir, parce qu'il peut servir à tous et en toutes choses.

En voulez-vous la preuve? Le fondement de toutes les vertus est l'humilité. Voulez-vous l'acquérir? Lisez ce livre, vous trouverez en tête ce saint nom, MARIE, qui signifie, dit Adrien Lyrée, goutte de la mer; quoi de plus humble? Entendez-la disant elle-même : *Je suis la servante du Seigneur.* « Voyez, dit à ce sujet saint Ambroise, voyez son humilité; choisie pour être Mère de Dieu, elle ne s'élève point de ce grand privilége, mais se dit la servante du Seigneur. » Notre humilité où est-elle, quand on pique le point d'honneur? Voulez-vous apprendre la modestie? *Elle fut troublée à la parole de l'Ange.* La chasteté? *Je ne connais point d'homme.* L'obéissance? *Qu'il en soit fait de moi selon votre parole.* La pauvreté? *Il n'y avait pas de place pour eux dans les hôtelleries.* L'amour de Dieu? *Mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur.* La charité envers le prochain? *Ils n'ont plus de vin.* L'oraison mentale? *Marie conservait toutes ces choses et les méditait dans son cœur.* La prière vocale? *Mon âme glorifie le Seigneur.* La mansuétude? *Votre père et moi nous vous cherchions dans une grande peine.* La patience? *N'est-ce pas là le fils du charpentier? Est-ce que sa mère ne s'appelle pas Marie?* La persévérance? *Ils persévéraient tous dans la prière avec Marie, mère de Jésus.* La force d'âme? *Siméon dit à Marie sa mère : Il est placé pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël, et en signe de contradiction; un glaive transpercera votre âme;* et cette douleur, qui lui vint de la prédiction du saint vieillard, ne fut point passagère en son Cœur; elle y demeura toute sa vie, comme elle l'a révélé à sainte Brigitte : « Autant de fois que je regardais mon Fils, autant de fois mon esprit, comme saisi d'une douleur nouvelle, pensait comment il serait crucifié et deviendrait un objet de contradiction [2]. » Ah ! si vous méditez cette vérité,

[1] Hug. Card. in c. 23. Eccli. — [2] Revel. lib. 6. c. 57.

prudent lecteur, je vous le demande, le Cœur de Marie n'est-il pas un livre utile

À TOUS ET EN TOUT?

6. Voulez-vous des exemples? Consultez Suarez, de la Société de Jésus; ce grand théologien rapportait uniquement sa science éminente et sa piété à la sainte Mère Douloureuse qu'il vénérait d'une tendre affection et d'un amour tout filial. En retour elle lui prépara un libre accès auprès de son Fils crucifié, et, des rayons sortant de son côté sacré et de ses plaies, éclairèrent dans sa cellule le savant théologien qui parut quelquefois élevé de deux coudées au-dessus de terre [1].

Albert le Grand, qui avait un naturel lent et comme de plomb, doit aussi à la Vierge Douloureuse sa doctrine philosophique qui le rendit le prodige de son siècle et la merveille de l'univers.

Saint Grégoire, le Moïse de son époque, surnommé le Thaumaturge à cause de ses grands miracles, doit à la divine Mère, à l'instruction qu'il en reçut de n'être point tombé dans les erreurs de son maître Origène. Elle lui donna pour maître et pour docteur saint Jean l'Evangéliste, le fils adoptif de la croix; et ce grand Apôtre lui remit le symbole de la foi orthodoxe, et lui enseigna la méthode et la théorie de la vraie sagesse [2].

Que dirai-je de l'abbé Rupert à qui la Bienheureuse Vierge-Mère de la belle dilection donna une si grande connaissance des saintes Lettres que de son temps il n'eut point son semblable [3]? Et n'a-t-elle pas favorisé saint Ignace, le fondateur de la Compagnie de Jésus, pour écrire ses constitutions et composer ses exercices spirituels, dont elle est, par conséquent, la vraie patronne et fondatrice? Précieux exercices!

[1] P. Gasp. Tausch de Matr. Dolor. libr. 3. pr. 5. paragr. 8. — [2] Cornel. a Lapid. in Prov. in Dedic. — [3] Idem, ibid.

que ne sont-ils suivis par tout le monde, et en particulier par les pasteurs des âmes [1] !

Ainsi, pieux lecteur, ces hommes éclairés ont honoré la Douloureuse Mère avec zèle et tendresse; dans les affaires fâcheuses, pénibles, difficiles, ils ont consulté ce livre divin. Si vous avez la prudence chrétienne, si vous aimez votre salut, allez avec amour à Marie, siége de la sagesse et trône de la grâce ; elle se montrera pour vous une Mère digne d'honneur et de vénération [2].

[1] Lud. de Ponte in Vita ven. P. Barth. Alvarez, c. 43. -- [2] Eccli. 15. 2.

CONSIDÉRATION II.

La B. Vierge exempte du péché originel, parce qu'elle devait être la Mère Douloureuse.

IN VIRTUTE TUA.

Elle te brisera la tête. (Gen. 3. 15.)

1. Samson, le plus fort des hommes, se rendant au pays de Thamnata pour se choisir une épouse parmi les étrangères, vit venir à lui, en passant par une vigne, un énorme lion qui s'élançait du fond d'une caverne et le provoquait au combat par ses rugissements et ses allures. Que fait le vigoureux athlète en cette circonstance où il n'avait pas de temps à perdre? Il se décide résolûment, attaque la bête féroce, et la saisissant de ses deux mains par les mâchoires, il les lui brise et met le lion en pièces : « Il déchira le lion, comme il eût fait d'un chevreau [1]. » On lit quelque chose de semblable d'Hercule qui, avec sa massue, type de la croix, dompta les lions et les hydres, et détruisit tous les monstres de Lerne. C'est pourquoi, pour devise de cette massue, vous mettrez : Elle extermine le monstre rugissant; ou plutôt celle-ci :

PAR VOTRE FORCE.

Vous demanderez, prudent lecteur, ce qui porta Samson à engager la lutte avec un lion féroce, cet animal qui ne recule devant personne [2]. Lisez l'Ecriture sainte, et vous verrez que sa mère y eut une grande part, car elle le suivait. Pour ne pas la voir dévorée ou blessée mortellement, Samson, en fils

[1] Judic. 14.5. — [2] Prov. 30. 30.

dévoué, se jette sur l'animal et le déchire en morceaux [1].

Remarquez le mystère. Samson, d'après saint Augustin et d'autres pères, représente Jésus-Christ; et le lion, le démon qui, « comme un lion rugissant, tourne autour de nous cherchant à nous dévorer [2]. » Cet ennemi du genre humain croyait faire une cruelle morsure à la très-pure Mère de Dieu au premier instant de sa conception, et l'infecter du venin de la tache originelle commune à tous. Mais son bien-aimé Fils, notre Rédempteur, bien mieux que Samson, brisa la gueule du lion infernal avant que la Vierge Mère entrât dans la vigne de ce monde. Car vous saurez qu'il est deux sortes de rédemption : l'une réparative, et l'autre préservative, beaucoup plus noble que la première, parce qu'elle tourne à la plus grande gloire de celui qui rachète et demande une plus grande puissance dans celui qui préserve; et *qu'une plus grande grâce est accordée à celui à qui l'innocence est conservée, qu'à celui qui reçoit le pardon de la faute*, au rapport de saint Augustin [3]. Jésus-Christ se montra donc rédempteur admirable envers sa sainte Mère, quand il déchira la gueule du lion par sa propre vertu pour l'empêcher de la blesser, et lui brisa la tête avec le bâton de sa croix pour qu'il ne lui fît aucune tache en toute sa vie. Marie le dit dans son *Magnificat* : « Il a manifesté la puissance de son bras; le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses [4]. » Ah! que ne peut le Tout-puissant! que ne peut la vertu de la croix! *In virtute tua.*

2. Voici une autre idée sur ce sujet. Assuérus, le puissant roi des Perses, au moment où tout le peuple juif allait être exterminé et périr, sans excepter les enfants, étendit son sceptre sur la tête de la reine Esther en signe de privilége et d'exemption, en lui disant : « Ne craignez point, Esther, vous ne mourrez pas; cette loi n'est pas faite pour vous, mais pour tous les autres. Et il prit son sceptre d'or, et le lui ayant mis sur le cou, il la baisa [5]. » Pourquoi ce sceptre étendu seulement

[1] Jud. 14. 5. — [2] I Petr. 5. 8. — [3] S. Aug. super Genes. ad Litteram. — [4] Luc. 1. 51. — [5] Esth. 15. 12.

sur Esther? Et pourquoi sur le cou de cette Reine en signe de son exemption privilégiée?

Par le sceptre d'Assuérus déclarant Esther exempte de toute loi de mort, saint Bonaventure [1], Pierre Damien et plusieurs autres docteurs entendent la croix par laquelle le Fils de Dieu exempta sa mère du péché actuel et de la tache originelle. Si les Anges, dit le doux saint Bernard, ont été rachetés par le sang de Jésus-Christ, non de péchés commis, mais de ceux qu'ils pouvaient commettre [2]; combien plus la Reine des Anges, fut, par son divin Fils et en vertu des mérites de sa croix et du sang qu'il devait répandre dans sa passion, préservée de toute souillure du péché et surtout du péché originel. Il convenait à un tel Fils de délivrer une telle Mère du moindre déshonneur, parce que cette rédemption préservative est bien plus noble et plus parfaite que celle qui l'eût rachetée après la faute, comme le reste des hommes : « Cette loi est faite non pour vous, mais pour tous les autres [3]. » Le prophète Jérémie insinue cette vérité en prophétisant de Jésus-Christ dans sa passion : « Le Seigneur a foulé le pressoir pour la fille de Juda [4]. » Ce pressoir sanglant de la croix, Jésus-Christ l'a foulé en faveur de son innocente Mère, *non pour la purifier du péché*, observe le cardinal Sfondrat [5], *mais pour qu'elle ne l'encourût pas; elle doit donc au pressoir et à la croix, d'être conçue et née sans péché :*

IN VIRTUTE TUA.

3. Allons plus loin. Rahab de Jéricho mérita d'être louée dans la sainte Ecriture, pour avoir non-seulement reçu, mais encore traité avec bonté, caché dans sa maison et fait descendre le long des remparts au moyen d'un cordon d'écarlate, les espions envoyés par Josué pour explorer la ville, et ce afin de les empêcher de tomber entre les mains des ennemis. En re-

[1] S. Bonav. in 3. Sent. ep. 3. a. 2. q. 2. — [2] S. Bern. Serm. 21. Sup. Cantica. — [3] Esth. 15. 13. — [4] Thren. 1. 15. — [5] De innocentia vindicativa. f. 26.

connaissance de ce bienfait et afin de lui rendre service pour service, ils lui recommandèrent d'attacher à sa fenêtre, au moment de l'assaut, le même cordon rouge au moyen duquel ils reconnaîtraient sa maison et la respecteraient dans le massacre général des habitants de la ville. « Et Rahab répondit : Qu'il en soit ainsi. *Dimittensque eos, ut pergerent, appendit funiculum coccineum in fenestra* [1]. Nous lui donnons la devise : *In cocco una salus*, le salut n'est que dans l'écarlate.

Par ce lien d'écarlate qui fut le salut de cette femme, les pères entendent Jésus-Christ crucifié et son sang versé sur la Croix pour le salut du monde. « Rahab, dit saint Ambroise [2], élevant le signe de la foi, et l'étendard de la passion du Seigneur, attacha l'écarlate à sa fenêtre, comme une figure du sang qui devait racheter le monde. Au dehors le nom de Josué où Jésus fut un gage de victoire pour les assaillants, et au dedans l'apparence de la passion du Seigneur procura le salut à ceux qui étaient en péril ; et parce que Rahab avait compris le céleste mystère, le Seigneur dit par le Psalmiste : Je me souviendrai de Rahab et de Babylone qui me connaissent [3]. »

Je vous prie d'observer, âme chrétienne, qu'à Jéricho la seule maison de Rahab fut préservée par Josué de la dévastation, de l'incendie et de la mort. Et Jésus n'aurait pas accordé un privilége semblable à sa sainte Mère ? Et, par la vertu de la croix et de son sang, il ne l'aurait pas exemptée de la ruine commune causée par le péché originel ? Si les Anges, si nos premiers parents furent créés dans la justice et la sainteté, comment la Reine des Anges n'aurait pas eu ce privilége ? Loin de nous toute pensée contraire ! *Le Seigneur a sanctifié son tabernacle* [4] ; et il a créé pur ce cœur qui devait être la demeure de la sainte Trinité, la porte close, le jardin fermé, le lis entre les épines, la rose sans piquants, le miroir sans tache, la fontaine scellée, la tigé toujours fleurie. *Elle fut exempte de toute malédiction, non par elle-même, mais par la vertu du Très-*

[1] Josué. 2. 21. — [2] S. Ambroise. lib. 5. de fide, c. 5. — [3] Ps. 86. 4. — [4] Ps. 45. 5.

Haut (S. Ildephonse) [1]. *Nul n'est exempt du délit originel, excepté celle qui enfanta le Sauveur* (S. Laurent Justinien) [2]. Autrement elle n'eût pas brisé la tête au dragon, mais le dragon la lui aurait brisée et l'Ecriture dit au contraire : *Elle lui brisera la tête* [3].

4. Rappelons-nous ici l'Arche d'alliance par laquelle Dieu opéra tant de miracles. Comme Josué, sur le point d'introduire le peuple hébreu en Palestine, n'avait ni ponts, ni vaisseaux pour faire passer, à cette multitude nombreuse, le Jourdain, grossi par la fonte des neiges, il fit apporter l'arche, et en sa présence le Jourdain s'arrêta : *Ses eaux suspendirent leur cours et s'élevèrent comme une montagne* [4]. Qui ne s'étonnerait à un prodige si inouï? *Pourquoi, Jourdain*, dirai-je avec le psalmiste royal, *pourquoi es-tu retourné vers ta source* [5]? Dis-le-moi.

Saint Damascène [6] nous répond : *Marie est l'Arche sainte et animée du Dieu vivant*, et Jourdain veut dire *Rivière du jugement*. Lorsque, par le jugement de Dieu, la sentence de mort fut portée contre toute la postérité d'Adam à cause du péché originel : *Et in omnes homines mors pertransiit* [7], cette arche de Dieu qui devait recevoir la baguette miraculeuse d'Aaron et la manne céleste, c'est-à-dire porter en son sein Jésus-Christ, fut le sujet d'une exception en faveur de ce singulier privilége : devant elle s'arrêtèrent les eaux du déluge originel, et, arche du Dieu vivant, elle passa sans être atteinte. Et plus tard elle brisa la tête de l'immonde Dagon et rejeta loin d'elle cette idole infernale : *Le tronc seul de Dagon demeura sur sa base* [8]. La B. Vierge, *Arche des sacrements de Dieu*, ainsi l'appelle saint Ildephonse, au premier instant de sa formation brisa la tête impie de Dagon et repoussa au loin le monstre. La Vierge Mère, dit Origène [9], ne fut souillée ni par la persuasion du serpent ni par son souffle empoisonné, car elle n'eût pas été propre

[1] De Virginit. B. m. p. 448. — [2] P. 2. de perfect. gradibus. c. 1. — [3] Gen. 3. 15. — [4] Josué, 3. 15. — [5] Ps. 113. 5. — [6] De Nativ. Virg. Serm. 2. — [7] Rom. 5. 12. — [8] I Reg. 5. 5. — [9] Orig. hom. 1 in diversis.

à devenir mère de Dieu si elle avait péché, parce que l'honneur des parents rejaillit sur leur postérité : *Gloria filiorum patres eorum* [1].

5. La seule baguette d'Aaron fleurit dans la tabernacle pendant que les autres demeurèrent sèches et arides : *Invenit germinasse virgam Aaronis, et turgentibus gemmis eruperunt flores* [2]. Or *cette baguette sacerdotale, qui fleurit sans avoir de racines*, est, suivant le doux saint Bernard, l'immaculée Mère de Dieu [3].

Entre tous les arbres, l'olivier seul, dont la colombe rapporta un rameau fleuri, resta intact au milieu du déluge universel [4]. C'est encore la Vierge immaculée ; *Bel olivier au milieu des champs* [5] ; quand le péché originel, comme un déluge, a dévasté l'univers, elle est restée intacte. Le déluge, dit Cajetan [6], ne put nuire à ce rameau d'olivier, c'est-à-dire à Marie. Seule l'Arche de Noë fut préservée dans ce grand cataclysme. La B. Vierge, dit Chrysippe [7], est l'Arche dont Dieu même était l'architecte et l'habitant. Or, il ne convenait pas qu'elle pérît dans le déluge universel du péché originel parce qu'elle est le vaisseau du marchand apportant son pain de bien loin [8]. « *Le vaisseau*, dit Sfondrat [9], *c'est la divine Mère ; le marchand, c'est le Rédempteur ; de loin, c'est-à-dire du ciel, elle apporte,* c'est-à-dire elle contient dans son sein, *le pain*, qui est notre Dieu. Parmi tous les navires et les passagers qui parcourent cette mer, seule elle a échappé à l'écueil du péché où tous ont fait naufrage. »

Le terre sacerdotale seule, en Egypte durant la famine, fut exemptée du tribut commun imposé sur tous les laïcs. *Joseph acheta toute la terre d'Egypte, chacun vendant ses possessions dans l'extrême disette, excepté la terre des prêtres* [10]. La B. Vierge, terre sacerdotale et bénite, n'eut pas à payer l'impôt du péché ni originel ni actuel. Quand la disette de grâce fut dans le

[1] Prov. 17. 8. — [2] Num. 17. 8. — [3] Serm. in cap. 12 apoc. — [4] Gen. 8. 11. — [5] Eccli. 24. 19. — [6] Cajet. citatus a Fin. et in refl. spirit. — [7] Orat. de Virg. — [8] Prov. 31. 14. — [9] In innocent. vindicata. — [10] Gen. 47. 23.

monde, toute créature humaine fut tributaire du péché, à part la Mère du souverain prêtre par un privilége divin [1].

Le lit de Salomon seul était gardé avec soin par des soldats vaillants pour empêcher qu'il ne fût souillé par la moindre tache : « Voici le lit de Salomon ; soixante des plus braves l'environnent [2]. » Par ce lit comprenez, dit Richard de Saint-Laurent [3], l'âme de Marie où repose la Bienheureuse Trinité. Il est couvert de fleurs ; des esprits célestes sans nombre y faisaient la garde pour le préserver de toute souillure la plus légère. Il convenait, dit saint Ambroise, que Jésus-Christ fût conçu d'une Mère très-pure, que la Vierge brillât d'une pureté telle qu'après Dieu il n'y en eût pas de plus grande [4].

Du seul trône de Salomon le plus sage des rois, de ce trône fabriqué avec l'ivoire le plus blanc et l'or le plus pur, il a été dit : Il n'y en eut pas de semblable dans tous les royaumes [5]. Ce trône nous désigne la B. Vierge Mère de Dieu, que Jésus, *plus grand que Salomon* [6], s'est choisie. Il mérite cette devise : *pour Dieu seul;* et n'eut point son pareil dans tous les royaumes, dit saint Antoine de Padoue [7], parce Marie n'a pas eu sa semblable et ne l'aura jamais.

6. O très-pure Vierge, quel est celui qui, en méditant ces vérités, ne vous félicitera pas de toute son âme, que Dieu ait choisi votre Cœur seul entre tous les cœurs pour être préservé de la tache originelle, et devenir la demeure d'un tel fils, le Rédempteur du monde ! « Rien ne vous égale, dit saint Anselme, rien ne vous est comparable [8]. Tout ce qui existe est au-dessus de vous ou au-dessous ; au-dessus de vous, Dieu seul ; au-dessous, tout ce qui n'est pas Dieu. »

Que reste-t-il donc à faire, serviteurs de Marie, sinon à aimer, à honorer, à vénérer de tout notre pouvoir, comme elle le mérite, cette très-pure Vierge bénie de Dieu par-dessus toutes les créatures. Si elle est un miroir sans tache, pourquoi ne pas

[1] Ant. de Rampelog. in fig. Bibl. f. 451. — [2] Cant. 3. 7. — [3] Rich. à S. Laur. lib. 20. — [4] S. Ambr. lib. 1. de Conceptu Virginali, cap. 18. — [5] III Reg. 10. 20. — [6] Matth. 12. 42.— [7] S. Ant. Pad. Dom. 5. post. Trinit. [8] S. Anselm. de Concept. V. M.

nous y regarder pour faire disparaître les taches de notre cœur? Si elle est la consolation de tous les cœurs affligés, pourquoi ne pas nous réfugier auprès d'elle dans ces temps de calamités? Si elle est un abîme de grâces, pourquoi ne sollicitons-nous aucune grâce de Dieu par son saint Cœur? Si c'est un champ couvert d'une riche moisson et que le Seigneur a béni, pourquoi n'y cherchons-nous pas la bénédiction? Pauvres mortels! approchez, vous serez éclairés et votre visage ne sera point couvert de confusion [1]. Oh! qu'avec juste raison Hugue de Saint-Victor a dit : Si je m'approche pour être jugé, et que j'aie la mère de miséricorde en ma faveur qui pourra nier que le juge soit favorable [2]? L'Ange ne l'a-t-il pas saluée pleine de grâces? Donc elle pourra nous obtenir quelque grâce à nous, pauvres indigents, autrement elle ne serait pas pleine de grâces. Enfin, pour couronner cette considération, apprenons du vénérable Spinola, digne prêtre de la société de Jésus, connu par sa sainteté, à prier Dieu comme lui, et à dire : Seigneur, par le Cœur de la B. Vierge, donnez-moi la grâce de ne vous offenser jamais et d'accomplir toujours votre volonté [3]. Oh! puisse cette faveur nous arriver à vous et à moi!

[1] Psal. 33. 6. — [2] Hug. de S. Vict. de Laudib. B. V. — [3] Gasp. Tausch. de Mat. Dolor. lib. 3. prax. 17.

CONSIDÉRATION III.

La Douloureuse Vierge, précisément parce qu'elle est douloureuse, fut exempte non-seulement du péché originel, mais encore de tout péché actuel.

SIGNATUR NE PERDATUR.

Le sang servira de signe en votre faveur.

Je m'étonne quand je considère que Dieu souverain législateur voulut qu'on aspergeât du sang d'un agneau sans tache, immolé au temps de la Pâque, les portes des maisons des Hébreux, afin que leurs premiers-nés ne fussent point mis à mort par l'Ange exterminateur : « Le sang dont sera marquée chaque maison où vous serez, servira de signe en votre faveur ; je verrai ce sang et je passerai outre ; et la plaie de mort ne vous touchera point, lorsque j'en frapperai toute l'Egypte[1]. » Pourquoi ce sang, appliqué en forme de croix, comme disent les Saints Pères, au seuil de chaque porte ? Et comment ce sang pouvait-il être un gage de salut ? L'Ange exterminateur avait-il donc besoin de ce signe corporel ? Point du tout, puisqu'il était Ange, observe Corneille, et voyait assez par lui-même quelles étaient les maisons des Israélites et celles des Egyptiens.

Prudent lecteur, observez le mystère. Ce sang de l'Agneau mis en forme de croix au seuil des portes est une admirable figure du sang divin que l'Agneau a répandu sur la croix pour le salut et le rachat des âmes, et par lequel nous avons été miséricordieusement délivrés de la colère à venir et de la mort éternelle : *Il nous lave de nos péchés dans son sang*[2]. De cette

[1] Exod. 12. 13. — [2] Apoc. 1. 5.

belle figure je forme cet argument : Si le sang de l'Agneau symbolique répandu sur les portes sauva de la mort les premiers-nés des Israélites, à plus forte raison le sang de l'Agneau immaculé, Jésus-Christ, versé dans sa passion et à la croix, a préservé de tout péché Marie, la Douloureuse Vierge, sa sainte Mère que l'Esprit Saint nomme *la première née d'entre les créatures* [1], et dont il est dit encore dans ce passage où elle parle elle-même : *J'ai été établie dès l'éternité et dès le commencement, avant que la terre fût créée* [2]. *Les abîmes n'étaient pas encore lorsque j'étais conçue.* Nous pouvons donc à juste titre appliquer à cette porte fermée dont Ezéchiel a dit : La porte sera close ; on ne l'ouvrira pas, parce que le Seigneur Dieu d'Israel est entré par elle [3] , » cette devise :

Elle est marquée, pour ne pas périr.

Faites bien attention ici, prudent lecteur. Si le roi Salomon reçut sa mère Bethsabée avec de grands témoignages d'amour et d'honneur ; s'il se leva à son approche, l'adora, s'assit sur son trône et fit placer un second trône à sa droite, pour elle [4] ; avec quel honneur le fils de Dieu, qui est bien plus que Salomon, n'a-t il pas reçu sa sainte Mère à son entrée au monde ? Ne lui a-t-il pas dit : *Demandez, ô ma Mère, il ne m'est pas permis de détourner de vous mon visage.* Or, il aurait détourné entièrement son visage de sa sainte Mère, s'il eût permis qu'elle fût, par le péché, soumise au démon, objet de la haine de Dieu, sujette à la damnation éternelle, même un instant ; car quoi de plus déshonorant, aux yeux des esprits célestes, que le péché et surtout le mortel comme l'est le péché originel? Écoutez saint Vincent Ferrier, cet astre brillant de l'ordre de Saint-Dominique, appliquant les paroles de la Genèse, *fiat lux*, à l'Immaculée Conception de la B. V. Marie : « Ne croyez pas, dit-il, qu'il en ait été d'elle comme de nous qui sommes conçus dans le péché ; dès que son âme fut créée elle

[1] Eccli. 24. 5. — [2] Prov. 8. 23. — [3] Ezech. 44. 2. — [4] 3 Reg. 2. 19.

fut sanctifiée, et à l'instant les Anges célébrèrent dans le ciel la fête de sa Conception [1]. »

2. Nous lisons du prophète Jérémie, dans la sainte Ecriture, qu'ayant reçu de Dieu l'ordre d'aller chez un potier et de considérer son travail, il s'y rendit [2]. Or, l'ouvrier ayant mis l'argile sur la roue et voulant la façonner et en former un vase, ce vase se brise tout à coup entre ses mains et tombe en plusieurs pièces. Il les ramasse, les pétrit de nouveau et en fait un vase d'honneur plus beau que le premier et comme il voulut.

Le premier vase si tôt brisé nous figure Eve, la première mère du genre humain, formée de terre et d'une côte d'Adam ; vase brisé et mis en pièces dès sa formation par les embûches de l'infernal serpent : *facta est tanquam vas perditum* [3]. Le second, fait avec plus de soin par le divin ouvrier, est Marie toujours Vierge immaculée, préservée du péché originel et actuel par les mérites du sang de Jésus-Christ qui lui furent appliqués par anticipation. Formée, selon la chair, de la même terre qu'Adam, elle n'en a pas la faute [4], d'où cet éloge de l'Esprit Saint : *L'œuvre du Très-Haut est un vase admirable* [5]. Et d'après l'apôtre saint André, c'est une terre qui n'a jamais été maudite et de laquelle fut formé par le Saint-Esprit, le second Adam meilleur que le premier : « Comme le premier Adam fut fait de la terre avant qu'elle fût maudite ; de même le second fut fait de la terre virginale que jamais n'atteignit la malédiction [6]. » Le poëte a parlé juste dans ses vers :

« La femme est un vase formé du limon de la terre ; seule entre » toutes, la Vierge Marie est sortie du même limon, mais n'en a » pas eu les défauts. »

3. Allons plus loin. Entre toutes les merveilles de la puissance divine, l'une des moins grandes n'est pas la colonne qui conduisait le peuple israélite par le désert et la mer Rouge

[1] S. Vinc. Fer. in Serm. 2. de Nativ. Virg. — [2] Jerem. 18. 1. — [3] Psalm. 30, 13. — [4] B. Petr. Dam. Serm. de Assump. B. V. — [5] 5 Eccli. 43. 2. — [6] Salazar. c. 42. fol. 357.

dans la Palestine. Elle était, le jour, comme une nuée ombrageant le camp des Hébreux, et les défendant dans leur marche contre les ardeurs du soleil; et la nuit, elle était si lumineuse qu'elle éclairait tout le camp et remplissait de clarté tout l'intérieur des tentes : « Jamais la colonne de nuée ne manqua durant le jour, ni la colonne de feu durant la nuit[1]. »

Ce qu'était aux Hébreux cette colonne de nuée et de feu, la douloureuse et immaculée Vierge Marie l'est pour nous chrétiens : colonne de feu brillant au milieu des ténèbres, dans son Immaculée Conception où elle est seule exempte du péché originel quand tout le genre humain y est plongé : *In tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt*[2]; mais colonne de nuée quand elle nous est donnée pour Mère par son Fils expirant sur le Calvaire : *Ecce mater tua*. Depuis cette époque, nuée mystique, elle a commencé à couvrir de son ombre et à protéger ceux qui lui sont confiés, à les défendre contre les feux de la colère divine, ce qui la fait appeler par saint Epiphane, nuée céleste envoyant la pluie qui arrose la terre [3].

4. O pieuse Vierge, que dirai-je de plus de vous? Quand on construisait le magnifique temple de Jérusalem, on n'entendit ni le marteau, ni le bruit d'aucun instrument de fer. Par ce temple, dit saint Ildephonse, est désignée Marie, temple unique de son créateur, qui ne reçut aucun coup du péché originel et actuel, pas même d'une faute vénielle [4].

Au Lévitique, Dieu ordonna qu'une victime sans aucune tache lui fût offerte [5]. Comment la B. Vierge qui, dans son Fils sur le mont Calvaire, s'offrit elle-même à Dieu comme victime, pourrait-elle avoir été entachée de péché?

Le roi Nabuchodonosor choisit des jeunes gens sans défauts, bien faits de corps et instruits dans toutes les sciences, pour se tenir devant lui chaque jour et servir sa majesté royale [6]. Et Dieu se fût choisi une Mère dans la souillure du péché? Non, non ; cette ignominie eût rejailli sur le Fils.

[1] Exod. 13. 22. — [2] Joan. 1. 5. — [3] S. Epiph. orat. de Laude B. V. — [4] S. Ildeph. de B. V. — [5] Levit. 1. 3. — [6] Dan. 1. 4.

Pour Assuérus, le puissant roi de Perse, on chercha dans toutes les provinces de son vaste royaume les jeunes filles les plus remarquables, parmi lesquelles la juive Esther seule plut à ses yeux, parce qu'elle était belle et d'un visage très-agréable[1]. Et Dieu, le roi des rois, le Seigneur des Seigneurs [2] aurait pris une mère qui eût été couverte de la boue du péché ? quel rapport entre la lumière et l'ombre ?

La rosée du ciel ne descendit que sur la toison de Gédéon [3], et, alentour, la terre demeura sèche. « La toison de Gédéon, dit saint Bernard, représente la B. Vierge [4]. Tous les mortels sont privés de la rosée de la grâce ; avant de naître, ils sont dans le péché héréditaire. Elle seule a été prévenue de cette rosée divine par l'Esprit Saint : *Ros in solo vellere.*

Lorsque Sennachérib, roi de Syrie, eut dévasté l'Egypte et ravagé l'Asie entière, il vint assiéger Jérusalem avec une armée formidable ; mais le Seigneur fit dire par Isaie au roi Ezéchias : « Il n'entrera pas dans la cité ; je la protégerai et la sauverai à cause de moi [5]. » La B. Vierge n'est-elle pas *la cité de Dieu de laquelle on raconte des choses glorieuses?* ainsi raisonne saint Augustin [6] ; et saint Pierre Damien l'appelle la cité vivante du roi des armées, la cité de refuge [7]. Convenait-il que l'ennemi, l'esprit de ténèbres, entrât dans cette cité de Dieu et la réduisît sous sa puissance? Non, non : *je la sauverai pour moi.*

Michel et les bons Anges vainquirent le grand Dragon *par le sang de l'Agneau, et par la parole à laquelle ils ont rendu témoignage* [8]. Que dirons-nous de la Mère de Dieu, la reine des Anges? Le sang de l'Agneau son Fils bien-aimé a écarté d'elle toute faute venant d'Adam. « Regardez les Séraphins, dit Pierre Damien, et vous verrez que tout ce qu'il y a de plus grand est au-dessous de la Vierge, et que le Créateur seul surpasse cette sainte créature [9]. »

[1] Esth. 2. 7. — [2] Apoc. 19. 16. — [3] Judic. 6. 37. — [4] S. Bern. Serm. in cap. 12. Apoc. — [5] 4 Reg. 19. 34. — [6] De Civit. c. 6. — [7] B. Petr. Dam. de Dormit. B. V. — [8] Apoc. 12. 11. — [9] B. Petr. Dam. Serm. de Annunt.

5. Pour appuyer cette vérité, rappelez à votre mémoire l'admirable salutation de l'archange Gabriel à la Vierge sainte au moment où elle allait devenir mère de Dieu : « Je vous salue, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous. » Pourquoi lui dit-il *Ave* et non *Salve?* Ces deux mots ne signifient-ils pas la même chose? Et toute l'Eglise n'emploie-t-elle pas le second pour lui dire : *Salve, Regina?*

Lecteur ami de Marie, remarquez ici une chose mystérieuse. *Ave*, dit le cardinal Hugue[1], est composé d'*A* privatif et de *Væ*, et veut dire *sans malheur*. Là où le genre humain était soumis au malheur commun en contractant la faute originelle, cette précieuse Vierge seule qui en fut préservée, le fut aussi de tout malheur, non par nature mais par grâce, non *de condigno* mais *de congruo*. A tous ceux qui sont au dehors il est dit *væ*, *væ*, malheur, malheur ; mais à Marie qui est dans l'appartement, il lui est dit *Ave*. Et comme *Ave* donne le nom *Eva*, si on le lit en sens inverse, de même ce qu'*Eva* détruisit, *Ave* le répara. Un poëte a donc dit avec justesse :

« L'*Ave* de l'Ange ouvre ce qu'autrefois avait fermé *Eva*,
» Car la Vierge Marie est devenue la porte du ciel. »

6. Que si vous désirez un plus grand nombre de témoignages, je les multiplierai. Lorsque les percepteurs de l'empereur Tibère réclamaient de Jésus-Christ l'impôt dans la ville de Capharnaüm, le doux Sauveur, se tournant vers saint Pierre, lui dit qu'on exigeait l'impôt, non des enfants mais des étrangers, et il ajouta : *Les enfants en sont donc exempts*. Le péché d'origine est le tribut auquel sont sujets tous les mortels : « Nous étions par nature enfants de colère, » mais Marie est *la fille du prince*, dit Jean de Carthage, libre de toute pension et charge[2]. L'empereur accorde à l'impératrice les priviléges dont il jouit; combien plus Jésus-Christ l'Homme-Dieu doit-il en faire autant pour sa sainte Mère que, par sa passion, il a préservée de tout tribut du péché?

[1] Hug. Card. cit. a Fineti in reflex. Spir. — [2] Liv. 1. hom. 9.

Dieu apparut au milieu d'un buisson ardent, brûlant sans se consumer, à Moïse qui gardait les brebis de Jéthro. « Sainte Mère de Dieu, dit l'Eglise, dans ce buisson non consumé par le feu nous reconnaissons votre virginité digne de louange, conservée intacte. » Quand tous les hommes ressentaient la brûlure originelle, sa bienheureuse âme seule demeura préservée comme le buisson. Pourquoi? parce que le Seigneur était dans le buisson; et le Seigneur dans le buisson, dit Corneille de la Pierre, c'est Jésus-Christ en croix.

Ajoutons d'autres preuves. Qui ignore cette parole de l'infaillible vérité : *Vous les connaîtrez par leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des chardons? Ainsi tout bon arbre porte de bons fruits, mais le mauvais arbre en produit de mauvais. Le bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, ni l'arbre mauvais en produire de bons*[1]. Or, si Jésus-Christ est le fruit béni de Marie, comment a-t-elle pu être un arbre maudit? S'il créa les Anges et nos premiers parents dans un état de grâce, il convenait bien davantage que la Reine des Anges, la souveraine de tout l'univers, en fût ornée dès l'instant qu'elle fut animée. Entendons Hugues de Saint-Victor [2] : « Au ciel, le Fils est tel que le Père : dans le ciel, image du Père ; sur terre, imitateur de sa Mère. L'Agneau est tel que la Mère de l'Agneau : il est pur entre tous ceux qui sont purs ; car le bon arbre n'a pu produire un mauvais fruit, puisque tout arbre est connu par son fruit. Racine intègre, rameau intègre. »

7. De tous ces raisonnements vous conclurez, prudent lecteur, que le chasseur infernal a tendu en effet son piége, inévitable pour tous les enfants d'Adam, de manière à y prendre aussi la sainte Mère de Dieu. Mais ici se réalisa pour elle la parole du prophète : *Les pécheurs tomberont dans son filet : pour moi, je suis demeurée seule jusqu'à ce que je passe*[3]. Oui, seule, ô Vierge Douloureuse, qui avez heureusement

[1] Matth. 7. 16. — [2] Hug. de S. Vict. Apoc. de Verb. incarn. c. 2. — [3] Psal. 140. 10.

trouvé la grâce ; seule entre tous les hommes vous avez passé sans être prise dans le lacet ; seule, dis-je, parce que vous étiez la Mère Douloureuse choisie d'un Fils qui devait être crucifié pour le salut de tous ; et il vous préserva par les mérites de sa passion.

En doutez-vous encore? Celui qui délivra Jonas du poisson et des eaux, qui conserva les trois enfants dans la fournaise, qui arracha Daniel de la fosse aux lions, David des piéges de ceux qui le poursuivaient, Suzanne de la mort, les Israélites du joug de Pharaon, Ezéchiel du glaive de Sennachérib, Job des fléaux du démon ; le même Dieu infiniment grand, immense, Tout-Puissant, n'aurait pas détourné sa sainte Mère de la captivité du démon et de la servitude du péché héréditaire? Ou il ne l'a pu, ou il ne l'a pas voulu. Que dites-vous à cela?

8. Voulez-vous quelques symboles et emblèmes de cette exemption de la Mère Douloureuse? Peignez un cyprès avec l'inscription : *Incorruptible, il demeure vert ;* un miroir, devant lequel un basilic étendu mort avec la devise : *tué par la blancheur éblouissante ;* l'étoile polaire : *seule elle ne se couche pas ;* un laurier exempt de la foudre : *seul elle ne le frappe point ;* un cygne dans l'eau : *je n'en suis pas mouillé ;* un oiseau du paradis s'élevant droit au ciel : *rien de souillé;* une pyramide sur laquelle tombent perpendiculairement les rayons du soleil : *elle ne connaît pas d'ombre ;* l'or : *exempt de rouille ;* le cristal : *candeur parfaite ;* un diamant : *sans ombre ;* l'escarboucle : *elle brille seule ;* un lis ou une rose entre les épines : *fleurit intacte ;* une perle dans son coquillage : *céleste origine ;* la neige fraîchement tombée : *la blancheur est mon partage à mon origine ;* du blé semé dans un champ : *naissance pure ;* l'Olympe cachant sa tête dans les nuages : *elle s'élève au-dessus de tous.* Oh! oui, Bienheureuse, mais Douloureuse Vierge, vous surpassez tous les mortels qui furent, qui sont et qui seront. « La B. Vierge, dit saint Thomas, dès qu'elle est Mère de Dieu a reçu comme une dignité infinie du bien infini qui est Dieu, et sous ce rapport il ne peut être fait rien de



mieux, de même qu'il ne peut être rien de mieux que Dieu [1]. »

Ici arrêtez-vous et délibérez, qui que vous soyez, candide lecteur, quel amour, quel honneur, quel culte et quel respect vous rendrez désormais à la Mère du Dieu Tout-Puissant et à votre Souveraine, dont saint Vincent Ferrier pense qu'au premier instant de sa Conception tous les Anges l'ont saluée avec la plus grande vénération et lui ont souhaité une heureuse entrée dans le monde [2]. Faites comme eux, et, excité par leur exemple, rendez-lui les mêmes devoirs. Pieuse Vierge, elle aime mieux les imitateurs dévoués de ses vertus que de vains panégyristes. « Elle connaît et aime, dit le doux abbé de Clairvaux, ceux qui l'aiment ; elle est proche de ceux qui l'invoquent en vérité, surtout de ceux qu'elle voit conformes à elle en chasteté et en humilité [3]. » Celui qui est un fils dégénéré et n'a aucune émulation pour imiter les vertus de cette divine Vierge, ne mérite pas de l'appeler sa Mère. « Si vous êtes enfants d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham, » disait le Sauveur aux Juifs qui se glorifiaient à pleine bouche et à son de trompette d'être les enfants d'Abraham, sans en faire les œuvres, et en pratiquer les vertus. De même un congréganiste, un serviteur de Marie se flatte en vain de la protection de cette divine Mère, si, récitant l'office de son Immaculée Conception, prononçant son nom, parlant d'elle et publiant ses louanges, célébrant ses fêtes, jeûnant la veille, etc., il ne s'efforce pas, selon son pouvoir d'imiter les vertus de la Douloureuse Mère. *Regardez et faites selon le modèle* que la B. V. et Mère Douloureuse vous a montré depuis le premier moment de son existence jusqu'à la fin de sa vie.

[1] S. Thom. Aq. 1 p. q. 25. 6. — [2] S. Vinc. Ferr. cit. a P. Barry, 8 décemb. — [3] Super Salv. Regin.

CONSIDÉRATION IV.

La Douloureuse Vierge naît à l'aurore et près de la piscine probatique, type de la Passion.

AURORA AB LACRYMIS

Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore à son lever? Cant. 6, 9.

1. Dieu, juste vengeur du crime, frappa autrefois l'Egypte rebelle de plusieurs plaies, parmi lesquelles les épaisses ténèbres qui durèrent trois jours. « Moïse étendit sa main vers le ciel, et d'horribles ténèbres se répandirent sur tout le pays d'Egypte pendant trois jours. Personne ne vit son frère et ne bougea du lieu où il etait [1]. »

Telle était la face des choses, tel l'état du monde avant l'incarnation du Verbe. Partout les ténèbres du péché, la servitude des idoles, l'ignorance des lois planaient sur les peuples : *Et les ténèbres étaient sur la surface de l'abîme.* Alors était réalisé ce que dit le prophète Osée [2] : « La malédiction, le mensonge, l'homicide, le vol et l'adultère avaient débordé ; le sang touchait le sang. » Il n'y avait aucun Bienheureux dans le ciel, aucun juste dans le monde, ou bien peu ; tous les hommes étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, parce que *leur cœur n'était pas droit devant Dieu et ils n'étaient point fidèles dans l'observation de son alliance* [3].

Mais louanges infinies soient rendues au Dieu Tout-Puissant ! Lorsque après cette longue et ténébreuse nuit, c'est-à-dire après quatre mille ans depuis la création, brilla enfin le lever

[1] Exod. 10. 22. — [2] 4. 2. — [3] Ps. 77. 37.

de la B. Vierge Marie, alors on vit se lever sur le monde une première lueur, et paraître l'aurore céleste tant désirée annonçant la prochaine apparition du soleil de justice, Jésus-Christ, qui devait racheter par son sang le monde perdu. C'est pourquoi nous donnons pour emblème l'aurore accompagnée de gouttes de rosée, parce que *Aurore* vient de rosée ; et pour devise :

AURORE NÉE DES LARMES,

parce que les larmes de nos premiers parents et des anciens justes obtinrent cette sainte Mère de Dieu.

2. Elle [1] naquit au lever de l'aurore, à Jérusalem auprès de la piscine probatique, et reçut le nom de Marie. Il y a là des enseignements ; soyez attentif, je vous prie. Autrefois la nation juive, par l'édit cruel de l'impie Aman, vouée à la mort et à la destruction, était accablée de chagrin, et, à demi morte, elle attendait le jour de son massacre général. Tout à coup, dans cette sombre nuit, brille une nouvelle lumière et un guide fidèle au milieu de ses tribulations ; Dieu touche le cœur de la reine Esther et la dispose à entrer chez le roi Assuérus dont elle obtient la grâce de sa nation, et la révocation de toutes les lettres ordonnant le massacre des Juifs à Suse, et dans les autres lieux. L'Ecriture ajoute : « Une nouvelle lumière sembla se lever sur les Juifs, à cause de cet honneur, de ces congratulations et de ces réjouissances publiques, parmi toutes les nations, les provinces et les villes [2]. »

Ecartons les ombres. Tout le genre humain, misérablement plongé dans les ténèbres du péché pendant des siècles, était destiné à la mort éternelle par la vengeance divine. Les lettres qui le condamnaient à la damnation éternelle, avaient été rédigées dans le consistoire divin et publiées par la voix des prophètes : *L'âme qui aura péché mourra* [3]. Et qui n'était alors

[1] B. Petr. Dam. serm. de Assumpt. S. Dam. 4. de fide. c. 15. — [2] Esth. 8. 16. — [3] Ezech. 18. 4.

dans le péché? Consultez le psalmiste : « Tous se sont écartés de la voie droite, et sont devenus inutiles. Il n'en est pas qui fasse le bien, il n'en est pas un seul [1]. » Que faire dans une circonstance si fâcheuse? Admirable clémence de Dieu ! A la lueur de l'astre du matin et à la clarté de l'aurore, le 8 septembre, naît la Vierge désirée des patriarches et des anciens justes, la digne Mère du Rédempteur du monde; elle précède le lever du soleil de justice ; elle annonce la joie au ciel et à la terre ; elle accomplit ce qui fut dit d'Esther : : *C'est une nouvelle lumière qui paraît, c'est la joie, l'honneur, l'allégresse pour toutes les nations, les villes, les provinces.*

3. Elie, le plus zélé des prophètes, avait prévu la naissance de la sainte Mère sous l'emblème de la nuée s'élevant au-dessus de la Méditerranée après une longue sécheresse : *Voici qu'une petite nuée, comme un vestige humain, montait de la mer.* Dieu révéla ce jour heureux à son serviteur Abraham : *Votre père Abraham s'est élevé pour voir mon jour ; il l'a vu et s'est réjoui* [2]. David le vit sous le symbole de l'Arche d'alliance, et à sa vue, *il dansa de toutes ses forces devant le Seigneur* [3], rempli d'une joie extraordinaire. Sur quoi saint Ambroise ajoute : « David ravi de joie se mit à danser, parce qu'il prévoyait en esprit que Marie devait naître de sa postérité [4]. » Les célestes esprits l'apercevaient de même dans l'aurore naissante, quand ils s'écriaient en admiration : *quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore sur l'horizon* [5] ? A son tour l'abbé Rupert ajoute élégamment : « Quand vous êtes née, ô B. Vierge, une vraie aurore s'est levée pour nous, aurore annonçant le jour sans fin ; parce que, comme l'aurore journalière est la fin de la nuit passée, et le commencement du jour, de même votre nativité de la race d'Abraham, de l'illustre tige de David, auxquels Dieu fit avec serment une promesse de bénédiction, fut la fin des douleurs et le commencement de la consolation, la fin de la tristesse et le commencement de la joie [6]. »

[1] Ps. 13. 3. — [2] Joan. 8. 56. — [3] 2 Reg. 6, 14. — [4] S. Ambr. serm. 80. — [5] Cantic. 6. 9. — [6] Rup. Abb. in hunc loc. Cant.

4. Mortels, réjouissez-vous tous. En ce bienheureux jour naquit cette femme forte qui devait écraser la tête venimeuse du serpent trompeur : *Ipsa conteret caput tuum.* En ce jour est sorti d'Anne un fertile rejeton de vigne pour donner un vin délicieux et la douce grappe de Cypre qui sera foulée pour le salut du monde dans le pressoir de la croix. En ce jour a été planté ce jardin du paradis où devait être placé le second et innocent Adam : *Plantaverat autem Dominus Deus paradisum voluptatis a principio, in quo posuit hominem quem formaverat.* Sur quoi saint Proclus : « Elle est le paradis du second Adam ; » et saint Bernard : « Marie est certainement le jardin de délices. » En ce jour a été préparé le lit précieux qu'entouraient les soixante vaillants, dans lequel le roi Salomon, Jésus-Christ le Seigneur notre Dieu plus grand que Salomon, devait reposer durant neuf mois : *En lectulum Salomonis.* En ce jour a été disposée cette corbeille de joncs où le nouveau Moïse devait être sauvé des eaux de la tribulation universelle. « Elle prit une corbeille de joncs, l'enduisit de bitume et de poix, y mit l'enfant et l'exposa dans les herbes sur le bord du fleuve. » Ce berceau de jonc, dit saint Ambroise, figurait la B. Vierge Marie ; et Moïse, Jésus-Christ. Enfin, en ce jour mille fois béni, fut cultivé le champ de bénédiction, où devait fleurir le grain choisi, le froment des élus destiné à être moulu sur la croix pour le salut des âmes. « Le Seigneur Jésus, dit saint Augustin, était ce grain qui devait être mortifié et multiplier ; mortifié par l'infidélité des Juifs, multiplier par la foi des peuples. » O fortunée naissance de la Vierge. Il est dit que Pharaon dans l'ancien Testament, et Hérode dans le nouveau célébrèrent le jour de leur naissance par un grand festin ; mais l'un et l'autre le souillèrent par l'effusion du sang humain : celui-là fit mourir son panetier dans la prison, celui-ci fit trancher la tête de saint Jean, le précurseur. Périsse le jour natal de ceux qui naissent pour la mort des autres et la perte des âmes ! Il vaudrait mieux qu'ils ne fussent jamais nés. Mais votre nativité, ô Vierge Mère de Dieu, annonça la joie au monde ; car de vous est sorti le soleil de justice, Jésus-Christ

notre Dieu, qui, détruisant la malédiction, nous a donné la bénédiction, et, confondant la mort, nous procura la vie éternelle.

Il n'est donc pas douteux que dès lors les saints Anges vénérèrent dans son berceau cette jeune enfant désignée pour être la Mère de Dieu, leur reine et la réparatrice des pertes du ciel. Et vous aussi, lecteur dévoué à Marie, ayez soin d'exciter en vous une grande estime pour elle; aimez-la selon vos forces et honorez-la si jeune et déjà connaissant Dieu par un usage prématuré de sa raison, et déjà l'aimant ardemment. Bien plus, dès lors, observe Ambroise Spinola, elle priait Dieu pour nous, elle lui offrait ses larmes, elle pleurait nos péchés: divinement instruite, elle connaissait que le Verbe éternel devait venir sur la terre, et, prenant la nature humaine, racheter par sa passion, sa croix et sa mort, le genre humain perdu par le péché [1]. Par toutes ces considérations, prudent lecteur, il est évident que, dans les langes de son berceau, déjà le glaive de douleur a percé le saint Cœur de la Vierge. Que nous lui sommes obligés! mais hélas! quelle distance entre notre cœur et le Cœur très-pur de Marie, elle conçue et née amie de Dieu, et fille de grâce, nous enfants de colère et de l'enfer, et ennemis de Dieu. Oh! qu'il faut nous humilier, si nous pesons notre misère dans une juste balance!

5.- Continuons nos réflexions. Elle fut merveilleuse la lutte de l'Ange au milieu de la campagne avec le saint patriarche Jacob : *L'homme luttait avec lui jusqu'au matin.* Mais dès que l'Ange eut vu l'aurore au vêtement doré et aux cheveux de roses paraître sur l'horizon pour s'élever dans les cieux, il s'avoua comme vaincu par Jacob et lui demanda grâce : *Laissez-moi aller, car déjà l'aurore monte.* Chose étonnante! Pourquoi l'Ange se prépare-t-il si vite à s'en aller dès qu'il aperçoit l'aurore?

L'abbé Rupert fait la réponse : la B. Vierge en sa nativité est semblable à cette aurore, et d'elle les Anges ont chanté avec admiration : *Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore*

[1] Ambr. Spinola in medit. die 11 septembr.

à son lever? L'Ange luttant avec Jacob, c'est le Fils de Dieu, l'Ange du grand conseil, et Jacob est le genre humain. La lutte était donc entre Dieu et l'homme depuis des siècles. Patriarches, prophètes, âmes justes, luttaient par de ferventes prières et de pieux désirs pour que, sur ceux qui étaient assis dans les ténèbres du péché et aux ombres de la mort, se levât enfin la lumière véritable, Jésus-Christ notre Dieu, *qui éclaire tout homme venant en ce monde.* Enfin le Fils de Dieu vit paraître Marie naissant comme une mystique aurore. Pourquoi, disait-il à son Père éternel, pourquoi demeuré-je plus longtemps au ciel? Pourquoi lutter davantage avec Jacob, avec le genre humain? O mon Père, laissez-moi aller, l'aurore monte ; Elle seule m'est agréable entre tous ; je descendrai donc, parce que j'ai vu l'affliction de mon peuple, j'ai entendu ses cris ; je descendrai le délivrer par ma passion, ma croix, mon sang, ma mort. Elle sera la compagne de ma vie, de ma passion et de la rédemption humaine ; le ciel devient rouge, il y aura tempête et une pluie de sang tombera de la croix non-seulement pour laver de ses souillures le monde immonde, mais encore pour lui faire porter des fruits de bonnes œuvres.

Vous comprenez maintenant pourquoi la divine Vierge naquit à l'aurore, comme le dit Azorius [1]. L'aurore prédit un jour serein ou pluvieux. Si elle est claire et dorée, elle présage un beau jour : *Optatam feret illa diem* ; si elle se montre rose et trop rouge, il pleuvra : *Venturos indicat imbres.* Le proverbe dit encore : *Rubicunda procellas.* O pieuse Vierge, vous avez annoncé l'un et l'autre au monde à votre glorieuse naissance, lui apportant le jour désiré, et annonçant en même temps la sanglante tempête de la croix.

Voilà, dit Pierre Damien, l'aurore que suit, ou plutôt de laquelle est né le soleil de justice [2].

6. Recueillez de ces choses, âme chrétienne, quelque leçon pour vous. L'*aurore*, dit Albert le Grand, *veut dire heure d'or*,

[1] Azor. p. 2. l. 1. c. 19. q. 8. — [2] Serm. 40.

et *vent amenant la rosée*[1]. En effet, elle n'éclaire pas seulement la première le monde ténébreux, mais elle rafraîchit et féconde les végétaux languissants, les moissons, les plantes, les fleurs, les jardins et les fruits : *Cœlestis vegetat liquor*. Telle fut pour nous la B. Vierge venant au monde ; et Jésus Christ notre Dieu, que les patriarches appelaient de tous leurs vœux, en disant : *Rorate cœli desuper, et nubes pluant justum*, a daigné descendre vers nous et il a rafraîchi et fécondé les cœurs arides par la rosée de sa grâce. Priez, ô mon esprit, et par le doux cœur de sa sainte Mère, suppliez l'aimable Rédempteur de daigner de même arroser de sa divine grâce votre cœur languissant, aride et tiède. « Cherchons la grâce, dit saint Bernard, et cherchons-la par Marie, car elle trouve ce qu'elle cherche et ne saurait être frustrée. »

A la vue de l'aurore, les oiseaux du ciel semblent renaître ; on les voit s'agiter, voltiger, chanter, louer Dieu leur créateur d'un commun accord. Les animaux nuisibles, au contraire, sortis la nuit pour la rapine, et les oiseaux ennemis du jour, s'enfuient dans les forêts et se cachent dans leurs retraites ; c'est pourquoi l'on peut dire : *Elle illumine et élimine*. Marie nouvellement née fut la mystique et brillante aurore ; elle ramène l'âge d'or : elle paraît, et aussitôt les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les bons Anges et les âmes pieuses, sont en jubilation, tandis que les bêtes nuisibles et les hideux hiboux, ou les démons qui dominaient sur le monde, sont mis en fuite et forcés de se retirer dans leur antre infernal. Et comme le peuple israélite fut délivré, à l'aurore, de la dure servitude des Egyptiens, et conduit à pieds secs à travers la mer Rouge pour aller dans la terre promise, l'impie tyran Pharaon étant submergé dans les flots avec toute son armée ; ainsi, comme le chante l'Eglise, *le salut du monde apparut aux croyants*, mais au démon la ruine de son armée ; aussi ce même jour, à Delphes, la statue d'Apollon, par laquelle le démon parlait aux gentils, tomba en présence du peuple en faisant entendre

[1] B. Alb. M. liv. 7. de Laud. Deip. c. 7.

un horrible bruit. Et de même que, dans le camp des Assyriens au point du jour, une femme juive, Judith, remplit de confusion la maison de Nabuchodonosor; de même une autre juive, la courageuse Vierge Marie, à peine née, porta le trouble dans le camp du prince des ténèbres, dans la maison de Lucifer. O pieuse Marie! que nous pouvons bien mieux dire de vous que de Judith : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de votre peuple. »

Au point du jour toute la terre se réjouit; les malades, qui se désolaient dans de cruelles souffrances, se trouvent mieux et respirent; et les troupeaux joyeux se préparent à aller dans leurs pâturages; l'artisan, les villageois, les ouvriers se disposent à leurs travaux : *Exibit homo ad opus suum, et ad operationem suam usque ad vesperum.* En un mot, la nature entière revit. O Dieu bon, *c'est vous qui avez fabriqué l'aurore et le soleil.* L'aurore, c'est votre sainte Mère; et le soleil, c'est son divin Fils, comme un époux sortant du lit nuptial. Que ne pouvons-nous pas espérer sous le patronage d'une telle Mère qui est à la fois *nata parensque*, fille et Mère?

7. Au rapport de saint Jean Damascène et de plusieurs autres, la sainte Vierge naquit à Jérusalem dans la maison de Joachim et d'Anne, située près de la célèbre piscine probatique où se tenait une grande multitude de gens languissants, aveugles, boiteux, paralytiques, attendant le mouvement de l'eau. N'était-ce pas pour indiquer que, dans le grand hôpital de ce monde, la douce Vierge Mère de Dieu serait désirée comme le salut des infirmes, le refuge des pécheurs, la consolation des affligés, l'asile assuré de toutes les âmes languissantes. Nous n'inscrivons donc pas à tort auprès de la mystique piscine probatique, cette devise en gros caractères : UNIQUE ESPOIR DANS LES AFFLICTIONS. O chrétiens, ô malheureux, ô languissants et désespérés, respirez : « Marie, dit saint Bernard, ouvre à tous le sein de la miséricorde, afin que tous reçoivent de sa plénitude : le captif, la rédemption; le malade, la santé; celui qui est brisé, la consolation; le pécheur, le pardon; le juste, la grâce; l'Ange, la joie; toute la Trinité, la

gloire; la personne du Fils, la substance de sa chair humaine; et que personne n'échappe à sa chaleur vivifiante. » Pourquoi crains-tu, mon âme, d'approcher de ta pieuse Mère? Elle est mère; il suffit.

Nous l'avons dit, et il faut bien le remarquer, elle naquit près de la piscine, qui avait cinq portiques, et dont les eaux étaient rougies par le sang des victimes que l'on y lavait avant de les brûler sur l'autel en l'honneur de Dieu. Figure admirable de la passion du Sauveur. « La piscine, dit saint Antoine de Padoue, est la passion de Jésus-Christ; les cinq portiques, ses blessures. » Ludolphe le Chartreux ajoute qu'on trouva dans ce lieu le bois dont fut faite la croix sur laquelle l'auteur du salut fut attaché et vainquit la mort de tous par sa propre mort. Près de cette piscine est donc venue au monde la Vierge sans tache et innocente. Que signifiait cela, sinon qu'un jour elle devait être près de la croix, où s'ouvrirait la vraie source de grâce pour le salut du monde, comme la fidèle avocate de notre salut et la coadjutrice de la Rédemption, non en mourant avec le Rédempteur, mais en lui donnant son humanité comme l'instrument de sa divinité pour nous racheter. « La mère de Jésus était debout au pied de la croix. » O pieuse Mère, qui ne vous aimera?

CONSIDÉRATION V.

La B. Vierge Douloureuse reçoit le nom de Marie, qui est doux et amer.

DULCE AMARUM.

Et le nom de la Vierge fut Marie. (S. Luc. I. 27.)

1. Pourquoi Adam reçut de Dieu ce nom, il est facile de le comprendre. Homme vient de *humus*, et Adam de *Adama* qui tous les deux signifient *terre.* Pourquoi Eve fut ainsi nommée par Adam ; l'Ecriture nous le dit : c'est qu'elle devait être la mère des vivants, et c'est là le sens du nom d'Eve. Eh bien, comme Eve est la première mère des vivants dans la vie temporelle, de même la B. Vierge Douloureuse l'est dans l'ordre spirituel et éternel. Elle nous a donné le Dieu-Homme ; elle est la fidèle coopératrice dans la Rédemption du genre humain ; à plus forte raison doit-elle être appelée la mère de tous les vivants et des chrétiens. *Le nom convenant aux choses n'est-il pas un augure?* Aussi les Docteurs et les Pères ont-ils examiné cette question : pourquoi la sainte Mère de Dieu ne fut pas appelée *Eve*, mais *Marie* par saint Joachim et sainte Anne, le huitième jour après sa naissance.

Albert le Grand répond qu'il n'était pas convenable de nommer la Mère de Dieu Eve. « La très-sainte Vierge n'ayant pas été primairement élue pour nous faire part de la vie spirituelle, mais pour produire de son chaste sein le Fils de Dieu, le Rédempteur du monde, il eût été peu convenable de s'occuper du rôle secondaire en négligeant le premier. » Le grand saint Augustin ajoute d'autres raisons : Eve a damné, Marie a sauvé ; celle-là a nui en donnant la mort, celle-ci a été utile

en vivifiant ; la première a été appelée Eve, la seconde a changé le nom d'Eve, non pas le mot, mais la réalité. Celle-là a engendré charnellement tous les hommes pour ce monde, celle-ci les a engendrés spirituellement pour le ciel. Celle-là a perdu la grâce, celle-ci l'a trouvée ; celle-là fut formée d'une côte d'Adam endormi, celle-ci du Cœur de Dieu veillant ; celle-là fut une cause de perdition pour son époux ; celle-ci fut pour l'homme, c'est-à-dire pour Jésus-Christ, un aide dans la Rédemption. Oh ! quelle différence entre l'une et l'autre ! qu'il eût été inconvenant qu'elles eussent le même nom !

Mais, direz-vous, pourquoi n'avoir pas appelé la sainte Vierge *Sara* ou *Saraï*, nom qui veut dire *Souveraine et princesse de plusieurs nations*, et reçut son accomplissement lorsque naquit Isaac, délices des Hébreux et du genre humain, duquel devait naître plus tard Jésus-Christ le Sauveur du monde? Ne sait-on pas que la figure doit correspondre à la chose figurée? Pourquoi pas Rébecca, qui fut deux fois mère dans un seul enfantement où elle mit au monde Jacob et Esaü? La B. Vierge, suivant saint Bernard, ne fut-elle pas aussi deux fois Mère, de Dieu et de l'homme, du roi et de l'exilé, de Jésus-Christ et du pécheur? Pourquoi pas Rachel, qui mit au monde Joseph, le vrai fils de l'accroissement, type admirable de Jésus-Christ par toute sa vie? Pourquoi pas Abigaïl, qui apaisa David irrité? Esther, qui préserva son peuple de la mort? Ou enfin Anne, les enfants prenant ordinairement le nom de leur Mère?

Cependant aucun de ces noms ne plut à la sainte Trinité ; mais elle voulut qu'elle fût appelée Marie, et l'insinua par un ange à ses pieux parents saint Joachim et sainte Anne : *Et vocabis nomen ejus Mariam*. Et pourquoi *Marie?* Veuillez, prudent lecteur, vous représenter pour emblème l'oranger, ainsi nommé à cause d'une certaine ressemblance avec l'or ; et parce que son fruit doré est d'une saveur douce, mais d'une écorce amère, je lui donne pour devise :

LE DOUX-AMER.

O pieuse Vierge, votre nom est assimilé justement à ce fruit d'or, car il est doux, mais amer aussi ; ce que je vais développer dans cette considération.

2. Il est doux, le saint nom de Marie, parce qu'il signifie Souveraine. « En syriaque, dit saint Isidore, *Marie* veut dire Souveraine ; et c'est avec justesse, puisqu'elle a enfanté le souverain Seigneur. » Dans presque toutes les langues et chez toutes les nations, on l'interprète de même ; or, ce n'est pas sans raison : si le Créateur et Seigneur de l'univers, à qui obéissent les vents, la mer et toutes choses, *lui était soumis*, il est vraiment convenable et juste qu'elle aussi soit nommée la Souveraine de toutes les créatures. C'est pourquoi le messager céleste, envoyé par la sainte Trinité pour lui annoncer l'Incarnation du Verbe, n'osa pas la saluer par son nom, *je vous salue, Marie*, mais il lui dit : Je vous salue, ô pleine de grâce. Stella en dit la cause : Il ne prononce pas son nom, dit-il, par respect pour sa haute dignité, car ce n'est pas l'usage d'appeler les empereurs, les rois et les princes de leur nom propre, même en leur parlant familièrement. Apprenez ici le respect pour son nom, apprenez à l'aimer : car si elle est souveraine pour nous avoir donné le souverain Seigneur du monde, où est notre amour pour elle ? Où est le culte que nous lui rendons ? où sont nos hommages ? Si, au nom de Jésus, tout genou fléchit au ciel, sur terre et aux enfers, il nous faut aussi humblement vénérer le doux nom de Marie.

3. Saint Bonaventure apporte une autre preuve en faveur de la souveraineté de Marie. Il donne pour exemple la belle Esther, que deux suivantes accompagnaient auprès d'Assuérus : Elle s'appuyait sur l'une avec grâce, et l'autre suivait sa Souveraine en soutenant sa robe qui traînait à terre. *S'étant revêtue de ses ornements de reine, et ayant invoqué Dieu le maître et le Sauveur de tous, elle prit deux servantes* [1]. « Les deux servantes, dont Marie est la Reine, sont la nature angélique et la nature humaine. La nature humaine est la servante

[1] Esth. 15. 5.

qui suit Marie en soutenant ses vêtements, c'est-à-dire en recueillant ses vertus et ses exemples ; la nature angélique est la servante sur laquelle Marie s'appuie dans le ciel. Elle s'y appuie en s'unissant aux Anges avec l'amour le plus intime ; elle s'y appuie en s'enivrant de leur félicité [1]. » Gerson observe fort à propos que le royaume de Dieu peut être considéré comme divisé en deux parties, la justice et la miséricorde. Le Fils s'est réservé la justice, son Père lui ayant donné tout jugement ; mais il a confié la miséricorde à Marie. Jésus-Christ, dit Arnold de Chartres, est le Souverain, Marie est la Souveraine établie sur toute créature, et quiconque courbe le genou devant Jésus se prosterne aussi pour supplier sa Mère. O grande dignité du saint nom de Marie ! Ayez confiance, qui que vous soyez, serviteur de Marie, ayez confiance ; car votre Souveraine n'est pas seulement puissante ; elle est clémente, elle est bénigne. Et si vous l'aimez d'un amour sincère et vraiment filial, vous la trouverez propice dans tous vos besoins, soit de l'âme, soit du corps. Quand je serais plongé dans l'enfer jusqu'aux épaules, dit un pieux ascète, j'appellerais la reine du ciel à mon secours, je me confierais tout entier à sa miséricorde ; personne ne peut périr entre les bras de Marie. Et saint Ephrem : Le nom de Marie est l'ouverture de la porte du ciel. Voyez combien est doux le nom de Marie.

4. De plus, le saint nom de Marie est doux parce que, selon saint Ambroise, il signifie *Dieu est de ma race*, ou plutôt : le Fils de Dieu est de ma race. Quoi de plus excellent? quoi de plus doux ? Il signifie encore : *illuminée et illuminatrice*, comme le dit Eucher. De même que la lune éclairée par le soleil, quand elle est en son plein, communique sa lumière pendant que tout repose ; ainsi la B. Vierge, belle comme la lune, éclairée par Jésus-Christ le soleil de justice, a éclairé à son tour non-seulement les apôtres, les évangélistes, les martyrs et les chrétiens au milieu desquels elle vivait, mais les chrétiens de tous les temps, surtout quand ils étaient

[1] S. Bonav. in spec. B V.

en danger pour leur salut ou dans les ténèbres du péché ; elle leur a communiqué la lumière et continue de le faire encore aujourd'hui. Elle est donc bien *illuminée et illuminatrice.* Ecoutons saint Bonaventure : « C'est elle dont la vie glorieuse a donné la lumière au monde, et dont la vie si belle éclaire toute l'Eglise. Elle est le flambeau allumé par Dieu, flambeau dont la splendeur devait conserver l'Eglise exempte de toutes les ténèbres de ce monde. »

5. Voyons maintenant comment le saint nom de *Marie* signifie *étoile de la mer.* « Le nom de la Vierge, dit saint Bernard, est Marie, dont le sens est étoile de la mer. Elle est la belle et splendide étoile élevée sur la grande et profonde mer de ce monde, brillant par ses mérites, éclairant par ses exemples. Eusèbe d'Emèse parle ainsi de ce nom dans une homélie pour le jour de l'Epiphanie : « Les mages arrivent à Bethléem ; l'étoile s'arrête sur la maison où était la Vierge Marie ; l'étoile s'arrête sur l'étoile, car Marie s'interprète étoile de la mer. Le Fils est une étoile, sa Mère est aussi une étoile ; l'une naît de l'autre, mais celle qui naît est plus grande que celle qui la produit. Et comme les voyageurs lancés sur mer au milieu des vents et des furieuses tempêtes, sont conduits vers le port par l'étoile qui les empêche de donner contre les écueils, de tomber dans les gouffres et de périr ; de même les chrétiens sont dirigés par Marie pour obtenir le salut et la gloire éternelle. Le séraphique docteur s'exprime ainsi : « On lit, et c'est ainsi que la chose se passe, que c'est la coutume des marins qui se disposent à naviguer vers un pays quelconque, de choisir une étoile dont la lumière doit leur servir de signe pour arriver sans se tromper, à la contrée qu'ils désirent atteindre. Or tel est tout à fait le ministère de Marie, notre étoile : elle guide ceux qui naviguent sur la mer de ce monde dans le vaisseau de l'innocence ou de la pénitence vers les rivages de la céleste patrie. »

Voyez par là et considérez, ô mon âme, combien doux, combien gracieux est le saint nom de Marie. Et si les Romains autrefois, en cas d'incursion des ennemis, se réfugiaient dans

leur Capitole, les Babyloniens dans la tour de Babel, les Burgondes au Bourg; que les serviteurs de Marie recourent à elle comme à une forte tour contre les assauts de l'ennemi, *quia turris fortitudinis a facie inimici.* Le saint nom de Marie n'est pas seulement une forte tour, c'est encore une ville inexpugnable : *et ceux qui aimeront son nom habiteront en elle,* dit le psalmiste, c'est-à-dire : à l'abri de ce grand nom, ils seront comme dans une place fortifiée contre les incursions ennemies. Voici, pour votre consolation un mot de sainte Brigitte, ou plutôt de Marie elle-même à cette grande sainte : « Tous les démons respectent ce nom et le craignent; en entendant le nom de Marie, ils abandonnent à l'instant l'âme qu'ils tenaient dans leurs griffes [1].

6. Mais allons plus loin dans l'explication de ce saint nom de Marie. Qu'entends-je d'abord? Ce doux nom est-il donc amer? Oui, très-amer ; myrrhe de la mer, disent saint Ambroise saint Jérome, saint Epiphane et d'autres, en le faisant venir de deux mots hébreux, dont l'un signifie *myrrhe* et l'autre *mer.* La douce Vierge fut donc pleine de grâce par-dessus toutes les âmes, mais son âme fut aussi toute remplie d'immenses amertumes, et à peine venue au monde, elle pouvait déjà dire : « Ne m'appelez pas Noémi ou belle, mais Mara ou amère, parce que le Tout-Puissant m'a abreuvée d'amertume. » Si nous en croyons saint Jean Damascène, saint Bonaventure, Albert le Grand et plusieurs Pères, selon l'étymologie de son nom, elle fut *une mer pleine d'amertume* tout le cours de sa vie. O bienheureuse! si les noms conviennent souvent aux choses qu'ils désignent, que sera-t-il de vous? « Les martyrs, dit saint Jean Damascène, prennent leur nom de leur glorieux triomphe sur les souffrances, et Marie doit le sien à ses douleurs futures, car il veut dire mer remplie d'amertume.[2] »

Les saintes Ecritures nous fournissent, à l'appui de ce que nous avançons, une admirable figure. Sous le règne du cruel tyran Pharaon, lorsque l'on précipitait dans le fleuve les en-

[1] Lib. I. Revel. — [2] Lib. 4. c. 15.

fants mâles des Hébreux comme des chiens indignes de vivre, et que parents et amis faisaient éclater leur douleur, Amram et Jochabet, en souvenir de cette grande amertume, appelèrent la fille qui leur naquit Marie, c'est-à-dire, suivant Corneille et d'autres, myrrhe de la mer. Ce fut elle qui, se promenant sur le rivage, observait Moïse son frère exposé sur le Nil dans une corbeille de jonc, et, par l'ordre de Therneut, fille du roi, le rendit à sa mère pour le nourrir et l'élever jusqu'à ce qu'il fût parvenu à l'adolescence. Devenue grande elle-même et demeurant vierge, pendant que Moïse était le chef des hommes, elle conduisit les femmes, au passage de la mer Rouge : « La prophétesse Marie, sœur d'Aaron, prit un tambour, et toutes les femmes sortirent à sa suite. »

Remarquez, prudent lecteur, l'antique étymologie du nom de Marie. Suivant saint Ambroise, l'ancienne Marie sœur de Moïse et d'Aaron, fut la figure de Marie, l'immaculée Vierge et Mère de Dieu. Celle-là fut myrrhe de la mer en ombre, et celle-ci en réalité : myrrhe de la mer, ou plutôt mer amère, mer de toutes les douleurs : *Tel fut son nom, telle elle fut en effet.* La mer reçoit les eaux des fleuves et celles des pluies, mais elle conserve toujours son amertume : d'où le proverbe : elle ne perd rien de sa salure. Ainsi en est-il de Marie : elle reçoit tous les fleuves, dit saint Bonaventure, tous les dons de la grâce ; cependant elle ne perd rien de l'amertume dont son âme est remplie. « Pas une goutte d'eau de la mer qui n'ait son amertume, dit Adrien *Lyræus*, et pas un moment dans la vie de Marie qui ne lui ait apporté plusieurs afflictions et angoisses. » Voilà le sens du saint nom de Marie : oh ! si nous désirons être ses vrais enfants, ses dévoués serviteurs, nous ne pouvons nous le rappeler sans que notre âme se remplisse d'amertume.

7. Ce nom admirable et glorieux est composé de cinq lettres dignes de fixer notre attention. Il est dit aux livres des Rois, que David jeune berger, devant combattre Goliath, choisit cinq pierres limpides du torrent dont il ajusta l'une à sa fronde après y avoir gravé le nom de Josué (par anagramme *O Jésu*).

Et, par la vertu de ce saint nom, il terrassa le géant, et remporta sur lui une insigne victoire : *Et misit manum suam in peram, tulitque unum lapidem, et funda jecit, et circumducens percussit Philistæum in fronte : et infixus est lapis in fronte ejus, et cecidit in faciem suam super terram.* Gracieuse figure du saint nom de Jésus et de ses cinq plaies ; ce qui fait dire à saint Bonaventure : « Comme Jésus-Christ a donné tous les remèdes au monde par ses cinq plaies, de même Marie ; par son saint nom, confère journellement le pardon à tous les pécheurs du monde. » Elle est, par son intercession, Médiatrice, Aide, Réparatrice, Illuminatrice et Avocate ; voilà précisément son nom MARIA.

Les interprètes de la sainte Ecriture racontent de la courageuse Judith qu'elle aveugla l'esprit d'Holopherne et se fit aimer de lui par cinq pierres précieuses qu'elle avait mises à ses sandales [1]. Il y a plus de vertu dans le nom de Marie ; les lettres qui le composent sont autant de pierres précieuses par lesquelles vous pourrez vaincre les ennemis de votre âme.

M. *Margaritha* qui veut dire *perle* avec la devise : *fécondée par le ciel qui la produit;* la perle est formée d'une goutte de rosée tombée du ciel limpide et pure, et elle est renfermée dans un coquillage ; comme est renfermé dans le sein de la B. Vierge le Verbe divin uni hypostatiquement avec la nature humaine.

A. *Adamantem*, le diamant, avec la devise : *plus précieuse que toute perle.* La B. Vierge était un diamant, elle dont la dignité est si grande, parce qu'elle est Mère de Dieu, qu'au témoignage de saint Thomas, elle surpasse toutes les dignités des hommes et des Anges, car il est plus glorieux d'être la mère du prince que d'être son ministre.

R. Rubis, avec la devise : *remarquable par sa couleur* : en effet plus il est rouge, plus il est précieux ; il indique la passion. La sainte Mère de Dieu fut un rubis dans la passion sanglante de son fils ; et quoiqu'elle ne répandît pas son sang, cepen-

[1] Judith. 16. 11.

dant, au pied de la croix, elle fut arrosée du précieux sang de Jésus-Christ.

J. Jaspe, avec la devise : *toujours vert*. Le jaspe est vert et lucide, symbole de l'espérance humaine. Mais il est plus beau quand il est traversé d'une ligne blanche. C'est un préservatif, dit Dioscoride, contre les poisons et les venins. O Bienheureuse Vierge, quel est pour nous votre nom? Une pierre salutaire de jaspe, une espérance et un talisman protecteur contre les attaques du démon et des méchants, surtout à notre heure dernière d'où dépend notre éternité. Celui qui retient ce nom, dit saint Bonaventure, ne craindra pas au moment de la mort.

A. Améthyste, avec la devise : *violettes mêlées aux roses*. L'améthyste est ainsi décrite par saint Isidore : « Elle est pourprée et comme composée des couleurs violette et rose. » Symbole de la charité et de l'humilité. Quoi de plus humble que la servante du Seigneur ? Et qui jamais eut plus de charité pour Dieu et le prochain? O Marie, je termine en disant avec saint Bernard : « Nom plein de suavité, certainement je ne suis pas digne de vous prononcer ; mais si j'en suis indigne à cause de moi, j'en suis digne par rapport à vous, parce que vous êtes digne d'être nommée, aimée et révérée par tous ; c'est par vous que nous acquérons le grâce et obtenons la gloire [1]. »

[1] Homel. 2. super Missus est.

CONSIDÉRATION VI.

La B. Vierge présentée au temple à l'âge de trois ans, consacre son cœur à la sainte Trinité en parfait holocauste d'amour et de douleur.

IN ODOREM SUAVITATIS.

Le Seigneur le reçut en odeur de suavité. (Gen. 8. 21.)

Si l'holocauste odoriférant que Noé après le déluge offrit au Tout-Puissant en plein air, fut si agréable à la divine majesté que non-seulement il apaisa sa colère, mais valut encore cette promesse : « Je ne maudirai plus la terre à cause des hommes ; » combien plus agréable à la bonté divine fut celui de la Bienheureuse et immaculée Vierge Marie présentée au temple à l'âge de trois ans par son père et sa mère ! En ce jour elle consacre en holocauste à la sainte Trinité tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle peut, tout ce qu'elle est, et son Cœur tout entier. Nous pouvons justement appliquer à ce sacrifice bien meilleur les paroles précédentes : Le Seigneur le reçut en odeur de suavité. Nous avons donc ici pour emblème le cœur immaculé de la jeune Vierge offert à Dieu en holocauste d'amour et de douleur, et pour devise :

En odeur de suavité.

La présentation de cette tendre enfant est figurée au Cantique des Cantiques par la Sulamite. L'époux la voit monter graduellement du désert et des champs dans son palais, et la compare à une petite vapeur d'aromates de myrrhe et d'encens, et de toutes sortes de poudres de senteurs. « *Quæ est ista*, *quæ*

ascendit per desertum sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris et universi pulveris pigmentarii[1] ?

O Bienheureuse Vierge, vous êtes la Sulamite ; douce vapeur d'encens, dès l'âge le plus tendre, vous avez exhalé l'odeur des vertus pour l'Esprit Saint, votre époux bien-aimé. *Petite* non seulement par votre jeune âge, mais par votre profonde humilité ; *petite vapeur*, mais qui s'élève directement, aucun péché ne vous faisant dévier ; *petite vapeur de myrrhe*, par la parfaite mortification de la chair et de toutes les passions ; *et d'encens*, étant vouée à Dieu seul par la prière et la plus haute contemplation ; *et de toutes sortes de poudres de senteurs*, c'est-à dire ornée des aromates de toutes les vertus qui resplendissent dans chaque fidèle. « Quelle est celle, dit saint Jérôme, qui monte du désert comme un léger nuage d'aromates ? C'est bien un nuage léger, parce qu'elle est gracieuse, douce délicate, exténuée par les saintes disciplines et brûlée au dedans en holocauste par le feu du divin amour et les désirs de la charité [2]. »

2. Nous lisons dans le Lévitique que Dieu ordonna à son peuple choisi de lui offrir des épis verts et grillés au feu. La jeune Vierge présentée au temple est l'épi vert d'où est sorti le vrai grain de blé, Jésus-Christ qui devait être moulu et multiplier. Dès lors elle offre en sacrifice à Dieu son saint Cœur, prémices de ses fruits brûlés par le feu du divin amour. « Comme le feu fait pour le fer, dit saint Ildephonse, le Saint-Esprit a échauffé tout son cœur, l'a pénétré et l'a mis tout en feu, de manière qu'il n'y restait d'autre sentiment que le feu de l'amour de Dieu [3]. »

Ame chrétienne, si vous eussiez alors regardé dans le petit cœur si pur de cette jeune Vierge sans tache, remplie du Saint-Esprit dès sa conception et douée d'une raison anticipée, qu'auriez-vous vu ? Une fournaise d'amour dont les saintes flammes d'un continuel amour envers Dieu s'élevaient sans

[1] Cant. 3. 6. — [2] Tom. 9. Epit. 10 ad Paul. et Eustoch. — [3] Serm. 1. de Assumpt.

cesse comme d'un foyer ardent et volaient vers le ciel. *Ignis autem in altari semper ardebit.* Dès lors, le docteur Séraphique nous l'atteste, elle se levait au milieu de la nuit, et, se rendant devant l'autel du temple, elle offrait à Dieu, en parfait holocauste, son cœur exempt de toute tache. Combien tiède est le nôtre! Il est comme l'eau qui sur le feu entre en ébullition, mais se refroidit aussitôt qu'elle en est éloignée. Combien de fois nous avons eu des désirs enflammés! et bientôt notre cœur retombait dans son ancien état de glace. Que justement nous devons craindre cette parole de l'Apocalypse : Parce que vous n'êtes ni froids ni chauds, mais tièdes, je vais vous vomir de ma bouche.

3. Je me rappelle ici le sacrifice d'Abraham et celui de Jepthé. Au premier il fut dit : « Prenez votre fils unique Isaac, que vous aimez; allez dans la terre de vision et vous me l'offrirez en holocauste sur la montagne que je vous montrerai. » Aussitôt prêt à obéir, il se dirige vers la montagne, et, tout étant disposé pour l'immolation, il prend courageusement le glaive et se prépare à arracher à son fils la vie qu'il lui a donnée. Mais l'Ange est descendu du ciel : « N'étendez pas la main sur l'enfant, et ne lui faites aucun mal. » Qu'est-ce, ô mon Dieu? Pourquoi, je vous prie, ordonner le sacrifice pour l'empêcher ensuite? N'êtes-vous pas immuable en vos desseins physiquement et moralement, et sans pouvoir, par inconstance, avoir une autre volonté après celle que vous avez conçue? *Je suis le Seigneur et ne change point* [1].

Voyons maintenant le sacrifice de Jephté. L'Ecriture dit qu'allant combattre le roi des Ammonites il fit ce vœu : « Le premier de ma maison qui viendra à ma rencontre après ma victoire sur les Ammonites, je l'offrirai en holocauste à Dieu. » Il fut vainqueur, revint triomphant, et la première personne qui alla au-devant de lui fut sa fille unique. Il la destina donc en holocauste à Dieu pour accomplir son vœu : « il l'immola ; » mais à ce sacrifice, point d'ange, aucun oracle du ciel, per-

[1] Malach. 3. 6.

sonne pour empêcher le père d'égorger sa fille innocente. O Dieu! que ces deux sacrifices diffèrent l'un de l'autre!

Suivant saint Augustin, Dieu demandait à Abraham son cœur et sa disposition plutôt que l'action : *Affectum tuum inquisivi, non factum exegi.* Il fut content de la bonne volonté tant du père que du fils. Le même docteur continue ainsi : « Qu'est-ce que Dieu demande de vous? La même chose qu'au saint patriarche Abraham : Donnez-moi votre fils unique, vous dit la Sagesse, donnez-moi votre cœur, offrez-moi en sacrifice un cœur contrit. » L'offrande du cœur est un sacrifice qui plaît à Dieu plus que l'or et la topaze.

Ni Jephté ni sa fille ne firent ce sacrifice du cœur; ils étaient tristes, agissaient contre leur volonté, déchiraient leurs vêtements et n'offraient leur sacrifice au Seigneur qu'avec des pleurs et des cris. Et le père n'était pas digne du bienfait qu'avait mérité Abraham, dit Anastase de Nicée, parce qu'il agissait sans la foi, en regrettant son vœu, se lamentant et déchirant ses vêtements; et sa fille non plus n'était pas digne de conserver la vie comme Isaac, après son deuil et ses deux mois de larmes, qui lui faisaient regarder son sacrifice comme la plus grave de toutes les calamités.

O Bienheureux parents Joachim et Anne! qu'il fut plus excellent le sacrifice offert par vous à Dieu! Dans votre chère Marie à peine âgée de trois ans, vous lui avez consacré un gage précieux de votre prompte obéissance et d'un cœur prêt à tout. O l'agréable don aux yeux de Dieu! C'est une enfant toute jeune, riche en mérites, et que bientôt le Père éternel adoptera pour fille, le Fils pour mère, l'Esprit Saint pour épouse, et les Anges pour Reine. « O couple heureux, Joachim et Anne, dit saint Jean Damascène, toute créature vous est obligée; car, en effet, par vous elle a offert au Créateur le plus grand de tous les dons, une mère chaste, seule digne de Lui.

4. Salomon, roi d'Israël présenta au Seigneur des troupeaux de brebis et de taureaux et les immola pour la dédicace et la consécration du temple magnifique. L'Ecriture dit : « Le roi Salomon immola vingt-deux mille bœufs, cent vingt mille

béliers, et il dédia la maison de Dieu lui et tout le peuple. » Vous avez plus donné à Dieu, ô saints parents, Joachim et Anne ; vous avez donné infiniment plus en offrant votre jeune enfant de trois ans à la sainte Trinité pour être le sanctuaire et le temple du Dieu vivant ; et par cette action vous avez rendu plus célèbre le temple de Jérusalem qu'autrefois Salomon ne l'avait fait.

La reine de Saba, venue du midi à Jérusalem pour voir Salomon, et admirer sa grande sagesse, fit des présents à ce monarque ; entre autres choses, elle lui offrit cent vingt talents d'or, une grande quantité d'aromates, des pierres précieuses. *Jamais on n'avait vu tant de parfums.* Marie, la tendre Vierge de trois ans, donna bien davantage au roi immortel et invisible en lui offrant son Cœur tout entier en gage d'amour et en holocauste de douleur : *L'homme bon tire une bonne offrande du bon trésor de son cœur.* Princes du ciel, voyez votre Reine, ornée d'une robe d'or par ses parents et environnée de toutes sortes de vertus, nuit et jour se tenant dans le temple devant le Seigneur des vertus. Non, non ; il n'y eut jamais ni plus d'aromates, ni de plus rares, ni tant de vertus que n'en présenta votre Reine au Salomon le roi pacifique, en lui livrant son Cœur, Cœur selon le Cœur de Dieu, comme une victime préparée. « *Beaucoup de filles ont amassé des richesses* ; vous les avez surpassé toutes [1]. »

Le saint patriarche Jacob, pendant la famine générale, envoya les meilleurs fruits de Chanaan à Joseph, gouverneur de l'Egypte. « Mettez des plus beaux fruits du pays dans vos sacs, dit-il à ses fils, et portez-les à cet homme... Que mon Dieu Tout-Puissant vous le rende favorable. » O les plus heureux des époux, Joachim et Anne ! vous avez vraiment offert à Dieu dans son temple votre meilleur fruit, votre sainte et immaculée fille, de qui nous est venu le doux fruit Jésus. Pieuse Vierge, rendez-nous favorable, à nous, pauvres pécheurs, le Dieu Tout-Puissant et son Fils.

[1] Prov. 31. 29.

5. Mais quelle vie menait la Vierge dans le temple jusqu'à son heureux mariage avec saint Joseph? Voici ce que dit Pline le naturaliste en parlant des abeilles, si industrieuses à composer le miel : Elles ont un grand soin de leur reine ; quand elle s'envole dans les champs, elles l'accompagnent officieusement; s'il s'élève un combat avec les frelons et d'autres adversaires, elles exposent leur vie pour la défendre. Dans la ruche, elles lui préparent un trône de la meilleure cire, l'entourent des fleurs les plus odorantes, et la reine, seule, sans aiguillon, y préside à toute sa république.

Et n'est-ce pas ce qu'était la sainte Vierge pendant ses douze années passées au temple? Industrieuse abeille, elle préparait, avec un soin infatigable, au Fils de Dieu son roi, un trône splendide avec la cire virginale de sa chair sans tache ; elle l'ornait des fleurs de toutes les vertus afin qu'il le trouvât tout prêt en descendant bientôt du sein de son Père. Aussi le Fils de Dieu ne se choisit pas un autre lieu de repos, entre toutes les femmes, que le sein de Marie ; comme la colombe après le déluge ne trouva d'autre lieu que l'arche pour se reposer. C'est pourquoi saint Bonaventure l'appelle : *Trône de la grâce de Dieu* ; et Hugues : *Trône de Dieu dans la colonne de nuée.*

Les gentils ont admiré comme un grand prodige l'action de la vestale Claudia. Un vaisseau chargé de marchandises restait immobile au milieu du Tibre ; aucune force d'hommes, de chevaux et de bœufs ne pouvait le faire avancer. Pour prouver sa virginité mise en suspicion, elle attache au navire sa ceinture et le fait naviguer facilement, et comme elle veut. Dieu, dit saint Augustin, opéra ce miracle en faveur de la virginité. Et, en voyant la Vierge de Jessé renfermée dans le temple attirer le Fils de Dieu des splendeurs du ciel et du sein du Père en son sein par le lien de sa prière et de sa haute contemplation, nous, éclairés des lumières de la foi, nous n'admirerions pas ! « Marie vint au temple, dit Osor, pour combattre avec Dieu, le vaincre et le terrasser. Le temple est le lieu du combat; et bien que Dieu, par pure grâce, eût résolu de venir dans le monde et de se faire homme, il voulut néanmoins que

le monde fût disposé à le recevoir dignement, et qu'il méritât sa venue non pas *de condigno* mais *de congruo*, comme disent saint Thomas et d'autres. Or ce mérite *de congruo* ne fut pas complet avant que Marie eût paru et qu'elle eût attiré Dieu du ciel sur la terre par ses propres mérites et sa prière. »

6. Le roi David laissa des sommes étonnantes à son fils Salomon pour la construction du temple. « Dans ma pauvreté, disait-il, j'ai préparé pour la maison du Seigneur cent mille talents d'or, et un million de talents d'argent ; » ce qui montait, au calcul de Corneille et autres, à deux milliards quatre cents millions d'or. Et le même roi ajoutait : « C'est une entreprise importante, car il ne s'agit pas de préparer une demeure à un homme, mais à Dieu. » Oh ! combien plus pouvons-nous dire du saint Cœur de la Bienheureuse Vierge Marie, présentée dès l'âge de trois ans, par ses pieux parents, à Dieu, pour devenir son temple : C'est une œuvre importante ; c'est une demeure à préparer non à un homme, mais à Dieu ; demeure à préparer par l'Esprit Saint pour faire habiter Dieu avec les hommes. Oh ! que de perles précieuses de vertus, combien de dons de la nature et de la grâce le noble architecte, qui est l'Esprit Saint, a réunis pour orner ce temple mystique ! Si autrefois la belle Esther, avant d'être présentée pour épouse au puissant monarque des Perses, dut être parfumée d'essences odoriférantes, d'huile, de myrrhe et de précieuses aromates et revêtue d'habits magnifiques ; tout cela pour plaire au roi Assuérus, à un homme mortel et fragile, quelle grâce, quelles vertus ornèrent et embellirent la Bienheureuse Vierge pour devenir l'Epouse de Dieu et la Mère de Jésus-Christ ?

7. Mais quelle vie, demanderez-vous menait la B. Vierge dans le temple avant d'être saluée par l'Archange et fiancée à saint Joseph ? Menait-elle une vie active ou contemplative ? L'une et l'autre ; car elle était cette femme mystérieuse dont a parlé saint Jean : « Deux ailes furent données à la femme et elle s'enfuit dans la solitude où elle avait un lieu que Dieu lui avait préparé. » Par ces deux ailes, les saints Pères entendent la vie active et la vie contemplative de la B. Vierge ; et par la

solitude, le temple de Jérusalem où, soit dans sa chambre, soit dans le sanctuaire, séparée du commerce du reste des hommes, jour et nuit elle s'entretenait avec Dieu dans les ferventes ardeurs de l'esprit. Telle était, dit saint Jérôme, la règle qu'elle s'était tracée : « Du matin à l'heure de tierce, vaquer à la prière ; de tierce à none, s'occuper aux œuvres extérieures ; après none, prière encore qu'elle ne quittait plus. Telle fut sa vie jusqu'à la visite de l'Ange [1]. »

La pieuse Vierge, observent les Pères, assistait chaque jour au sacrifice ordinaire du matin et à celui du soir avec une grande ferveur. Dans les sacrifices sanglants de l'Agneau soir et matin, dans les autres sacrifices offerts en holocauste, elle voyait comme en un miroir la future passion du Messie et la mort sanglante de la croix. Or, ce n'était pas sans larmes et sans soupirs que les méditait la tendre Vierge, car tous les sacrifices de la loi préfiguraient pour elle Jésus souffrant et crucifié, selon Corneille et d'autres. Comprenons donc l'amour et la douleur de la Vierge sacrée ; douleur et amour qui pénétraient son Cœur innocent envers le Rédempteur futur et envers le genre humain plongé dans le péché. Quelle reconnaissance nous lui devons ! Elle nous a mérité, à nous misérables, l'inca.nation du Verbe divin et la passion. Je le dis avec saint Bernard : « Je suis épris d'amour pour Marie, la Vierge Mère de Dieu ; je l'ai toujours aimée ; en elle je mets toute mon espérance après Dieu ; je la chéris uniquement, je la recherche, je désire la voir ; elle est ma bien-aimée, la toute belle, la très-douce Vierge. [2] »

[1] S. Jérom. cité par S. Bonaventure en ses Méditations.
[2] S. Bern. Sup. Salv. Regin.

CONSIDÉRATION VII.

Pureté de la Vierge Douloureuse qui est la première entre tous à se consacrer à Dieu par le vœu de virginité.

VIRGINEI LAUS PRIMA PUDORIS.

Comment cela pourra-t-il être? j'ai fait vœu de virginité.
(S. Luc, 1, 34.)

1. Le peu de prix qu'on attachait à la virginité dans l'ancienne loi, l'exemple de la fille de Jepthé nous l'apprend clairement. Dès qu'elle sut, après la victoire sur les Ammonites, que son père devait l'immoler à Dieu pour accomplir son vœu, elle ne fit pas de résistance, elle s'offrit à la mort par amour pour la patrie ; toutefois, regrettant de mourir sans être engagée dans l'état nuptial, elle pleura amèrement sa virginité pendant deux mois sur les hauteurs avec ses compagnes. *Dimitte me, ut duobus mensibus circumeam montes, et plangam virginitatem meam cum sodalibus meis* [1]. A cette époque toute charnelle, c'était une chose affligeante, un déshonneur de vivre sans avoir de postérité et de mourir sans héritiers ; et la stérilité était regardée comme une malédiction.

Malgré cette opinion, la Bienheureuse Vierge se consacre à Dieu par le vœu de virginité, dont la première elle donne l'exemple : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme? » Elle préféra donc la chasteté, selon la pensée des Pères, au privilége que l'Ange lui annonçait ; elle aima mieux demeurer Vierge que d'être Mère de Jésus-Christ au préjudice de la chasteté, et par là même elle mérita d'être l'une

[1] Juges. 11. 37.

et l'autre : Vierge toujours, et en même temps Mère de Dieu. « Marie, dit saint Ambroise, donna le signal de la virginité et leva le pieux étendard de Jésus-Christ pour toutes les vierges. » Bien plus, suivant la pensée des théologiens les plus éclairés, la Vierge sainte ayant sa raison appliquée aux choses spirituelles au premier instant de son Immaculée Conception, consacra sa virginité à Dieu dès le sein maternel par un vœu explicite et absolu. Voici la raison qu'ils en donnent : C'est que déjà elle avait contemplé la majesté et la beauté de Dieu ; à ses yeux, il était l'Etre infiniment pur ; aussi brûla-t-elle d'amour pour lui, et choisit pour unique et chaste époux *Celui qui se plaît entre les lis*, et se réjouit au milieu des vierges pures.

Ce fut l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe : « Une Vierge concevra et enfantera un fils. » Oh ! que l'époux divin a dit avec raison de la très-pure Vierge son épouse : « Votre sein est semblable à un monceau de blé ; il est environné de lis ! A quoi Corneille ajoute : « Le sein de la B. Vierge fut *un monceau de blé*, puisqu'il nous donna Jésus-Christ, qui est la nourriture et le pain des chrétiens ; *environné de lis*, c'est-à-dire entouré des vierges, dont Marie fut la première et le porte-étendard : *On amènera au roi des vierges après elle.* » Et comme la Vierge Mère surpasse de beaucoup en pureté toutes les créatures et même les Anges, pour symbole nous aurons un lis éclatant de blancheur avec la devise :

Premier éloge de la pudeur virginale.

En effet, comme le lis surpasse toutes les fleurs, la B. Vierge, dit Epiphane, est un lis immaculé ; elle est plus élevée que les Anges, supérieure aux Chérubins et aux Séraphins, agréable au roi Jésus, honorée de Dieu comme sa digne servante, sa mère sainte et sans tache. Elle est au-dessus de tous, Dieu seul excepté.

2. Il est dit de Noé, dans la sainte Ecriture, que, à la fin du déluge universel, l'arche s'étant arrêtée sur les montagnes

d'Arménie, il lâcha un corbeau et une colombe. Or, le corbeau trouvant à se nourrir de cadavres d'hommes et d'animaux submergés, oublia son bienfaiteur et ne revint pas. Mais la colombe ne trouvant pas où se reposer, revint, et Noé étendant la main, la fit rentrer dans l'arche. Il est étonnant qu'elle n'ait pu trouver un lieu où se placer, quand le corbeau trouvait une place pour y demeurer et de quoi se nourrir. Suivant l'observation de saint Vincent Ferrier, la colombe signifie l'Esprit Saint. Dans l'ancienne loi, siècles tout charnels, il ne put trouver aucune habitation digne de lui et du Verbe qui devait s'incarner. Et, candide colombe, il ne voulut pas habiter, comme l'immonde corbeau, dans la fange et la boue des cœurs humains immondes. C'est pourquoi, juste Noé, le Père éternel, au soir du monde envoya de nouveau cette colombe de paix, qui, ayant examiné les cœurs de toutes les créatures, ne trouva que le cœur de Marie pour y fixer son premier siége et en faire le lieu de repos du Verbe qui devait s'incarner. De ce cœur virginal il rapporta entre les mains du Père, en signe de réconciliation avec le monde naufragé, un rameau verdoyant d'un bel olivier, qui est Jésus-Christ. *Venit ad eum ad vesperam, portans ramum olivæ virentibus foliis.*

Considérez, âme chrétienne, combien fut pur, net et exempt de toute tache le sacré Cœur de Marie. S'il est dit de Dieu : *Les cieux mêmes ne sont pas purs en sa présence*, combien il faut qu'il ait été pur, ce cœur virginal, pour attirer du ciel à lui Dieu *qui est la candeur de la lumière éternelle?* Et si l'arche du Testament, où l'on conservait la manne avec la baguette d'Aaron, était ornée d'une couronne d'or alentour, et revêtue de l'or le plus pur au dehors et au dedans : *Et deaurabis eam auro mundissimo intus et foris;* combien plus le sacré Cœur de la Vierge Mère de Dieu, arche vivante où devait reposer Dieu lui-même, dut être pur de la souillure du péché? Hélas! combien de fois le Fils de Dieu vient en nous au divin banquet et trouve notre cœur tiède, languissant, dur, pour ne pas dire souillé! Préparez vos cœurs au Seigneur : *Præparate corda vestra Domino.*

3. Vous avez quelquefois médité, prudent lecteur, ces paroles remarquables que Jésus votre Rédempteur dit à son Père en sortant du sein virginal de Marie, et qu'il lui répéta du haut de sa croix en remettant son âme entre ses mains : « C'est vous qui m'avez tiré du sein de ma mère et de ses mamelles ; et depuis lors, vous êtes mon espoir, je mets en vous toute ma confiance[1]. » Que dites-vous, ô mon Jésus : *Vous m'avez tiré?* Tertullien disait : *Vous m'avez arraché.* Et pourquoi, je vous prie, cette expression : *Vous m'avez arraché?* Ce qu'on arrache par la force doit adhérer fortement. Si Jésus-Christ a été arraché du sein de sa Mère, il lui était donc fortement attaché et venait malgré lui au monde?

Loin de moi de penser ainsi du divin Cœur de Jésus ! Dès le sein de sa Mère, embrasé d'amour pour les hommes, le Sauveur s'est avancé comme un géant pour parcourir la carrière de notre Rédemption. Par les paroles citées, l'Ecriture montre combien Jésus-Christ s'est plu à demeurer dans le chaste sein de sa Mère et dans son cœur immaculé qu'il choisit pour y habiter comme le pacifique Salomon sur son trône d'ivoire, comme l'Epoux sur son lit de fleurs, comme le soleil de justice au signe paisible de la Vierge, comme un petit ver dans sa chrysalide, comme la perle dans son coquillage. Aussi, quand il fut déposé de la croix après sa mort, il voulut de nouveau reposer sur le sein et entre les bras de sa Mère ; et comme il se choisit pour sépulture un tombeau dans lequel personne n'avait été mis, de même, avant son incarnation, il fit élection d'un cœur et d'un sein où personne n'avait été placé ni ne devait être placé. C'est la pensée de Simon de Cassia.

Comprenons, ô mon âme, à quel point plaît à Dieu un cœur chaste et pur, exempt de toute souillure mondaine et charnelle. « Il n'y a rien de comparable, dit l'Ecclésiastique, à une âme chaste. » Et saint Bernard : « L'homme chaste et l'Ange diffèrent entre eux par la félicité, non par la vertu ; et si la chasteté de l'un est plus heureuse, celle de l'autre est plus con-

[1] Ps. 21. 9.

rageuse. Le cœur pur, c'est l'or le plus précieux de tous les métaux. C'est la rose au milieu des épines des tentations, mais surpassant toutes les fleurs par son odeur. C'est un parfum agréable à Dieu, aux Anges et aux hommes par la suavité de la bonne renommée et de la vertu. C'est un Phénix qui prépare avec soin, à son Epoux, le Dieu de l'Eucharistie et de la croix, un doux nid construit du précieux bois de cinnamone et s'y immole en son honneur et pour lui seul. C'est un aigle qui, déployant les deux ailes de l'oraison et de la mortification, s'élève par un vol sublime par delà les hauteurs des nues, c'est-à-dire place son aire dans le cœur de Jésus, et s'y repose avec délices contre toutes les attaques, comme la colombe dans les creux du rocher. Enfin, c'est un oiseau du paradis ne touchant point la terre, étranger à la chair, et ne se suspendant qu'aux branches de la croix : *O bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu !*

4. Du nouveau Testament remontons à l'ancien. Lorsque Pharaon avec son armée fut englouti dans la mer, Marie, sœur de Moïse, la plus noble des filles juives, conduisait les chœurs de musique, et, frappant un tambour, elle s'écriait avec allégresse : *Chantons glorieusement un cantique au Seigneur.*

Mais dans la loi nouvelle nous voyons une chose plus admirable. Dans cette loi de grâce, nous voyons à la tête du chœur, parmi toutes les Vierges, l'immaculée et glorieuse Vierge Marie. Que de milliers de vierges ayant connu la vanité du monde vont se cacher dans les solitudes de la religion, vivant mortes à tout pour vivre éternellement dans le Sacré Cœur de Jésus. Vous êtes, ô Marie, leur conductrice et leur maîtresse, et le miroir vivant que tous, prêtres, religieux, religieuses, et même des séculiers quelquefois, se placent devant les yeux et imitent selon leurs forces. « Que la virginité et la vie de Marie, dit saint Ambroise, soient devant vous comme une image où brille, ainsi qu'en un miroir, la beauté de la chasteté et la forme de la vertu. Prenez-y les exemples de la bonne vie ; ces exemples, parfaits modèles de probité, vous montre-

ront ce que vous devez corriger, ce que vous devez fuir, ce que vous devez faire [1]. »

5. Que dirai-je encore de vous, ô innocente Souveraine! Vierge et Mère! Mère et Vierge! ainsi vous appelait ordinairement saint Philippe de Néry. Vous êtes le vase d'élection, non-seulement portant avec saint Paul le saint nom de Jésus aux nations, mais contenant l'auteur même de la vie. Vous êtes le palais magnifique et splendide du roi éternel dans lequel il a plu à Dieu d'habiter avec les hommes. Vous êtes la cité de Dieu dont le prophète royal ayant vu en esprit toute la beauté, s'écria ravi d'admiration : *De glorieuses choses sont dites de vous, ô cité de mon Dieu!* Vous êtes la fontaine de Jacob et le puits profond, où la Samaritaine, c'est-à-dire l'âme pécheresse, puise avec joie l'eau vive jaillissant pour la vie éternelle. Vous êtes l'iris autour du trône apaisant la colère de Dieu sur le siége de la justice. Vous êtes la piscine de Siloé où fut envoyé par Jésus l'aveugle-né afin d'y recouvrer l'usage de ses yeux. Vous êtes enfin, ô Vierge sainte et sans tache, la mer inépuisable, l'océan de toutes les grâces, pour qui le Seigneur tout-puissant a fait de grandes choses, parce qu'ils sont inexplicables les dons et les biens que vous a conférés la Sainte Trinité! « O ravisseuse des cœurs, s'écrie saint Bernard, quand me rendrez-vous mon cœur? » O Vierge pure, qui vous louera suffisamment?

Elle était belle, Esther présentée à Assuérus, le puissant roi de Perse, pour devenir son épouse. L'Ecriture le dit : *Esther était d'une beauté remarquable, gracieuse aux yeux de tous, et se montrait aimable.* Belle était Rébecca, la fille de Bathuel : *Puella decora nimis, virgoque pulcherrima et incognita viro.* Belle était Judith : *En la voyant, les Assyriens étonnés admirèrent sa beauté.* Belle aussi Sara : « Je sais, lui dit Abraham, que vous êtes belle femme, et que les Egyptiens diront à votre vue : C'est l'épouse de cet homme; ils me tueront et vous réserveront. Dites donc, je vous prie, que vous êtes ma sœur,

[1] S. Amb. de Virg. l. 2.

afin qu'à cause de vous ils me traitent favorablement et que je vive. » Elles étaient belles les filles de Job : *Il n'y en avait pas de si remarquables pour leur beauté dans toute la terre.* Mais vous, ô Bienheureuse Vierge, vous les avez toutes surpassées par l'innocence et la pureté de votre Cœur. « Les filles de Sion vous ont vue et vous ont proclamée bienheureuse, et les reines vous ont louée. » C'est donc avec raison que l'Esprit Saint, au Cantique des Cantiques, a répété deux fois la même chose : « Vous êtes belle, ô ma bien-aimée, vous êtes belle. « Oui belle, dit saint Bernard, par votre grande innocence, belle par votre profonde humilité ; et le Roi du ciel a été épris de votre beauté, parce que vous avez uni l'humilité à l'innocence et à la virginité. »

Ames chastes et continentes, Vierges consacrées à Dieu, je vous dirai maintenant avec saint Cyprien, évêque et martyr : « Vraiment, vous êtes la fleur du rejeton de l'Eglise, l'honneur et l'ornement de la grâce spirituelle, la joyeuse nature, un ouvrage intègre et incorruptible de gloire et d'honneur, l'image de Dieu semblable à la sainteté du Seigneur, la portion la plus illustre du troupeau de Jésus-Christ. » Mais retenez l'avis prudent de saint Jean Chrysostome : « Une Vierge ne doit jamais poser les armes. » Toujours il faut combattre, toujours lutter contre les appétits sensuels. « La gardienne de la virginité, dit la même bouche d'or, c'est la fuite et la retraite ; » et, ajouterons-nous, l'oraison fervente, le jeûne, la force d'âme, la méditation de la passion, le travail, et la mortification continuelle des cinq sens. » « Ceux qui sont à Jésus-Christ, dit l'apôtre, ont crucifié leur chair avec leurs vices et leurs convoitises. » Pensez-y bien.

6. Les Romains, ces puissants conquérants du monde, distribuaient aux athlètes et aux vainqueurs des couronnes différentes, proportionnées à leurs mérites. Il y avait une couronne pour ceux qui les premiers pénétraient dans le camp ennemi ; une autre pour ceux qui montaient les premiers à l'assaut ; une autre pour ceux qui sauvaient leurs concitoyens ; une autre pour avoir défait la flotte ennemie ; et enfin une

couronne d'or pour avoir exterminé l'armée ennemie ; c'était la couronne triomphale.

Dieu, le maître des rois et le juste juge, observe la même proportion à l'égard des chrétiens fidèles. Il les récompense suivant les mérites et leur donne des couronnes différentes. Elles sont d'or pour tous, il est vrai, comme prix essentiel, suivant cette parole : *Coronam auream supra mitram ejus, expressam signo sanctitatis, gloriæ et honoris, et opus fortitudinis*[1]*;* mais l'auréole qui est la récompense particulière, accidentelle, il la réserve dans la gloire pour quelques âmes privilégiées qui, pendant leur vie, l'ont méritée par des vertus particulières. Les Martyrs invincibles au milieu des tourments, et donnant leur sang pour Jésus-Christ la possèdent, cette auréole. Elle est aussi le partage des docteurs de l'Eglise et des prédicateurs de l'Evangile, parce que, ce qu'ils on tenseigné, ils l'ont pratiqué. Les Vierges combattant tous les jours par la mortification et la grâce de Dieu pour dompter leur chair et se préserver des dangers du corps et de l'âme, reçoivent aussi de leur Epoux une même précieuse auréole, et de plus ils suivent l'Agneau partout où il va. « Oh ! combien elle est belle, la race chaste, lorsqu'elle est jointe avec l'éclat de la vertu. Sa mémoire est immortelle: et elle est en honneur devant Dieu et devant les hommes[2]. »

Courage donc, âmes chrétiennes. Je vous exhorte tous en Jésus-Christ à ne pas recevoir en vain cette grâce et ces enseignements salutaires. Jésus-Christ vierge n'a voulu naître que d'une vierge, et avoir un homme vierge pour père nourricier ; *et il leur était soumis.* Expirant sur la croix, il rendit sa sainte âme comme en se plaisant *entre deux lis,* sa Douloureuse Mère et saint Jean, le disciple vierge. Et s'il est dit par la Vérité même, que ceux qui vivent dans la chasteté *seront semblables aux Anges dans le ciel*, qui ne s'efforcera de travailler de toutes ses forces pour acquérir cette gloire et cette couronne incorruptible? Une vie chaste mérita au prophète Elie

[1] Eccli. 45. 14. [2] Sap. 4.

d'être enlevé en paradis sur un char de feu. Une armée d'Anges prit la défense d'Elisée, son disciple, parce qu'il avait vécu chaste. Une vie chaste conserva les trois jeunes Hébreux dans la fournaise : « Le feu ne les toucha point et il ne leur fit aucun mal. » Sainte Claire, demeurée vierge, délivra la ville d'Assise de l'attaque des Sarrasins. Sainte Agnès vierge demeura dans les flammes sans en ressentir aucun mal, et en sortit intacte. A la mort de sainte Lucie vierge, les Anges chantaient : « Viens, ô épouse de Jésus-Christ, ô colonne inébranlable, viens ; tous les habitants du ciel attendent ton arrivée, afin que tu reçoives de Jésus-Christ la couronne de gloire. » Si tu veux, ô mon âme, une pareille couronne, soutiens le même combat.

CONSIDÉRATION VIII.

La B. Vierge Douloureuse, à cause de la profonde humilité de son cœur, est choisie par la Sainte Trinité pour la dignité de Mère de Dieu.

DIMITTIT INANES.

Il a renvoyé les riches les mains vides. (S. Luc. 1. 53.)

1. Assuérus, puissant roi des Perses, maître de cent vingt-sept provinces, ayant répudié la reine Vasthi à cause de son orgueil, ordonna qu'on lui amenât, de toutes les provinces, les jeunes filles les plus belles et les plus remarquables; et, entre elles toutes, il choisit pour épouse Esther à cause de sa rare beauté et des grâces de sa personne : car elle était très-bien faite et d'une incroyable beauté; elle paraissait gracieuse et aimable aux yeux de tous [1].

Depuis longtemps et dès le commencement du monde, le Saint-Esprit, entre toutes les filles, en cherchait une pour son épouse et pour la dignité de Mère de Dieu. La première qui s'offrit à lui fut *Eve, la mère de tous les vivants ;* mais il n'en voulut pas pour Mère de Dieu ; il ne voulut pas, pour enfanter la vie, celle qui avait introduit la mort dans le monde par la ruse du serpent. Il la renvoya les mains vides.

Vint ensuite, aux yeux de la divine majesté, Sara parfaitement belle, à laquelle Abraham disait : « Je sais que vous êtes belle ; dites donc, je vous prie, que vous êtes ma sœur, afin que l'on me traite bien à cause de vous, et que mon âme vive en votre faveur. » Mais, parce qu'elle manqua de con-

[1] Esth. 2. 15.

fiance en Dieu et mentit aux Anges, le Seigneur l'éloigna d'une si haute dignité : *Dimisit inanem.*

Après elle, Rébecca, ayant toutes les qualités de l'esprit et du corps ; mais parce qu'elle employa la fraude pour tromper Isaac aveugle et moribond, et lui faire donner sa bénédiction à Jacob, son plus jeune fils, aux dépens d'Esaü, l'aîné, elle fut à son tour écartée de cette dignité. *Dimisit inanem.*

Et puis l'élégante Rachel fut mise en délibération dans le divin consistoire ; Rachel pour qui Jacob servit quatorze années avec un zèle infatigable. Mais elle avait dérobé les idoles d'or de son père Laban, les cachant sous la litière d'un chameau ; elle ne fut donc pas trouvée digne de monter au sommet d'une semblable dignité et de devenir Mère de Dieu. *Dimisit inanem.*

Que dirai-je de Judith, cette sainte héroïne célèbre dans tous les siècles? Par une singulière prudence et un courage plus que viril, elle coupa la tête à l'impie Holopherne, prince assyrien, et délivra ainsi sa patrie et toute la région d'une ruine certaine. Cependant, elle non plus ne fut pas jugée digne du privilége de la maternité divine, car elle avait employé la ruse et le mensonge, et, de plus, commis un homicide. Elle devint donc irrégulière. *Dimisit inanem.*

Dieu voyait encore, lui à qui toutes choses sont présentes, d'autres nobles filles, douées de la beauté des vertus et du corps : Suzanne, Abigaïl, Débora, Jahel; et, dans le nouveau Testament, les Thècle, les Catherine, les Cécile, les Dorothée et d'autres sans nombre. Mais ni les unes ni les autres ne plurent aux yeux du Très-Haut pour être élues Mère de Dieu ; car aucune ne fut sans défaut. Elle est enfin conduite au temple celle qui doit devenir le temple de l'Esprit Saint : c'est Marie ; elle n'a que trois ans, mais elle est grande en mérites et en vertus, et bientôt elle sera la fille du Père céleste, la Mère du Fils de Dieu, l'épouse du Saint-Esprit, et tous les Anges l'adopteront pour Reine. O prodige ineffable ! Et pourquoi seule choisie entre toutes les femmes pour être Mère de Dieu le Fils ? Pourquoi toutes les autres écartées de cette faveur?

Elle-même nous l'apprend : le Tout-Puissant *a regardé l'humilité de sa servante.* Elle était remplie d'une admirable dévotion, la voix qui disait : Il a regardé la bassesse de sa servante. Elle ne dit pas : Il a eu égard à ma virginité, à mon innocence, ou à d'autres vertus, mais elle avoue humblement qu'il a pris en considération sa seule humilité. C'est saint Ildephonse que nous citons [1].

On voit, de la manière la plus évidente, tout le mérite et toute la vertu qu'un cœur humble a devant Dieu. « Jamais, lui dit saint Bernard, jamais vous ne fussiez montée en gloire au-dessus de tous les Anges, si vous ne fussiez descendue en humilité au-dessous de tous les hommes. » Pour faire ressortir cette vérité, représentez-vous un Ange agitant un van dans une aire, secouant du blé, rejetant les grains vides et les pailles, et conservant les grains de bonne qualité. Pour devise, les paroles suivantes du cantique de Marie :

Dimittit inanes.

2. Ce fut une question autrefois, parmi les érudits, de savoir ce qu'il y a de plus grand et de plus petit dans l'univers. Suivant les uns, le soleil, œil du monde et prince sérénissime des astres, est la plus grande chose et la plus petite ; la plus grande, puisque c'est le sentiment des astronomes qu'il est cent soixante fois plus grand que la terre [2] ; la plus petite, puisqu'il est contenu dans la petite sphère de la prunelle de l'œil. Suivant les autres, la chose la plus grande et la plus petite est la prunelle de l'œil, parce que dans sa petitesse, qui n'est qu'un point, elle embrasse l'horizon et la profondeur du firmament. D'autres disaient avec saint Jacques en son épître canonique : C'est la langue, *laquelle n'est qu'une petite partie du corps, mais cependant peut se vanter de faire de grandes choses.* D'après d'autres, c'était le cœur de l'homme : il est une faible portion

[1] Serm. de Assumpt. B. V.— [2] Le soleil est à peu près un million quatre cent mille fois plus gros que la terre, dans l'état actuel des connaissances astronomiques. (*Note du traducteur*).

de la personne, et cependant l'univers ne peut le remplir. « Le cœur est petit, dit Hugues de Saint-Victor, mais il est capable de grandes choses. A peine peut-il suffire au repas d'un milan, et le monde entier ne lui suffit pas. » Un poëte a dit d'un grand conquérant : Un seul monde ne suffit pas au jeune Alexandre. Il en est qui ont proclamé la sainte Eucharistie la plus grande et la plus petite chose, et quelqu'un lui a donné la devise suivante : *Maximus in minimo; le très-grand dans le très-petit.*

S'il m'est permis de faire connaître mon opinion, je dirai : La Bienheureuse Vierge peut être appelée ce qu'il y a de plus grand et de plus petit. Ce qu'il y a de plus grand : elle a renfermé dans son sein le grand Dieu que les cieux et la terre ne sauraient contenir. Ce qu'il y a de plus petit quand elle s'écrie : *Il a daigné regarder l'humilité de sa servante.* Corneille lisait : *la bassesse de sa servante.* D'autres, d'après le texte hébreu : *Il a regardé le rien de sa servante.* Or, quoi de moins que le rien? Y a-t-il eu plus grande sympathie qu'entre Jésus-Christ et sa sainte Mère, elle qui lui tint lieu et de père et de mère? Quand un membre est souffrant les autres ne souffrent-ils pas? La Vierge ne pouvait-elle pas dire : « Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair? » Si l'enfant tient de sa mère, je ne m'étonne plus que Jésus-Christ, Fils de Dieu et de Marie, soit devenu si humble qu'il ait proposé pour première leçon à ceux qui le suivent : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Cette profonde humilité, il la tenait, pour ainsi dire, en héritage de sa Mère à qui rien ne fut plus à cœur que cette vertu. « O vraie humilité, dit saint Augustin, qui a enfanté Dieu aux hommes, donné la vie aux mortels, renouvelé les cieux, purifié le monde, ouvert le paradis et délivré les âmes. L'humilité de Marie est devenue une échelle céleste par laquelle Dieu est descendu sur terre. Que veut dire, en effet, *il a regardé,* si ce n'est il a approuvé ? Beaucoup paraissent humbles devant les hommes, mais leur humilité n'attire pas les regards du Seigneur. S'ils étaient vraiment

humbles ils ne voudraient pas être loués des hommes. Leur esprit serait ravi de joie, non dans le monde mais en Dieu [1]. »

3. Les saints Pères ont cherché pourquoi, dans l'ancien Testament, la Bienheureuse Vierge qui devait enfanter le Rédempteur, est souvent comparée par l'Esprit Saint à la terre, ce vil élément que tout le monde foule de ses pieds. Ainsi Isaïe, le plus grand des prophètes, désirant ardemment la venue du Messie, s'écriait : « Que la terre s'ouvre, et qu'elle fasse germer le Sauveur. » Ainsi le prophète royal : « La Vérité est sortie de terre et la justice a regardé du haut du ciel ; » cette Vérité est la même qui a dit : *Je suis la voie, la vérité, et la vie.* Le même prophète dit encore : « Le Seigneur accordera sa bonté et notre terre donnera son fruit [2] » c'est-à-dire *Jésus, le fruit béni de votre sein.* Vous serez étonné, prudent lecteur, que la B. Vierge soit assimilée à la terre. L'Esprit Saint n'avait-il donc pas d'autres figures, d'autres comparaisons à employer pour désigner d'avance la sainte Mère de Dieu?

Hugues de Saint-Victor répond : Elle est appelée terre à cause de son humilité, car la terre est l'élément le plus humble. Et quoi de plus humble que la Mère de Dieu? Pour elle s'est accomplie à la lettre cette parole de la Vérité : Asseyez-vous à la dernière place ; elle savait que son Fils serait le dernier des hommes, un homme de douleurs et connaissant l'infirmité. Elle voulut être la dernière et la plus indigne de toutes les créatures, en s'humiliant toute sa vie et se plaçant au dernier rang.

4. L'illustre Vierge est saluée par l'Archange en ces termes : *Je vous salue, pleine de grâce.* Alors que fait Marie? *Elle fut troublée par cette parole.* Pourquoi troublée? « Contente de la compagnie d'un artisan, elle fut effrayée au nom du règne de David, dit Oliva ; et si elle n'eût compris par les paroles de l'Ange, que celui, dont le règne était annoncé comme devant n'avoir pas de fin, ne serait pas un prince temporel, j'ose le

[1] Serm. 2. Assumpt. — [2] Ps. 84. 12.

dire, elle eût renoncé à l'écouter de peur d'être renoncée par l'humilité. Car elle pensait en elle-même, d'après Cornélius : Je me regarde comme indigne de toute grâce ; comment donc un Ange m'appelle-t-il pleine de grâce? Moi pauvre, je vis avec les pauvres, et je converse avec les jeunes personnes, mes compagnes ; comment donc l'Ange me dit-il : Le Seigneur est avec vous? Je m'estime la dernière et la plus vile de toutes les femmes; comment donc l'Ange me proclame-t-il bénie entre toutes les femmes? » Voilà l'humilité profonde de la Vierge Mère.

Peu après, saint Joseph remarqua qu'elle était enceinte ; et, grandement étonné, il éprouvait divers sentiments. Qu'est-ce que cela veut dire? Je la sais Vierge d'une grande sainteté, d'où vient donc sa grossesse? Et comme il ne pouvait comprendre le mystère et ne voulait pas la traduire en jugement, parce qu'il était juste, il résolut de la renvoyer en secret. Pourquoi donc la B. Vierge ne révéla-t-elle pas à son saint Époux le prodige secret de la bonté divine? Cornélius répond : « Par modestie, la B. Vierge ne voulut pas faire connaître le divin secret à saint Joseph, de peur de paraître vanter ses dons si grands et si divins ; mais elle confia à Dieu et aux soins de sa providence tout le mystère qui était son œuvre, bien persuadée que Dieu lui-même serait le défenseur de son innocence et de sa réputation. »

Enfin, après neuf mois, arriva le moment de l'enfantement : *Elle mit au monde son premier-né, et l'enveloppa de langes et le coucha dans la crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans les hôtelleries.* O pieuse Souveraine, pourquoi n'êtes-vous pas restée dans la maison de Zacharie? ou pourquoi n'avez-vous pas attendu le terme de votre enfantement dans la maison de la piscine probatique près de vos saints parents? Pourquoi? Le voici : Elle savait bien, l'humble servante du Seigneur, que Jésus-Christ son Fils serait l'ami de l'humilité et de la pauvreté. C'est pour cela qu'elle choisit, non un palais, mais un vil réduit, une étable, la demeure des animaux, comme si elle était rejetée de tous. « Elle s'est anéantie, dit

Richard de Saint-Laurent, à l'exemple de son Fils, en prenant la forme de servante. »

5. Mais que dis-je? O cieux, soyez dans l'étonnement. Une Mère aussi sainte, exempte du péché originel et actuel, ornée de tous les dons de la grâce par-dessus tous les saints, avait un si bas sentiment d'elle-même qu'elle ne savait comment s'humilier assez profondément ; et se confondant avec les femmes ordinaires comme si elle était la plus vile d'entre elles, et qu'elle eût besoin de purification, elle vient au temple pour être purifiée. Lisez l'Evangile et les Actes des Apôtres ; vous y verrez qu'elle n'a jamais pris la préséance sur aucune autre créature. Quand elle retrouve au temple son Fils perdu pendant trois jours, elle dit : Voici que votre père et moi nous vous cherchions plongés dans une grande douleur. Elle nomme d'abord saint Joseph, quoique seulement père nourricier, et ne se nomme qu'après lui comme une mère indigne. Dans l'assemblée mentionnée aux *Actes*, où cent vingt personnes attendaient l'Esprit Saint, elle voulut être nommée la dernière, et même, dit saint Bernard, siéger à la dernière place.

Si nous allons plus loin, oh ! combien elle est humiliée dans la passion de son Fils ! De lui il est dit : Il s'est humilié lui-même en se faisant obéissant jusqu'à la mort ; on lui a préféré l'homicide Barabbas, et les deux insignes larrons : pouvait-on trouver une plus grande humilité dans le Fils de Dieu ? La sainte Vierge aussi, dit saint Bernard, a voulu se mettre au-dessous de toute créature. Au pied de la croix, au milieu des bourreaux, des licteurs, des hommes les plus insolents, elle endura avec une patience inaltérable, les opprobres, les insultes, les malédictions faites à son Fils et à elle-même. « Oui, certes, continue le même docteur, Marie a été humiliée plus que tous, et c'est pourquoi la dernière est justement devenue la première. » Comme son Fils a été un homme de douleurs et le dernier des hommes, la B. Vierge est devenue la dernière des femmes.

6. O bon Jésus! ô Marie! où est notre humilité ? Hélas! qu'est-elle devenue? Nous voulons être humbles, mais sans

souffrir aucun mépris ; patients, mais sans tribulation ; obéissants, mais à condition qu'on ne nous forcera pas ; pauvres, sans manquer de rien ; vertueux, mais sans qu'il nous en coûte ; chastes, mais sans mortification ; pénitents, mais sans douleur. Nous voulons être loués, mais sans vertus ; aimés sans aucune qualité ; honorés sans sainteté. Oh ! quelle contradiction ! Voici Jésus, Fils de Dieu et de Marie devenu *un ver et non un homme, l'opprobre du genre humain et l'abjection du peuple*, le vrai homme de douleurs et le dernier des hommes. Et voici sa sainte Mère, elle aussi devenue la dernière des femmes et humiliée au-dessous de tous les mortels. Et vous, pauvre créature, moins qu'homme, cendre, poussière, boue, vil néant, vous osez vous élever, vous glorifier dans vos vanités ! Si le paon aperçoit ses vilains pieds, il en a honte et abaisse aussitôt sa belle queue. O mon âme, si l'exemple de Jésus et de Marie ne peut vous émouvoir, comment au moins toutes vos misères ne peuvent-elles pas vous porter à l'humilité, ainsi que vos défauts nombreux et vos péchés de tous les jours qui vous ont mérité les tourments de l'enfer ? Humiliez-vous sous la main puissante de Dieu, et écoutez ce que saint Bernard crie à vos deux oreilles et à votre cœur : « Ne vous comparez pas aux grands, ni aux petits, ni à quelques-uns, ni à un seul ; mettez-vous au dernier rang afin que vous soyez seul le dernier. Je ne dis point : Ne vous préférez à personne, mais n'ayez pas la présomption de vous comparer même à qui que ce soit [1]. » L'entendez-vous, mon âme, l'entendez-vous bien ?

7. Je me rappelle, pour bouquet spirituel de cette considération, un trait tiré de l'Ecriture. Une jeune fille, une servante ayant été enlevée de la terre d'Israël par des voleurs fut conduite en Syrie. Or, voyant qu'aucun remède n'avait pu guérir, de sa hideuse lèpre, son riche maître, le prince Naaman, elle lui suggéra un conseil prudent et salutaire, savoir que s'il désirait ardemment la guérison de cette maladie corporelle, il n'avait qu'à aller trouver au plus tôt le prophète Elisée, demeu-

[1] Serm. 37 in Cant.

rant alors à Samarie. Elle dit à sa maîtresse : Oh ! si mon maître s'était rendu vers le prophète qui est à Samarie, certainement il l'eût guéri de sa lèpre. Naaman partit aussitôt, et s'étant lavé sept fois dans le Jourdain, sur l'ordre d'Elisée, il fut guéri et sa chair devint nette comme celle du corps d'un enfant.

Ce Naaman couvert d'une hideuse lèpre, qui que vous soyez, c'est vous, cher lecteur. Cette jeune fille, c'est l'humble servante et Mère de Jésus-Christ : « Comme j'étais petite j'ai plu au Très-Haut, et de mon sein j'ai enfanté le Dieu-Homme. » Oui, petite par son humilité qui attira Dieu à elle du haut du ciel sur la terre, elle vous donne ce conseil excellent et très-salutaire : Si vous voulez être guéri, allez à Elisée, c'est-à-dire à mon Fils Jésus-Christ attaché à la croix ; lavez-vous dans le Jourdain de ses plaies sacrées avec un cœur contrit et humilié, et vous recouvrerez la santé et serez purifié de l'affreuse lèpre de votre secret orgueil et de votre fierté, attachés à vous jusqu'ici peut-être sans que vous le sachiez. Quel orgueil, dit saint Augustin, pourra être guéri, s'il ne l'est par l'humilité du Fils de Dieu ?

Courage donc, ô mortels, qui que vous soyez ! La voie du ciel est rétrécie, et la porte en est étroite. Comment pourrait y entrer l'orgueilleux que Dieu ne peut supporter? *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* Il a chassé du paradis l'orgueil de nos premiers parents ; du ciel il a précipité en enfer les Anges orgueilleux ; il a renversé le géant Goliath avec un caillou, il a humilié Aman sur une infâme potence ; il a renversé Nicanor, Sennachérib, Hérode, à cause de leur orgueil. Au nouveau Testament il a porté cette loi irrévocable : Si vous ne devenez semblables à des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Que faut-il donc faire ? L'apôtre saint Pierre vous le dit : Humiliez-vous sous la main puissante de Dieu, afin qu'il vous exalte au temps de sa visite. Que Dieu nous accorde cette grâce par l'intercession de l'humble servante et Mère de Jésus Christ.

CONSIDÉRATION IX.

La B. Vierge Douloureuse, par un dessein de la divine Providence, est confiée à saint Joseph.

HONORI INVICEM.

Marie, la mère de Jésus, étant fiancée à saint Joseph.
(Matth. 1. 18.)

1. Le Dieu béni, qui conduit chaque chose à sa fin avec douceur, voulant dans l'ancienne loi pourvoir sa bien-aimée Synagogue d'un digne époux, prescrivit à Moïse, chef des Hébreux, de recevoir douze baguettes des princes des douze tribus, et de les placer près de l'Arche d'alliance dans le Saint des Saints. Et il lui dit que celui dont la baguette, sèche et aride, aurait reverdi le lendemain et donné des fleurs, serait désigné de Dieu pour l'époux et le pontife de la Synagogue. Or, voici le grand prodige de la divine puissance : Le jour suivant Moyse trouva que la baguette d'Aaron, de la famille de Lévi, avait germé et que des boutons avaient produit des fleurs.

Saint Joseph, issu de la famille royale de David, et le plus proche héritier du royaume d'Israël, pauvre de condition, étant un simple charpentier, mais riche en vertus parce qu'il était juste, fut élu de la même manière par l'Esprit Saint pour devenir le digne époux de Marie la B. Vierge Mère de Dieu. En effet, comme cette Vierge sainte, élevée jusque-là dans le temple, était parvenue à l'âge nubile, et que, suivant l'usage des Juifs, le pontife lui ordonnait, à elle et à ses compagnes, de retourner dans leurs maisons et de se préparer au mariage conformément aux prescriptions de la loi et de la patrie ; seule

cette B. Vierge répondit qu'elle s'était donnée toute à Dieu et à son service et lui avait fait vœu de virginité ; que par conséquent elle ne pouvait obéir à un tel ordre. Cette réponse parut au pontife une chose nouvelle et extraordinaire, ainsi qu'aux autres prêtres réunis pour la fête de la Dédicace. Ils résolurent de consulter Dieu pour qu'il daignât lui-même indiquer le parti qu'il fallait prendre en cette circonstance. Le pontife arrive donc afin de consulter Dieu ; « et aussitôt, dit saint Jérôme, de l'oracle et du propitiatoire, tous entendirent une voix disant qu'il fallait chercher à qui la jeune Vierge devait être confiée et donnée pour épouse ; que tous les hommes de la maison de David non mariés et capables de l'être, devaient apporter une baguette à l'autel, et qu'à celui dont la baguette fleurirait et au sommet de laquelle se reposerait l'Esprit Saint sous la forme d'une colombe, elle serait confiée et donnée pour épouse. Or, le prodige s'étant réalisé en faveur de Joseph, tous connurent d'une manière évidente que la Vierge devait l'épouser. Et le juste Joseph, ainsi désigné par le ciel, fut choisi comme le plus digne [1]. »

Ces nouveaux et chastes époux auront pour emblème un anneau nuptial en or dans lequel la main de Dieu, sortant de la nue, insère une pierre précieuse ; et au-dessus ces mots :

A l'honneur réciproque.

C'est bien cela ; car, comme l'or rehausse la perle, et réciproquement ; de même ces saints époux s'honoraient l'un l'autre : tous les deux saints ; tous les deux Vierges perpétuels ; tous les deux de la race de David ; tous les deux semblables par leur conduite ; et tous les deux choisis par l'Esprit Saint pour une grande œuvre, pour être les coopérateurs du Fils de Dieu dans la Rédemption humaine. O grande dignité de l'un et l'autre ! Comme il convenait, dit le docte Gerson, que Marie brillât d'une telle pureté que l'on n'en pût conce-

[1] S. Hieron. in Hist. de ortu Mariæ.

voir de plus grande après Dieu ; ainsi convenait-il que saint Joseph eût une si haute prérogative qu'elle exprimât la ressemblance d'un tel époux avec une telle épouse.

2. Vous voudriez savoir, pieux lecteur, quelles cérémonies eurent lieu dans ces heureuses fiançailles entre Marie et le juste Joseph. Ecoutez-moi. Divinement instruite que telle était la volonté du ciel et que dans cette sainte alliance il n'y avait aucun danger de violer la virginité, elle y donna son libre consentement, et en gage elle reçut de saint Joseph, qui avait fait le même vœu de virginité, un anneau nuptial en guise d'arrhes. Telle était parmi les Hébreux la première cérémonie dans la célébration du mariage [1] : témoin le fait entre le patriarche Judas et Thamar : « Judas lui dit : Que voulez-vous pour arrhe ? Elle répondit : Donnez-moi votre anneau. » De quelle matière était cet anneau de saint Joseph, conservé religieusement jusqu'à ce jour à Pérouse en Italie dans l'église de Saint-Laurent, on ne peut en juger distinctement.

Voici quelle fut la seconde cérémonie. Le chaste Joseph étendit son manteau sur sa chaste épouse et l'en couvrit, selon l'usage des Hébreux et du pays ; car telle était la coutume observée en ces temps-là non-seulement chez les Juifs, mais encore parmi les Gentils et les Romains. Vous la voyez suivie dans la Genèse où la belle Rébecca, destinée pour épouse à Isaac, se couvrit elle-même de son manteau. Pareillement Ruth, la pauvre Moabite, devant épouser le riche Booz, lui dit : *Etendez votre manteau sur votre servante, parce que vous m'êtes parent* et que vous avez droit avant tout autre. Par cette cérémonie les anciens insinuaient et la fidélité que l'épouse devait garder à son mari, et la protection que le mari promettait à son épouse. Lyranus ajoute : L'époux avait l'habitude d'étendre l'extrémité de son manteau sur l'épouse pour signifier par cette action qu'il la prenait sous sa puissance et sa tutelle.

La troisième cérémonie observée fut celle-ci : Saint Joseph présenta la main droite à sa chaste épouse ; Marie, de son côté,

[1] Card. Baron. Annal. 1 anno 57.

lui présenta la sienne, et en même temps ils se promirent, en présence du prêtre et de leurs proches, fidélité mutuelle et amour réciproque. On peut voir cet usage au livre de Tobie : Raguel prenant la main de sa fille la mit dans la main de Tobie en disant : « Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob soit avec vous ; qu'il vous unisse ensemble, et accomplisse en vous sa bénédiction. Et prenant un papier, ils y écrivirent le contrat, et firent ensuite un repas en bénissant Dieu. » Qui nierait l'accomplissement de toutes ces choses au saint mariage de Joseph et de Marie? On n'y voyait pas une grande foule de personnes, mais quelques amis applaudissant de tout leur cœur au bonheur de ce couple saint ; mais surtout il y avait là une multitude d'Anges venus du ciel vénérant les saints époux, les félicitant par un invisible concert et se réjouissant de leur alliance qui devait réparer pleinement le dommage immense causé au monde par nos premiers parents dans le paradis terrestre. Et comme Adam et Eve conspirèrent pour notre perte en mangeant le fruit défendu, Joseph et Marie, par la coopération de l'Esprit Saint et en conservant leur virginité, ont tout réparé intégralement par Jésus-Christ le fruit béni de vie. Quelle vive reconnaissance nous leur devons!

3. Dans ce saint mariage fut accompli l'oracle du prophète-roi : « Qui trouvera une femme forte? Elle est plus précieuse que les perles qu'on apporte des extrémités du monde. Le cœur de son mari met sa confiance en elle, et il ne lui manquera pas de dépouilles. Elle lui rendra le bien et non le mal pendant tous les jours de sa vie [1]. »

O saint Joseph ! vous étiez l'homme heureux et fortuné qui aviez trouvé la femme forte. Oui, *forte ;* elle attirera du haut des cieux sur la terre et dans son sein très-pur *le Dieu fort dont la force est semblable à celle du rhinocéros* [2] ; *forte ;* elle portera dans ses entrailles celui que les cieux et la terre ne peuvent contenir; oui, *forte*, elle sera la plus courageuse des

[1] Prov. 31. 10. — [2] Num. 24. 8.

héroïnes, le chef et la reine de tous les saints martyrs. Quand tous les disciples et amis prendront la fuite, elle seule restera au pied de la croix de son Fils, plus ferme et plus inébranlable que le rocher, au milieu des flots de la tribulation et de la souffrance. « Vraiment la femme sainte et pleine de pudeur est une grâce qui surpasse toute grâce [1]. » Puisque vous l'avez trouvée, ô glorieux saint Joseph, homme intègre, vous pouvez vous en féliciter justement; votre cœur, après Dieu, pourra se confier en elle, car elle n'aura pas besoin de dépouilles étrangères, celle qui est pleine de la grâce de Dieu, de la sagesse de l'Esprit Saint, et décorée des mérites de toutes les vertus et de tous les Saints : *Et in plenitudine sanctorum detentio mea* [2]. Elle vous rendra le bien, et non le mal ; vous serez le gardien de sa virginité pendant votre union, et son témoin fidèle dans le ciel.

Le Sage continue : « Elle a cherché la laine et le lin, et les a travaillés avec des mains sages et ingénieuses. » Par où vous comprenez, prudent lecteur, comment la B. Vierge, devenue épouse de saint Joseph, a uni les deux vies active et contemplative, d'une manière étroite pendant toute sa vie ; la laine en effet représente la vie active, et le fin lin la vie contemplative. Ecoutons Epiphane, prêtre de Constantinople : « Docile et aimant la doctrine, la B. Vierge ne s'appliquait pas seulement aux saintes lettres, mais elle travaillait et la laine, et le lin, et la soie, et le *byssus*. En outre elle surpassait en sagesse, en intelligence, toutes les jeunes personnes du siècle, faisait l'admiration de tous, confectionnait tout ce qui, dans le temple, servait à l'usage des prêtres [3]. » Voyez et méditez comme elle associait admirablement Marthe et Madeleine. Oh ! que tous les mortels, et surtout les âmes religieuses, apprennent ici comme ils peuvent imiter la sainte Vierge chacun selon leurs forces.

4. Mais vous me demandez, prudent lecteur, à quel âge ces deux célestes époux, Joseph et Marie, s'unirent ensemble.

[1] Eccli. 26. 19. — [2] Eccl. 24. 16. — [3] Epiph. in vita Virg.

Suivant le sentiment commun des Pères, la sainte Mère de Dieu avait quatorze ans accomplis ; saint Joseph n'était pas avancé en âge et tirant sur la vieillesse, comme l'ont prétendu quelques-uns ; il était jeune et n'avait que trente ans ou tout au plus quarante, pour accomplir une prophétie d'Isaïe : « Un jeune homme habitera avec une Vierge [1], » paroles que Viguérius, Lyranus, Cornélius et d'autres expliquent de saint Joseph et de Marie. « Le jeune Joseph, dit Cornélius a Lapide, habitera agréablement et saintement avec son épouse la Vierge Marie Mère de Dieu [2]. »

C'est l'opinion de Pères anciens et graves, qu'après ce céleste mariage, la Bienheureuse Vierge fut conduite par son saint mari à Nazareth ; qu'elle y mena une vie angélique dans la maison de ses parents, et occupée aux fonctions de Marthe ; qu'elle employait avec joie ses saintes mains aux ministères les plus vils et les plus abjects de la maison ; et que saint Joseph, suivant la coutume de l'époque, demeura soit dans une maison séparée, soit chez des parents, pendant quelques mois et jusqu'au temps fixé dans les décrets du Père céleste [3]. Depuis leur saint mariage, qui eut lieu le 22 janvier, déjà trois mois s'étaient écoulés quand « l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu à Nazareth, ville de la Galilée, auprès d'une Vierge unie en mariage à un homme nommé Joseph, de la maison de David. Et le nom de la Vierge était Marie. Et l'Ange étant entré lui dit : *Je vous salue*, » et le reste.

Cependant Joseph s'aperçut que sa très-sainte épouse était enceinte, et il se livra au trouble, étonné de ce fait étrange. Il croyait, il savait que la Vierge était sans tache et sainte ; comment se fait-il donc, disait-il en lui-même, qu'elle soit devenue enceinte? Je ne puis soupçonner un adultère commis dans la maison de ses parents ; et cependant elle est enceinte ! Aurait-elle souffert violence quand elle a visité sa cousine Elisabeth? Je ne puis pas le croire. Si ce prodige vient de Dieu, comme je ne saurais en douter, certes, je suis indigne

[1] Isa. 62. 5. — [2] Cornel. hic. — [3] S. Chrysost. Evod. Niceph. etc.

de demeurer avec elle : je la quitterai donc et confierai le tout à Dieu. Si David craignit autrefois d'introduire l'arche en son palais, comment cette arche vivante de Dieu entrerait-t-elle chez moi? « Joseph étant un homme juste et ne voulant pas la dénoncer, voulut la renvoyer en secret[1]. » O pieuse Vierge! n'avez-vous pas vu votre saint époux étonné de cette chose étrange? Ne l'avez-vous pas vu dans l'inquiétude, le doute, l'anxiété, et ne sachant que penser, que dire et que faire? Pourquoi, je vous prie, ne lui avez-vous point fait part de ce mystère le plus grand de tous, et duquel dépendait le salut du monde?

5. Méditez, âmes chrétiennes, les chagrins, les angoisses du saint Cœur de Marie, lorsqu'elle voyait son saint époux tourmenté, torturé, et n'osait pas, par modestie et humilité, lui dévoiler le secret de la divine Incarnation. Elle abandonne tout à Dieu courageusement, persuadée qu'il défendra son innocence et son honneur en temps opportun. O glaive de Siméon! ô poignard cruel! si déjà tu frappes le Cœur de la Vierge avant la prédiction du saint vieillard, que sera-ce dans la suite? La douce Vierge ne pouvait-elle pas dire alors avec l'épouse du Cantique : « *Je suis noire*, *parce que le soleil*, contenu dans mon sein, *m'a décolorée*[2]. » « Mais le Dieu fidèle qui ne nous laisse pas tenter au-dessus de nos forces, et fait un accord avec la tentation afin que nous puissions la supporter[3], » trouva un remède convenable. Tout à coup, quand Joseph songeait à délaisser son innocente épouse, arrive du ciel un Ange : « Joseph, fils de David, ne craignez point de recevoir Marie votre épouse; ce qui est engendré en elle est l'œuvre de l'Esprit Saint. Elle aura un fils, et vous le nommerez Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés[4]. » O bonté! ô clémence ineffable du grand Dieu qui a voulu nous visiter d'en haut par les entrailles de sa miséricorde! Quelle riche moisson de méditations pour nous! Apprenons de la sainte Mère de Dieu à avoir dans l'adversité un grand courage, et à

[1] Matth. 1. 19. — [2] Cant. 1. 4. — [3] I Cor. 10. 13. — [4] Matth. 1. 20.

placer tout notre espoir en Dieu dans les choses les plus difficiles, parce que personne espérant dans le Seigneur n'a été confondu [1]. Apprenons d'elle la douceur et l'humilité : elle a gardé le silence, et n'a pas présenté d'excuse, pas même un mot, quand elle s'est vue soupçonnée d'un adultère. Il arrive quelquefois, aux personnages les plus saints, que le monde porte à leur sujet des jugements défavorables ; si cela vous arrive à vous, gardez le silence et confiez vous tout à Dieu. Apprenons la patience ; la sainte Vierge pouvait facilement montrer son innocence ; elle ne voulut pas révéler le secret de Dieu qui lui avait été confié à elle seule dans l'intérieur de son appartement, et se justifier ; elle laisse tout à la divine volonté, dût-elle recevoir la plus grande confusion. Apprenons aussi de saint Joseph sa singulière prudence ; dans ce doute pénible, il ne fait rien avec précipitation, ne statue rien, ne conclut rien ; il ne traduit pas son épouse devant qui que ce soit, pas même devant les plus intimes amis ; il suspend son jugement, remet tout à la disposition de Dieu ; et il mérite que l'Ange le vienne consoler : « Joseph, fils de David, ne craignez pas. » O serviteur vraiment fidèle et prudent que le Seigneur a établi pour la consolation de sa Mère, le nourricier de sa chair, et le seul coopérateur fidèle sur la terre pour l'exécution de son grand dessein [2] ! Homme véritablement selon le Cœur de Dieu ! Celui que les rois et les prophètes désiraient voir par les vœux les plus ardents, non-seulement vous l'avez vu, mais vous avez pu chaque jour l'entendre, l'embrasser, le porter dans vos mains, le serrer sur votre poitrine, le baiser, le nourrir, le garder, le gouverner : « A qui d'entre les Anges Dieu a-t-il jamais dit : Vous êtes mon Père [3] ?

6. Dieu avait ordonné de placer sur le propitiatoire deux Chérubins d'or, dont l'un regardait l'autre : « Vous construirez le propitiatoire en or pur, et deux Chérubins d'or. Ils se regarderont, ayant le visage tourné sur le propitiatoire [4]. »

[1] Eccli. 2. 11. — [2] S. Bern. hom. 3. sup. Missus est. — [3] Hebr. 1. 5. — [4] Exod. 25. 17.

Le propitiatoire doit vous représenter Jésus-Christ, *parce qu'il est la propitiation pour nos péchés*[1]; et les deux Chérubins d'or regardant le propitiatoire nous désignent parfaitement la B. Vierge Marie et saint Joseph. Dieu le Père se les est choisis d'une manière spéciale, pour être sur terre auprès de son Fils bien-aimé *notre propitiation*, et devenir participants de ses divins mystères.

Le saint patriarche Jacob laissa autrefois à son cher fils Joseph une bénédiction spéciale et un héritage à part : « Je te donne, en dehors de tes frères, une portion que j'ai enlevée de la main de l'Amorrhéen par mon glaive et mon arc [2]. » C'était un champ fertile que Jacob avait acquis à Sichem à prix d'argent. Les Amorrhéens, vainqueurs des Sichémites, s'en étaient emparés ; Jacob les en chassa par son glaive et son arc, et le donna enfin à son cher Joseph comme un gage particulier de sa tendresse paternelle. Ô saint Joseph, père nourricier de Jésus-Christ! Dieu le Père vous a donné une part meilleure et un champ plus fertile pour bénédiction et en héritage ; une portion que par la force de son bras il a toujours préservée de la main de l'Amorrhéen, qui est le démon. Ce champ béni, c'est la B. Vierge Marie, votre épouse bien-aimée : *Champ fécond*, dit saint Bonaventure, *que le Seigneur a béni ;* champ virginal dans lequel et duquel est né, par l'opération du Saint-Esprit, ce grain choisi de blé qui devait mourir sur la croix dans la souffrance pour le salut de tous [3]. « Le Seigneur, dit saint Augustin, était lui-même le grain qui devait mourir et multiplier [4]. » A lui tout honneur et toute gloire dans les siècles des siècles.

[1] I Joann. 2. 2. — [2] Gen. 48. 22. — [3] S. Bonav. in carmine Virginis. — [4] S. Aug. Tr. 21 in Joan.

CONSIDÉRATION X.

La B. Vierge Douloureuse est déclarée pleine de grâce par l'Ange, et par conséquent elle pourra nous obtenir de Dieu la grâce.

PLENA SIBI ET ALIIS.

Je vous salue, pleine de grâce. (Luc. 1. 28.)

1. Comme le soleil est la source de la lumière et même la plénitude de la lumière d'où les autres astres tirent leur clarté, de même le divin Cœur de Jésus est la vraie source de lumière et le principe universel d'où toutes les grâces, comme des rayons, dérivent et se répandent sur le genre humain; et aucun rejaillissement de grâces ne peut se trouver dans une créature sans que le Sacré-Cœur de Jésus ne le lui ait mérité; d'où l'apôtre saint Paul : « Il a plu au Père de faire habiter en lui toute plénitude [1]; » et le disciple bien-aimé : « De sa plénitude nous avons tous reçu, et il nous a donné grâce pour grâce [2].

La B. Vierge Marie approche de très-près de ce divin soleil de justice. A cause de sa dignité de Mère de Dieu et par un singulier privilége, toute la plénitude des grâces a été déposée dans son Cœur sacré et dans sa sainte âme; aussi dit-elle : « En moi est toute la grâce de la voie et de la vérité; en moi est toute l'espérance de la vie et de la vertu [3]. » C'est pourquoi l'Ange la salue pleine de grâce; et vous en êtes tellement pleine, lui dit Richard de Saint-Laurent, que tout le monde puise de votre superflu [4]. Et saint Bernard : Pleine pour elle, surabondamment pleine pour nous, nous avons tous reçu de sa pléni-

[1] Col. 1. 19. — [2] Joan. 1. 16. — [3] Eccli. 24. 25. — [4] Lib. 1. c. 4.

tude [1]. Pour symbole nous avons donc avec raison choisi la lune au moment où elle est dans son plein parfait. Si la pleine lune domine la terre, et, en l'éclairant, chasse tellement l'obscurité de la nuit que l'on peut voir, voyager, et se livrer à ses affaires comme en plein jour, la B. Vierge, appelée par saint Ephrem, *lumière de tout l'univers* [2], éclaire aussi, par la clarté des grâces, les hommes errants dansla nuit du siècle; d'où la devise :

Pleine pour elle et pour les autres.

Cela est vrai, ô Bienheureuse ! Oui, vous ètes pleine de grâce et non point pour vous seulement, parce que *vous avez trouvé grâce auprès de Dieu* [3], mais pour nous aussi misérables, pour qui vous êtes intervenue. Ainsi parle Lyranus : « Vous avez trouvé la grâce non-seulement pour vous, mais encore pour to utle genre humain. » Ce qui fait proférer cette exclamation au prophète royal prévoyant que le Fils de Dieu devait s'incarner de l'immaculée Vierge : « Il a incliné les cieux et il est descendu. » Le cardinal Hugues a la même pensée que nous, et il fait observer que, dès le premier instant où fut créée la sainte âme de Marie, Dieu mit dans son cœur tous les trésors du paradis; mais quand le Fils descendit du sein de son Père pour venir sur la terre racheter le genre humain, le même auteur ajoute : « Il a incliné les cieux, les penchant comme un vase, pour verser tout dans le cœur de Marie. » Et saint Jérôme : Aux autres est donnée une partie, mais à Marie toute la plénitude de la grâce. O serviteurs de Marie, écoutez votre Mère elle-même vous parler avec une tendresse maternelle, et vous faire cette invitation comme à ses enfants : « Venez à moi, vous tous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des fruits que je porte. »

2. La belle Abigaïl, est-il dit au livre des Rois, trouva grâce

[1] Serm. de aquæduct. — [2] De Laudib. Virg. — [3] Luc. I. 30. Lyr. hic.

aux yeux de David irrité. Comme il respirait le carnage et la ruine de toute la maison de Nabal, cette femme l'apaisa par sa prudence et son langage persuasif, et détourna tous les malheurs par sa douceur et sa modération. *Cum autem vidisset Abigail David, festinavit...*

La pauvre Ruth, en s'humiliant, trouva grâce devant Booz : se prosternant le visage contre terre, et l'adorant, elle lui dit : « D'où me vient que j'aie trouvé grâce à vos yeux, et que vous daigniez faire attention à moi qui suis une femme étrangère ? »

Esther, par la rare beauté de sa personne et ses bonnes manières, trouva grâce auprès du roi Assuérus de préférence à toutes les autres jeunes personnes qui lui furent présentées, et les ayant toutes dédaignées, il la choisit pour reine : *Quæ placuit ei, et invenit gratiam in conspectu illius.*

Or, à quoi aboutissent toutes ces grâces humaines ? Ce sont des ombres qui s'évanouissent comme la fumée. Mais Marie a trouvé grâce aux yeux du Seigneur ; l'Archange le lui dit : *Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum.* Que pouvait annoncer de plus le messager céleste ? « Un seul degré de la grâce divine, dit saint Thomas, et même le moindre, l'emporte de beaucoup sur toutes les richesses et les trésors du monde, parce que c'est une participation de la divinité nous associant à la nature divine. Considère, ô mon âme, combien tu dois travailler pour devenir participante de cette divine grâce. Qu'est-ce qui peut te nuire, si Dieu t'est favorable ? Et, si le Seigneur est pour toi, qui ser contre toi ? La crainte pour ceux qui n'ont point la grâce de Dieu et ne la cherchent pas ! « Oh ! qu'il est doux de voyager, lorsqu'on est porté par la grâce de Dieu [1] ! »

3. Avançons et scrutons les saintes Ecritures, car elles rendent un éloquent témoignage à cette vérité. On connaît la parabole de la femme aux dix drachmes : elle en perd une, la cherche avec soin et sans se lasser, allume sa lampe, balaye

[1] De Imit. Christi, l. 2. c. 9.

sa maison, la trouve enfin et se livre à la joie. Etait-il nécessaire, direz-vous, d'employer tant de soin pour une drachme? A quoi est bonne une drachme, la huitième partie d'une once, la valeur d'un jules ou d'un paul romain, d'un réal espagnol, à peine douze crucifères de notre monnaie germanique?

Prudent lecteur, il y a là un mystère précieux. Suivant Albert le Grand, cette femme de l'Evangile est la Bienheureuse Vierge Marie, et la drachme perdue est la grâce originelle communiquée par Dieu à nos premiers parents. Cette grâce, ils la perdirent par le péché dans le paradis terrestre. Que fait la B. Vierge? Elle la cherche soigneusement jusqu'à ce qu'elle la trouve. Pour cela, elle allume la lampe, c'est-à-dire elle a préparé son cœur comme une lampe ardente, y mettant l'huile de la perfection et intercédant auprès de Dieu par des soupirs et des gémissements continuels pour la rédemption du monde. Oh! combien de fois dans le temple, pendant onze ans, elle gémit vers le ciel avec Moïse : *Si j'ai trouvé la grâce devant vous, montrez-moi votre visage* [1]. Enfin la voilà exaucée pour le respect qui lui est dû, et le céleste messager : « Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé la grâce devant Dieu; vous enfanterez et vous aurez un fils, et vous le nommerez Jésus [2]. » O grâce sur grâce! « Cette grâce, dit saint Chrysologue, a donné la gloire au ciel, Dieu à la terre, la foi aux nations, un terme aux vices, l'ordre à la vie, la règle aux mœurs [3]. » Mieux que la femme de l'Evangile, la sainte Vierge pouvait dire aux âmes ses amies : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé la drachme [4]. O douce Vierge, nous vous félicitons tous unanimement d'avoir trouvé la drachme égarée, la grâce divine, et nous vous prions ardemment, quoique vos serviteurs indignes, de nous obtenir à nous malheureux, de votre Fils à qui rien n'est impossible, la grâce efficace pour opérer tout bien, et à la mort la grâce finale que personne ne

[1] Exod. 33. 13. — [2] Luc. 1. 30. — [3] S. Chrysol. serm. 143. — [4] Luc. 15. 9.

mérite : « Que ce soit un effet de votre piété, ô Marie, dit le dévot saint Bernard, de faire connaître au monde la grâce que vous avez trouvée en Dieu. Oh ! faites-la connaître, en obtenant par vos saintes prières le pardon aux coupables, le remède aux malades, la force aux faibles, la consolation aux affligés, le secours et la délivrance à ceux qui sont exposés au danger [1]. »

4. Remarquons encore une pensée fournie par l'Ecriture. Le pieux roi Josias ayant détruit les temples et leurs adorateurs, brûlé les idoles et résolu de restaurer la maison du vrai Dieu en grande partie déserte, les prêtres trouvèrent caché dans les murs du temple un exemplaire de la loi que le prêtre Helcias remit à Saphan et celui-ci au roi. Pendant que, par l'ordre de ce prince, on le lisait publiquement, on en vint à l'endroit contenant les menaces et les peines que Dieu avait portées contre son peuple pour les crimes les plus communs. Le roi, jugeant combien Dieu devait être irrité, déchira ses vêtements dans sa profonde douleur, et députa vers la prophétesse Holda des gens pour la prier de consulter Dieu et lui rapporter sa réponse. Or, Holda était en vénération pour sa prudence et sa sainteté, et renommée par sa science dans l'interprétation des oracles divins. Ayant consulté le Seigneur, elle fit répondre au roi : « Voici ce que dit le Seigneur Dieu d'Israël : parce que vous avez entendu les paroles de ce livre, que votre cœur en a été troublé, que vous avez déchiré vos vêtements et pleuré en ma présence, et que je vous ai entendu, dit le Seigneur, je vous réunirai à vos peres, et vous descendrez en paix dans votre tombeau, pour ne point voir tous les maux que je dois rassembler sur ce lieu [2]. » Chose admirable ! Le prophète Jérémie n'était-il pas encore vivant ? Et n'y avait-il pas d'autres grands personnages célèbres par leur sainteté et leur prudence, capables de prédire l'avenir et d'expliquer le volume de la loi ? Pourquoi, les laissant de côté, le roi désire-t-il prendre conseil d'une femme ?

[1] S. Bern. Serm. 4 Assump. — [2] 4 Reg. 22. 18.

Baëza nous répond :[1] Josias voyait la vengeance divine le menacer lui et son peuple ; il attendait d'une femme sainte et agréable à Dieu une réponse favorable et douce ; car les femmes ont ordinairement le cœur plus porté que les hommes à la douceur et à la clémence. Il voulait donc moins consulter Dieu que l'apaiser par l'entremise d'Holda, vraie figure de la B. Vierge Marie, qui fut plus que prophétesse. « Pour moi, continue le même auteur, j'avertirai tous ceux qui veulent avoir de Dieu une réponse de miséricorde, de le consulter par Marie, car son Cœur est bien éloigné de la justice vindicative ; elle ne veut point la mort du pécheur mais sa vie ; elle n'est Mère de Dieu qu'à cause des pécheurs. Pour votre consolation écoutez le cardinal Hugues[2] : « Que les pécheurs, qui ont perdu la grâce en péchant, courent à la Vierge, et ils la trouveront auprès d'elle en la saluant humblement. Qu'ils lui disent en toute assurance : Rendez-nous notre bien que vous avez trouvé. Elle ne pourra nier de l'avoir trouvé, puisqu'un Ange l'atteste en lui disant : Vous avez trouvé la grâce auprès de Dieu. » Et parce qu'elle en est remplie, elle pourra sans doute l'obtenir aussi de Dieu pour ses serviteurs et amis, autrement elle n'en serait pas pleine. Ô hérétiques ! ô dissidents ! comprenez cette parole et apprenez à honorer, apprenez à *saluer Marie qui a beaucoup travaillé pour vous*[3] ?

5. Désirez-vous, mon âme, d'autres preuves de cette vérité ? Je vais vous en fournir. Quand Dieu, le Seigneur de toutes choses, eût tiré du néant le ciel et la terre, il sépara les eaux de la terre ferme et les réunit dans un même lieu, appelant cet immense abîme *Maria*, la mer ; *congregationesque aquarum appellavit Maria*. Et pourquoi Maria ? Le Séraphique Bonaventure et saint Pierre Chrysologue nous donnent la réponse[4]. C'est que Marie est la mer où le Père éternel, à cause de la dignité du Fils, a voulu que toutes les grâces et leurs courants vinssent se réunir ; car, ce que les autres saints ont eu par frac-

[1] Baëza, lib. 1. cap. 5. art. 2. — [2] In Luc. 1. — [3] Rom. 16. 6. — [4] S. Bonav. in Spec. Virg. c. 2. S. Chrysol. Serm. 140.

tions, on le trouve assemblé dans un même lieu, le saint Cœur de Marie : toutes les vertus, tous les mérites, toutes les prérogatives, les grâces et tous les dons ; en sorte qu'elle put dire en vérité : *J'ai établi ma demeure dans la plénitude de tous les saints.* Par ce mot *mer*, dit aussi le cardinal Hugues, il faut comprendre la Vierge Marie, en qui tous les fleuves des grâces et des dons spirituels sont entrés avec leur source ; et Marie ne déborde pas, c'est-à-dire elle n'enfle pas d'orgueil [1].

O heureuse Esther, humble et élevée, pauvre et riche, servante et reine, dont l'Ecriture raconte qu'étant venue, sans être mandée, auprès du roi Assuérus assis sur un trône d'or, enrichi des pierres précieuses les plus brillantes, et lui voyant un air terrible et un regard effrayant, elle fut frappée de sa majesté et s'évanouit à deux reprises. A sa vue, le roi se leva de son trône, et, étendant vers elle son sceptre royal, il l'assura de sa clémence et de ses bonnes grâces. Et la reine s'étant avancée, baisa le sommet de son sceptre ; ensuite le roi lui dit : Que voulez-vous, reine Esther? quel est l'objet de votre demande? quand ce serait la moitié de mon royaume, elle vous sera donnée [2].

Que la reine Esther ait été un type de la sainte Vierge Marie, aucun des chrétiens ne l'ignore. Par elle, Dieu offensé a été apaisé et réconcilié avec le genre humain : *Vous avez trouvé grâce devant Dieu* [3]. Qu'Esther ait pris et baisé l'extrémité du sceptre d'or, le docteur angélique en assigne une très-belle raison : La B. Vierge, dit-il, toucha le bout du sceptre quand elle conçut le Fils de Dieu, et elle acquit si bien la moitié du royaume de Dieu qu'elle est reine de la miséricorde en même temps que son Fils est roi de la justice. Comprenez par là, âme chrétienne, de quels dons, de quelles grâces le Dieu bon a rempli le Cœur et l'âme de sa sainte Mère. « Comme elle est sa Mère, dit Corneille de la Pierre, Jésus-Christ ne peut rien lui refuser ; c'est pourquoi la Bienheureuse Vierge est le souverain bienfait de Dieu aux hommes après le Verbe incarné,

[1] Hugo Card. in Eccl. 1. 7. — [2] Esth. 5. 2. — [3] Luc. 1. 30.

car il nous l'a donnée afin que par elle nous obtenions tout de lui, qu'elle nous ouvrît tous les trésors de la clémence, de la toute-puissance et de la divinité, qu'elle nous accordât par son Fils toutes les grâces renfermées en eux. »

6. O très-douce Vierge Marie ! ô Souveraine de tout l'univers ! à quoi faut-il vous comparer encore ? Votre saint Cœur n'est-il pas l'autel de propitiation dont Isaïe prophétisait : « *On offrira sur mon autel propice, et je remplirai de gloire la maison de ma majesté.* » Remarquez bien, prudent lecteur, le mot *autel propice*, qui signifie un autel rendant Dieu facile à se laisser apaiser. Qui a plus adouci Dieu irrité que le Cœur très-pur de Marie ? « Marie, dit Richard de Saint-Laurent, est appelée l'autel de propitiation du Seigneur, parce qu'il est apaisé envers les pécheurs quand ils offrent sur cet autel leurs dons et leurs sacrifices [1]. » André de Crète la nomme le réconciliatoire commun [2]. Tous, ô pécheurs, riches et pauvres, tous ensemble comme un seul homme, venez à cet autel de propitiation, à la sainte Mère de Dieu, pleine de grâce et de miséricorde ; et si saint Paul, le docteur des nations, se glorifie de porter dans son cœur ses bien-aimés Philippiens, combien plus, ô serviteurs dévoués, ô enfants de Marie, notre sainte Mère aura soin de nous maintenant pendant notre vie et surtout à l'heure de notre mort ? « S'il est quelqu'un, dit saint Bernard, qui, vous ayant invoquée dans ses nécessités, se souvienne d'en avoir été délaissé, ô Bienheureuse Vierge, qu'il cesse de parler de votre miséricorde [3]. »

Mais peut-être me dira-t-on : J'honore d'un amour tendre et filial la B. Vierge ; dès mes jeunes années je l'ai choisie pour ma souveraine, ma patronne, mon avocate, ma Mère ; j'ai l'habitude de jeûner en son honneur tous les samedis, de réciter l'office et le Rosaire, de faire telles et telles pratiques. Je vous l'accorde ; si votre conduite est en rapport, vous faites très-bien. Mais avoir une espérance présomptueuse en elle, et

[1] Rich. a S. Laur. lib. 2 de Laud. B. V. — [2] Orat. 2. de Assumpt. — [3] Serm. 4 in Assumpt. B. V.

rester cependant dans le péché mortel, c'est se précipiter soi-même en enfer; c'est faire injure à la sainte Vierge, c'est mériter une double damnation, car cette divine Mère, aussi bien que son Fils, déteste tout péché mortel. Tenez-vous donc toujours en état de grâce ; ce sera votre consolation et la marque de votre prédestination : le vrai dévot de la B. Vierge ne saurait périr, entendez-vous? *le vrai dévot.*

7. Les personnes renfermées dans l'arche de Noé pendant le déluge furent sauvées de la mort qui atteignit tout le reste. Marie, dit saint Jean Damascène, est *la vraie arche de salut*. Dans celle-là, huit personnes en tout furent préservées; par celle-ci tous peuvent l'être, pourvu qu'ils le veuillent. La première était construite de pièces de bois unies ensemble ; la seconde, de vertus consommées. L'une naviguait sur les eaux du déluge ; l'autre n'a fait aucun naufrage dans le péché. Celle-là n'excluait pas les animaux; Marie ne rejette pas les pécheurs qui devant Dieu sont devenus comme des animaux sans raison; elle les accueille, s'ils veulent se convertir et faire de dignes fruits de pénitence.

Terminons à l'école du prudent Salomon. Elevé au trône d'Israël, il ne demande à Dieu ni les richesses, ni les honneurs, ni un plus grand nombre de provinces, ni une longue vie, ni des victoires sur ses ennemis; il sollicite avec instance un cœur docile et rempli de prudence, afin qu'en gouvernant son peuple il sache se gouverner lui-même, régler ses actions tant privées que publiques, selon la volonté de Dieu et les conformer à sa fin. « *Vous donnerez à votre serviteur un cœur docile.* »

O bonne Vierge! vous n'avez pas demandé à Dieu un cœur docile et sage, comme Salomon, mais un cœur où habitât la divine grâce. C'est ce que dit votre dévot serviteur saint Bernard : « *La Vierge prudente n'a demandé ni la sagesse, ni les biens, ni les honneurs, mais la grâce*[1]; » et il en ajoute la raison : « Ce n'est que par la grâce que nous sommes sauvés;

[1] S. Bern. serm. in Nativ. Virg.

pourquoi, mes frères, demanderions-nous autre chose? Cherchons la grâce, cherchons-la par Marie. » Et, comme le vénérable père Spinola de la société de Jésus, « cherchons par le saint Cœur de Marie. » Que fut-il, sinon un aimant puissant qui attira Dieu même? O pieuse Souveraine! ô bénie inventrice de la grâce! attirez aussi notre cœur de fer, afin que par vous nous trouvions la grâce finale et un accès auprès de Dieu, et qu'à la fin de notre vie nous méritions de l'entendre nous dire : « Venez, les bénis de mon Père. »

CONSIDÉRATION XI.

Le Fils de Dieu descend du ciel pour devenir le Fils de l'homme et de la Douloureuse Mère, et s'immoler pour nous en croix.

DESCENDENDO : ASCENDO.

Pour nous pauvres hommes, et pour notre salut, il est descendu des cieux. (Symbole de Nicée.)

1. Lorsqu'un roi veut se rendre en quelque ville, s'il est à la tête d'un grand empire, il se fait précéder d'une plus longue suite d'avant-coureurs. C'est ainsi que le Dieu infini a donné d'avance tant de figures et d'oracles non-seulement pour annoncer au peuple juif l'avénement de son Fils en la chair, mais encore pour démontrer, par les plus solides raisons, qu'il serait le Rédempteur du monde et qu'il naîtrait d'une Vierge. Parmi toutes ces figures, l'une des plus admirables est l'échelle que vit le saint patriarche Jacob, s'élevant de la terre au ciel, et le long de laquelle descendaient et montaient les Anges. Dieu lui-même était appuyé sur le sommet, et prêt à descendre pendant que tout reposait dans une profonde nuit. *Vidit in somnis scalam stantem super terram, et cacumen illius tangens cœlum; Angelos quoque Dei ascendentes et descendentes per eam, et Dominum innixum scalæ* [1]. Etonnante vision! prodige extraordinaire et rempli de mystères! Que fut-il présagé à Jacob par cette céleste échelle? Pourquoi le Seigneur appuyé sur elle? On lit dans l'hébreu : Il avait les pieds sur l'échelle comme allant descendre. Il y a là de grandes choses cachées.

Voici l'explication qu'en donnent l'abbé Rupert [2] et plusieurs

[1] Gen. 23. 12. — [2] Rup. abb. hic in Genes.

autres. Sous le symbole de cette échelle fut montré à Jacob l'incarnation du Verbe divin et toute la généalogie de Jésus-Christ depuis le saint patriarche jusqu'à saint Joseph et la B. Vierge Marie, en suivant toutes les générations. Et Jacob connut clairement, dans son extase, que le Verbe viendrait à nous et prendrait une chair humaine et passible. Il avait, dit Barradius [1], les pieds sur l'échelle, prêt à descendre, comme s'il eût dit : Viendra le temps, ô Jacob, où je descendrai, et prendrai la nature humaine dans ta postérité. Mais je remonterai par l'échelle que tu vois, c'est-à-dire par la croix sur laquelle je recouvrerai, par mon sang, la race humaine tombée. La croix, dit Corneille, est l'échelle et la voie par laquelle est monté Jésus-Christ, et par où les chrétiens sont montés et montent de jour en jour. Nous donnons pour devise à cette échelle de Jacob :

A descendre, à monter.

2. Une grande question, agitée par les théologiens au traité de l'incarnation du Verbe, est celle-ci : Jésus-Christ fût-il venu s'incarner sur la terre, si Adam n'avait pas péché? Il y en a qui, avec le subtil Scot, Suarès et autres, pensent que dans cette supposition, Jésus-Christ serait venu, mais non dans une chair passible, parce que la principale fin et le motif, selon eux, de l'incarnation, a été l'excellence de ce grand mystère et les biens qui devaient en résulter et qui sont indépendants du péché. Mais si nous examinons bien attentivement, l'unique et principal motif de l'incarnation paraît avoir été la réparation du genre humain, de sorte que, si l'homme n'eût péché, l'incarnation n'aurait pas eu lieu.

Cette vérité théologique est confirmée tant par l'Ecriture que par de beaux témoignages des saints Pères. « Dieu a tellement aimé le monde, dit l'éternelle Vérité, qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croira en lui ne périsse pas,

[1] Liv. 3. c. 13.

mais qu'il ait la vie éternelle. » Remarquez chacune de ces paroles; voyez combien elles sont emphatiques, et comme le mot *tellement* relève l'amour de Dieu envers nous misérables. Et dans un autre endroit : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu, » voulant dire qu'il ne serait point venu si l'homme n'eût pas été perdu. Ailleurs encore : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient abondamment. » Et l'apôtre saint Paul : « Voici une parole fidèle et digne d'être reçue, c'est que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs [1]. » De là, l'Eglise chante au symbole de Nicée : « Pour nous pauvres hommes, et pour notre salut, il est descendu des cieux et s'est incarné, etc. »

Venons aux témoignages des Pères; voici d'abord saint Augustin : « Si l'homme n'eût péri, le Fils de l'homme ne serait point venu [2]. » Et dans un autre endroit : « Jésus-Christ n'eut pas d'autre raison de venir, sinon pour sauver les pécheurs[3]. » Saint Irénée : Si la chair n'avait eu besoin d'être sauvée, jamais le Verbe ne se serait fait chair [4]. » Et saint Ambroise : « Quelle était la cause de l'incarnation, si ce n'est de racheter la chair qui avait péché [5]? » Enfin saint Athanase : « Le Verbe ne se fût jamais fait homme, si la nécessité de l'homme ne l'eût demandé [6]. » Je laisse de côté de nombreux témoignages des saints Pères affirmant que l'incarnation du Verbe a eu lieu principalement pour remédier au péché et racheter le genre humain. Ce sentiment, plus probable que le premier, fait mieux paraître l'amour et la bonté de Dieu envers nous que celui qui consiste à dire que Jésus-Christ serait venu dans le monde pour perfectionner l'univers.

Le même sentiment, prudent lecteur, est une preuve de la clémence et de la bonté de Dieu envers vous. En effet que méritait l'homme, ce pécheur abominable, ce coupable du crime de lèse-majesté divine, sinon d'être jeté dans les supplices éternels avec les Anges apostats? « Qui vous l'imputera, dit le

[1] I Tim. 1. 15. — [2] Serm. 5 de Verbis apostol. — [3] Serm. 9. — [4] Lib. 5. c. 14. — [5] Ambr. lib. de Incarnat. c. 6. — [6] S. Athan. serm. 3 contra Arian.

Sage, si les nations, ouvrage de vos mains, périssent? Car il n'est pas d'autre Dieu que vous [1]. » Et si l'univers tout entier n'est devant Dieu qu'une petite goutte de rosée du matin, qu'êtes-vous par rapport à la totalité? Que le monde entier eût péri, c'était relativement à Dieu, comme la perte d'un chien, d'un moucheron ou quelque chose de moins encore. « En cela éclate la bonté de Dieu, dit saint Damascène; il n'a pas méprisé la faiblesse de l'homme sa créature, il a regretté sa chute et lui a tendu la main [2]. » Quelle vive gratitude vous devez, ô mon âme, à la sainte Trinité pour son admirable dessein à l'égard de votre salut! Quelle reconnaissance au Fils de Dieu dont l'incarnation a eu pour but unique votre Rédemption, la restauration de la divine image que le péché avait horriblement défigurée! Quelle reconnaissance enfin à la B. Vierge Marie qui, par sa participation admirable à l'incarnation, est venue au secours du monde perdu! « L'incarnation et la passion du Fils de Dieu, dit Quaresme, doit être attribuée en partie à la foi de la B. Vierge Marie Mère de Dieu, à son obéissance, à ses bonnes œuvres [3]. » O Bienheureuse Vierge Mère! à qui ne vous aime pas, anathème!

3. L'admirable mystère de l'incarnation, fondement de notre foi orthodoxe, fut révélé de Dieu dès le principe à notre premier père : « Le Seigneur envoya un sommeil à Adam. » Dans ce sommeil, qui était plutôt une extase, il reçut de Dieu la science infuse de toutes les choses naturelles, mais surtout il connut le sublime mystère du Verbe divin qui devait s'incarner un jour. Il lui fut insinué par ces paroles : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et sa postérité; » comment? par Jésus-Christ qui naîtra de la Bienheureuse Vierge.

Lamech, père de Noé, en eut aussi la connaissance : « Il le nomma Noé, en disant : Il nous consolera dans nos œuvres et les travaux de nos mains sur la terre que le Seigneur a maudite. » Sous la figure de ce fils, selon Rupert, Corneille et

[1] Sap. 12. 12. — [2] Lib. 3 Fidei orthodox. — [3] Tom. 4 c. 19. sect. 12.

autres, il prévoyait clairement la naissance du Messie, et c'est pourquoi il le nomma Noé, c'est-à-dire *repos*, ou *qui fait reposer*, et *consolation du genre humain*. Jésus-Christ, incarné de la Vierge, crucifié pour le salut de tous et dont les délices sont d'être avec les enfants des hommes, est devenu la consolation du genre humain. Aussi le vénérable Bède, expliquant ces paroles dites à Noé, *faites une arche*, les prête au Père éternel dans un sens admirable : « Il parlait à son Fils, dit-il, et lui donnait le conseil de prendre l'arche de la chair[1]. »

Noé, fils de Lamech, eut cette même connaissance, lui en faveur duquel, à la fin du déluge, Dieu suspendit dans les airs l'arc-en-ciel : « C'est le signe de l'alliance entre vous et moi, et toute âme vivante. » Sous le signe de l'arc-en-ciel fut révélé à Noé et à sa postérité le Verbe qui devait s'incarner plus tard pour sauver le monde. « L'iris, dit Corneille, est le Verbe incarné et voilé de chair, elle est la chair du Verbe en qui toutes choses ont été complétement restaurées[2]. » O grand, ô admirable mystère de la divine incarnation dans le sein de la Vierge ! qui est-ce qui le médite?

4. De Noé passons à Abraham le Chaldéen. Dieu l'éprouva par diverses tribulations, mais la plus grande fut celle-ci : Parvenu à l'âge de cent ans, Dieu lui ordonne de prendre son fils Isaac, objet de sa tendesse, pour aller le lui offrir en holocauste sur la montagne. Isaac est lié, et déjà le glaive est tiré pour l'immoler ; encore un instant, et il est mort. Un Ange se présente et lui ordonne d'épargner son fils : « Ne fais point de mal à l'enfant. » Et quoi ! Dieu n'est-il pas immuable physiquement et moralement? Peut-il vouloir, l'instant après, autre chose qu'il n'a décrété auparavant? Ne dit-il pas en Malachie : « Je suis le Seigneur et je ne change point ? » Pourquoi donc a-t-il changé ici? Il a ordonné de frapper, et il se hâte de dire d'épargner.

Il y a là un profond mystère. Ce Dieu clément avait promis au saint patriarche que, de sa postérité, naîtrait un jour le Fils

[1] Gen. 6. 14. Ven. Beda in hunc loc. — [2] Gen. 9. 12. Cornel. hic.

unique de Dieu : « Toutes les nations seront bénies en votre race, » c'est-à-dire en Jésus-Christ qui devait naître d'Isaac selon la chair. En ce divin Fils toutes les nations devaient être bénies et rachetées de la mort, pourvu qu'elles voulussent recevoir la lumière de la foi. Abraham reçut des promesses, dit l'Apôtre. Et la B. Vierge dit à Elisabeth : « Comme il a parlé à nos pères, à Abraham et à sa race dans les siècles ; » paroles évidemment accomplies à l'avénement de Jésus-Christ. Qu'Isaac donc ne meure pas, mais qu'il vive : *N'étends pas la main contre l'enfant*, car de lui naîtra Jésus-Christ par la Vierge. et il le remplacera quand le moment sera venu, en s'immolant sur le bûcher, c'est-à-dire sur l'autel de la croix pour le salut de tous. Quand vous avez greffé sur un vieux tronc pour avoir un nouvel arbre qui vous donne des fruits, qu'arrivera-t-il si vous brisez la greffe délicate? Tout périra, et l'arbre et les rameaux qu'il devait pousser. De même, dans Isaac immolé, aurait été détruite d'un seul coup toute la généalogie de Jésus-Christ depuis Abraham jusqu'à Joseph et Marie ; et conséquemment Jésus-Christ ne fût point né de la Vierge, fille d'Abraham. Il ne s'est point uni, dit l'apôtre saint Paul, à la nature des Anges, mais à la postérité d'Abraham, qui, à cause de sa belle conduite avec Isaac, mérita que le Christ naquît de sa descendance et non d'une autre.

5. Fortifions cette vérité par une autre pensée. Pourquoi Isaac, devenu vieux et sur le point de mourir, bénit-il avec tendresse et pénétré de joie son fils Jacob, aussitôt qu'il eût senti l'odeur qui s'échappait de ses vêtements? « Que Dieu vous donne la rosée du ciel et la graisse de la terre. » Dans quel dessein cette bénédiction?

D'après saint Augustin, cette bénédiction eut son accomplissement à l'incarnation de Jésus-Christ dont Isaac prévoyait l'avénement. C'est pourquoi les anciens Pères désiraient le Rédempteur comme une rosée venant du ciel : *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum.* Le B. Théodoret entend élégamment par cette rosée du ciel la divinité du Verbe, et par la graisse de la terre l'humanité que devait lui donner

la Vierge : *Ros, Christi divinitas; pinguedo terræ, humanitas* [1]. Voyez donc, prudent lecteur, et comprenez avec le B. Pierre Chrysologue, comment l'incarnation du Verbe a été l'affaire de tous les siècles, et comment dès l'origine du monde il s'agissait de remédier à sa perte, jusqu'à ce qu'enfin cette grande, cette admirable et céleste affaire fût accomplie dans le sein de la Vierge de Nazareth : *Ecce Virgo concipiet, et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel* [2].

6. Si vous le désirez, nous multiplierons les arguments. Dites-moi donc, je vous prie, laquelle des trois personnes de la sainte Trinité apparut à Moïse au milieu d'un buisson ardent et incombustible, pendant qu'il gardait ses troupeaux dans le désert? « J'ai vu l'affliction de mon peuple, et je suis descendu pour le délivrer. » C'était, répond Théodoret, le Fils de Dieu, l'Ange du grand conseil; touché de miséricorde, il se préparait à venir du ciel et à se faire homme pour notre salut; mais il plut à la très-sainte Trinité de différer encore un peu cette grande œuvre et de l'ajourner à un temps plus opportun [3].

Dites-moi encore : Quel était ce personnage que vit le roi Nabuchodonosor dans la fournaise ardente où avaient été jetés Ananias, Misael, et Azarias? « J'en vois un quatrième, et il ressemble au Fils de Dieu. » Suivant saint Hilaire, Justin, Tertullien et autres [4], c'était le Fils de Dieu qui dès lors avait revêtu la ressemblance de la nature humaine, et préludait ainsi à la Rédemption future, parce que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes.

Enfin, veuillez me dire pourquoi le pieux roi Ezéchias, ayant reçu du prophète Isaïe, sur son lit de souffrance, cette parole affligeante : « Mettez ordre à votre maison, parce que vous mourrez et ne vivrez pas davantage, » se tourna contre la muraille et pria le Seigneur? « Cette muraille orientale, dit saint Grégoire le Grand, vers laquelle se tourne le roi malade, représentait l'incarnation de Jésus-Christ et l'humanité qu'il

[1] Quæst. 81. in Gen. — [2] Serm. de Annunt. — [3] In Gen. — [4] Citati a Cornel. in Dan. 3. 92.

devait prendre dans le sein de la B. Vierge Marie [1]. » C'était donc vers Marie que portait ses soupirs et ses aspirations le roi affligé et sur le point de mourir : « il se tient derrière la muraille, » dit le Cantique. Il pleurait donc amèrement dans la crainte d'être exclus de la génération de Jésus-Christ.

Voyez, âme chrétienne, quelles ont été les ardentes aspirations des rois, des patriarches, des prophètes vers l'incarnation du Verbe. « A cause de Sion, je ne me tairai pas, disait Isaïe, et à cause de Jérusalem je ne me reposerai point, jusqu'à ce que soit sorti son Juste comme une splendeur, et que son Sauveur paraisse comme une lampe allumée [2]. » O mortels, pourquoi ne rougissez-vous pas de donner si peu d'estime à ce grand bienfait de l'incarnation, à cette œuvre immense de la divine miséricorde? Dieu, dit le dévot saint Bernard, ne nous montre nulle part autant de charité que dans le mystère de son incarnation et de sa passion; nulle part il ne révèle autant de clémence, nulle part autant de bonté que dans son humanité [3]. » La porte du salut était fermée à tous, et, depuis des milliers d'années, gardée par le glaive flamboyant du Chérubin; les gentils, les idolâtres tenaient le sceptre de l'empire; les péchés de tous les peuples inondaient l'univers; même le peuple hébreu, ce peuple élu de Dieu, était plongé dans le vice et l'erreur; en un mot, les ténèbres étaient sur la surface de l'abîme, et les justes s'écriaient : Oh! que n'ouvrez-vous les cieux! que ne descendez-vous! Enfin les temps sont accomplis, et Dieu envoie son Fils formé d'une femme, et assujetti à la loi, pour racheter ceux qui étaient sous la loi. O immense charité! ô abîme profond des miséricordes de Dieu! Qu'est-ce que Dieu aurait pu faire de plus? Et quel est celui qui y réfléchit dans son cœur?

7. Autrefois le peuple de Dieu fut en admiration en voyant la mer Rouge se partager en deux par la vertu de la baguette de Moïse et lui ouvrir un passage pour aller d'Egypte en Pa-

[1] S. G. M. cit. a R. P. Eustach. a S. Ros. in Prœmiali. — [2] Isa. 62. 1.— [3] Serm. de diligendo Deo.

lestine ; d'où cette parole du psalmiste : *La mer a vu et a pris la fuite*. Oh ! qu'eût pensé ce même peuple s'il eût vu le Verbe du Père descendre des splendeurs des cieux dans le sein d'une jeune juive, et, par la vertu de la croix, ouvrir à tous ceux qui le suivent, le chemin de la céleste Palestine ! « Rien de plus élevé que Dieu, dit saint Bernard, et rien de plus bas que le limon ; et cependant, Dieu est descendu dans le limon par une si grande bonté et le limon est monté à Dieu par une si grande dignité, que tout ce que Dieu fait en lui, le limon est censé le faire ; mystère aussi ineffable qu'incompréhensible [1]. »

Au temps de Josué, le soleil s'arrêta au milieu de sa carrière ; sous Ezéchias, il rétrograda de dix degrés. Le monde vit ces prodiges et fut frappé d'étonnement. Eh quoi ! le monde ne doit-il pas être plus étonné de voir Dieu même, Lui, le vrai soleil de justice, tellement humilié et anéanti dans le sein de la Vierge qu'il n'a pas craint de dire : *Je suis un ver et non un homme ?*

Le Jourdain vit l'Arche d'alliance approcher de ses flots, et il s'arrêta étonné d'une part, et d'autre part, précipitant ses eaux dans la mer Morte, il laissa un libre passage au peuple. *Jordanis conversus est retrorsum*. Et le monde voit l'arche vraie et vivante de Dieu, Dieu revêtu de notre chair humaine, entrer dans le monde pour sauver ceux qu'il a créés. Excès de miséricorde parce qu'il y avait excès de misères ! Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour vous souvenir de lui ?

Jacob ayant servi très-fidèlement pendant de longues années l'ingrat Laban, lui dit en face : « Vous aviez peu, avant que je fusse venu, et maintenant vous êtes riche ; Dieu vous a béni à mon arrivée. » Ame chrétienne, dites-le-moi : qu'avait le monde avant l'avénement de Jésus-Christ et avant qu'il prît de la Vierge une chair mortelle pour l'immoler pour nous en croix ? Qu'avait-il ? Ah ! il n'avait rien que le péché ; tout était plein de misères et de calamités. « Mais maintenant, dit l'abbé Rupert, le monde entier est devenu riche, et, à l'ar-

[1] Serm. 3. Vigil. Nativ.

rivée de Jésus-Christ son Fils, Dieu l'a béni et comblé de toute bénédiction spirituelle, et, par cette heureuse bénédiction, il lui a d'abord pardonné tous ses péchés, puis lui a conféré les dons nombreux de l'Esprit Saint. » Que nous reste-il donc à faire pour notre part ? A rendre à Dieu du fond de notre âme toute la gloire qui découle de cette œuvre admirable de l'incarnation. Rendons la même gloire à Jésus-Christ son Fils, devenu fils de l'homme et notre frère par son union à la nature humaine. Et rendons gloire aussi à la sainte Vierge Marie d'être Mère d'un tel Fils, et de tous les biens dont il l'a comblée, parce que, en concourant à l'incarnation, elle a plus mérité que tous les Anges et les Saints.

CONSIDÉRATION XII.

La B. Vierge porta dans son cœur la croix et le glaive de douleur depuis l'instant qu'elle devint Mère de Dieu.

ALTISSIMUS OBUMBRAT.

La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.
(Luc. 1. 35.)

1. Des éloges nombreux et admirables ont été donnés par les saints Pères à la très-pure Vierge Marie. L'abbé Rupert la nomme Paradis de délices où Dieu a placé le premier homme qui était en lui dès le principe, c'est-à-dire Jésus-Christ le nouveau et l'innocent Adam. Richard de Saint-Laurent la compare au lit du pacifique Salomon, sur lequel reposa neuf mois le Fils de Dieu. Saint Amadée l'appelle plante féconde de la virginité dont la tige a produit le lis immaculé de la chasteté au milieu des épines, Jésus-Christ l'Homme-Dieu crucifié. Saint Ambroise en fait une coupe merveilleusement travaillée, qui nous offre la chair et le sang de Jésus-Christ. D'autres la nomment trésor de toute sainteté, idéal de la perfection, canal des grâces, trône de la gloire de Dieu, un monde de grâces, la racine de tous les biens, etc. Mais celui qui a comparé la sainte Vierge à l'horloge d'Achaz ne s'est pas écarté de la vérité : « Je vais faire rétrograder de dix degrés l'ombre sur le cadran solaire d'Achaz [1]. » Par le soleil on peut entendre Jésus-Christ le soleil de justice ; par les neuf degrés, les neuf chœurs des Anges par lesquels a rétrogradé le divin soleil; quant au dixième degré, c'est le sein de la Vierge ou bien la croix ; sur

[1] Isa. 38. 8.

l'un et l'autre s'est reposé le soleil de justice à son lever et à son coucher. Et l'horloge d'Achaz est, dans l'esprit des saints Pères, la sainte Mère de Dieu. Dans l'office de l'Immaculée Conception reçu par toute l'Eglise, nous lui adressons ces paroles : « Je vous salue, divine horloge où a rétrogradé de dix degrés le soleil éternel, où le Verbe s'est incarné pour élever l'homme de l'enfer jusqu'au ciel. » C'est pourquoi sur notre cadran, éclairé par le soleil à son midi, et où le nombre dix, image de la croix X, est caché dans l'ombre, nous avons mis pour inscription les paroles de l'ange Gabriel :

LE TOUT-PUISSANT LA COUVRE DE SON OMBRE.

C'est la vérité, Vierge sainte, il vous a couverte de son ombre, ce soleil se levant d'en haut et se couchant sur la croix ; et, aussi bien dans l'incarnation qu'au pied de la croix, vous pouviez dire : « Ne faites pas attention que je suis brune, car le soleil m'a ôté ma couleur [1]. » En répondant à la voix de l'Archange, « qu'il me soit fait selon votre parole, » dès lors, et par une volonté parfaite, vous vous êtes montrée disposée à endurer avec Jésus tous les tourments jusqu'à la fin de votre vie. A l'appui de cette vérité nous citerons avec plaisir Jean Taulère, ce grand docteur de la Théologie mystique : « O Marie, la première de tous les martyrs, s'écrie-t-il, sous la croix ne commencèrent ni vos douleurs, ni votre passion ; là ne se manifesta pas pour la première fois l'abnégation de votre obéissance à Dieu ; comme Jésus votre Fils, se soumit depuis le commencement jusqu'à la mort à la volonté de son Père, et souffrit volontairement toute sa vie la pauvreté, les persécutions, les railleries, les mépris ; ainsi, ô notre douce Souveraine, vous vous êtes résignée tout entière à Dieu en consentant à être la Mère du Fils de Dieu. [2] »

2. Voici une autre belle idée pour fortifier notre pensée. Quand l'archange Gabriel, ce messager du ciel, porteur de la

[1] Cant. I. 5. — [2] Joan. Tauler. exercit. Vitæ Christi, c. 18.

nouvelle du salut des hommes, eût accepté sa magnifique mission de la part de la sainte Trinité, mission qui consistait à annoncer que le Verbe se ferait chair dans le sein de l'Immaculée Vierge Marie ; aussitôt, sous une forme humaine, et une troupe d'Anges joyeux l'accompagnant à l'envi, il se transporte à Nazareth dans la maison où demeurait la Vierge d'une pureté plus qu'angélique, et dès qu'il est entré, il la salue avec la plus profonde vénération : *Ave.* A une telle parole mon esprit et ma langue demeurent étonnés. Que signifie cela, grand prince du ciel? Pourquoi, bel Archange, saluer par le mot *Ave*, la Vierge qui bientôt va devenir Mère de Dieu? Pourquoi ne pas lui dire *Salve?* N'est-ce pas la même chose? Non certes, ce n'est pas la même chose ; et je ne doute pas que la sainte Trinité n'ait indiqué le mot *Ave* et que l'Archange n'en ait pas eu le choix. L'A signifie celui qui est l'Alpha et l'Oméga, le principe et la fin, le Père éternel ; le V indique le Verbe qui va se faire homme ; et l'E désigne l'émission de l'Esprit Saint procédant du Père et du Fils. Je sais de plus qu'*Ave* a réparé ce qui fut perdu par *Eva*. Le mot *Ave*, lu à l'inverse, produit le mot *Eva ;* d'où le vers suivant que l'on peut lire par l'un ou l'autre bout :

Robur Ave, tenet, et te tenet, Eva, ruboR.

dont le sens est : *Ave* donne la force, et *Eva* fait rougir. Je sais encore que le mot *Ave* est composé de l'*A* privatif et de *ve*, ce qui revient à dire, *sans malédiction;* car, pendant que tout le genre humain était sujet à la malédiction commune contractée par le péché originel, seule la très-pure Vierge demeura exempte de toute malédiction comme de toute tache. Mais il y a encore un mystère. Voyez le mot *Ave*, prudent lecteur ; si vous le prononcez trois fois, *Ave, ave, ave*, que répondra l'écho? *Væ, væ, væ!* Malheur ! malheur ! malheur ! O *Ave* joyeux, mais qui fait aussi verser des larmes, parce qu'on ne saurait le dire sans la dernière syllabe qui produit la tristesse ; et pendant qu'il annonce à l'univers le salut et à la B. Vierge

le Verbe pour Fils, il prédit en même temps au saint Cœur de Marie un long tourment pour sa vie entière. « L'Ange dit à Marie *Ave*, s'écrie un orateur de la compagnie de Jésus, et un glaive de douleur perce sa poitrine, car elle apprend qu'elle aura un Fils, et à l'heure même elle voit les fouets, les épines et la croix. Elle avait conçu et se tenait au pied de la croix; elle avait conçu et déjà déposait son Fils crucifié; elle avait conçu, et déjà elle lavait les blessures de son Fils; elle l'avait conçu et déjà le pleurait dans son tombeau, et tout cela au même instant de la conception [1]. » O *Ave* joyeux, mais à la fois triste et lamentable! Souvenez-vous-en, âme chrétienne, lorsque vous honorez votre très-sainte Mère par la Salutation Angélique.

3. Recherchons quelle est cette maison dont il est dit au livre des Proverbes : « La sagesse s'est élevé une maison; elle a taillé sept colonnes pour la soutenir. Elle a immolé ses victimes, préparé le vin et disposé sa table [2]. » Sous les paroles, prudent lecteur, sont renfermés de grands enseignements; veuillez être attentif.

La sagesse est le Fils de Dieu que les saints Pères appellent communément la sagesse du Père Eternel : *La sagesse s'est bâti une maison* où devait habiter Dieu avec les hommes ; Elle a formé sa Mère sainte et pure, pour demeurer en son chaste sein pendant neuf mois et afin qu'elle pût dire : Celui qui m'a créée repose dans mon tabernacle [3]. Les sept colonnes, suivant Pierre Damien, sont les sept dons du Saint-Esprit [4]; ou, d'après saint Bernard, les trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité, et les quatre vertus cardinales, la prudence, la force, la tempérance et la justice [5]. La sainte Vierge les possède, et elle est appuyée sur elles comme étant la solide maison de Dieu. Le saint patriarche Jacob l'avait en vue quand il s'est écrié : « Ce n'est pas autre chose ici que la maison de Dieu [6]. » *La sagesse a immolé ses victimes;* Jésus-Christ, remarque le vénérable Bède, n'a pas offert seulement une vic-

[1] R. P. Gaspar. Knitel. S. J. in Sabb. pass. — [2] Prov. 9. 1. — [3] Eccli. 24. 12. — [4] Serm. de Nativ. [5] S. Bern. Serm. 9. inter parvos. — [6] Gen 28 17.

time, mais plusieurs; il a été lui seul plusieurs victimes parce qu'il a souffert plusieurs tourments dont chacun en particulier suffisait pour le faire mourir; c'est pourquoi il est dit au pluriel qu'il a immolé ses victimes [1]. *Elle a préparé le vin* : Dans la circoncision, la flagellation, le couronnement d'épines, le crucifiement, il a préparé son sang divin versé à flots pour notre salut, mêlé aux larmes de son affligée Mère ; larmes qu'elle répandit avec tant d'abondance, plongée dans la douleur devant la croix. Enfin *Elle a disposé sa table :* Il nous laissa , pour gage de son amour infini, sa chair et son sang dans l'adorable Eucharistie comme nourriture et breuvage, et comme victime dans le saint sacrifice de la messe offert chaque jour à Dieu pour la rémission de nos péchés.

Ici, méditez, âme chrétienne, l'immense amour du saint Cœur de Jésus et de Marie envers nous. Qu'est-ce, en effet, que la chair de Jésus? c'est la chair de Marie. Et qu'est-ce que le Cœur de Jésus? c'est le Cœur de Marie. De Marie le Verbe divin a pris la substance de sa chair et se l'est intimément unie ; et ce qu'il a une fois pris, il ne l'a jamais abandonné. Donc, quand vous recevez la sainte Eucharistie, vous vous nourrissez de la chair très-pure et du sang virginal de la Mère de Dieu. O mon très-doux Jésus, quel est celui qui, se pénétrant de cette vérité, ne se fondra pas au moins un peu en amour pour Jésus et Marie, eux dont la vie entière fut une croix et un martyre? Vraiment, nous leur devons d'immortelles actions de grâces pour cette précieuse nourriture. Qu'avec joie l'on entend le B. Pierre Damien : « Ici, bien-aimés frères, je vous conjure, examinez combien nous sommes redevables à la Bienheureuse Mère de Dieu, et quelle reconnaissance nous lui devons après le Seigneur. Le corps qu'elle a enfanté sans cesser d'être Vierge, qu'elle a pressé contre son sein, enveloppé de langes, nourri avec sa tendresse maternelle, ce même corps nous le recevons du saint autel, et nous nous abreuvons de son sang dans le sacrement de notre rédemption. Il n'y

[1] Beda hic.

a pas de langue humaine capable de louer dignement la B. Vierge : elle nous a donné de la propre substance de sa chair immaculée, pour nourriture de nos âmes, Celui qui a dit de lui-même : *Je suis le pain descendu du ciel* [1]. »

4. O pieuse Souveraine! à quoi faut-il vous comparer encore? Vous êtes l'autel sur lequel l'Immense, le Fils de Dieu entrant dans le monde à son incarnation, et dès le moment même de sa conception, s'offrit volontairement et avec amour en holocauste à son Père éternel pour mourir sur la croix. Ainsi nous l'apprend saint Méthode, et après lui, le savant Quaresme : « Le Cœur de la Vierge fut l'autel sur lequel le Fils de Dieu s'offrit lui-même en sacrifice [2]. » C'est à quoi faisait allusion saint Paul en son épître aux Philippiens : « Il s'est humilié devant son Père en se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix [3]. O cieux, étonnez-vous! Jésus-Christ à peine incarné, et déjà crucifié pour nous! O cieux, soyez dans l'étonnement!

Il est dit que le prophète Jérémie, entrevoyant la vérité dans l'ombre, s'écria à la vue d'un tel prodige : *Le Seigneur a fait sur la terre une chose nouvelle : une femme environnera un homme* [4]. *Chose* vraiment *nouvelle* et admirable à cause de l'intégrité de la Vierge qui devient Mère sans cesser d'être Vierge. *Nouvelle* pour la formation de l'enfant et l'infusion de l'âme opérées à l'heure même par l'Esprit Saint. *Nouvelle :* Un Dieu devient homme passible et mortel. *Nouvelle :* Un tout petit enfant, dont le corps est à peine comparable à la grosseur d'une abeille, possède néanmoins toute la sagesse divine. *Nouvelle :* La très-sainte âme de Jésus-Christ, renfermée dans le sein maternel, voit l'essence de Dieu. Oui, *chose* tout à fait *nouvelle*, puisque dès lors le divin enfant était crucifié et sa Mère avec lui. O Verbe abrégé que le Seigneur a fait sur la terre! *O Verbum breviatum* [5]*!*

Parlant d'Eve, Dieu dit : Faisons pour Adam un aide qui lui

[1] B. P. Dam. in sermon. de Nativit. — [2] Quaresm. Tom. 3. c. 8. sect. 2. — [3] Philip. 2. 8. [4] Jer. 31. 22. — [5] Rom. 9. 28.

soit semblable. A plus forte raison pouvons-nous dire de la B. Vierge Marie qu'elle a été un aide semblable à Jésus-Christ dans l'incarnation, la passion et la Rédemption du genre humain. Elle est, dit Hugues de Care, l'aide du Très-Haut, parce qu'elle lui a aidé à sauver le monde [1]. Qu'elles sont donc justes, ces paroles de saint Bernard : « Parce que vous étiez indignes que Dieu vous fùt donné, il a été donné à Marie afin que vous receviez d'elle tout ce que vous aurez [2]. » Et encore : « Dieu a voulu que nous n'eussions rien qui ne passât par les mains de Marie. » Oh! pourquoi donc, âme tiède et languissante, n'allez-vous pas à Marie, car elle reçoit les pécheurs, n'étant Mère de Dieu que pour eux.

5. Veuillez vous rappeler l'aimable invitation de l'Epouse à son bien-aimé, l'Epoux céleste : « Que mon bien-aimé vienne en son jardin et qu'il mange le fruit de ses arbres. » Il répond à sa juste demande : « Je suis venu dans mon jardin, ô ma sœur, mon épouse, et j'ai cueilli ma myrrhe avec les aromates. » Comprenons le sens profond de ces paroles.

D'après les interprétations des saints Pères, l'Epouse des Cantiques est la sainte Mère de Dieu. Elle connaissait parfaitement toutes les souffrances que devait endurer son Fils unique pendant tout le cours de sa vie. Cependant, acquiesçant humblement à la volonté du Père céleste, elle n'hésite pas à inviter l'aimable époux de son âme à descendre enfin, selon les promesses faites aux patriarches, et à venir dans son jardin, c'est-à-dire par l'incarnation, dans son sein virginal, pour y manger le fruit de ses arbres. Ah ! ce n'est pas le fruit fatal du paradis terrestre, ce fruit que mangea Eve, et les dents de sa postérité en sont agacées. C'est le fruit amer que produisit celui-là : les douleurs, les gémissements, les persécutions, les injures, les afflictions, les coups, les fouets, les épines, la croix, la mort. Cette pressante invitation plut au céleste Époux ; à la parole de la Vierge, *Fiat*, il descend des cieux, vient dans son sein comme en un jardin fertile en fruits de

[1] Hugo carensis in Psalm. 90. 1. — [2] S Bern. in Vigil. Nativ. Domin.

toutes les vertus ; et *le Verbe se fait chair*, et il moissonne la myrrhe et les aromates, la myrrhe de sa passion assidue. « Tournez, dit saint Bernard, et retournez la vie du bon Jésus, et vous ne le trouverez qu'en croix, car depuis son incarnation il fut toujours dans la peine , l'amertume et l'angoisse [1]. »

Concluez de là, âme chrétienne, combien vous êtes redevable à la divine Mère de Dieu qui est la vôtre aussi ; elle vous a mérité, jusqu'à un certain point, l'incarnation de Jésus-Christ, votre miséricordieux Rédempteur, et par conséquent sa passion et votre salut. Qu'avec plaisir on entend dire au grand saint Augustin : « O Marie, je me réjouis beaucoup, et j'ose beaucoup, car une admirable réciprocité nous lie à vous et vous lie à nous : si vous êtes pour nous ce que vous êtes, nous sommes par vous ce que nous sommes. En effet, sans notre transgression précédente, notre Rédemption n'eût pas eu lieu ; et s'il n'eût pas été nécessaire de racheter le pécheur, il ne vous eût pas été nécessaire d'enfanter le Rédempteur [2]. »

6. Que puis-je dire encore de vous, ô Vierge très-pure ! Vous êtes le champ fertile qui produit non pas trente, ni quarante, mais cent, mais mille pour un ; champ merveilleux qui a donné le vrai grain de blé devant mourir en croix pour le salut de tous. Vous êtes la vigne féconde ; *ego quasi vitis fructificavi;* vous avez porté la divine grappe, le Verbe incarné foulé dans le pressoir de la croix jusqu'à la dernière goutte de son sang : *Botrus cypri, dilectus meus.* Vous êtes cette terre bénie du prophète royal : *Deus autem rex noster, ante sæcula, operatus est salutem in medio terræ?* Je sais, bien ô bénie inventrice de la grâce, ô Mère de la vie et du salut, je sais que votre très-doux Fils a souffert et a été crucifié *in medio terræ*, c'est-à-dire au sommet du Golgotha que l'on dit être

[1] Id. Serm. de Pass. Domini. — [2] S. Aug. in Serm. de Virg. — [3] Ps. 73. 12. [4] Inutile de reprendre cette erreur du temps de Ginther; tout le monde aujourd'hui sait que la terre est ronde. (*Note du traducteur.*)

le milieu du globe[4]; mais votre sein immaculé, ainsi l'atteste saint Bernard, fut ce milieu de la terre où il commença d'opérer le salut du monde : « Dès lors, dit-il, le Verbe opérait le salut du monde au milieu de la terre, c'est-à-dire dans le sein de la Vierge Marie, qui, par une admirable figure, est appelé le milieu de la terre. Vers elle, comme milieu, comme arche de Dieu, comme la cause des choses, comme l'affaire des siècles, portent leurs regards et ceux qui sont au ciel, et ceux qui sont dans les limbes, et nos prédécesseurs, et nous-mêmes qui vivons, et ceux qui viendront après nous, et les enfants de leurs enfants, et ceux qui naîtront d'eux; les habitants du ciel pour trouver en elle la réparation des pertes que le céleste séjour a faites; les habitants des limbes pour en être tirés ; nos prédécesseurs, pour trouver les prophètes fidèles; ceux qui viennent après nous, pour être glorifiés [1]. »

7. Ce mendiant, boiteux dès le sein de sa Mère, que l'on déposait chaque jour à la porte du temple nommée la Belle porte [2], reçut tout à la fois la guérison désirée du corps et de l'âme. Et nous-mêmes que sommes-nous, sinon des boiteux dans la voie de la vertu, et de misérables mendiants? Saint Augustin le dit : « Nous sommes tous les mendiants de Dieu; nous nous tenons devant la porte du riche père de famille, nous y sommes prosternés; nous gémissons comme des suppliants, voulant recevoir quelque chose, et ce quelque chose est Dieu même [3]. » La B. Vierge Marie Mère de Dieu est la Belle porte dorée, vraie *porte du ciel* près de laquelle il faut nous asseoir et demander l'aumône ; par elle nous aurons accès auprès du Fils, et par le Fils nous irons jusqu'au Père. « Si vos péchés, dit saint Bernard, vous accablent au point de vous dissoudre comme la cire qui fond devant le feu, recourez à la Mère de miséricorde et lui montrez vos blessures; et, en votre faveur, elle montrera à son Fils sa poitrine et son sein, et le Fils présentera son côté et ses plaies à son Père. Oh! le

[1] S. Bern. serm. 2 in Pentec. — [2] Act. 3. 2. — [3] S. Aug. serm. 15 in Evang. Matth. de Verb. Dom.

Père ne refusera rien à la demande de son Fils, ni le Fils à la prière de sa Mère, ni la Mère au pécheur éploré : *Elle est la ville de refuge.* Que de glorieuses merveilles on raconte de vous, sainte cité de Dieu [1] ! »

Pour couronnement de cette considération, recherchons encore quelque pensée. Pourquoi le Dieu très-bon qui conduit tout à sa fin avec suavité et prudence, a-t-il voulu orner avec un si grand soin le paradis terrestre et en faire un lieu de délices pour y placer le premier homme, qui aussitôt devint rebelle? Pourquoi tous ces embellissements? Ne savait-il pas qu'il en allait bientôt chasser nos premiers parents, et même que ce jardin serait détruit par le déluge universel?

Les saints Pères en assignent la raison pour que nous élevions notre esprit de la figure à la réalité. Le paradis terrestre représentait Marie, *vrai paradis de Dieu*, dit saint Bernard; *paradis de délices*, disent également saint Ephrem et saint Bonaventure ; *paradis spirituel du second Adam*, suivant la liturgie de saint Jacques. Pendant notre exil hâtons-nous de nous rendre à ce paradis. Il n'y a pas un chérubin tenant un glaive de feu pour nous en défendre l'entrée ; il y a libre accès pour tous. O pieuse Souveraine, tournez vers nous votre regard. « Enfants d'Eve, de notre exil nous poussons nos cris jusqu'à vous. »

[1] S. Bern. serm. 2 de Assumpt.

CONSIDÉRATION XIII.

La Mère d'Amour et de Douleur, portant le Verbe dans son sein, apaise la divinité irritée contre les pécheurs.

JAM MITIUS ARDET.

Le soleil se levant d'en haut est venu nous visiter.
(Luc. 1. 78.)

1. En plusieurs endroits de la sainte Ecriture, le bienheureux avénement de Jésus-Christ est comparé au soleil qui se lève ; entre autres, en Malachie : « Le soleil de justice se lèvera pour vous qui craignez mon nom ; le salut est dans ses ailes. » Et Zacharie : « Ce soleil levant est venu nous visiter d'en haut ; » c'est-à-dire, comme l'explique saint Vincent Ferrier : Il nous a visités se levant d'en haut dans l'incarnation, en éclairant le monde comme un soleil. Le soleil, roi suprême des astres, règle la distribution du temps et le cours de l'année. Ainsi quand il est loin de nous et qu'il entre dans les signes du Capricorne, du Verseau ou des Poissons, il annonce l'âpre et triste hiver. Quand il revient aux signes du Bélier et du Taureau, il ramène la saison plus douce et les délices du printemps. S'il entre dans le Lion, il est ardent et lance des rayons de feu. Enfin, parvenu au signe de la Vierge, il modère ses ardeurs, il fait mûrir les fruits, il produit une température excellente pour toute la nature. C'est pourquoi pour symbole, représentez-vous le soleil entrant dans le signe de la Vierge, avec la devise : Il tempère les colères du ciel, ou bien si mieux vous plaît :

Plus doux dans ses ardeurs.

Sous l'emblème de ce soleil entrant dans le signe de la Vierge, nous comprenons Notre Seigneur Jésus-Christ. Dans l'ancien Testament sous la loi naturelle et sous la loi de Moïse, il était loin de nous; c'était le dur et triste hiver, comme le dit saint Ambroise : *Ante adventum Christi, hyems erat.* Il passa dans le signe du Lion d'où il lança ses feux terribles sur tous les pécheurs de la terre. Témoin le naufrage commun du monde; témoin le feu du ciel envoyé sur la Pentapole ensevelie encore dans ses cendres; témoins les serpents à la morsure empoisonnée et brûlante, et la terre entr'ouverte, et les mers de sang répandu dans les combats, et les pestes parmi les nations, et d'autres fléaux innombrables : châtiments dont Dieu irrité accablait sur-le-champ l'homme pécheur. Rappelez-vous la femme de Loth punie de mort subite pour une faute même légère; Moïse et Aaron, pour avoir manqué de confiance légèrement, exclus de l'entrée dans la terre promise, eux cependant si chéris de Dieu; Marie, la sœur de Moïse, couverte de lèpre à cause d'un petit murmure; un prophète, hésitant un peu à accomplir la loi de Dieu, dévoré par un lion; vingt-cinq mille Benjamites passés par le glaive pour la faute d'un seul homme. Considérant ces terribles effets de la colère divine et d'autres semblables, Ezéchiel priait Dieu humblement de prendre un visage plus doux; mais il eut pour toute réponse : « Mon œil ne fera point grâce, et je n'aurai pas de compassion [1]. »

Quand les temps furent accomplis, et que Jésus-Christ notre Dieu, le soleil de justice, fut entré dans le signe de la Vierge en prenant d'elle notre nature, aussitôt Dieu commença de se radoucir et de se laisser apaiser par les malheureux mortels. C'est ce que dit saint Antonin : « Le soleil matériel, parcourant sa carrière, entre du signe du Lion, où sa chaleur est plus ardente sur la terre, dans celui de la Vierge pour nous faire comprendre que Jésus le soleil de justice, sortant du vieux testament, où le Dieu des vengeances punissait les péchés

[1] Ezech. 5. 11.

d'une manière terrible, pour entrer dans le chaste sein de la Vierge par un effet de son ardent amour, est devenu un Dieu bon, un Dieu plein de douceur et de clémence [1]. »

2. Les saintes Ecritures nous en offrent une belle image. Vous savez combien fut majestueux et terrible l'appareil dans lequel Dieu apparut sur le mont Sinaï pour intimer sa loi au peuple d'Israël. Le Seigneur, tonnant du haut du ciel, fit entendre sa voix par la grêle et la foudre pour nous faire comprendre qu'il est le Très-Haut. De toutes parts le tonnerre grondait; de toutes parts les éclairs étincelaient; de toutes parts le bruit des trompettes retentissait dans les airs; le peuple, frappé de terreur et à demi-mort, était dans l'attente au pied de la montagne, et la fumée couvrait le mont Sinaï parce que le Seigneur y était descendu au milieu des flammes [2]. Mais lorsque le même Dieu daigne se montrer à Moïse au milieu du buisson ardent, c'est un Dieu de mansuétude, de bonté et de paix. « Le Seigneur lui apparut en flamme du milieu d'un buisson; et il voyait que le buisson était en feu et ne se consumait pas [3]. » Chose merveilleuse! pourquoi, sur le mont Sinaï, Dieu se montre-t-il terrible, formidable, plein de majesté, au point que, à son aspect, aucun Israélite n'osait prononcer un seul mot ou approcher de la sainte montagne, et que le peuple priait Moïse de parler à Dieu à leur place, « *non loquatur nobis Dominus, ne forte moriamur* [4]; » tandis que, sur le mont Horeb, dans ce buisson ardent qui ne se consume pas, il se présente doux et miséricordieux au milieu des épines? « J'ai vu, disait-il à son serviteur, j'ai vu l'affliction de mon peuple, et, sachant sa douleur, je suis descendu [5]. » Quelle est la raison et la cause de ces mystères?

Remarquons-le, âmes chrétiennes, au mont Sina Dieu se montrait comme législateur suprême et comme souverain juge; mais à Horeb dans cet humble buisson, c'est son incarnation qu'il voulut présager. Eh! ce buisson qui brûle et

[1] S. Antonin. parag. 4 tit. 15. c. 22. — [2] Exod. 19. — [3] Exod. 3. 2.
[4] Exod. 20. 19. — [5] Exod. 3 7.

que ne consume point la flamme, n'est-ce pas une figure de la sainte Vierge Marie? L'Eglise le chante en son office le jour de la Circoncision : « Dans ce buisson, que Moïse voyait incombustible, nous reconnaissons votre louable virginité conservée : sainte Mère de Dieu, intercédez pour nous [1]. » Oui, c'est Marie. Dans ses chastes entrailles Dieu est descendu par l'incarnation, et il s'est fait homme, et il s'est montré bon, miséricordieux, compatissant. De Castillo s'exprime ainsi : « Sur le sommet du Sinaï, Marie ne paraît pas même en figure; mais au buisson d'Horeb, Dieu était comme en présence de sa Mère. » Aussi le Séraphique Bonaventure appelle-t-il le saint Cœur de la Vierge Mère une veine de miséricorde : Des petites veines de son Cœur, dit-il, elle a distillé les gouttes du sang très-pur qui formèrent Jésus-Christ merveilleusement enclin à la miséricorde [2].

3. Le prophète-roi a figuré cette vérité d'une manière délicate en assimilant le Messie à la licorne : *Dilectus meus quemadmodum filius unicornium*. Voici ce que disent de cet animal saint Isidore et autres : Il est le plus sauvage des animaux, et doué d'une force insurmontable; on ne peut s'en emparer ni par caresses, ni par menaces, ni par les traits à cause de la dureté de sa peau, ni par aucun autre moyen; mais quand les chasseurs mettent devant lui dans le désert une jeune et belle vierge ornée de beaux vêtements et parfumée de précieuses aromates, chose admirable à dire! aussitôt il oublie sa férocité, accourt à l'odeur de ses parfums, et, se couchant tranquillement sur son sein, s'endort, et devient doux comme un agneau; alors on s'en empare facilement et on lui ôte la vie en lui enlevant sa corne dont les médecins disent qu'il n'y a rien de plus précieux et de plus efficace contre le venin. A ce sujet un académicien a fait cette devise : Il s'apaise par l'amour virginal; et un autre celle-ci : apprivoisé avec une Vierge.

O bienheureuse Vierge! cette jeune fille chaste, c'est vous

[1] Brev. rom. ad Laud. — [2] In Psalt. Virg.

la plus sainte de toutes les créatures. Votre cœur très-pur attira du sein du Père céleste à lui, par la bonne odeur de toutes les vertus, le Dieu immense dont *la force est semblable à celle du rhinocéros* [1]. Et non-seulement il s'est fait homme, prenant sa chair de votre sang virginal, mais, pour le bien du genre humain, il s'est laissé immoler, victime innocente, sur l'autel de la croix, où il nous a donné *la corne du salut*, c'est-à-dire cette même croix comme un antidote excellent contre le péché, un remède efficace pour nous guérir. « Mon bien-aimé est semblable au petit de la licorne [2]. »

4. Samson, comme il est raconté dans le livre des Juges, perdit toute sa force et sa vigueur sur le sein de Dalila ; et les Philistins s'en étant ensuite emparé facilement, le lièrent et le réduisirent en servitude : « Elle le fit dormir sur ses genoux et reposer la tête sur son sein [3]. » Pardonnez, Vierge sainte, pardonnez, Mère immaculée, si je dis que le Tout-Puissant devant lequel se courbent ceux qui portent le monde, est devenu faible, sans force sur votre sein, et dépouillé de sa vigueur et de sa puissance, parce qu'il aima mieux être aimé que craint, comme l'insinue saint Chrysologue. C'est que, d'après le docte Alphonse Salmeron, « les gouttes qui tombent du cœur humain, et surtout du Cœur de la Vierge sont, plus que le sang de toute autre partie du corps, douces, suaves, et comme composées de piété; et le Fils de Dieu ayant formé son humanité de ce sang, comment aurait-il pu n'être pas miséricordieux, bon, compatissant, lui qui était composé de la compassion et de la miséricorde de Marie sa Mère [4] ? »

5. Voulez-vous d'autres preuves? Ecoutez l'Epouse des Cantiques et voyez les comparaisons qu'elle fait de son Epoux : « Mon bien-aimé est un bouquet de myrrhe, et demeure sur mon sein. » Elle ajoute, au verset suivant : « Mon bien-aimé est une grappe de cypre [5]. » Que dites-vous, ô sainte Epouse?

[1] Num. 23. 22.— [2] Ps. 28. 6.— [3] Judic. 16. 18.— [4] Alph. Salm. tom. 3. Tract. 9. — [5] Cant. 1. 12.

Vous appelez votre bien-aimé un bouquet de myrrhe et une grappe de raisin au même instant. Quoi de plus amer que la myrrhe et de plus doux que le raisin de cypre? Comment peut-il y avoir relation entre l'amer et le doux?

Pour éclaircir notre pensée il faut savoir une chose. Les médecins et les philosophes disent, au sujet de l'allaitement, que par le lait l'enfant hérite le plus ordinairement du naturel et des mœurs de la mère. Voyez Romulus et Rémus; allaités par une louve, ils en ont eu le caractère sauvage et brutal. Pourquoi Néron aimait-il tant à boire? parce que sa nourrice, disent ses historiens, était elle-même avide de boisson. Pourquoi Caligula devint-il féroce et sanguinaire? la cause en est encore attribuée à une nourrice qui arrosait de sang humain ses mamelles et les lui présentait ainsi.

O douce Vierge! ô Mère immaculée! qu'elles furent plus suaves et plus douces, vos chastes mamelles qui ont allaité le Roi des cieux et le Souverain de toutes choses! Rien d'austère, point de fiel, point d'amertume; votre Cœur tout entier ne respirait que le parfait amour, la souveraine clémence et la bénignité. Est-il donc étonnant que votre doux Jésus ait eu de vous en héritage un cœur si aimable, si bon, si gracieux et si pacifique? Quelle plus grande sympathie fut jamais ou pourrait être que celle qui existait entre le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie? S'il est vrai, comme le disent les jurisconsultes, que les enfants ordinairement tiennent de la mère, le doux Jésus pouvait-il ne pas tenir entièrement de vous puisque vous lui fûtes à la fois Mère et Père? Il y eut donc entre vous deux même complexion, même cœur, identité de nature. C'est ce qu'exprime saint Pierre Damien[1] : « Dieu est dans une seule créature par identité, c'est en Marie sa Mère; il est un avec elle. Ici que toute créature se taise et tremble, et qu'elle ose à peine regarder l'immensité d'une telle dignité : Dieu habite dans la Vierge, avec laquelle il a identité de nature. »

Vous tirerez facilement la conséquence, prudent lecteur, de

[1] In Serm. 2 de Nativit.

ce que l'épouse compare le doux Jésus à un bouquet de myrrhe et à une grappe de raisin de cypre. Bouquet de myrrhe, Jésus le fut, dit Richard de saint Laurent, dans la loi ancienne, lorsque, étant Dieu, il se précipitait avec les impies et les scélérats vers le supplice; mais sous la loi de grâce où il est Dieu et homme, Jésus-Christ, devenu grappe mûre, douce et agréable, dans le sein virginal et sur les bras de sa divine Mère, est miséricordieux, compatissant envers les malheureux mortels, quand il invite avec bonté et amour à son saint Cœur tant les justes que les pécheurs : « Venez à moi tous. » O très-sainte Vierge, combien vous doit tout l'univers, puisque non-seulement, comme parle saint Thomas de Villeneuve, « vous nous avez donné celui qui est Dieu et homme en l'attirant du ciel par votre beauté et vos charmes, » mais encore vous l'avez rendu doux et propice aux pécheurs d'une manière admirable. « Quand je vous considère, dit saint Bernard, je ne vois en vous que miséricorde, car vous êtes devenue Mère de Dieu pour les malheureux, vous avez enfanté la miséricorde, et l'office de la miséricorde vous a été confié. O douce consolation! qui ne mettra toute son espérance dans le saint Cœur de Marie? Combien auraient péri et brûleraient dans les feux éternels, s'ils n'en avaient été préservés par la très-puissante intercession de cette douce Vierge Mère de Dieu!

6. Que d'autres louent et exaltent jusqu'aux cieux le Cœur plein de mansuétude de la reine Esther. Aman voyant le châtiment que le roi irrité préparait contre lui, accourt à elle avec respect, se jette tremblant à ses pieds et la conjure humblement d'apaiser la colère du roi et d'en éloigner de lui les terribles effets. Mais le misérable n'obtint rien, car la piété de la reine n'allait pas jusqu'à se vaincre elle-même et à intercéder pour ce cruel ennemi. O mortels! élevez-vous à un nouvel espoir de salut; plus grande est la miséricorde, plus grand l'amour du Cœur virginal de Marie, puisqu'elle ne repousse pas ses plus grands ennemis. « O notre Souveraine, vous êtes vraiment, dit saint Bonaventure, la Reine de la miséricorde, parce qu'il n'est pas sur la terre un pécheur si désespéré et si

misérable qu'il n'obtienne par vous une miséricorde qui le sauve s'il se range sous votre empire. » Qui donc désespérerait de son salut? Certes, ce ne sera pas moi.

Cette clémence du doux Cœur de la pieuse Vierge, autrefois l'échanson l'éprouvait en figure à la cour du roi Pharaon, lorsque délivré d'une mort imminente, il fut rétabli dans sa charge et recouvra son ancienne prospérité. Il l'éprouva, dis-je, en figure, dans cette belle vigne qu'il vit en songe : « Je voyais devant moi une vigne, ayant trois branches, produire des bourgeons, puis des fleurs, puis les fruits qui mûrissaient ; je tenais dans ma main la coupe de Pharaon ; je cueillis les raisins, et en exprimant le jus dans la coupe, je présentai le breuvage au roi. » Par cette gracieuse vigne saint Isichius entend la Bienheureuse Vierge Marie Mère de Dieu, qui de son Cœur fécond et très-pur a produit le doux fruit, la vraie grappe de cypre, c'est-à-dire Jésus-Christ, qui foulé au pressoir de la croix a donné, pour sauver le monde, jusqu'à la dernière goutte de son sang. Elle-même la sainte Mère de Dieu ne dit-elle pas : « *J'ai poussé des fleurs d'une agréable odeur comme la vigne?* » A quoi Corneille ajoute : « La Mère de Dieu est une vigne qui a produit un raisin précieux, Jésus-Christ. Foulé au pressoir de la croix, il a donné le vin de son sang qui enivre tous les fidèles. »

7. Les saints docteurs ont cherché à connaître quelle était cette petite pierre brûlante qu'un jour Isaie vit un Ange enlever avec une pincette d'or de dessus l'autel où l'on offrait à Dieu les plus précieux et les plus suaves parfums, en toucher les lèvres du prophète et lui remettre toutes ses iniquités. Les saints Pères répondent communément : Ce caillou que l'Ange tire de l'autel avec une pincette d'or par respect, et en purifie les lèvres et le cœur du prophète, est l'escarboucle, ardente, luisante comme un charbon embrasé, et la plus précieuse de toutes les pierreries. Mais écoutons Corneille, suivant lequel c'est le Verbe incarné : « Cette pierre qui nous embrase est Jésus-Christ ; car de même que le feu est uni au charbon, et le charbon au feu ; de même l'humanité est unie au Verbe, en

sorte que le Verbe incarné est comme un charbon de feu. Par la tenaille d'or, saint Anastase entend la sainte Mère de Dieu tenant Jésus-Christ. On ne peut toucher et tenir un charbon embrasé sans que la main en souffre. C'est ainsi que Dieu, dont il est dit dans le Deutéronome, *le Seigneur ton Dieu est un feu consumant*, n'a pu être tenu et apaisé par aucune créature si ce n'est par sa sainte Mère : « *Je le tiens, je ne le quitterai pas;* » paroles sur lesquelles Richard de Saint-Laurent fait cette réflexion : « Je le tiens pour l'empêcher de frapper les pécheurs ; je ne le quitterai pas, mais par l'instance continuelle de mes prières je retiendrai sa colère. » Et saint Antonin, archevêque de Florence : « Dans l'ancien Testament Dieu était comme un lion rugissant ; c'était le Dieu des vengeances punissant les pécheurs d'une manière terrible ; la sainte Ecriture nous l'apprend. En entrant amoureusement dans le sein de la Vierge, il est devenu le Dieu bon, doux et clément. »

Pour terminer cette considération, rappelons-nous Abiathar, ce prêtre digne de mort pour s'être révolté contre son roi légitime, mais épargné par Salomon, parce qu'il avait porté l'Arche du Seigneur devant David son père : « Le roi dit au grand-prêtre Abiathar : « Retirez-vous dans votre terre à Anathoth ; vous méritez la mort, il est vrai ; mais je ne vous ferai pas mourir parce que vous avez porté l'Arche du Seigneur. » O pieuse Vierge et Mère, vous êtes l'Arche vivante du Seigneur dans laquelle reposa paisiblement pendant neuf mois Jésus-Christ Dieu et homme : « Combien de gens, s'écrie le docte Novarin, auraient été précipités dans les gouffres de l'enfer, s'ils n'eussent porté cette Arche dans leur cœur. » Chrétiens, je m'adresse à vous tous sans exception, mais surtout à ceux qui ont offensé Dieu gravement, et c'est pour vous dire : Allez à Marie, votre sainte Mère, pour qu'elle apaise le Dieu irrité et vous réconcilie avec lui, car il est inouï que cette très-douce Mère de Dieu ait jamais abandonné son dévoué serviteur. « Il n'est pas sur la terre, dit le Séraphique docteur, de pécheur si désespéré qu'il ne puisse obtenir de vous une miséricorde qui le sauve, s'il se soumet à votre empire. »

CONSIDÉRATION XIV.

Charité de la Mère d'amour et de douleur lorsque, ayant conçu Dieu, elle visita sa parente Elisabeth.

BLANDA SE PACE SALUTANT.

Marie, se levant en ces jours-là, s'en alla en grande hâte au pays des montagnes, dans une ville de Juda. (Luc. 1. 39.)

1. Abraham, l'honneur et le plus grand des patriarches, voyant de loin venir à lui trois Anges vêtus comme des pélerins, se leva aussitôt de sa tente où il se reposait, selon son habitude, vers le midi, après son repas, et il courut au-devant d'eux et se prosterna jusqu'à terre [1].

Remarquons la grande charité et l'empressement d'Abraham à donner l'hospitalité aux étrangers, et quelle en fut la récompense. Il ne veut excepter personne, et, en tendant les bras à tous, il mérite de recevoir non des hommes mais des Anges dans sa demeure. Et comme il les prend pour des envoyés de Dieu, il les adore, humblement prosterné en terre, et les invite à un frugal repas. Personne d'oisif en la maison du patriarche, mais tous rivalisaient de zèle avec lui pour traiter dignement de tels hôtes. Aussi Origène dit-il ces paroles qui reviennent à notre sujet : « Abraham court, sa femme se hâte, son serviteur s'empresse; point de paresseux dans la demeure du Sage [2]. »

De la demeure d'Abraham, transportons nous dans la maison de Zacharie. Ayant accompli sa mission, et le Verbe

[1] Gen. 18. 2. — [2] Orig. hom. 40. in Gen.

de Dieu s'étant fait chair, l'Archange quitte la Vierge qui aussitôt prend la résolution d'aller rendre visite à sa cousine la B. Elisabeth. L'Ange lui avait fait comprendre que cette pieuse parente, prévenue des faveurs de Dieu dans son âge avancé était devenue mère. Elle quitte donc sa maison de Nazareth qui est maintenant à Lorette, « s'en va, en grande hâte, au pays des montagnes, en une ville de Juda, entre chez Zacharie et salue Elisabeth. »

Ame chrétienne, si vous eussiez vu cette Vierge sainte, la Souveraine du monde et la Reine du ciel, portant Dieu dans son sein sous la forme d'un petit enfant, et s'en allant en toute hâte par les rudes chemins des montagnes, pour visiter et saluer amicalement sainte Elisabeth, lui rendre tous les services possibles et délivrer du péché originel, par la présence du Verbe incarné, Jean renfermé dans le sein de sa mère; si vous l'eussiez vue, qu'auriez-vous dit dans votre étonnement et votre joie? Est-ce que, pour ainsi dire hors de vous-même, vous n'auriez pas poussé cette exclamation des Hébreux devant la manne du désert : *Manhu, quid est hoc?* Qu'est-ce donc? Cependant, comme autrefois chez Abraham, on prépare tout dans la maison de Zacharie pour recevoir, de la manière la plus digne qu'il soit possible, et la divine Mère et le Dieu qu'elle porte en son sein virginal. Personne ne demeure sans rien faire ; Elisabeth se précipite dans les bras de sa digne cousine : « D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Sauveur vienne à moi? » Zacharie s'empresse de son côté d'aller à sa rencontre jusqu'à la porte ; il se prosterne à terre, car quoique muet, il n'ignorait pas les divins mystères.

Nous, cependant, érigeons pour emblème à ces deux saintes mères qui se saluent réciproquement, s'embrassent et se donnent toutes les marques de la plus étroite amitié, deux palmiers à côté l'un de l'autre, inclinant leur cime, se saluant et s'embrassant pour ainsi dire, avec cette devise :

Ils se saluent en se souhaitant une douce paix.

La B. Vierge et Mère de Dieu est comparée à un arbre de cette espèce par le divin Époux au livre des Cantiques : « Votre taille est semblable au palmier, » expression par laquelle est figurée l'élévation de son âme surtout dans l'adversité et la passion de Jésus-Christ. Quant à sainte Elisabeth, elle peut-être aussi comparée au palmier auquel on donne pour devise : « Plus il est vieux, plus il rapporte, » ce qui se vérifie en elle. Mais continuons nos réflexions.

2. Parmi tous les prodiges de la divine puissance, le moindre n'est pas le passage du Jourdain à pied sec par les Israélites, où l'on vit les eaux de ce fleuve d'un côté s'élever comme une montagne en arrêtant leur cours, et de l'autre s'écouler dans la mer Morte. Pendant que tout le peuple passait avec les troupeaux et les bagages, l'Arche était arrêtée au milieu du Jourdain ; « et quand tous furent passés, l'Arche du Seigneur passa aussi. » Le savant Tostat d'Avila rapporte, à ce sujet, d'après la tradition des Hébreux, que l'Arche vola hors du Jourdain plutôt qu'elle ne passa : « L'Arche s'éleva en l'air et vola sur le Jourdain [1]. »

De la figure passons à ce qu'elle signifie. L'Arche du Seigneur est, dans l'esprit des saints Pères, la Bienheureuse Vierge, « Arche, dit saint Chrysippe, qui reçut le trésor de toute sainteté [2]. » L'Arche de l'ancien Testament était toute revêtue de l'or le plus pur ; on y conservait une urne d'or contenant la manne, et la baguette d'Aaron qui avait fleuri. L'or représente la charité de la très-sainte Mère envers Dieu et le prochain ; la baguette d'Aaron toujours fleurie, sa perpétuelle virginité ; et la manne, Jésus son très-doux Fils qu'elle porta dans son sein et qui a dit en parlant de lui-même : « Je suis le pain vivant descendu du ciel. » Cette Arche mystique et animée, vraie Arche de sanctification, ayant appris de l'Archange que, par une faveur singulière de Dieu, sa bienheureuse cousine Elisabeth avait conçu un fils dans sa vieillesse, se lève du doux repos de la contemplation, et se hâte d'aller, ou plutôt vole

[1] Abulens. in Jos. 4. 11. — [2] Orat. de Virg.

au pays des montagnes pour la féliciter de ce bienfait de Dieu et lui rendre service dans son âge avancé et dans son état de grossesse. « La Bienheureuse Vierge, dit Sylveria, blessée par la charité, ne put demeurer en repos et s'empêcher d'aller visiter sa cousine, de la secourir par sa présence, de lui communiquer de sa grâce et de sanctifier Jean par l'avénement du Verbe. Admirez ici, âme chrétienne, l'humilité et la charité de la divine Mère, et ce grand zèle qu'elle mit à vouloir secourir Jean-Baptiste par la présence du Verbe, afin qu'il fût délivré au plus tôt de la tache originelle et de la servitude du démon. Apprenez d'elle non-seulement à mépriser votre repos et vos commodités lorsqu'il s'agit du salut des âmes, mais encore à supporter les peines les plus dures, à surmonter toutes les difficultés pour en gagner une seule ; vous souvenant constamment que l'apôtre saint Jacques finit ainsi son épître canonique : « Il doit savoir que celui qui contribue à faire rentrer un pécheur dans la bonne voie sauvera son âme de la mort et couvrira une multitude de péchés [1]. »

3. L'Ecclésiastique dit que l'abeille est petite, comparée aux autres volatiles, mais que son fruit, le miel, tient le premier rang entre toutes les douceurs : *Brevis in volatilibus apis : et initium dulcoris habet fructus ejus*. Or, comme l'observent judicieusement Pline et d'autres avec lui, quand les vents soufflent avec violence, l'abeille a coutume de se munir d'un grain de sable pour se lester contre leur force en le tenant dans ses pattes, et parvenir en sûreté jusqu'à sa ruche malgré leur furie. Pour cette raison, quelqu'un a donné à l'abeille se précautionnant contre les vents la devise suivante : *Le poids lui donne des forces* : en voici même une seconde : *Poids qui ne fatigue pas*.

O bienheureuse Vierge et Mère de la belle dilection, vous êtes devenue semblable à cette abeille industrieuse, lorsque portant Jésus dans votre chaste sein, vous avez franchi les montagnes, ayant avec vous la petite pierre détachée de la

[1] 3 Jacob. 5. 20

montagne du ciel sans le secours d'aucune main, Jésus-Christ, la pierre angulaire annoncée clairement par le prophète Daniel : « Une pierre se détacha de la montagne et frappa la statue : puis elle devint elle-même une montagne et remplit toute la terre. » Or, en portant cette pierre mystique, la Vierge Mère n'en sentit pas le poids, elle y trouva même une plus grande force contre toutes les furies des tempêtes du monde et de l'enfer. Donc, la pesanteur lui donne des forces ; ou, si vous aimez mieux : le poids est sans fatigue. Saint Bernard vient confirmer cette vérité : « Je ne m'étonne pas qu'elle soit allée en grande hâte ; car, en le portant, elle était elle-même portée par celui qui soutient tout dans sa main et qui s'est élancé comme un géant pour parcourir sa carrière. » Et un peu après il ajoute : « Au commencement de la conception, alors que les autres femmes sont ordinairement plus incommodées, c'est alors que Marie franchit les montagnes avec plus de gaieté et de vitesse pour se rendre utile à Elisabeth ; elle monte aussi plus tard à Bethléem à l'approche de son enfantement, portant le précieux dépôt, le fardeau léger. » Recueillez de là pour vous, âme chrétienne, une pensée morale, savoir, que le joug de Jésus-Christ est doux et son fardeau délicieux, et qu'il est bon de servir Dieu. Oh ! si tous les mortels et particulièrement ceux qui reçoivent réellement chaque jour dans leurs cœurs le Dieu caché de la divine Eucharistie, savaient combien est doux le Seigneur et comment ils peuvent tout en celui qui les fortifie !

4. On rapporte encore de l'abeille, et l'expérience le prouve aussi, on rapporte qu'elle n'est point incommode pour les fleurs et les plantes, mais qu'après avoir butiné, elle revient joyeusement à sa ruche avec le suc suave et odorant qu'elle a récolté ; d'où la devise : *Elle visite et ne vicie pas.* Oh ! que nous pouvons bien en faire l'application à la très sainte Vierge visitant la maison de Zacharie et d'Elisabeth : Elle visite, elle ne nuit pas ! Que dis-je ? elle introduit dans cette demeure le progrès de toutes les vertus : à son arrivée, le précurseur de Jésus-Christ, purifié de la tache originelle, tressaille de joie ;

sa mère Elisabeth est remplie du Saint-Esprit; son père Zacharie recouvre la parole et reçoit le don de prophétie. Et pour vous faire connaître mieux encore la diligence de cette abeille ingénieuse, Corneille de la Pierre fait cette remarque : Le voyage fut de quatre jours; le troisième, elle visite dévotement le temple de Jérusalem, car il fallait trois journées pour s'y rendre de Nazareth, et de Jérusalem à Hébron la cité de David, un seul jour suffisait. Il pense donc, avec plusieurs auteurs cités par lui, que la Bienheureuse Vierge rendit les plus grandes actions de grâces dans le temple à la divine Majesté pour l'immense bienfait de l'incarnation, et qu'elle offrit le Fils de l'accroissement, et elle-même avec lui, en holocauste et en victime d'amour. O mon âme, quand deviendrez-vous donc aussi une vraie victime de l'amour divin ! Souvent vous vous offrez à Dieu en holocauste pour qu'il en agisse avec vous selon sa très-sainte volonté ; puis vient une petite tentation, et votre ferveur succombe, malheureuse et inconstante que vous êtes ! N'est-ce pas là ce qu'annonçait le prophète Isaie : « Les enfants sont venus au moment de l'enfantement, et les mères n'ont pas eu la force de les mettre au jour. » Allons, mon âme, prenons courage; chassons la crainte qui rend triste : Dieu est digne que nous le servions de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit et de toutes nos forces.

5. Je me rappelle ici cette précieuse litière que se fit faire le plus sage des rois, et qui était moins un simple siége qu'un vrai trône royal dans lequel on le promenait le jour par la ville pour que le peuple vît sa gloire et sa magnificence : « Le roi Salomon s'est fait une litière de bois du Liban. Il en a fait les colonnes d'argent, le dossier d'or, le siége de pourpre ; et il a orné le milieu d'affection pour les filles de Jérusalem [1]. » Autant de mots, autant de choses merveilleuses signifiées ; faites-y attention, prudent lecteur.

Cette litière, c'est la Bienheureuse Vierge, s'en allant au pays des montagnes, ayant Dieu dans ses chastes entrailles.

[1] Cant. 3. 10.

Oui, Marie fut une litière précieuse quand elle portait dans son sein pendant neuf mois le Dieu-Homme, Jésus-Christ qui est plus que Salomon. Le siége de ce roi était fait de bois du Liban qui est incorruptible. Liban, en hébreu, signifie la même chose que candeur : or, quoi de plus candide et de plus pur que la Mère de Dieu, elle que la splendeur éternelle a choisie, et dont le sang très-pur et exempt de toute corruption a formé par l'opération de l'Esprit Saint l'humanité de Jésus-Christ? Les colonnes de ce siége mystique sont ses deux bras plus précieux que l'argent, parce que ce sont les bras de la Vierge dans lesquels, tendre Mère, elle pressa le Fils de Dieu devenu son propre Fils. Le dossier est sa douce poitrine où l'enfant se pressant reposait sur son sein avec délices : « Oh ! vraiment, mon bien-aimé est un faisceau de myrrhe; il demeurera entre mes mamelles. » Le siége de pourpre désigne le martyre intérieur qui affligea et tortura toute sa vie le Cœur et l'âme de la Bienheureuse Vierge Mère de Dieu, car elle n'ignorait pas que son très-doux Enfant était venu au monde pour sauver son peuple par son sang précieux et la mort sur la croix. Voici comment l'abbé Rupert nous parle au nom de la Vierge : « Demeure douce, il est vrai, mais pleine de gémissements inénarrables ! Il se pressait extérieurement sur mon sein et se nourrissait du lait de mes mamelles ; mais intérieurement, sous mon sein, dans mon cœur qui connaissait les événements futurs, toujours m'apparaissait la mort dont il devait mourir. »

Enfin le Sage ajoute : « Il a orné le milieu d'affection pour les filles de Jérusalem. » Le texte hébreu présente ce sens : *Et, embrasé d'amour, il en occupe le milieu ;* c'est-à-dire, comme l'expliquent Corneille et d'autres, Jésus-Christ, tout amour et tout ardeur, occupe le milieu du Cœur de sa très-sainte Mère, il y est comme assis sur son trône royal et répand sa charité sur les filles de Jérusalem, les âmes pieuses qui recourent à sa sainte Mère dans leurs difficultés ; car, à cause de la dignité du Verbe de Dieu incarné, elle est élue médiatrice de Dieu et des hommes. C'est la belle pensée de saint Bernard :

« Elle est notre médiatrice par laquelle nous avons reçu votre miséricorde, ô mon Dieu. » O chrétien! qui n'estimera, n'honorera, n'aimera une telle Mère? Si autrefois soixante-dix des plus vaillants environnaient le lit où dormait l'Epoux pour le garantir des craintes de la nuit, combien de milliers d'Anges devaient se tenir aux côtés de Marie, pendant que sur son chaste sein, sur ce lit délicieux, reposait le Dieu-Homme, Jésus-Christ, le souverain Seigneur de toutes choses?

6. Après avoir considéré toutes ces choses, je ne m'étonne plus que Jean, le bien-aimé précurseur de Jésus-Christ, ait tressailli dans le sein maternel et se soit trouvé comblé de joie en présence de la Mère de Dieu et de son Fils. Lorsque l'on transportait l'Arche d'alliance de la maison d'Obédédom sur le mont Sion avec une pompe solennelle, David, en sa présence, dansa de toutes ses forces : « *Et David saltabat totis viribus ante Dominum.* » Saint Ambroise en donne la raison : c'est que David, éclairé des lumières d'en haut, prévoyait dans l'Arche d'alliance la très-sainte Vierge Marie qui devait sortir de sa postérité et de son sang, et qui seule était digne d'être la Mère de Jésus-Christ le Messie futur. « Le prophète David danse devant l'Arche; or, que dirons-nous de l'Arche, sinon qu'elle représentait la divine Marie? L'Arche recélait à l'intérieur les tables du Testament, et Marie portait l'héritier du Testament; l'Arche contenait intérieurement la loi, et Marie l'Evangile; l'Arche la voix de Dieu, et Marie le Verbe [1]. » Que si David agissait de la sorte au temps des ombres, qu'aurait-il fait, je vous le demande, s'il eût vu de ses yeux la très-sainte Vierge Marie, arche vivante portant Dieu dans son sein?

Oh! que saint Jean eut bien raison de se réjouir en la manière que le raconte saint Luc : « Et il arriva qu'Elisabeth ayant ouï la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en son sein, et Elisabeth fut remplie du Saint-Esprit. » Origène dit à ce sujet : « D'où vient qu'il tressaillit, non pas simplement, mais de joie? Ah! c'est qu'il avait senti que son maître était

[1] S. Ambr. Serm. 85 de Sanct.

venu pour sanctifier son serviteur avant de sortir du sein de sa Mère [1]. » Voyez, examinez combien fut efficace la salutation de Marie ainsi que sa prière. Oh ! combien justement il est dit dans l'Ecclésiastique : « Celui qui honore sa mère est comme un homme qui amasse un trésor ; » surtout quand il honore une Mère par laquelle tous les biens sont venus dans le monde, et le Fils de Dieu a daigné descendre du ciel au milieu de nous. Et l'angélique Thomas d'Aquin : « La Bienheureuse Vierge, en tant que Mère de Dieu, a une dignité infinie procédant du bien infini qui est Dieu ; et il ne peut y avoir rien de meilleur, comme il n'y a rien de meilleur que Dieu [2]. »

O douce Souveraine ! ô Mère de Dieu et de l'homme ! Mère du roi et de l'exilé ! Mère du juge et du pécheur ! qu'a de plus à faire votre pauvre serviteur que de s'humilier devant vous ? « Vous êtes le navire du marchand lui apportant son pain de bien loin. Le Syrien porte : « Comme le vaisseau du négociant apportant d'un lointain pays les marchandises. » Oui, vous êtes vraiment ce vaisseau lorsque, traversant les montagnes, vous nous avez apporté de loin le pain de vie qui restaure tout. Et si, à la présence de l'Arche d'alliance, la demeure d'Obédédom fut remplie de toute sorte de bénédictions : « *Et benedixit Dominus Obededom et omnem domum ejus ;* » si la maison de Putiphar fut également bénie à cause de la présence de Joseph, et celle de Laban en faveur de Jacob ; quel esprit peut imaginer les faveurs spéciales et les précieuses bénédictions accordées à la maison de Zacharie en la présence de Jésus-Christ, *se tenant* alors *derrière la muraille*, *regardant par les fenêtres, jetant sa vue au travers du grillage* [3], et, par la présence de la très-sainte Vierge Marie, y faisant son séjour plus de trois mois ? « Marie demeura avec Elisabeth, dit saint Bernard, jusqu'à la naissance de saint Jean, où elle put le presser sur son cœur, et, un premier obstacle étant levé, le mettre plus près du Sauveur. » Oh ! dites-nous, esprits célestes, quels furent

[1] Orig. in Luc. l. 41. — [2] S. Thom. Aq. 1 p. qu. 25. a. 6. ad 4. — [3] Cant. 2. 9.

alors vos sentiments? Zacharie put, à bon droit, dire avec le Sage : « Tous les biens me sont venus avec elle ; et j'ai reçu de ses mains des richesses innombrables. » O bénie entre toutes les femmes, qui avez trouvé grâce auprès de Dieu, obtenez à votre très-indigne serviteur la grâce divine, afin que je puisse servir mon Dieu de tout mon cœur et le louer avec vous dans l'éternité.

CONSIDÉRATION XV.

[La Vierge Douloureuse met au monde son Fils et le couche dans la crèche, parce qu'il n'y a pas de place pour lui dans l'hôtellerie.

PARIT IN ALIENO.

Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont pas reçu.
(Joan. 1. 11.)

1. Quand Abraham, le plus grand des patriarches, voulut choisir une épouse à son fils Isaac, il envoya en Mésopotamie Eliézer, son premier et fidèle serviteur; et celui-ci ayant rencontré la belle Rébecca, la fiança pour le fils de son maître, et, en gage de sa foi, il lui donna des arrhes précieuses, des pendants d'oreilles en or, et de riches bracelets : « Je lui ai mis ces pendants d'oreilles pour orner son visage, et j'ai attaché des bracelets à ses bras [1]. »

Le Dieu clément, voulant choisir une Epouse et une Mère à son Fils unique, ne délègue point sur la terre un Ange d'un rang inférieur, mais l'Archange Gabriel, l'un des premiers princes du ciel; et quand ce messager divin a trouvé, qu'entre toutes les créatures, seule la très-sainte Vierge Marie est digne d'être l'Épouse et la Mère d'un tel Fils et d'un tel Epoux, ayant obtenu son consentement, aussitôt il la fiance au Fils du Père éternel, et, pour arrhes et pour dot, il lui met de précieux pendants d'oreilles et attache de riches bracelets à ses bras. Mais quelles arrhes, direz-vous, quelle dot présenta-t-il à la Vierge pure ? O cieux, étonnez-vous ! Les croix, les tribulations,

[1] Gen. 24. 47. —

les fouets, les épines, les persécutions, les opprobres, et le glaive perpétuel de la douleur qui dès ce moment pénétra intimement le Cœur de la tendre Vierge Mère ; car en donnant son consentement à l'incarnation du Verbe, elle prit sur elle à l'instant même la passion et la croix de son très-doux Fils à porter jusqu'à la fin de sa vie. Plusieurs graves personnages [1] estiment que l'Archange prolongea le colloque de sa mission pendant neuf heures de temps durant lesquelles la Bienheureuse Vierge fut instruite par lui de la passion et mort de son divin Fils plus clairement qu'autrefois le prophète Daniel : « Et après soixante-dix semaines, le Christ sera mis à mort [2]. » C'est pourquoi Denis le Chartreux dit avec justesse : « Repassant en elle-même ce qu'elle avait entendu de l'archange Gabriel : *Il sauvera son peuple de ses péchés*, elle était dans une profonde douleur et ses entrailles maternelles étaient tout émues sur son Fils innocent, de sorte qu'elle semblait dire avec David : « O Jésus ! mon Fils Jésus ! qui me donnera de mourir pour vous [3]? » Son sein est donc appelé justement *monceau de blé environné d'épines ;* sur quoi saint Isidore a dit élégamment : *Il est appelé blé parce que le blé est moulu et broyé;* et qui fut broyé pour nos crimes, sinon le Seigneur Jésus, Fils de Marie, sur qui le Père a placé toutes nos iniquités?

La douleur du saint Cœur de Marie était encore augmentée de ce que Dieu permit qu'elle fût soupçonnée d'infidélité, et que saint Joseph son époux tombât dans une très-grande tristesse ne pouvant comprendre de qui et comment elle avait conçu : « Elle se trouva ayant conçu par l'opération du Saint-Esprit; or, comme Joseph était juste et ne voulait pas la traduire en jugement, il résolut de la renvoyer en secret. » La douce Vierge supporte patiemment cette affliction ; elle ne justifie pas son innocence, elle ne révèle point le mystère caché de l'incarnation du Verbe ; elle abandonne tout à la volonté de Dieu : lui-même, pense-t-elle, découvrira mon innocence à

[1] Cornel. in Luc. c. I. v. 38. — [2] Dan. 9. 26. — [3] Dionys. in hunc loc.

saint Joseph, si cela est nécessaire. C'est en effet ce qui eut lieu.

Comme le temps de son enfantement approchait, il arriva que la tendre Vierge, prête à mettre le Sauveur au monde et fatiguée du voyage, ne put trouver une place dans les hôtelleries. Ils frappent de porte en porte dans la ville de Bethléem, elle et son saint époux : partout refus, mépris, paroles dures et injurieuses. Enfin elle est forcée de se retirer, en plein hiver, dans une grotte obscure, réduit des animaux. Là, ni siége, ni table, ni lit, ni feu, ni rien de ce qui lui était nécessaire dans la situation. Et c'est là que, « quand tout reposait dans un profond silence et que la nuit était au milieu de sa course, votre Verbe tout-puissant, ô mon Dieu, est venu du ciel, de son trône royal [1]. » O âme chrétienne ! si vous eussiez vu dans ce moment la très-sainte Vierge, la digne Mère de Dieu, à genoux entre un bœuf et un âne, enfanter le Sauveur du monde, le Roi de tous les siècles, sans douleur, sans préjudice de son intégrité virginale ; alors, je vous le demande, qu'auriez-vous pensé ? qu'auriez-vous dit ? Ah ! ne vous seriez-vous pas écrié avec le bien-aimé disciple : *Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont pas reçu !* O race ingrate, race infidèle des Iduméens ! depuis des siècles, ils fatiguaient le ciel de leurs vœux et de leurs prières, le conjurant d'envoyer le Sauveur sur la terre pour le salut d'Israël. Et maintenant qu'il vient *dans sa propriété, les siens ne le reçoivent pas*. En conséquence nous représentons une poule pour emblème ; c'est, suivant saint Thomas de Villeneuve, le type de la Bienheureuse Vierge à son enfantement dans l'étable de Bethléem ; et nous avons mis l'épigraphe :

Elle produit son fruit dans un lieu étranger.

2. Voyez ici, âme chrétienne, et considérez l'étrange pauvreté de votre précieux Rédempteur et de la Vierge sa Mère,

[1] Sap. 18. 14.

leur humilité, leur mépris des honneurs et de toutes les choses temporelles. Celui qui renferme le monde dans le creux de sa main est renfermé dans l'espace étroit d'une pauvre crèche. Celui *qui, sur trois doigts, soutient la masse du globe*, est maintenant porté et réchauffé entre les bras d'une Vierge. Celui *qui donne la nourriture à toute chair*, est maintenant nourri de quelques gouttes de lait d'une Mère. Celui qu'entoure une troupe innombrable d'Anges, est maintenant couché dans la demeure des animaux, dans une vile étable. Celui qui tient sous sa puissance toutes les contrées de la terre, en venant au monde n'a pas trouvé de place dans une hôtellerie. O bon Jésus! est-ce que le passereau ne trouve pas un toit? et la tourterelle un nid pour y déposer ses petits? Mais vous, vous ne trouvez pas où reposer votre tête. Vous naissez entre des animaux, et vous expirez sur la croix entre des voleurs. O Bénoni, Fils de la douleur! Rachel mit au monde son Bénoni à Chanaan près de Bethléem ; ce qui fait dire à Corneille de la Pierre : « La Bienheureuse Vierge met au monde Jésus-Christ, à Bethléem, comme Rachel son Benjamin. Bethléem signifie maison de pain; Jésus-Christ est le pain et les délices des hommes et des Anges. La B. Vierge enfante, dans la pauvreté et la plus grande bassesse, Jésus-Christ son Bénoni, c'est-à-dire l'homme de douleurs que le Père a fait ensuite son Benjamin, le fils de sa tendresse.

Autrefois, la belle Rachel cacha les dieux d'or de son père Laban sous le foin et la paille d'une étable : « Elle cacha à la hâte les idoles sous la litière d'un chameau. » La Bienheureuse Vierge, loin de cacher non pas des dieux d'or, mais le vrai Dieu et homme Jésus-Christ, maintenant petit enfant couché dans une pauvre étable sur le foin et la paille entre des animaux, elle le présente à tous pour le faire aimer, honorer et adorer. O douce Souveraine! il n'y avait donc pas d'autre lieu plus convenable pour y déposer le trésor du monde? Ecoutez, ô mon âme, et pesez la réponse de saint Thomas de Villeneuve : « Les forces ne manquaient pas à la Vierge pour soutenir l'enfant; et elle ne l'aurait pas déposé dans un tel lieu,

s'il n'y avait pas eu un grand mystère sous la crèche : une leçon profonde nous y est donnée, et la crèche est une chaire d'où la sagesse de Dieu parle à tous les mortels. Dans l'étable le Maître lit. » Et que lit-il? qu'enseigne-t-il? « *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* » Ce qu'il a enseigné plus tard en paroles, aussitôt né il le démontre en actions, méprisant les plaisirs du siècle, les délices du corps, les honneurs des mondains. O riches! ô voluptueux! ô délicats et efféminés! ô lâches esclaves du ventre et de la volupté, qui dormez dans des lits d'ivoire et vous livrez à vos passions lascives, écoutez ce nouveau prédicateur parlant de la chaire de la crèche. Que tous les prophètes se taisent parce que la parole est au Verbe enfant : « Si vous ne devenez comme un petit enfant, vous n'entrerez pas au royaume des cieux. » Grande leçon ; mais qui la considère?

3. Le bien-aimé disciple du Seigneur eut un jour une merveilleuse et étonnante vision. Il vit dans les airs une femme revêtue du soleil, couronnée d'étoiles et ayant la lune sous ses pieds; et elle mit au monde son fils en faisant entendre des cris et éprouvant de grandes douleurs : « Et ayant un enfant dans son sein, elle criait en enfantant, et était torturée pour lui donner le jour. Et le dragon se présenta devant la femme qui allait enfanter, pour dévorer son fils après l'enfantement. Et elle enfanta un enfant mâle qui devait gouverner toutes les nations avec une verge de fer [1]. »

Cette femme, on le sait, est la sainte Mère de Dieu. Un docteur de l'Eglise, dévoué serviteur de Marie, le doux saint Bernard, le démontre clairement en expliquant les paroles de l'Apocalypse, *un grand signe apparut dans le ciel.* Mais, que la Bienheureuse Vierge ait enfanté avec cris et souffrances, c'est ce que je ne peux comprendre. Car elle portait Jésus sans incommodité et le mit au monde sans douleurs, et même avec une joie inénarrable. Sainte Brigitte nous l'apprend : « Ayant les mains et les yeux élevés vers le ciel, la Vierge se tenait

[1] Apoc. 12. 2.

comme suspendue en extase, enivrée d'une divine douceur ; et dans cette contemplation elle mit son Fils au monde en un moment, en un clin d'œil [1]. » Pourquoi donc saint Jean nous raconte en son Apocalypse, que la B. Vierge a mis au monde avec des gémissements, comme les femmes ordinaires, et avec des souffrances, son enfant mâle que le dragon Hérode, selon Barradius, voulut dévorer, ce qui fit fuir la femme dans la solitude, c'est-à-dire en Egypte avec son Fils [2] ?

Suivant Corneille de la Pierre, la très-sainte Mère de Dieu n'était point tourmentée par les douleurs de l'enfantement, mais par le grand désir d'enfanter et de voir Jésus-Christ le Sauveur du monde, car elle souhaitait ardemment le salut de tous les hommes qui devait être consommé par la passion et les mérites de son Fils. L'Ange en effet lui avait dit, ainsi qu'à saint Joseph : *Il sauvera son peuple de ses péchés*. Elle était encore tourmentée des fatigues du voyage, de la privation de nourriture et de son extrême pauvreté qui était telle qu'il n'y eut pas de place pour elle dans les hôtelleries et qu'elle fut obligée de se retirer, en plein hiver, dans une pauvre étable et d'y enfanter le Seigneur de l'univers. Comprenez donc par là, âme chrétienne, que toute la joie de la sainte Mère de Dieu en ce monde fut mêlée d'un martyre intérieur dans son Cœur. O pieuse Souveraine ! qu'arrivera-t-il encore de vous et de votre Fils?

Maintenant cet enfant chéri est pour vous *la fleur des champs*, mais dans la passion il vous deviendra *un faisceau de myrrhe*. Vous le vénérez maintenant et lui prodiguez mille baisers ; mais dans la passion il sera livré entre les mains des pécheurs par le baiser perfide de Judas. Maintenant vous l'enveloppez de pauvres langes ; mais dans la passion il sera dépouillé de tous ses vêtements. Maintenant vous le nourrissez de votre lait virginal ; mais dans sa passion il sera abreuvé de fiel et de vinaigre. Maintenant vous le couchez dans une crèche ; mais enfin il sera suspendu à un gibet. Maintenant

[1] S. Birg. lib. 5 Revel. c. 21. — [2] Barrad. lib. 11. c. 12. —

il sommeille et repose en paix entre deux animaux ; mais, mourant en croix, il s'endormira comme sur son lit de fleurs entre deux larrons. Maintenant, à sa naissance, il ne trouve pas de place dans une hôtellerie ; à sa mort, il n'aura qu'un sépulcre étranger. Maintenant, vous le liez avec soin de bandelettes dans son berceau ; près de mourir, on l'attachera avec des cordes, des chaînes et des clous de fer. Maintenant, enfant, il vagit dans une crèche étroite ; mourant, il s'offrira comme victime à son Père avec de grands cris et des larmes. Maintenant, les bergers viennent à la hâte pour l'honorer ; dans la passion tous ses disciples l'abandonnant prendront la fuite. Maintenant il est adoré humblement comme Dieu par les trois Rois-Mages ; dans sa passion, il sera condamné à mort par trois juges iniques. Maintenant, il est loué par les Anges : *Gloire à Dieu dans les splendeurs des cieux!* mais, dans la passion, il sera rassasié de malédictions, d'opprobres, de moqueries, par toutes les classes de la société. O pieuse Vierge ! ô Mère d'amour et de douleur ! si telle est aujourd'hui l'entrée de votre Fils au monde, quelle sera la fin de sa vie ? si tel est l'exorde, quel sera l'épilogue ? Recueillez, ô mon âme, le fruit de toutes ces choses, et apprenez la patience dans l'adversité, le mépris de ce monde impur, l'abnégation de vous-même, et surtout la mortification de votre chair rebelle, puisque toute la vie de Jésus-Christ et de Marie fut pour ainsi dire un martyre et une croix continuels. Votre vie à vous, quelle est-elle ?

4. Les saintes Ecritures racontent de Rébecca que pour obtenir à Jacob, son Fils bien-aimé, la dernière bénédiction de son père mourant, elle le revêtit de vêtements très-propres et parfumés, les meilleurs qu'il y eut à la maison, et qu'elle mit à la partie nue de son cou et autour de ses mains des peaux de chevreaux [1]. Voilà encore un type admirable de la divine Vierge Mère revêtant son très-cher Fils Jésus d'habits propres et parfumés, c'est-à-dire lui donnant le vêtement de sa chair

[1] Gen. 27. 16.

virginale, et couvrant le glabre de son cou et ses mains nues avec des peaux de chevreaux. Corneille de la Pierre [1] dit admirablement après saint Augustin : « Allégoriquement, Jacob est Jésus-Christ qui se couvre de peaux de chevreaux, c'est-à-dire prend sur lui nos péchés pour les expier ; » car le Verbe s'est fait chair pour délivrer son peuple de ses péchés. Jésus-Christ, dit saint Augustin, est descendu dans le sein de la Vierge pour y prendre les membres qu'il devait livrer à la croix [2]. O prodige d'une immense charité !

5. Achab, roi d'Israël, s'en allant en guerre, changea son vêtement royal pour n'être pas reconnu de l'ennemi. O mon Jésus ! ô mon Rédempteur ! ce roi d'Israël, c'est vous le Seigneur de tous les Seigneurs, qui, venant sur la terre pour combattre le démon, le monde, la chair, le péché et l'enfer, hélas ! par une guerre sanglante, avez changé votre vêtement et pris, de la Vierge, la chair mortelle et infirme, comme un sac qui devait être percé de mille déchirures : « Il s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'un esclave et devenant semblable aux hommes, et il a paru comme un homme en tout son extérieur [3]. »

Pour empêcher les autres de périr dans la mer au milieu de la tempête, le prophète Jonas choisit lui-même la mort : « Prenez-moi et me jetez dans les flots, et la mer s'apaisera. » Ah ! très-doux Jésus ! Jonas, c'est vous à peine né de la Vierge, vous jetant de votre plein gré dans les flots de vos douleurs et de vos travaux pour empêcher les mortels de périr. « Le sein de Marie, dit saint Maxime, a déposé Jésus-Christ au milieu des tempêtes du monde. »

Moïse, petit enfant exposé sur le Nil dans une corbeille de joncs et livré au caprice de la fortune, est conservé par Marie sa sœur, qui, se tenant près de là, le ramène sur le rivage du fleuve et en prend soin. « La fille du Pharaon lui ayant adressé la parole, lui dit : Prenez cet enfant et nourrissez-le-moi ; je vous donnerai votre récompense. » O très-doux Jésus !

[1] In Gen. 27. 16. — [2] S. Aug. serm. 10 de Nativ. Dom. — [3] Philipp. 2. 7.

exposé dans la crèche pour le salut des hommes, vous étiez Moïse que rejette l'orgueilleuse synagogue ; mais la gentilité et l'Eglise vous accueillent ; votre très-sainte Mère surtout vous reçoit avec joie, vous défend, vous nourrit, vous élève, vraie servante et vraie Mère dont les bras ont porté, emmaillotté le Monarque de l'univers, et lui ont rendu d'autres services sans le secours d'aucune servante.

6. Lorsque David prévoyait en esprit la miraculeuse Nativité de Jésus-Christ, et contemplait le Verbe qui devait être un jour, c'est-à-dire mille ans après lui, couché dans une crèche entre deux animaux, il n'eut pas horreur de comparer le Seigneur du ciel et de la terre à un animal : « Je suis devant vous comme un animal, et je suis toujours avec vous. » O aimable Jésus ! en vérité, pour nous vous êtes devenu comme un animal dans l'étable ; « parce que l'homme étant dans un grand honneur, il ne l'a pas compris ; il s'est assimilé aux bêtes stupides et leur est devenu semblable. » Oui, l'orgueilleux est devenu semblable au paon, l'avare à un chien dévorant, le luxurieux au bouc, l'envieux au serpent, le colère au lion, le gourmand au pourceau, le paresseux à l'âne. Et pour changer ces animaux en hommes et les délivrer de l'esclavage du démon, il a daigné devenir comme un animal en prenant sur lui seul les iniquités de tous pour les expier et les effacer sur la croix. Adam ! Adam ! où es-tu ? que crains-tu ? — « J'ai entendu votre voix dans le paradis, et je me suis caché. » — Eh bien, Celui qui te disait après ta faute avec un reproche amer : « Voici qu'Adam est devenu comme l'un de nous, » Celui-là même, le voilà devenu semblable à toi, afin de te délivrer de la mort éternelle, toi et ta postérité, par ses souffrances et par sa mort. O prodige d'amour ! Et que lui rendons-nous pour ce bienfait, enfants d'Adam ?

CONSIDÉRATION XVI.

Comment se conduisit la B. Vierge et Mère Douloureuse à la circoncision de son très-doux Fils.

UT MERO GAUDEAS.

Les huit jours pour circoncire l'enfant étant accomplis, il fut nommé Jésus. (Luc. 2. 21.)

1. Pourquoi donc, ô Bienheureuse Vierge, vraie Mère d'amour et de douleur, pourquoi présentez-vous votre très-innocent Fils à la circoncision? Le législateur est-il donc soumis lui-même à ses propres lois? Est-ce que l'enfant n'est pas autant que sa mère ? Et si vous, ô Souveraine de tout l'univers, avez été exemptée de toute tache du péché originel et actuel, à plus forte raison votre Fils, la source de toute sainteté, et le saint des saints. Pourquoi donc circoncire et marquer du stigmate de pécheur celui qui n'a pas commis de péché et ne peut en commettre? O cruel, ô barbare, ô impitoyable couteau ! Comment as-tu osé blesser ce très-innocent agneau ? Quel est ton droit sur le Fils de la Vierge et de Dieu ?

Remarquez ceci, âme chrétienne. Jésus-Christ le très-miséricordieux Réparateur de l'univers, n'était nullement obligé, il est vrai, à se soumettre au commandement de la circoncision ; et cependant il a voulu être présenté à cette cérémonie douloureuse par sa très-sainte Mère et son père nourricier. Pourquoi? « Premièrement, dit le docteur Angélique, pour montrer la vérité de son corps de chair contre le Manichéen qui prétend qu'il a eu un corps fantastique. Secondement, pour approuver la circoncision que Dieu avait établie autrefois.

Troisièmement, pour montrer qu'il était de la race d'Abraham qui avait reçu le précepte de la circoncision en signe de la foi qu'il avait eu lui et en sa venue. Quatrièmement, pour ôter aux Juifs toute excuse de ne pas le recevoir, s'il était incirconcis. Cinquièmement, pour nous recommander par son exemple la vertu d'obéissance, ayant été circoncis le huitième jour comme il était ordonné dans la loi. Sixièmement, pour ne pas refuser le remède par lequel la chair de péché avait coutume d'être purifiée, puisqu'il était venu dans la ressemblance de la chair de péché. Septièmement, afin que, supportant le fardeau de la loi, il en délivrât les autres selon les paroles de l'Apôtre aux Galates : « Dieu a envoyé son Fils assujetti à la loi pour racheter ceux qui étaient sous la loi [1]. » Tirin ajoute une autre raison, c'est que le Fils de Dieu et de Marie a voulu être circoncis pour tromper le démon; comme autrefois Jacob, — admirable figure de Jésus-Christ revêtant la forme d'esclave et de pécheur, — trompa tout le monde en prenant les habits d'Esaü. Enfin il voulut être circoncis pour donner au monde et à son Eglise le gage de la prochaine Rédemption qui devait avoir lieu par l'effusion de tout son sang sur la croix. En conséquence, l'emblème sera une vigne qu'un Génie taille avec une serpette jusqu'à ce qu'elle pleure ; et l'épigraphe : *Il blesse et remédie;* ou plutôt :

Pour vous donner un vin pur.

Jésus-Christ est la vigne; lui-même nous le dit en saint Jean : *Je suis la vraie vigne.* Or, la vigne, observe saint Bernard [2], ne se sème pas, mais on la plante dans une terre bien cultivée. Ainsi fut planté Jésus-Christ dans une terre vierge. Autour de la vigne on creuse, on remue le terrain, puis on l'attache à un soutien, et on la taille au printemps jusqu'aux larmes, pour qu'elle produise les fruits désirés, d'où la devise : plus fertile dans les pleurs. Ainsi fut traité Jésus-Christ dans

[1] S. Thom. 3. p. q. 37. — [2] S. Bern. in Tract. de passione.

sa passion : *Ils ont percé mes pieds et mes mains ;* il fut attaché au bois de la croix avec des clous de fer ; et déjà dès le huitième jour après sa naissance, en présence de sa Mère, il est circoncis avec un couteau de pierre, jusqu'aux larmes, jusqu'au sang, afin que vous, mon âme, vous ayez son vin pur : *ut mero illius gaudeas ;* c'est-à-dire, pour que vous ayez pur le fruit de ses larmes et de son sang dont une seule goutte pouvait suffire à racheter le monde entier.

2. On raconte de saint Canut, roi de Danemark et glorieux martyr, un fait digne d'une éternelle mémoire. Il dépose son diadème au pied du crucifix, lui fait son humble soumission comme au Roi des rois, au Seigneur des seigneurs, et prévoyant que le peuple ameuté va lui donner la mort pour avoir soutenu la justice, il se réfugie, comme au lieu du combat d'Othonias, dans l'Eglise de saint Alban martyr, se fait administrer les sacrements, recommande sa dernière heure à Dieu, et prie à genoux devant l'autel pour ses ennemis pendant qu'on le perce de traits et d'un coup de lance. Aussitôt Dieu prend soin d'illustrer la sainteté du glorieux roi martyr par un double miracle. En effet, à l'instant, dans ce lieu jaillit une fontaine empourprée de sang ; et de plus, comme l'on emportait son corps par l'ordre de la reine, et que les porteurs se reposaient avec le saint fardeau sur la place publique, il jaillit une autre fontaine d'eau, et l'une et l'autre avaient la vertu de guérir les maladies.

O mon âme, à la circoncision de Notre Seigneur Jésus-Christ, une double fontaine de sang et d'eau n'a-t-elle pas commencé de jaillir sur le monde ? Le tranchant du couteau ouvrit une fontaine de sang quand il entama la chair innocente de ce divin enfant. La douleur de cette opération devait être bien cruelle puisque souvent d'autres enfants en mouraient. Or, elle dut être plus vive encore pour Jésus-Christ à cause de la tendresse de l'âge, de la délicatesse du tempérament et de la parfaite connaissance dont il était doué. Eh bien, il reçut patiemment ce stigmate du pécheur et de l'esclave pour effacer, dès l'âge le plus tendre, les souillures de vos fautes. O bon

Jésus ! que vous avez commencé de bonne heure à souffrir et à faire pénitence pour mes péchés ! Isaïe vous a bien donné votre vrai nom, quand, parlant de votre naissance de la Vierge prophétesse, il a dit : « Appelez-le : Hâtez-vous d'enlever les dépouilles, dépêchez-vous de prendre le butin [1]. » Expliquant ces paroles, Baéza s'exprime ainsi : Isaïe connaissait très-bien l'empressement de Jésus-Christ naissant, lorsqu'il le nomme, *Hâtez-vous, empressez vous;* en effet, il eut grande hâte de nous racheter par son sang. C'était l'objet de ses désirs, et son précieux sang se pressait dans ses veines pour être répandu au plus tôt. Cette fontaine de son sang divin fut petite d'abord, mais elle devint immense quand du haut de la croix coulaient de tous ses membres des fleuves de sang. « *La petite source devint un fleuve.* » O doux agneau, dès lors blanc et vermeil, *vous êtes vraiment pour moi un époux de sang.*

Que pensiez-vous alors, ô pieuse Vierge ! en contemplant de vos yeux fondant en larmes cette première opération sanglante? Quand l'instrument blessait la chair de votre divin Fils, n'avez-vous pas eu en même temps votre saint Cœur déchiré par le glaive aigu de la douleur avant la prédiction de Siméon? « En ce jour, ce sont les paroles du docteur Séraphique, le Seigneur Jésus commença à répandre son précieux sang pour nous; en ce jour il pleura abondamment; mais, pendant qu'il pleurait, croyez-vous que sa Mère ait pu contenir ses larmes? Elle pleura donc aussi [2]. » Voilà les deux fontaines de sang et d'eau. Que notre cœur est insensible et vraiment plus dur que la pierre ! Le rocher de Cadès, deux fois frappé par la baguette de Moïse, laissa couler une source : « Il frappa la pierre, et les eaux coulèrent. » De tous côtés, partout et sans cesse nous somme pressés et frappés par le malheur, et nous demeurons immobiles? Enumérez les larmes que vous avez versées sur vos péchés contre Dieu le souverain bien; en trouverez-vous quelques-unes?

[1] Isa. 8. 3. — [2] S. Bonav. in Medit. vitæ Christi c. 8.

3. Les docteurs et les saints interprètes de l'Ecriture observent que la Bienheureuse Vierge recueillit avec le plus grand empressement dans un vase très-pur le sang divin répandu par son bien-aimé Fils dans la circoncision, et le conserva soigneusement ; car elle savait que *sans l'effusion du sang il n'y aurait pas de rémission.* Un autre pouvait-il mieux estimer le prix immense de ce sang divin ? Quoique en petite quantité, elle recueillait néanmoins prudemment ces gouttes, parce qu'elles étaient le prélude et l'aurore de la passion sanglante qui devait s'accomplir plus tard, et qu'elles criaient bien plus miséricorde vers le ciel qu'autrefois le sang d'Abel ; ce qui fait dire à saint Grégoire le Grand : « Le sang de Jésus parle mieux que le sang d'Abel, car le sang d'Abel demanda la mort de son frère fratricide, mais le sang de Jésus demande la vie [1]. » Que faites-vous, pécheurs ! ce sang sera-t-il en vain versé pour vous? S'il n'y a de rémission que dans le sang de Jésus, pourquoi ne demandez-vous pas à Dieu le Père la rémission de vos péchés par ce sang divin ? Autrefois, le sang de l'agneau légal marquant les portes des Hébreux, préserva de la mort leurs premiers-nés ; que ne pourra pas faire le précieux sang de ce divin agneau, qu'il a répandu dès l'aurore de sa vie pour votre salut, et dont une seule goutte a plus de valeur que les mérites de tous les élus, parce qu'il est uni hypostatiquement au Verbe? Pour la consolation de votre âme, écoutez saint Grégoire de Nazianze : « Les petites gouttes du sang de Jésus-Christ ont restauré le monde [2]. »

4. Ici fut accompli ce qu'avait prédit Elie : « *Voici qu'un petit nuage, comme une trace de pied d'homme, s'élevait de la mer* [3]. » Ce petit nuage est l'humanité prise par le Verbe. Si, dans la circoncision, il n'a versé que quelques gouttes, il donnera comme une pluie abondante de sang dans sa passion, et particulièrement sur la montagne du Calvaire : « *Et il tomba une grande pluie*, » afin que la rédemption fût plus abondante et *qu'il nous lavât de nos péchés* [4]. Eclairée des lu-

[1] Lib. 13 Moral. c. 9. — [2] Orat. 2 de Pasch — [3] Reg. III. 18. 44. — [4] Apoc. 1. 5.

mières célestes, la Vierge très-prudente pesait toutes ces choses en elle-même, comme il est dit dans l'Evangile : « Marie conservait toutes ces paroles et les méditait dans son cœur. » C'est pourquoi saint Jérôme a dit très-justement : « La blessure faite à Jésus-Christ était un coup de lance dans le Cœur de Marie. » Pour le sens moral, écoutons ce que dit le R. P. Jérémie Drexelius, écrivain distingué et pieux de la compagnie de Jésus. Il dit, en parlant de Jésus naissant : « Imitons attentivement la sainte Mère de Dieu ; conservons au fond de nos cœurs toutes les paroles du Seigneur Jésus, toutes ses actions; étable, fouets, colonne, épines, clous, lances, croix. éponge, sépulcre, travaux, tourments, opprobres, ignominies, railleries, mort : méditons tout avec majesté, gloire et dignité. Pesons dans la juste balance et comparons son ardent amour et notre amour de glace, sa soumission et notre orgueil, sa tempérance et notre gourmandise, sa chasteté et notre luxure, sa douceur et notre colère ; et nous verrons que, autant les sables de la mer l'emportent sur un grain de sable, autant les vertus de Marie l'emportent sur nos vertus pleines de mille défauts [1]. »

5. Il n'est aucunement douteux que Jésus-Christ enfant, au milieu des douleurs de la circoncision et à la première effusion de son sang, ait renouvelé, en répandant des larmes, le vœu qu'il avait fait de toute éternité de souffrir dans le temps pour la gloire de Dieu et le salut du monde, et qu'il se soit offert volontiers en sacrifice d'holocauste à son Père. Le docteur des nations, saint Paul, y fait allusion aux Hébreux : « En entrant dans le monde, il a dit : Vous n'avez pas voulu des hosties et des oblations, mais vous m'avez formé un corps. Les holocaustes ne vous ont point été agréables pour le péché ; alors j'ai dit : Me voici que je viens, » vous offrant, ô mon Père, pour prémices de ma passion ces quelques gouttes de mon sang, et tout mon corps pour les fouets, les épines, les soufflets, la croix, les clous, la lance et la mort. Et Dieu le Père, —

[1] De Christo Nasc. apud me. f. 396.

qui ne diffère pas le salaire de l'ouvrier jusqu'au lendemain, mais qui le paye de suite, comme dit le prophète : *Sa récompense est avec lui, et son ouvrage devant lui* [1]; — Dieu le Père aussitôt donne la récompense à son Fils bien-aimé. Quel salaire, direz-vous? L'Apôtre vous l'apprend : « Il lui donne un nom au-dessus de tout nom; pour qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et aux enfers [2]. » Nom sacré que la Bienheureuse Vierge, vraiment alors Mère d'amour et de douleur, — ayant fléchi les deux genoux, la circoncision achevée, — fut la première à prononcer d'entre tous les mortels avec la plus grande dévotion, et qu'elle imposa à son Fils selon l'ordre de l'Ange : « Vous concevrez et vous aurez un Fils, et vous le nommerez Jésus [3]. »

6. Quels précieux enseignements nous pouvons recueillir ici pour l'avantage de notre âme! Il est circoncis comme un petit enfant, et déjà *il s'élance comme un géant pour parcourir sa carrière* [4], afin de vous apprendre, âme chrétienne, à servir Dieu dès vos plus tendres ans, et à suivre le chemin de la vertu : « Il est bon à l'homme de porter le joug du Seigneur dès son adolescence [5]. »

Il est circoncis pour attester son amour envers vous, comme le fut autrefois le Prince de Sichem à cause de son amour pour Dina : « Il ne différa pas d'accomplir ce qu'on lui demandait, car il aimait beaucoup cette jeune fille; » pour vous apprendre, ô mon âme, à montrer en retour votre charité envers Dieu et Jésus-Christ, même dans les choses ardues et difficiles; car Dieu envoie ordinairement des contradictions à ses plus chers amis, bien plus qu'à ses ennemis, voulant leur faire ainsi pratiquer la circoncision.

Il est circoncis pour que vous retranchiez de votre esprit les mauvaises pensées, de votre cœur les affections déréglées, de votre bouche et de votre langue les mauvaises conversations, de vos oreilles les médisances, de tous vos sens les choses illicites.

[1] Isa. 40. 10. — [2] Philipp. 2. 9. — [3] Luc. 1. 31. — [4] Ps. 18. 6. — [5] Thren. 3. 27.

Il est circoncis, afin de satisfaire, par cette première rosée de son sang, pour vos péchés contraires à la sainte vertu de pureté, pour vous apprendre à détester sincèrement, à fuir, à expier les attraits de la chair et les amours sensuels où est plongé ce monde corrompu.

Il est circoncis, et le Saint des Saints ne refuse pas de prendre sur lui la marque du pécheur, pour que vous appreniez à être humble, vous cendre et poussière, qui avez tant de fois mérité l'enfer par vos crimes, et qui cependant vous fâchez si l'on vous traite comme un pécheur. Ah! malheureux, vous vous faites une gloire de vos iniquités et vous rougissez de ce qui pourrait vous guérir.

Il est circoncis enfin, pour vous enseigner combien est nécessaire la mortification de la chair. Voilà que l'Homme-Dieu, Jésus-Christ votre Sauveur, ayant à peine son huitième jour, brûle du désir le plus ardent de souffrir pour vous et de répandre son sang. Dites-moi quels travaux, quelles difficultés, à l'âge où vous êtes, avez-vous endurés pour Jésus? « Le royaume des cieux souffre violence, et les courageux et les forts le ravissent [1]. » Où est votre courage? où sont vos efforts? où est votre mortification? Ne savez-vous pas ce que l'Apôtre crie à vos deux oreilles : « Si vous vivez selon la chair vous mourrez [2]. » Et dans un autre endroit : « Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, ont crucifié leur chair avec leurs vices et leurs convoitises [3]? » Tirez la conclusion, et voyez si vous êtes à Jésus-Christ ou à un autre.

7. *Et il fut nommé Jésus.* O doux nom, puisqu'il n'en est pas d'autre donné aux hommes sous le ciel, par lequel nous puissions être sauvés; mais en même temps, ô nom plein d'amertume, puisque l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, ne l'a acquis qu'en répandant son sang. Nom sacré, il consolait merveilleusement le doux Cœur de la Vierge Mère, mais il l'affligeait aussi quand il se présentait à son esprit, car elle n'ignorait pas que son aimable Fils était de nom et d'effet *Jésus*, c'est-à-dire Sauveur

[1] Matth. 11. 12. — [2] Rom. 8. 13. — [3] Gal. 5. 25.

du monde, qui devait délivrer son peuple du péché par sa passion, sa croix, sa mort; aussi a-t-il voulu que dès son entrée dans le monde ce nom divin fût publié en gage de notre Rédemption, et qu'à la fin de sa vie il fût affiché sur la croix comme la cause de sa mort : *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs* [1].

Pourquoi les Anges apostats furent-ils chassés du ciel et précipités en enfer sans aucune espérance de pardon? « Je voyais Satan tombant du ciel comme un éclair [2]. » C'est, répond saint Bernard, parce qu'ils ne voulurent pas reconnaître le nom sacré de Jésus, et lui rendre l'honneur qui lui était dû, quand il leur fut déclaré avant leur chute [3] : « Que tous ses Anges l'adorent [4]. »

Qui a fait de Saul un saint Paul, d'un vase de perdition un vase d'élection, et d'un loup un agneau? N'est-ce pas le seul nom de Jésus? « *Je suis Jésus, moi que tu persécutes* [5]. »

Qui a guéri le boiteux assis à la porte du temple où il demandait l'aumône? N'est-ce pas le nom sacré de Jésus, qui lui est donné par saint Pierre en guise d'aumône? « Pierre dit : Je n'ai ni argent ni or, mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche [6]. »

Qu'est-ce qui fortifiait le saint homme Job au milieu de ses maux, et lui donnait la fermeté pour tout souffrir d'un cœur joyeux? Il nous l'apprend lui-même : *Que le nom du Seigneur soit béni* [7].

Qu'est-ce qui fit remporter à David la victoire contre Goliath? « Tu viens à moi avec l'épée, la hache et le bouclier; pour moi je viens à toi au nom du Seigneur [8]. »

Qu'est-ce qui conserva les apôtres, les martyrs et tous les élus parmi tous les périls où ils furent exposés? « Ils s'en allaient pleins de joie en sortant de l'assemblée de leurs juges, parce qu'ils avaient été trouvés dignes de souffrir les affronts pour le nom de Jésus [9]. »

[1] Joan. 19. 19. — [2] Luc. 10. 18. — [3] Bern. Sen. cit. a Cal. Disc. 6. quadr. — [4] Hebr. 1. 6. — [5] Act. 9. 5. — [6] Act. 3. 6. — [7] Job. 1. 21. — [8] I Reg. 17. 45. — [9] Act. 5. 41.

O saint nom! vénérable au ciel, doux aux malheureux sur la terre, et terrible aux enfers. O pécheurs, respirez : « Celui qui aura invoqué le nom du Seigneur, sera sauvé [1]. »

[1] Joël. 2. 32.

CONSIDÉRATION XVII.

Des trois présents des Mages, la Mère d'Amour et de Douleur ne choisit que la myrrhe.

AMARA SED SALUBRIS.

Ils lui offrirent la myrrhe. (Matth. 2. 13.)

1. Bien que la myrrhe soit épineuse et amère, elle a cependant diverses propriétés, au rapport de Dioscoride. Il découle de l'arbuste une double liqueur ; la première, distillée spontanément, est appelée stacte ; c'est la myrrhe la meilleure et la plus odoriférante. L'autre s'échappe d'incisions faites au tronc. L'une et l'autre fortifient le cœur, égayent la tête, chassent l'air insalubre, dissipent l'obscurcissement des yeux, réveillent le sens du goût, éclaircissent la voix, tuent les vers intestinaux, guérissent les blessures. C'est pourquoi autrefois, en Palestine, les nobles dames avaient coutume de porter à leur cou un bouquet composé de feuilles, de petites branches et de fleurs de myrrhe, dans l'intérêt de leur santé et pour éloigner prudemment les maladies.

Mais, qu'il est plus utile et plus salubre, ce divin bouquet de myrrhe que la Bienheureuse Vierge Mère portait sur sa poitrine ! Et qu'elle put se glorifier mieux que l'Épouse des Cantiques : « Mon bien-aimé est à moi ; il demeure sur mon sein comme un bouquet de myrrhe [1] ! » Comme si elle disait : Que les autres femmes, par délicatesse, cherchent à se procurer des parfums, l'épis de nard, la canelle, le cinnamome, le

[1] Cant. 1. 2

musc et les boîtes odorantes contenant des baumes précieux et des liqueurs; pour moi, je cherche uniquement mon bien-aimé Jésus, mon plus odorant et mon plus salutaire bouquet de myrrhe. Toujours ma mémoire se souviendra de lui, mon intelligence le contemplera, ma volonté l'aimera. Donc, je ne prends pour moi ni l'or des Mages, ni leur encens; mais je me réserve la myrrhe; si elle paraît amère au goût, elle est très-salutaire à l'âme. De là notre devise :

Amère, mais salubre.

Ame chérie, voilà un très-bel exemple dans la très-sainte Mère de Dieu; car elle n'ignorait pas que cette myrrhe, offerte par les Rois d'une main libérale, était l'annonce de la passion, de la mort et de la sépulture de son Fils, et pouvait dire par conséquent avec l'Épouse : « Mes mains ont distillé la première myrrhe, et mes doigts sont pleins de la myrrhe la meilleure [1]. » Eh bien, cette myrrhe, prenons-la des mains de Marie et attachons-la sur notre poitrine. « Les mains de la Bienheureuse Vierge Marie, dit Justin de Miéchovie, étaient pleines de cette myrrhe parce qu'elle avait continuellement dans son esprit les douleurs et les tourments de son Fils, depuis sa naissance jusqu'à sa mort; et même après sa mort elle y pensait sans cesse. Dans son esprit, plus éclairé que celui des prophètes, longtemps d'avance elle prévoyait la mort de son Jésus ; quand elle le pressait contre son Cœur, le portait dans ses bras ou l'allaitait, elle contemplait des yeux de l'âme les épines, les fouets, la croix, les clous, la lance, sa mort et sa sépulture [2]. » Donc, bien mieux et à meilleur droit que l'Épouse des Cantiques, elle pouvait dire : *Mes mains ont distillé la myrrhe première.*

2. La Reine de Saba, nous racontent les Annales des Rois, ayant entendu parler de la sagesse admirable du roi Salomon, partit des extrémités de la terre, et, accompagnée d'un cortége

1 Cantic. 5. 5. — 2 In Litan. B. V. Disc. 186

nombreux des grands de sa cour, environnée d'une pompe vraiment royale, vint à Jérusalem pour entendre ce monarque et apprendre la sagesse de sa propre bouche. Elle lui fit présent de cent vingt talents d'or, et d'aromates en grande quantité. Observez une chose : la Reine de Saba offre en don, au sage monarque, de l'or et des parfums, mais elle ne lui présente point de myrrhe. Cependant les Mages, rois dans les contrées de Saba, offrirent généreusement la myrrhe, avec l'or et l'encens, à Jésus-Christ le Roi des rois et à sa sainte Mère : l'or, comme au plus sage des Rois ; l'encens, comme à un Dieu, et comme au souverain prêtre ; la myrrhe enfin comme à un homme qui, pour sauver et racheter le genre humain, devait souffrir, mourir, être enseveli : *Ils lui offrirent de la myrrhe.* Grâce ! sérénissimes Rois, grâce ! A quoi bon présenter la myrrhe, symbole de la passion et de la mort, au très-doux et très-divin Enfant qui vient de naître, et à sa très-sainte Mère ? Donnez-leur des présents plus joyeux et plus agréables.

Mais ils ne pouvaient faire à Jésus et à Marie un don plus agréable que la myrrhe. Car, l'or, la B. Vierge, amante de la pauvreté, comme le dit saint Bonaventure, le distribua peu de temps après aux pauvres ; l'encens, elle en fit hommage à Dieu et le destina au service du temple ; quant à la myrrhe, elle la réserva pour elle et son bien-aimé Fils, sachant bien, éclairée qu'elle était d'une lumière surnaturelle, que la vie de Jésus et la sienne seraient une amertume continuelle et une série de douleurs et de peines. Entendons sainte Brigitte : « La Bienheureuse Vierge, dit-elle, prévit, mieux que les prophètes, la passion de son Fils ; aussi en l'allaitant elle pensait qu'il serait abreuvé de fiel et de vinaigre sur la croix ; quand elle le tenait dans ses bras, il lui semblait que déjà il était cloué aux bras de la croix ; quand il dormait, elle le pensait mort et déposé de la croix ; quand elle le baisait, elle songeait au baiser de Judas ; quand elle l'enveloppait dans ses langes, elle pensait aux cordes dont il devait être lié par ses cruels bourreaux ; quand elle le conduisait par la main, qu'il serait conduit devant les tribu-

naux pour être jugé par des juges impies [1]. » Voyez comment la Mère d'amour et de douleur, en presque toutes ses actions, avait dans son esprit la myrrhe de la passion ; car, si les prophètes l'ont prévue longtemps avant Jésus-Christ, et l'ont annoncée même avec ses circonstances particulières, certainement il ne convenait pas et il ne fallait pas que la Reine des prophètes, pour obtenir de plus grands mérites, fût ignorante de ces choses futures, parce qu'il a plu au Père que la Mère fût le plus semblable à son Fils. Pour notre réflexion morale, voici une pensée de saint Bernard : « Vous aussi, si vous avez la sagesse en partage, vous imiterez la prudence de l'Epouse ; vous aurez ce cher bouquet de myrrhe au milieu de votre poitrine sans souffrir qu'il en soit séparé un instant, retenant toujours en votre mémoire toutes les amertumes qu'elle endura pour vous, et les repassant dans une méditation assidue, afin de pouvoir dire à votre tour : *Mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe ; il demeure entre mes seins* [2]. »

3. Doutez-vous encore, âme chrétienne, que la myrrhe donnée par les Mages à Jésus Enfant et à sa très-sainte Mère, leur ait été plus agréable que l'or et l'encens et que tous les trésors du monde? Remarquez ce qui arriva dans la maison de Simon le lépreux. La veille du dimanche des rameaux, Jésus avait été invité avec ses disciples à un repas en Béthanie par cet homme qu'il avait guéri de la lèpre ; comme il était à table, Madeleine s'approche en tenant un vase d'albâtre qui contenait des parfums, et, par un sentiment profond de dévotion, elle répand une précieuse liqueur de nard sur la tête du Sauveur. Les disciples s'en indignent, — Judas commençant le premier à murmurer, — à cause, disaient-ils, de la perte d'un parfum si précieux : *A quoi bon cette perte?* Mais le doux Rédempteur prit la défense de cette femme avec bonté, et la loua publiquement comme lui ayant rendu un hommage très-agréable, digne d'être conservé par l'histoire et gravé dans la mémoire des hommes : « Elle a fait une bonne œuvre à mon égard, car

[1] S. Brigitt. in serm. Ange. c. 16 et 17. — [2] Serm. 43.

en répandant ce parfum sur mon corps, elle à voulu préluder à ma sépulture. En vérité, je vous le dis, partout où sera prêché cet évangile dans l'univers, on redira ce qu'elle a fait en se souvenant d'elle. » Vous me demanderez, prudent lecteur, pourquoi ce parfum fut plus agréable à notre Seigneur Jésus-Christ que l'or et la topaze.

Jésus-Christ, la vérité même, vient de nous le dire : *Elle l'a fait pour ma sépulture.* En faisant cette action, cette femme, sans le savoir, présageait la passion prochaine de Jésus-Christ, sa mort et sa sépulture. Par où vous comprendrez facilement pourquoi la myrrhe offerte par les Mages plut davantage à Jésus et à sa très-sainte Mère que tous les trésors de la terre. C'est que, par cette offrande, ils ne présageaient pas autre chose au Rédempteur et à sa douloureuse Mère, dans l'antre même de Bethléem, que la mortification, la croix et la sépulture ; et le divin Enfant dans sa crèche pouvait répondre aux Mages : *Vous l'avez fait pour ma sépulture.* En effet, on embaume les corps avec de la myrrhe pour qu'ils demeurent incorruptibles. Et que dis-je ? Les trois présents également, au témoignage de Corneille de la Pierre, n'étaient-ils pas un signe allégorique annonçant que Jésus-Christ devait souffrir, être crucifié, mourir, et recevoir la sépulture ? L'or, parce qu'il s'immola lui-même sur la croix par sa charité d'or et son amour des hommes ; l'encens, parce qu'il témoigna sur la croix envers son Père une profonde religion, une humble soumission, un souverain respect et une adoration parfaite : « Il s'est humilié lui-même. » La myrrhe, parce qu'elle est amère, démontrait toutes les amertumes que devaient éprouver Jésus et sa Douloureuse Mère, et dans leur corps et dans leur âme, durant toute leur vie. O pieuse Mère ! que se passait-il en votre esprit, en regardant cette myrrhe déposée si abondamment sur votre sein très-pur ? Ne furent-elles pas alors vérifiées, ces paroles de l'Ecriture : *Comme une myrrhe choisie, j'ai exhalé une odeur de suavité*[1] ?

[1] Eccli. 24. 20.

4. Quel vaste champ s'ouvre ici pour parler de la myrrhe de la mortification si nécessaire à notre salut! La myrrhe des Mages offerte en présent au Sauveur et à sa Mère, c'était les larmes d'un arbre, odorantes, durcies, amères il est vrai, mais ayant des qualités salutaires. Or, qu'annonçaient-elles, sinon les larmes et les sueurs fréquentes de Jésus et de la Douloureuse Mère, que tant de peines et de labeurs devaient leur arracher? Considérons attentivement combien fut rigide, austère, mortifiée, la vie de la très-sainte Mère de Dieu. Si vous examinez la grotte où elle enfanta le Rédempteur, vous n'y trouvez que la plus extrême pauvreté, car Jésus, né au milieu des animaux, a été crucifié entre deux scélérats, mais non pas sans sa Mère : *Ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa Mère.* Si vous voulez trouver Jésus comme les saints Rois Mages, vous ne le rencontrerez pas sans sa Mère Douloureuse et sans la myrrhe de la mortification. Ecoutez ce qu'elle a dit elle-même à sainte Elisabeth : « Ma fille, je vous assure que je n'ai reçu de Dieu aucune grâce, aucun don, aucune vertu, que par de grands efforts, une prière continuelle, un ardent désir, une profonde dévotion et beaucoup d'afflictions, excepté la grâce sanctifiante dont je fus prévenue dans le sein de ma Mère. » Elle ajoute[1] : « Tenez pour sûr que nulle grâce ne descend dans une âme sinon par la prière et l'affliction du corps. »

Oh! qu'elle est rare sur notre terre cette précieuse affliction du corps! combien sont endormis dans l'indifférence, et cependant veulent paraître bons chrétiens! « La vie de la Bienheureuse Vierge, dit Corneille, fut sévère et austère en jeûnes, prières, larmes, persécutions, douleurs, souffrances[2]. » Et votre vie à vous, cher lecteur, quelle est-elle? Ne me dites pas que la mortification ne convient qu'à ceux-là seulement qui ont abandonné le siècle pour se consacrer à Dieu dans quelque congrégation religieuse. Vous seriez dans une grossière erreur. Tous ceux qui désirent être sauvés

[1] S. Bonav. cap. 3. meditat. vitæ Christi. — [2] In Prov. 31. 27.

doivent s'appliquer à la mortification. La Vérité éternelle ne vous a-t-elle pas ordonné d'arracher votre œil, de couper votre main et votre pied, s'ils sont pour vous un danger prochain d'offenser Dieu mortellement? Ne vous commande-t-elle pas de vous renoncer vous-mêmes et de porter votre croix, non pas une fois l'an, mais chaque jour? Le faites-vous? Oh! que les saints agissaient mieux! Sainte Brigitte a écrit de la Bienheureuse Vierge : « Comme la rose croît ordinairement entre les épines, ainsi Marie croissait en ce monde au milieu des tribulations; et de même que les épines croissent avec la rose, de même, cette rose choisie, en croissant en âge, ressentait plus vivement les épines de plus fortes tribulations [1]. » Parcourez les actions de tous les saints, et vous trouverez qu'ils ont tous été très-sévères envers eux-mêmes et *ont toujours porté dans leur córps la mortification de Jésus.* Comment irez-vous donc au ciel sans la myrrhe de la mortification? Vous me paraissez, — pardonnez-moi, je vous prie, ce que je vais dire, mais je cherche votre salut, — vous me paraissez semblable à ce petit oiseau que vit autrefois saint Anselme, évêque de Cantorbéry. Un enfant l'avait attaché à un long fil, et quand il prenait son essor pour s'envoler dans les airs, l'enfant se faisait un jeu de le tirer jusqu'à terre; le saint évêque à cette vue versait des larmes. Voilà votre amusement; vous formez des résolutions, et bientôt vous les abandonnez : absolument, dit ingénieusement et avec sa piété ordinaire, le doux saint Bernard, absolument comme ceux qui s'indignent contre Adam de ce qu'il a préféré la voix d'Eve à celle de Dieu, et cependant écoutent journellement plutôt Eve leur chair, que Dieu [2]. »

5. On entrait autrefois à Jérusalem par une porte de fer, comme il est dit aux Actes des Apôtres : « Ils vinrent à la porte de fer qui conduit dans la ville et qui s'ouvrit d'elle-même devant eux. » A ce sujet, le vénérable Bède a dit : « Une porte de fer introduit aussi dans la Jérusalem céleste, c'est la croix,

[1] In Serm. angelico c. 1. 16. — [2] In Serm. de OO. SS.

la mortification, la tribulation, le martyre [1]. » Jacob, parce qu'il s'était préparé un lit dur, mérita de voir le Seigneur du ciel et ses Anges descendant et remontant le long de l'échelle : « Il prit des pierres et, les mettant sous sa tête, il s'endormit. » Là-dessus saint Ambroise fait cette réflexion : « Un lit dur, une nourriture austère, toutes les mortifications doivent être le partage des courtisans du ciel [2]. » Qu'en dites-vous, soldat plein de délicatesse? Pour aller combattre Goliath, cet énorme géant, David prit son bâton, sa fronde et un caillou, et, quand il l'eut renversé à terre, il lui coupa sa tête scélérate avec sa propre épée. Par le bâton, saint Augustin entend la croix du Seigneur; par la petite pierre, Jésus-Christ la pierre angulaire et vivante, réprouvée des Juifs, mais devenue la première de l'angle. Par Goliath, que saint Chrysostome appelle *une tour de chair*, il faut entendre notre chair rebelle; et la mortification des sens est le glaive qui dans le combat spirituel, suivant Corneille, coupe la tête à la chair insolente afin qu'elle ne commande pas, mais soit soumise. Allons, courage! Prenez les armes, le glaive et le bouclier, et combattez généreusement contre l'hydre de votre chair. « Ne cherchez pas, dit saint Augustin, au dehors de vous une victime à immoler, vous l'avez en vous-même [3]. » Donnez la mort à votre propre volonté, et vous aurez offert à Dieu, avec les Rois, une myrrhe agréable; « vous n'avancerez dans la vertu qu'à proportion de la violence que vous vous serez faite [4]. »

6. Je reviens aux saints Mages qui furent les premiers chrétiens et les premiers dévots à la Bienheureuse Vierge. Ils étaient venus de bien loin, conduits par une étoile, pour adorer humblement le Fils de Dieu descendu vers nous des splendeurs du ciel et lui rendre leurs hommages les plus purs. Cependant cela n'empêcha pas qu'ils ne vénérassent la sainte Mère de Dieu et lui rendissent le culte d'hyperdulie qui lui est dû. Ils la remercièrent, au nom de toutes les nations, pour le soin ma-

[1] Apud Cornel. in Act. 12 10. — [2] S. Ambr. lib. 2 de Jacob. — [3] In Ps. 50. — [4] Thom. Kemp. lib. 1. c. ultim. in fine.

ternel avec lequel elle nourrissait le Rédempteur du monde ; et ils la supplièrent de les regarder comme ses serviteurs. Il n'est point douteux, ajoute Corneille de la Pierre, que les saints Mages se soient entretenus en arabe avec la B. Vierge qui jouissait du don des langues ; et ils apprirent d'elle certainement le mystère de la conception, de l'enfantement virginal et de la naissance de Jésus-Christ ; par conséquent ils l'adorèrent comme Dieu et Fils de Dieu, et avec leurs trois sortes de présents ils lui firent aussi l'hommage de leurs cœurs [1]. Quelle fut leur admiration quand ils apprirent de la Vierge Mère que le royaume de Jésus-Christ n'est pas dans les richesses, le faste, les pompes, les superbes palais et les aises de ce siècle, mais dans la pauvreté, l'humilité, le mépris du monde, la mortification de la chair. Oh ! que l'on pense autrement de nos jours, et que l'on a un bien autre langage !

Et vous, que faites-vous pour votre part? Quels présents allez-vous offrir au Fils de Dieu et à sa très-sainte Mère? Ils vous en demandent pareillement trois ; refuserez-vous de les donner? Sainte Mecthilde suppliait un jour l'Epoux bien-aimé de son âme, de lui dire quel don il désirait d'elle ; il lui fut répondu : *Votre cœur*. Offrez-lui de même le vôtre, mais un cœur contrit, humilié, mortifié, car point de sacrifice plus agréable à Jésus et à sa Douloureuse Mère. Imitez donc le grand cardinal Bellarmin, qui, pour témoigner tout son amour envers Jésus-Christ et sa très-sainte Mère, légua la moitié de son cœur à Jésus et l'autre moitié à Marie. Oh ! je vous le répète, imitez cet illustre exemple. Si vous êtes engagé dans la vie religieuse, vous pourrez offrir, à la place de l'or, de l'encens et de la myrrhe, les trois vœux essentiels de votre état : au lieu de l'or, la pauvreté vouée volontairement, parce que cette pauvreté est très-riche et plus précieuse que l'or devant Dieu et la divine Vierge ; au lieu d'encens, l'obéissance par laquelle vous consacrez en holocauste à Dieu et à vos supérieurs, vos goûts, votre intelligence, votre volonté, toute votre personne ; au

[1] In Matth.

lieu de myrrhe, la chasteté qui naît, se garde et se conserve par l'affliction du corps, le jeûne, la mortification de la chair : myrrhe qui leur est d'un grand prix.

Si vous êtes ecclésiastique, vous pourrez chaque jour offrir à votre Dieu l'or, l'encens et la myrrhe, c'est-à-dire la sagesse, l'oraison et la mortification ; ou, si vous aimez mieux, l'or en faisant l'aumône aux pauvres ; l'encens, en priant Dieu au saint sacrifice de la messe ; et la myrrhe, en mourant avec Jésus crucifié, et en compatissant aux douleurs de sa très-sainte Mère.

Si vous êtes laïc, vous avez à offrir aussi l'or, l'encens et la myrrhe chaque jour au Tout-Puissant : la foi comme un or brillant ; l'espérance comme un encens de suave odeur ; et la charité comme une myrrhe qui unit et préserve de la corruption les membres de l'Eglise. Ou, si vous le préférez, les trois présents des rois seront pour vous, l'aumône, la prière et le jeûne. « Jésus-Christ, dit saint Augustin, reçoit de nous l'or, si nous faisons l'aumône ; l'encens, si nous répandons devant lui notre prière, la myrrhe, si nous mourons pour lui[1]. » Allons, prenons courage, et ne paraissons pas les mains vides en présence de notre Dieu.

[1] S. August. lib. 50. hom. in cap. 2. Matth.

CONSIDÉRATION XVIII.

La B. Vierge et Mère Douloureuse présente Jésus-Christ son Fils au temple, et saint Siméon lui prédit le glaive de douleur.

USQUE AD DIVISIONEM ANIMÆ.

Un glaive traversera votre âme. (Luc. 2. 35.)

1. Je m'étonne assurément, toutes les fois que j'y pense, que la B. Vierge et Mère Douloureuse, en présentant Jésus dans le temple au Père éternel comme une victime pacifique, n'ait pas laissé ce bien-aimé Fils, à l'exemple d'Anne l'épouse d'Elcana, entre les mains du grand prêtre, pour y servir Dieu perpétuellement, comme un autre innocent Samuel, jusqu'à ce qu'il se manifestât aux hommes comme Sauveur du monde. Est-ce que la figure ne doit pas correspondre à ce qu'elle représente? S'il est dit d'Anne et de son fils Samuel : « Elle l'amena dans la maison du Seigneur à Silo : or, l'enfant était tout jeune encore ; ils immolèrent un veau, et offrirent l'enfant à Héli. Et elle le donna au Seigneur pour tous les jours ; » pourquoi la sainte Mère de Dieu, pour la même raison, ne laissa-t-elle pas son Fils unique dans le temple, et pourquoi ne l'offrit-elle pas à Dieu le Père pour tous les jours?

Luc de Burgos répond que Marie ne voulut point le laisser au temple et suivre l'exemple d'Anne, parce qu'elle ne voulut pas que celui qu'elle avait enfanté pour être le Sauveur du monde, appartînt à la synagogue. Elle savait très-bien qu'il était venu pour le salut de tous, et qu'il était l'Époux des Cantiques : « Je suis la fleur des champs et le lis des vallées. » C'est pourquoi elle ne voulut pas que cette fleur des champs fût renfer-

mée derrière les murailles du temple ou dans l'enceinte de la ville, mais qu'elle restât dans le monde pour tous en général et pour chacun, et que tous eussent un libre accès vers le sacré Cœur de Jésus. Aussi, plus tard, voulut-il mourir en croix, non au milieu de la cité, mais en dehors des portes, en plein air, entre le ciel et la terre, afin que par son sang il sanctifiât le peuple, non un seul peuple, mais le peuple du monde entier.

2. Pendant que la divine Hostie est présentée dans le temple à Dieu le Père, survient le saint vieillard Siméon instruit par l'Esprit Saint qu'il ne verrait point la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Dès qu'il l'aperçoit, il le reconnaît comme vraiment Dieu et homme, l'adore profondément, et l'ayant reçu dans ses bras, il l'offre au Dieu tout-puissant en sacrifice de pacification pour les péchés du monde entier. Puis, dégoûté de cette pauvre terre et de toutes les choses temporelles, comme un cygne qui exhale son plus beau chant au moment de mourir, il fait entendre ce suave cantique : « Maintenant, Seigneur, laissez aller votre serviteur en paix, selon votre parole, etc. » Qu'entends-je, saint vieillard? Ce doux Enfant Jésus, à peine l'avez-vous reçu dans vos bras, et pressé affectueusement contre votre cœur en l'arrosant de vos larmes, et vous désirez de mourir? « *Vous me laissez partir.* » Bon vieillard, que faites-vous? Est-ce un délire? Vous embrassez la vie, et vous demandez la mort? Ah ! vous avez si ardemment attendu la venue de ce divin Enfant! Eh bien, le voilà, *le désiré de toutes les nations*. Entre vos bras affaiblis par l'âge repose doucement Celui qui sur trois droigts soutient et balance le monde ; et vous désirez la mort? Vous l'appelez à grands cris, pour qu'elle vienne vous couvrir de ses ombres? Quelle sorte de contradiction!

Remarquez ceci, ô mon esprit. Siméon, pleinement éclairé par l'Esprit Saint, prévit parfaitement dès lors tout ce que le très-saint Cœur de Jésus aurait de tourments à souffrir dans la suite ; il vit donc comment ce divin Cœur avait pris sur lui tous les péchés des hommes pour les expier sur la croix

par sa mort et son sang. Oh ! quelles graves amertumes ! Le Cœur sacré de Jésus pouvait par conséquent dès ce moment faire entendre ces plaintes : « *Vous écrivez contre moi des sentences rigoureuses, et vous voulez me consumer pour les péchés,* » hommes ingrats ! Saint Siméon prévit encore comment ce divin Enfant était placé comme un signe auquel il serait contredit dans sa passion et sur la croix. En un mot, il vit toute la vie de Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère, et comment ce serait une croix et un martyre continuels. Et cette vue émut tellement le vénérable vieillard, que dans cette vie mortelle il ne désira rien autre chose que la mort, et la plus prompte. Ainsi pense Timothée de Jérusalem ; parlant à la place de Siméon, il lui fait dire : « Laissez-moi maintenant mourir, je vous prie, afin que je ne voie pas le crime horrible des Juifs sur vous ; que je ne voie pas le serviteur vous donner un soufflet ; que je ne voie pas votre Mère crucifiée et expirant avec vous [1]. » Et, se tournant vers la très-sainte Mère de Dieu, il lui prédit, non sans verser des larmes, le glaive de douleur qui, comme un coup de foudre, devait traverser son très-saint Cœur : « Voici que Celui-ci est placé pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël ; et comme un signe de contradiction ; et un glaive transpercera votre âme. »

A cette fin, nous avons pour symbole le très-chaste Cœur de Marie percé d'outre en outre par un glaive cruel ; et pour devise ces paroles de l'Apôtre :

JUSQU'A LA DIVISION DE L'AME.

3. Arrêtez-vous ici et réfléchissez, qui que vous soyez, chrétien qui lisez et comprenez ces choses ; et si vous désirez être un vrai serviteur et enfant de la Douloureuse Mère, examinez comment, à cette prophétie de Siméon, les entrailles de la très-pieuse Vierge furent émues de la même manière que si

[1] De proph. Simeon.

une épée à deux tranchants lui eût percé le Cœur : « *Ses entrailles furent émues au sujet de son Fils* [1]. » Si un homme de grande sainteté et connu par son esprit prophétique, faisait cette prédiction à quelque illustre matrone : Votre fils unique et chéri, que vous aimez comme votre cœur et votre âme, dans quelques années sera livré, innocente victime, entre les mains de bourreaux cruels, et, après mille opprobres et mille tortures, en présence d'une foule innombrable, il sera par eux suspendu à un infâme gibet; et vous, madame, vous serez présente aux tourments et à la mort de votre fils, et le glaive de la douleur percera de part en part votre cœur et votre âme. Si, dis-je, quelque saint personnage prédisait de semblables choses à une illustre matrone, que dirait, je vous prie, à un pareil oracle, cette mère infortunée? Hélas! qui pourrait raconter ses gémissements, ses sanglots? Son cœur, chaque fois que ses regards se porteraient sur son fils, ne serait-il pas affecté d'une douleur nouvelle? Est-ce qu'une mère peut oublier son enfant, de sorte qu'elle n'ait pas pitié du fils de son sein [2] ?

Comprenez maintenant de quelle douleur immense fut pénétré le Cœur très-pur de Marie, quand Siméon, doué de l'esprit prophétique, vint lui prédire au temple : « Votre Fils est placé comme un signe de contradiction, et un glaive transpercera votre âme. » O triste présage! Que faites-vous, vénérable vieillard? Pourquoi affliger à ce point le pieux Cœur de la tendre Vierge de quinze ans? Que de larmes amères vous eussiez empêchées en laissant ces paroles ensevelies dans le plus profond silence! Certainement, la pieuse Vierge ne put jamais oublier dans le cours de sa vie cet oracle fatal : « Elle conservait toutes ces paroles et les méditait dans son cœur. » Ainsi donc, autant de fois ses yeux s'arrêtaient sur son Fils bien-aimé, autant de fois se renouvelaient la douleur et les tourments pour affliger son âme. O vraie Mère d'amour et de douleur!

[1] III Reg. 3. 26. — [2] Isa. 49. 15.

Voyez, prudent lecteur, combien les jugements de Dieu sont différents de ceux des hommes. Dieu en agit ainsi avec ceux qu'il chérit le plus. Il a voulu que la très-innocente Mère fût en tout semblable à son Fils, dont toute la vie fut une croix et un martyre, pour qu'elle participât non point seulement aux fruits de la croix, mais au mérite et à la couronne. Comprenez donc combien vous vous trompez vous-même, quand vous repoussez la croix que Dieu vous envoie et que vous placez votre félicité dans la jouissance des plaisirs de ce monde. Hélas! dans quelle erreur vous êtes!

4. Il faut bien vous rappeler que la très-sainte Mère de Dieu avait une parfaite connaissance de toutes les figures et de tous les oracles de l'Ancien Testament, et qu'elle prévit mieux qu'Isaïe et les autres prophètes les souffrances de son Fils unique ; d'où il suit que la douleur de son saint Cœur allait s'augmentant tous les jours dans ses rapports et ses conversations avec son Fils. Par conséquent, en l'allaitant, il se présentait à son esprit abreuvé de fiel et de vinaigre sur le Calvaire ; en le voyant paisiblement couché dans l'étable entre les deux animaux, elle songeait aux deux larrons entre lesquels il expirerait sur la croix ; en l'enveloppant dans ses langes, elle pensait comme un jour il serait lié avec des cordes et des chaînes et percé de clous. En le voyant pousser des vagissements et pleurer, elle considérait comment, sur l'arbre de la croix, il n'aurait pas à donner des larmes, mais tout son sang jusqu'à la dernière goutte. Quand elle lui baisait les pieds, comme son Dieu, les mains comme son Seigneur, son visage et surtout son sacré Cœur comme son Fils, aussitôt lui venaient à la mémoire les cinq plaies douloureuses qu'il devait souffrir pour le salut du genre humain. O Bienheureuse Vierge! ô Mère affligée! qui dira toute l'amertume que dès lors votre âme éprouvait? Vous connaissiez si bien que toutes les gouttes de votre lait virginal, dont vous le nourrissiez, tendre enfant, seraient changées en sang, en sang que votre Fils, époux de sang, verserait pour notre salut. Voici comment elle s'exprime elle-même dans l'abbé Rupert : « Ne considérez pas unique-

ment le jour et l'heure où j'ai vu mon bien-aimé saisi par les impies, traité inhumainement, moqué, couronné d'épines, flagellé, abreuvé de fiel et de vinaigre, percé par la lance, mort et enseveli. Alors, il est bien vrai, le glaive me perça l'âme ; mais avant, ce glaive avait fait en moi un long passage ; j'étais prophétesse, et en devenant sa Mère je sus tout ce qu'il aurait à souffrir. Quand je le pressais sur mon cœur, le tenais dans mes bras, lui présentais mes mamelles, en même temps j'avais toujours sa mort future devant mes yeux, la prévoyant d'un regard plus que prophétique : alors quelles souffrances, quels tourments, quelle poignante douleur pensez-vous que ne ressentait pas mon cœur maternel?

5. Je me rappelle en ce moment le glaive du Chérubin que Dieu plaça devant la porte du paradis terrestre pour garder ce jardin de délices. L'Écriture dit de ce glaive de feu qu'il était étincelant et que l'Ange le brandissait pour en frapper tous ceux qui tenteraient d'entrer en ce lieu après l'expulsion d'Adam : « *Et collocavit ante paradisum voluptatis Cherubim, et flammeum gladium atque versatilem* [1]. » O bon Jésus ! le glaive de Siméon n'était pas seulement étincelant de feu, mais encore foudroyant ; et, comme un terrible éclair, il pénétra en un instant les entrailles sacrées de Marie quand elle entendit le vieillard lui dire : « Votre Fils est placé en signe de contradiction, » c'est-à-dire en signe de la croix, de même que l'antique serpent d'airain dont parle le livre des Nombres : « Il le mit comme un signe que les blessés seraient guéris en le regardant [2]. » Bientôt après, saint Siméon ajouta : « Et le glaive transpercera votre âme. » Il appelle glaive, dit Euthymius, une douleur aiguë, une douleur qui divisera en deux le Cœur de la Mère de Dieu en le pénétrant.

Le glaive que Aod, fils de Géra, avait prépare pour son usage, était à deux tranchants et très-perçant ; il avait la garde au milieu et de part et d'autre une pointe effilée. Aod l'avait lui-même forgé pour s'en servir ; et, l'occasion s'étant présen-

[1] Gen. 3. 24. — [2] Num. 21. 9.

tée, il le plongea dans les entrailles du roi Eglon : « Aod étendit la main gauche, tira le glaive de son côté droit et le lui plongea si fortement dans le ventre que la garde y entra avec la lame [1]. Le glaive de Siméon, très-aigu parce que c'était un glaive spirituel, blessa et pénétra du même coup et l'aimable Cœur de Jésus, et le Cœur virginal de Marie : « *Ferrum pertransiit animam ejus* [2]. »

Samuel, par zèle pour la justice, coupa en deux avec un glaive le roi Agag, à qui Saül avait laissé la vie contre la volonté de Dieu, et il l'immola en sacrifice à la justice divine. Le glaive de Siméon ne blessa pas matériellement le Cœur de la Vierge sans tache, il ne le divisa pas et ne lui donna point la mort ; mais, ce qui est bien plus, il atteignit jusqu'à la division de l'âme, car il était « plus perçant qu'un glaive à deux tranchants et qui pénètre jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit, jusque dans les jointures et dans les moelles [3]. »

Abraham porta seulement, pendant les trois jours de son pénible et douloureux voyage au mont Moria, le glaive avec lequel il devait immoler son fils Isaac en holocauste à Dieu : « Il portait en ses mains le feu et le glaive [4]. » Mais la Bienheureuse Vierge Mère porta plus de trente ans le glaive cruel de Siméon ; elle le porta même constamment dans son cœur jusqu'à la fin de sa vie. « O glaive du Seigneur, jusqu'à quand blesseras-tu ? rentre dans ton fourreau ; ralentis-toi et cesse de frapper [5]. »

6. Vous me demanderez à juste titre, pieux lecteur, qui avait fabriqué ce glaive cruel de Siméon. Qui l'a forgé et préparé, ce glaive avide de sang ? de quel atelier est-elle sortie, cette épée fulminante qui blessa d'un même coup les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie ? Hélas ! malheureux que je suis ! pourquoi fais-je cette interrogation ? La chose est facile à comprendre : Mes péchés et les vôtres par lesquels nous avons offensé Dieu, voilà les ouvriers qui ont préparé ce glaive blessant. Ah !

[1] Judic. 3. 16. — [2] Ps. 104. 18. — [3] Hebr. 4. 12. — [4] Gen. 22. 6. — [5] Jerem. 47. 6.

pieuse Souveraine, pardon; c'est moi, c'est moi qui ai mis à mort votre Fils; c'est moi, c'est moi, l'auteur de tous ses maux; c'est moi, c'est moi qui vous ai blessée de douleur. « Ah! qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une fontaine de larmes, et je pleurerai jour et nuit[1]! »

Pécheur, vous entendez ces choses et vous riez? Le sacré Cœur de Jésus s'offre à Dieu le Père comme victime pour l'expiation de vos péchés : « s'humiliant et se rendant obéissant jusqu'à la mort [2]. » Et vous riez? On prédit à son innocente Mère des choses lamentables, une douleur immense, un glaive lui perçant le cœur jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit : et vous riez? Pour ne pas voir les maux de sa nation, le Fils de Dieu expirant entre deux voleurs sur un infâme gibet, et sa sainte Mère accablée de douleur, Siméon soupire après une prompte mort : « Laissez partir votre serviteur, ô mon Dieu ; » et vous riez? et vous accumulez péchés sur péchés? O prodige abominable! C'est donc là ce que vous rendez aux sacrés Cœurs de Jésus et de Marie?

Ecoutez ce qui arriva à sainte Colette [3]. Comme elle adressait à la sainte Mère de Dieu ses plus ferventes prières pour les pécheurs, la Bienheureuse Vierge lui apparut, avec un visage triste et affligé, tenant par la main son doux Jésus, mort, couvert de blessures, et tout le corps pour ainsi dire en lambeaux. A ce spectacle lamentable, sainte Colette tombe en défaillance de douleur et de compassion ; mais bientôt elle entend la divine Mère lui adresser ces mots : « Pourquoi veux-tu que j'intercède pour ceux qui, par leurs péchés, coupent mon Fils en morceaux autant qu'ils le peuvent, comme tu le vois ? »

Vois par là et comprends, ô mon âme! comment tes péchés blessent d'un nouveau glaive de douleur et transpercent non-seulement le Seigneur Jésus-Christ, le plus grand de tous les bienfaiteurs, ton précieux Rédempteur, mais encore le Cœur de sa sainte et affligée Mère. « David vit les prévaricateurs,

[1] Jerem. 9. 1. [2] Philip. 2. 8. — [3] Pædag. Chr. P. 1. c. 2.

et il en séchait [1]; » saint Paul « vit les pécheurs scandaleux, et il était comme brûlé de zèle [2]. » La Bienheureuse Vierge en voyant les pécheurs offenser gravement son Fils, en est elle-même offensée parce qu'entre elle et lui tout est commun. O monstrueux, ô satanique péché qui, par un même acte et d'un même coup blesse, d'une manière si grave et si noire, les sacrés cœurs de Jésus et de Marie !

Quand Abner vit le glaive de Joab sévissant cruellement sur les Israélites, de son camp, il lui cria de toutes ses forces : « Votre épée frappera-t-elle donc jusqu'à l'extermination [3]? » Ame pécheresse ! la pieuse Vierge Mère de douleur et d'amour vous crie la même chose en vous montrant son doux Fils blessé, couvert de sang : *Frapperez-vous donc jusqu'à la mort?* Quel mal mon Fils vous a-t-il fait? qu'avez-vous à me reprocher à moi-même? Dès son âge le plus tendre, mon doux Fils s'offre à son Père pour vos péchés ; c'est le sacrifice du matin. A l'âge viril il s'offrira sur l'autel de la croix ; ce sera le sacrifice du soir. Et tout cela ne vous excite pas à lui rendre amour pour amour? Maintenant, parce qu'il est pauvre, il présente en hostie à son Père deux petits de colombe, dont le sang est répandu sur l'autel ; un jour il offrira pour vous sur la croix son corps, son âme et tout son sang comme une oblation sainte et agréable ; et cela ne peut amollir la dureté de votre cœur? Maintenant saint Joseph le rachète au temple pour cinq sicles ; un jour il rachètera tout l'univers par cinq blessures ; et vous, âme ingrate, que rendez-vous au Seigneur votre Dieu pour tous ces bienfaits? S'il est Père, où est votre amour pour lui ? S'il est Seigneur, où est la crainte qu'il vous inspire? Et moi, si je suis votre Mère, comment m'honorez-vous ? *Votre poignard frappera-t-il jusqu'à la mort?*

O ma tendre Souveraine ! vous avez devant vous le coupable qui s'accuse lui-même ; je me repens, ah ! je me repens de mes offenses nombreuses, et désormais je veux avoir une vie meilleure ou ne plus vivre.

[1] Ps. 118. 139. — [2] II Corinth. 11. 29. — [3] II Reg. 2. 25.

CONSIDÉRATION XIX.

La Douloureuse Mère, dans la fuite en Egypte et dans toutes les autres peines, se soumet pleinement à la divine volonté.

QUÆ FORMA PLACEBIT.

S'étant levé la nuit, il prit l'Enfant et sa Mère et se retira en Egypte. (Matth. 2. 14.)

1. Partout où se meut le soleil, le prince sérénissime des astres, l'héliotrope le suit, que le ciel soit serein ou nébuleux. Le doux soleil de la Douloureuse Mère fut toujours son bien-aimé Fils ; et partout où il se transporte, divine héliotrope et douce Mère, elle le suit dans le calme ou dans la tempête. Allez donc, ô ma sainte Souveraine ! il faut émigrer ; car nous n'avons point ici-bas de cité permanente. Mais où faut-il aller ? A peine, avec votre aimable Fils et son saint père nourricier, êtes-vous revenue de Jérusalem, après la présentation au temple, sur le sol de la patrie à Nazareth pour y prendre soin des affaires de votre maison comme une Marthe diligente, un bruit se répand et s'accroît : le Sauveur du monde est né dans la ville de Bethléem, il a été adoré par les Mages. Avec cette nouvelle s'accroît aussi la fureur de l'impie Hérode, et il se détermine à faire mourir le divin Enfant de quelque manière que ce soit, par la ruse et même au prix du sang. Aussitôt on désigne des soldats, on prépare les poignards, on aiguise les haches, on publie des édits, et dans toute la contrée une tempête sanglante menace les mères et leurs enfants. Quels étaient alors vos sentiments, Souveraine de l'univers ? Glaive de Siméon, jusques à quand séviras-tu ? Afin d'empê-

cher ce forfait Dieu envoie un Ange pour arracher l'Enfant à cette horrible boucherie ; selon saint Anselme et plusieurs autres, c'était l'archange Gabriel, le messager du salut de l'homme. Il apparaît à saint Joseph pendant son sommeil et l'avertit de prendre la fuite et de se retirer en Egypte avec l'Enfant et sa Mère : « Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère, et fuyez en Egypte : et demeurez-y jusqu'à ce que je vous dise d'en partir ; car il doit arriver qu'Hérode cherchera l'Enfant pour le perdre. »

Représentez-vous, disciple de Marie, combien la Douloureuse Mère et saint Joseph furent affligés en entendant cette triste nouvelle. Car pouvaient-ils attendre autre chose que des injures, des mépris, des peines et des persécutions, sur la terre étrangère parmi les habitants barbares et idolâtres de l'Egypte? L'Enfant divin, eût-il échappé pour un temps au glaive d'Hérode, ne restait-il pas exposé aux cruautés d'un Pharaon? Néanmoins, la Douloureuse Vierge se soumit pleinement à la volonté de Dieu, et accepta humblement les choses les plus pénibles qu'il plairait au Seigneur de lui envoyer. C'est pourquoi Théophylacte compare le saint Cœur de Marie, à cause de son obéissance parfaite à Dieu et de son admirable abnégation en tout de son propre jugement et de sa propre volonté, à une blanche toile prête à recevoir la peinture qu'on voudra lui appliquer : Je suis la toile ; fasse le peintre le tableau qu'il voudra ! qu'il me soit fait selon le bon plaisir de Dieu ! D'où l'inscription au-dessus d'une toile à peindre :

La forme qu'il plaira.

« O Dieu, dit ici saint Bernard, mon cœur est prêt, s'écrie Marie en invitant tous les hommes à suivre son exemple ; il est prêt à l'adversité, prêt à la prospérité, prêt aux choses les plus humbles, prêt aux plus élevées, prêt à tout. Arrive ce que vous ordonnerez ; advienne ce qu'il plaira à votre divine majesté. »

2. Cette fuite en Egypte, longtemps d'avance Isaïe le plus grand des prophètes l'avait prédite. Voici que le Seigneur, dit-il, montera sur une nuée légère, et entrera en Egypte ; et les simulacres de l'Egypte seront ébranlés devant sa face. Cette nuée légère, suivant saint Ambroise, est la Vierge Douloureuse dont les bras ont porté en Egypte le Christ enfant. Et comme autrefois en présence de l'Arche du Seigneur l'idole de Dagon fut renversée à terre et brisée en plusieurs pièces, le tronc seul demeurant sur le piédestal ; de même, à l'entrée du Seigneur Jésus et de sa sainte Mère au pays d'Egypte, tous les vains simulacres des dieux tombèrent. Ecoutez ce qu'en dit Tostat : « La Vierge alla d'abord avec Jésus à Héliopolis. Et y étant arrivée, comme elle ne savait où se retirer, elle entra dans un temple où il y avait trois cent soixante-cinq idoles, autant que de jours dans l'année, et auxquelles journellement l'on rendait des honneurs. Or, à l'entrée de Jésus et de Marie, toutes ces idoles tombèrent d'elles-mêmes. » Considérez attentivement, âme chrétienne, comment le Père céleste voulut honorer l'entrée en Egypte de son divin Fils et de sa Douloureuse Mère. Les hommes ne connaissaient pas leur Seigneur, et les arbres courbés jusqu'à terre le vénéraient, et les oiseaux applaudissaient à sa venue par leurs chants et leurs mélodieux concerts, et les idoles, suivant l'oracle du prophète, tombaient à terre. Nos passions désordonnées, nos affections mauvaises ne sont-elles pas des idoles semblables ? Renversons-les, et brisons-les contre la pierre qui est Jésus-Christ.

3. Vous demanderez pourquoi le Sauveur a fui en Egypte devant la fureur d'Hérode, pour se mettre à l'abri. A quoi bon cette fuite ? « C'est une chose digne de toute admiration, dit Salméron, de considérer quel est celui qui fuit ; savoir, le Verbe éternel, incarné, qu'on ne peut vaincre ; et de voir qu'il fuit devant des hommes plus faibles que des vermisseaux et des fourmis. Pourquoi le Fils de Dieu craint-il un homme ? Eh quoi ! il a purifié la terre par le déluge universel, la Pentapole par une pluie de feu et de soufre ; il a précipité dans la mer Rouge Pharaon et toute son armée ; il a puni les Iduméens

rebelles par les serpents de feu envoyés dans le désert ; il a frappé Sennachérib et ses troupes nombreuses, sans compter une foule d'autres effets terribles de sa puissance ; sur trois doigts il soutient le globe, devant lui se courbent les Anges ; de sa volonté et de ses ordres dépendent toutes choses ; toute puissance lui est donnée au ciel et sur la terre ; et ce grand Dieu redoute la face d'Hérode irrité ; et au milieu de la nuit, avec sa sainte Mère et saint Joseph, il se hâte de s'enfuir en Egypte ! O cieux, soyez dans l'étonnement !

Suspendez votre jugement ; cette fuite, dit la Glose, n'est pas un effet de la crainte, mais une mystérieuse instruction. Non, il ne fuit pas devant la mort, Celui qui est venu triompher de l'ennemi par la mort de la croix. Comme dans une autre circonstance, et à un âge plus avancé quand on voulait le précipiter en bas de la montagne, il pouvait ici échapper à ses ennemis ; il fuit cependant « afin de différer à une autre époque, dit saint Léon, l'effusion de son sang pour la rédemption du monde. » Et Salméron déjà cité : « Pendant qu'il est petit enfant il fuit ; devenu grand il s'offre de lui-même à ceux qui veulent le faire mourir, » parce qu'il veut dompter le monde non par le fer mais par le bois. Les docteurs observent ici que saint Joseph, averti par l'Ange de fuir sans nul retard, ayant fait connaître aussitôt à Marie cet ordre venu du ciel, la divine Mère ne laissa échapper ni un murmure ni un seul mot de plainte, mais se soumit promptement à la volonté de Dieu, et au milieu de la nuit sombre elle partit pour l'exil de bon cœur, quoique non sans verser des larmes arrachées par l'amour. « Jamais, dit saint Augustin la lumière de l'Eglise, jamais, ô bon Jésus, votre Mère ne vous abandonna ; dans votre enfance, dans votre jeunesse, dans votre passion, jamais ne vous manquèrent ses consolations et ses soins. Dans l'enfance elle souffrit la douleur de la circoncision de son Fils, l'amertume de la fuite au milieu de la nuit devant la persécution d'Hérode ; dans la passion la cruauté des Juifs, parce qu'elle conformait parfaitement sa volonté à celle de Dieu, disant : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre

parole. Oh! si nous soumettions à Dieu en toutes choses notre volonté à l'exemple de la Douloureuse Vierge, que nous serions bientôt parfaits! Cette tendre Mère n'allègue point l'inopportunité du temps, les rigueurs de l'hiver, les incommodités d'un long voyage ; elle ne dit mot contre le tyran cruel qui médite la mort de son Fils ; elle ne demande pas qu'on envoie à quelqu'un des trois Mages où elle aurait pu vivre avec son Fils, commodément, en assurance et avec gloire. Non, rien de tout cela ; mais sur l'heure elle se résigne entièrement à la volonté de Dieu pour toutes les difficultés. Apprenez ici la perfection de l'obéissance ; apprenez à conformer votre volonté à celle de Dieu ; apprenez à vous soumettre promptement au jugement de vos supérieurs, car résister aux supérieurs c'est résister à l'ordre de Dieu.

4. J'admire que le divin Époux ait fait cette comparaison, en parlant de son Épouse bien-aimée : « Vos cheveux sont comme des troupeaux de chèvres qui sont montées sur la montagne de Galaad. » L'Époux fait allusion au patriarche Jacob fuyant Laban son beau-père avec ses chèvres et ses troupeaux, et montant sur le mont Galaad : Votre chevelure, ô mon Epouse, veut-il dire, est semblable aux chèvres nourries avec soin des herbages précieux de Galaad, et qui, souvent lavées, brillent par leur beauté. Cependant je ne recherche point ici le sens littéral mais le mystique. Je sais que Nicéphore attribue à la Bienheureuse Vierge des cheveux blonds et très-beaux, et qu'il fait d'elle ce portrait : « Son teint était de la couleur du froment, sa chevelure blonde, ses yeux vifs, ses prunelles blondissantes et un peu olivâtres ; elle offrait en tout une grâce divine. » Et comme Jésus ressemblait parfaitement à sa Mère, il ajoute : Il était très-beau de visage ; sa hauteur était de sept palmes ; ses cheveux tiraient sur le blond ; il avait les yeux grands, vifs, et tirant sur le jaune, le nez long, la barbe noire et assez courte ; mais il portait de longs cheveux, car le ciseau ne passa jamais sur sa tête, et nulle main d'homme ne la toucha, si ce n'est la main de sa Mère, tandis qu'il était jeune. En un mot, il ressemblait en tout à sa divine et

immaculée Mère. Ainsi dit Nicéphore au livre II de son histoire.

Pour éclaircir ces choses, écoutons l'abbé Rupert : par les cheveux de la Vierge Douloureuse, il entend toutes ses pensées qui étaient vraiment d'or, belles et saintes, parce que, dans la sérénité comme dans le trouble, elles avaient toujours pour objet Jésus-Christ son très-doux Fils : « Vos cheveux, dit-il, sont comme des troupeaux de chèvres ; et il ajoute, parlant à la Vierge : Vous aussi vous avez enduré un long martyre dans vos pensées, connaissant d'avance la passion de votre Fils, semblable à ceux dont l'Apôtre a dit : Ils étaient errants, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, étant abandonnés, affligés, persécutés ; ceux dont le monde n'était pas digne, erraient dans les déserts et dans les montagnes ; et se retiraient dans les antres et dans les cavernes de la terre. » L'auteur cité veut conclure ceci : O Douloureuse Vierge, vous aussi, à cause de Jésus et avec Jésus, pendant toute votre vie et en particulier dans cette fuite et ce long exil, vous avez enduré des ennuis, des douleurs, des calamités, des persécutions, en demeurant dans la terre étrangère avec votre Bien-aimé, l'unique objet de vos vœux, affligée, persécutée, errante dans les déserts et sur les montagnes, dans les antres et les cavernes. Oh ! combien de vertus pratiquées par ces saints personnages dans cette triste fuite et ce long exil de sept ans ! « A peine Jésus apparaît dans le monde, dit la Glose, qu'il commence à souffrir persécution. Et Euthyme : « Voyez, dit-il, comment dès son berceau on lui dresse des embûches ; or Marie et Joseph partagent sa fuite, » au milieu de la nuit profonde, sans mettre aucun retard dans l'obéissance à l'ordre de Dieu. « Il est à croire, dit Maldonat, que les bourreaux qui poursuivaient l'Enfant étaient proches, quand l'ordre fut donné de fuir sans attendre le jour. » Pendant que saint Joseph restait un moment à Bethléem pour préparer les objets nécessaires, la Vierge affligée se cacha dans une caverne, pour ne pas devenir avec son Fils la proie de la meute cruelle envoyée par Hérode ; et comme elle présentait sa mamelle à l'Enfant-Dieu, quelques gouttes de son doux lait tombèrent sur

la pierre de la caverne, l'amollirent et la rendirent blanche; et les Latins, les Grecs, et les Mahométans eux-mêmes en recueillent la poussière et en composent de petits pains dont ils font usage dans diverses maladies. O pieuse Vierge! une petite goutte de ce lait virginal pour nous misérables, surtout quand nous serons sur le point d'entrer dans l'éternité.

5. La vie que ces trois saints personnages menèrent en exil, durant sept ans, leur soumission à Dieu, leur conduite parfaite en tout, leur avancement de vertu en vertu, tout cela fut mieux connu de Dieu que des hommes. Il est hors de doute, dit Corneille de la Pierre, que, « par la sainteté de la Bienheureuse Vierge et de saint Joseph, leur conversation et les rapports avec eux, beaucoup d'Egyptiens connurent le vrai Dieu, l'honorèrent et l'aimèrent. » Ils étaient pauvres, non pas toutefois jusqu'à demander l'aumône et à être obligés de frapper à la porte des riches. Ils gagnaient, pour avoir le vivre et le vêtement, la chaste Vierge au travail de l'aiguille, et saint Joseph en exerçant son état de charpentier. Leur table était frugale, leur lit dur, et même, la plupart du temps, la terre recouverte de paille leur en tenait lieu; leur demeure était misérable, car ils habitaient plutôt une caverne qu'un toit, à Héliopolis. Ils ne pouvaient avoir un séjour certain et stable; comme les persécutions ne leur manquaient pas, ils s'en allaient d'un lieu dans un autre, à Hermopolis, à Memphis, à Tanaïs, à Nitrie, à Alexandrie. Et même une grande partie de l'année, à l'époque où le Nil déborde et inonde le pays, ils voguèrent sur les eaux, pour aller çà et là.

Et voilà quelle est notre vie : sur cette terre, nous sommes des pèlerins éloignés du Seigneur. La Sagesse incarnée du Père, Jésus-Christ avec sa sainte Mère a voulu de bonne heure en faire l'expérience pour nous enseigner comment, dans cet exil, nous devons soupirer continuellement après l'éternelle patrie. Celui à qui appartient la terre et toute son étendue n'avait pas où reposer sa tête; *et*, observe Ludolphe, *il y a plus; quelquefois le divin Fils, souffrant la faim, demanda du pain, et sa Mère n'en avait pas à lui donner. Oh! son cœur*

n'était-il pas alors vivement éprouvé? A cela que dirons-nous? Pourquoi sommes-nous si fortement attachés aux biens passagers et terrestres? *Celui que servent toutes les créatures,* choisit et préfère, dès l'aurore de sa vie, ce qui est contraire à la satisfaction des sens, pour que vous appreniez à mettre le frein à vos sens, et à éteindre en vous tout amour propre et sensuel. *Celui à qui obéissent les vents et la mer,* exilé de sa patrie avec sa sainte Mère, était ballotté par les flots de l'injure, de la persécution et de la douleur. Ah! qui dira les tourments du sacré Cœur de Jésus dès ce moment? Qui nous dira les larmes répandues par ce divin Enfant sur les offenses faites à la divine Majesté? Et vous, vous continuez d'offenser Dieu! Jésus pleurant, la Vierge pleurait aussi de compassion sur nos misères; elle ne pouvait retenir ses larmes en allaitant le Sauveur du monde : « *Car elle pressentait*, dit un pieux ascète, que chaque goutte de son lait maternel que suçait le divin Enfant, devait être changée en son sang adorable qui jaillirait de toutes ses veines sous les coups de fouets, les épines, les clous, et les autres tortures, pour qu'il n'en restât plus à sortir à l'ouverture de son côté par le fer de la lance après sa mort. » O chrétien négligent, si tu n'aimes pas Jésus et Marie, sois anathème!

6. Il y eut une nouvelle et grande douleur dans le Cœur de la Vierge sainte, quand elle comprit, ou plutôt quand elle prévit, mieux que tous les prophètes, le massacre des saints Innocents. Elle voyait, quoique absente de la Judée, briller le poignard étincelant, brandir le glaive; elle voyait les mains des soldats ensanglantées, les enfants de deux ans et au-dessous jetés à terre, foulés aux pieds, le sein des mères arrosé du sang innocent, etc. O cruelle boucherie provoquée par l'ambition d'un vil et impie mortel! O spectacle agréable au ciel, parce que ces jeunes victimes sont immolées pour Jésus-Christ, mais combien douloureux pour son affligée Mère! « La B. Vierge, dit Lyrée, reçut autant de blessures en son Cœur que d'enfants succombèrent. Elle-même a dit à sainte Brigitte : Ce n'était pas une petite douleur, celle que j'éprouvais quand

j'emportais mon Fils en fuyant en Egypte ; et quand j'appris le massacre des enfants innocents, et qu'Hérode poursuivait mon Fils. »

Tyran impie, exécrable, digne de toutes malédictions! tu te joues toi-même, et tu es trop insensé en cherchant à donner la mort au divin Enfant au milieu de tous ces tourments de sa Douloureuse Mère : « Tu ne feras pas cuire le chevreau dans le lait de sa Mère, » comme le dit l'Exode ; c'est-à-dire, tu ne tueras pas le Christ Enfant, il ne tombera pas sous ton glaive en suçant le sein maternel ; il est réservé par son Père, afin de régner par le bois à son âge viril, et de réparer le dommage causé par le bois dans le paradis terrestre. Quand, sur l'ordre de Pharaon, tous les fils des Israélites étaient mis à mort, déposé par sa mère dans un berceau de joncs sur les eaux du fleuve, Moïse enfant fut seul conservé par sa sœur Marie. Le seul Joas, en son bas âge, échappa à la mort qui frappait les fils du roi Ochosias, et, sauvé par Josaba, il fut sacré roi d'Israel. Comment la divine Providence n'eût pas veillé à protéger le Fils de Dieu et de Marie, dont le règne n'aura point de fin? Quand David eut introduit l'arche du Seigneur dans la cité, il immola des hosties et offrit des sacrifices pacifiques. Le Père éternel ayant fait entrer l'humanité de Jésus-Christ, figurée par cette arche, dans la cité de David, voulut aussi une immolation non d'animaux mais des fils d'Israel. « Il était Dieu, nous dit saint Augustin, il était Dieu, le nouveau-né de Bethléem, et il venait condamner la malice du monde ; ces innocentes victimes lui étaient dues ; de tendres agneaux lui devaient être immolés, puisqu'il est lui-même l'agneau destiné à la croix : » Et cela fut pour le plus grand bien de ces enfants, continue le même docteur ; en mourant ils parvinrent au salut éternel ; s'ils eussent vécu, peut-être eussent-ils été sacrifiés à l'impie Moloch par leurs parents refusant de reconnaître le Fils de Dieu, comme dit le prophète royal : « Ils ont immolé aux démons et leurs fils et leurs filles. » Voyez donc par là combien admirablement la

divine Providence fait tout parvenir à ses fins. Pour conclusion pratique, apprenez de la Douloureuse Mère la résignation à la volonté de Dieu en toutes choses quelque pénibles qu'elles soient, car il ne souffrira pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces, et il vous rendra victorieux.

CONSIDÉRATION XX.

On expose la douleur et l'amour de l'affligée Mère de Dieu, quand elle perdit son Fils à l'âge de douze ans.

AMAT ET CASTIGAT.

Voici que votre père et moi nous vous cherchions plongés dans la douleur. (S. Luc. 2. 48.)

1. Dieu avait ordonné que trois fois l'an, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et des Tabernacles, tous les hommes se présentassent au temple de Jérusalem et honorassent sa souveraine Majesté par certains dons et des offrandes. Pour observer ce divin commandement, saint Joseph, qui jusque-là demeurait à Nazareth, se rendit à Jérusalem avec l'Enfant Jésus, alors âgé de douze ans, et Marie sa sainte épouse. C'était à la fête de Pâques. Après les sept jours de la solennité, ayant rempli tous leurs devoirs de piété, ils partirent avec leurs amis et leurs compatriotes pour retourner à Nazareth. Mais hélas! il y eut un triste événement qui les accabla de chagrin ; l'Enfant Jésus, à leur insu, resta seul à Jérusalem, et, quand ils s'en aperçurent, ses pieux parents le cherchèrent pendant trois jours parmi les personnes de leur connaissance avec beaucoup d'anxiété.

Que ces trois jours leur causèrent de tristesse ! C'était, suivant saint Ambroise, le prélude de ces trois jours où vingt-un ans plus tard, Jésus-Christ, par les ordres de son Père, devait être immolé sur l'autel de la croix comme une innocente victime pour le salut du monde. Ecoutez saint Eucher sur ce sujet : « Ses religieux parents se rendaient chaque année à

Jérusalem pour entendre la lecture de la loi, participer aux sacrifices qu'elle ordonnait, assister à ses solennités. Ils possédaient la réalité et ils se soumettaient à ce qui en était l'ombre ; car toute cette fête représentait la passion et la résurrection de Jésus-Christ, et les autres mystères écrits dans les saints livres. Jésus-Christ assistant à la solennité était lui-même la cause de la solennité : il était égorgé dans les agneaux, immolé dans les taureaux, offert dans tous les sacrifices. Sa Mère y entendait chanter beaucoup de choses de la loi et des prophètes et comprenait qu'elles avaient leur application en lui ; puisque, soit par la lecture et les oracles des prophètes, soit surtout par la révélation du Verbe, elle connaissait parfaitement que par ces sacrifices, qu'elle voyait de ses propres yeux, étaient uniquement figurées la passion, la croix et la mort de son Fils Jésus. » O pieuse Mère ! qui nous expliquera suffisamment la tristesse et la douleur de votre Cœur sacré ? Et vous, ô aimable Jésus, comment pouviez-vous affliger le Cœur de votre innocente Mère à ce point que toute sa vie devînt, comme la vôtre, une croix et un martyre ?

2. Pour avoir la réponse à cette question, représentez-vous deux colombes qui se donnent réciproquement des coups de bec. Le colombeau, suivant une remarque de l'abbé Guerric, laquelle revient à notre sujet, a l'habitude de frapper de son bec, en signe de son affection, la colombe qu'il aime fidèlement. De là cette devise tirée du livre des Proverbes : *Il frappe celle qu'il aime ;* ou, si vous le voulez, cette autre de l'Apocalypse : *Il aime et châtie.*

Oui, Dieu aime et châtie, ô pieuse Vierge, vraie Mère d'amour et de douleur. C'est à vous que sont dites ces paroles : *Mon amie, ma colombe, mon immaculée ;* et le Fils de Dieu, en signe du souverain et pur amour qu'il eut toujours pour sa sainte Mère, vous a remplie en cette vie mortelle de nombreuses afflictions et d'une immense amertume, et l'on peut appliquer à votre Cœur, ô Marie, ce passage de l'Ecclésiaste : « Tous ses jours sont remplis de douleur et d'angoisses. »

Si la tourterelle, dit-on, perd son colombeau, elle gémit et

s'afflige ; on ne la voit plus, comme auparavant, sur un vert rameau, mais sur une branche desséchée, ainsi que l'a chanté Virgile : La tourterelle ne cessera point de gémir sur la branche de l'ormeau aérien. La Douloureuse Vierge est cette tourterelle plaintive dont a parlé le Cantique des Cantiques : « La voix de la tourterelle a été entendue dans notre terre. » Son Cœur affligé par la perte de son bien-aimé, pendant trois jours, fait monter vers le ciel, et le jour et la nuit, ses gémissements et ses soupirs ineffables. Oh ! que de fois se fit entendre, en cet espace de temps, la voix de la mystique tourterelle : « Mon Fils, pourquoi nous avez-vous fait cela? Voici que votre père et moi nous vous cherchions plongés dans la douleur. Où êtes-vous, bien-aimé de mon Cœur? où vous êtes-vous retiré? montrez-moi de nouveau votre visage ; que votre voix se fasse entendre à mes oreilles, car votre voix est douce et votre visage est beau. »

3. Si la Mère affligée voyait par là près du chemin quelque buisson d'épines, elle pensait en son Cœur : Peut-être est-il caché là, mon bien-aimé; Moïse ne trouva point Dieu dans le parfum des roses et les délices des fleurs, mais au milieu du buisson épineux.

Si la douce Vierge passait à travers les vignes fleuries de la Palestine, son Cœur affligé lui disait : Peut-être en ces vignes fleuries demeure mon bien-aimé, parce qu'*il est pour moi une grappe de Cypre dans les vignes d'Engaddi.*

Si elle cherchait son très-doux Fils dans les rues et les places publiques de la ville, frappant aux portes des maisons de ses amis et de ses parents, à son esprit venait cette pensée : Peut-être mon bien-aimé sera-t-il caché derrière les murs des édifices, parce que c'est un *Dieu caché :* « Le voilà qui se tient derrière la muraille, regardant par les fenêtres et à travers les barreaux [1]. »

Si elle rencontre les filles de Jérusalem, parentes ou amies, elle se tourne vers elles, le visage en larmes, et leur dit : « Où

[1] Cantic. 2. 9.

est allé mon bien-aimé? Je vous supplie, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, de lui annoncer que je languis d'amour. » Et les filles de Sion répondent à la Vierge sainte : « O la plus belle entre les femmes, quel est votre bien-aimé? » Et la Mère affligée : « Mon bien-aimé est candide et vermeil, choisi entre mille, et le plus beau d'entre les enfants des hommes. » O doux Jésus, enfant de la douleur! Eh quoi! pouviez-vous bien affliger si longtemps le Cœur si pur de votre Mère chérie?

4. Ainsi Anne autrefois redemandait chaque jour, avec une ineffable tristesse de cœur, son cher fils unique Tobie parti pour un pays étranger et lointain. Elle se transportait sur la montagne et regardait au loin quand donc enfin reviendrait ce cher objet de ses désirs : « Rien ne pouvait la consoler, mais, sortant chaque jour, elle observait de tous côtés, et parcourait tous les chemins par où elle espérait qu'il reviendrait, afin de l'apercevoir du plus loin [1]. »

Ainsi l'épouse des Cantiques, ayant perdu le bien-aimé de son Cœur, ne pouvait souffrir aucun retard et ne cessait de le chercher partout, se rendant sur la place publique, au dehors de la ville, où elle pensait que son époux chéri se trouverait peut-être dans l'assemblée des hommes. Elle parcourt ensuite la ville elle-même et toutes ses places; mais ne le trouvant point, elle traverse les rues et les faubourgs : « Je me lèverai, dit-elle, j'irai par la ville, je chercherai dans les rues et sur les places celui que mon cœur aime : Je l'ai cherché et ne l'ai point rencontré [2]. »

Qui ignore la sollicitude du bon Pasteur à chercher sa brebis égarée? Ni l'horreur du désert, ni la longueur du chemin, ni les piquantes épines, ni la faim, ni la soif, ni mille autres incommodités ne purent l'arrêter : « Il va à la recherche de celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve. »

Avec la même sollicitude et le même soin, la femme de l'Evangile cherche sa drachme, allumant une lampe, parcourant tous

[1] Tob. 10. 7. — [2] Cantic. 3. 2.

les coins de la maison où il y a espoir de la trouver : « Elle cherche avec zèle, jusqu'à ce qu'elle l'aperçoive[1]. »

L'Ecriture sainte raconte de Ruben qu'étant revenu à la citerne desséchée dans laquelle Joseph avait été descendu, et ne l'y voyant pas, il déchira ses vêtements dans l'excès de sa douleur, en poussant vers le ciel ces paroles mêlées de ses larmes : « L'enfant n'y est plus, malheureux, où irai-je[2]? »

5. Maintenant, âme chrétienne, voyez quelles durent être la douleur et l'amour du Cœur affligé de Marie lorsque, dans le voyage à Jérusalem, elle perdit au milieu d'une foule innombrable son doux Jésus, son seul amour et son unique consolation. Combien de fois, durant ces trois journées, marchant par les montagnes et les vallées, dans les chemins difficiles ou commodes, dans les forêts ou les champs, elle poussa vers le ciel ce cri lugubre : L'Enfant ne paraît pas ; malheureuse où irai-je? Elle le savait Dieu, le trésor du monde, le bien ineffable, qui coordonne tout à sa fin avec sagesse ; par conséquent elle s'imaginait avoir commis peut-être quelque faute qui déplaisait à un tel Fils, et à cause de laquelle il était remonté vers son Père céleste, différant à une autre époque l'œuvre de la rédemption. O douleur ! ô tristesse du Cœur innocent de Marie ! qui pourrait expliquer avec quel excès de chagrin cette Mère affligée passa ces trois longs jours, et l'abondance de ses larmes sur une si grande perte ! O mon Dieu ! nos larmes à nous, où sont-elles? où est l'affliction de notre cœur? où est notre contrition vraie et sincère? Hélas ! combien de fois, bien souverain, bien infini, bien immense, nous vous avons perdu par nos péchés ! Et nous sommes dans les rires et dans la joie, malheureux pécheurs ! Et nous ne nous corrigeons pas !

6. Mais dites-moi, je vous prie, aimable Jésus, quelle offense a commise envers vous votre innocente Mère, pour que toute sa vie fût un chagrin presque incessant, une croix et un martyre, d'où elle a pu dire avec Job : « Que mon unique consola-

[1] Luc. 15. 4. — [2] Gen. 30. 30.

tion soit celle-ci : qu'il m'accable de douleur et ne m'épargne point? » Si vous l'aimez, ô mon Sauveur, par-dessus toutes les créatures ensemble, pourquoi donc la traiter si rudement? *Châtier et aimer*, ô mon Jésus, est-ce donc là aimer?

Arrête, ô mon esprit, suspends ton jugement. Dis-moi, Dieu le Père n'a-t-il pas aimé son Fils unique par-dessus toutes choses? Entendez-le sur les bords du Jourdain : « C'est là mon Fils bien-aimé. Comment et pour quelles raisons est-il bien-aimé? L'Apôtre nous répond : « Que dirons-nous à cela? Il n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous. » Voilà donc en quoi consiste l'amour : *Il flagelle et il aime.* O amour admirable! ô charité inouïe! Pour racheter l'esclave, Dieu a livré son Fils, et cependant il l'aime. O prodige de l'amour!

Il n'est plus étonnant que le Fils de Dieu n'ait point épargné sa sainte Mère, mais que, dans cette vie mortelle, il ait affligé son Cœur et son âme de perpétuelles douleurs. « Parce que vous étiez agréable à Dieu, disait l'Ange à Tobie, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât. » La Vérité elle-même a dit : « Ceux que j'aime, je les reprends et les châtie ; » car, dans l'amour de Dieu, on ne vit pas sans douleur; et même l'amour est la mesure de la douleur. La bonté du Seigneur a donc voulu nous donner en Marie une leçon exemplaire, et nous apprendre comment nous devons nous-mêmes chercher dans la douleur Dieu qu'on ne trouve point dans les délices. Joseph, le vice-roi d'Egypte, ne chérit-il pas Benjamin par-dessus tous ses frères? Eh bien, l'épargne-t-il, quand, le faisant passer pour un voleur insigne, il fait mettre en son sac sa coupe d'argent et le traite plus sévèrement que tous les autres?

Voilà comment la Sagesse éternelle joue avec ses élus ; elle permet qu'en ce monde ils aient plus de souffrances, de mépris, de contradictions que les pécheurs endurcis, pour leur faire mériter un plus haut degré dans la gloire et les couronner éternellement. De même le Seigneur Jésus donne à goûter à sa Mère chérie un calice plus amer qu'à tous ses autres bien-

aimés, tant pour lui faire mériter les couronnes des martyrs, que pour l'exalter par-dessus toutes les créatures dans le royaume céleste comme la Reine des martyrs.

7. Les livres saints nous fournissent de cette vérité une figure admirable. Assuérus, le puissant roi de Perse, aimait la reine Esther : « Le roi l'aima plus que toutes les femmes; elle trouva grâce et miséricorde à ses yeux par-dessus toutes, et il mit le diadème sur sa tête. » Cependant il étendit son sceptre contre elle et le lui mit sur l'épaule, et Esther s'approchant baisa l'extrémité du sceptre.

Ainsi Jésus-Christ, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, a étendu contre sa Mère innocente et bien-aimée, qu'il chérissait comme la prunelle de ses yeux, le sceptre de son empire, c'est-à-dire sa croix, comme l'observe le docteur Séraphique; *et il a posé sur ses épaules* et dans son Cœur, non-seulement ce sceptre de sa croix, mais toutes les souffrances, toutes les afflictions qu'il devait lui-même endurer pour le salut du genre humain : voulant ainsi l'intéresser à tous ses tourments lamentables, et à la mort même de la croix, *pour la faire participer et coopérer*, dit le dévot Landsperge, *à la passion de Jésus-Christ et à notre rédemption, comme à l'incarnation divine.*

8. Ne vous étonnez plus, âme chrétienne, si Dieu vous exerce en cette vie passagère de diverses manières, et s'il vous envoie plusieurs adversités. Le Seigneur reprend celui qu'il aime, et il se complaît en lui comme un père en son fils. Tel est l'arrêt porté; et l'Homme-Dieu ne vous tracera pas pour aller au ciel une autre voie que celle qu'il s'est préparée pour lui et pour sa tendre Mère, la Vierge Douloureuse. *Sa main gauche*, a dit l'Epouse, *est sous ma tête, et sa droite m'embrassera.* La gauche, au témoignage de Corneille de la Pierre, indique les adversités de ce monde, et la droite les prospérités. Jésus posa d'abord sa main gauche sous la tête de sa sainte Mère, et enfin il remplit son Cœur sacré d'un océan de joies. Le Seigneur, dit le Sage, conduit le juste par les voies droites, et lui montre le royaume de Dieu. Suivant Jonathas de Chaldée en sa paraphrase, les voies droites sont les adversités de ce

monde. « Le Seigneur, dit-il, a conduit son Fils par les voies dures... » Cette voie dure, c'est la voie royale, la voie sainte, la voie la plus droite par où tous les élus et les bien-aimés de Dieu sont parvenus à la patrie céleste : « Parce qu'il nous faut entrer dans le royaume des cieux par beaucoup de tribulations. » Et vous voulez la suivre aussi, cher lecteur.

Pour conclusion, je reviens à notre affligée Mère, la divine Marie : Très-douce Souveraine, cessez maintenant vos larmes; fille de Sion, quittez le deuil. Celui que vous avez désiré si ardemment pendant les trois jours, il est trouvé; le voilà dans le temple assis au milieu des docteurs; tous admirent sa sagesse et fixent sur lui leurs regards. Qui nous dira les flots de joie qui alors inondèrent le Cœur sacré de la Vierge sa Mère? Son esprit revint à la vie, comme autrefois celui du saint patriarche Jacob quand il retrouva sain et sauf son fils Joseph, que depuis tant d'années il avait cru perdu : « Je mourrai content, puisque j'ai vu votre visage. » O Bienheureuse Vierge! O Mère de douleur et d'amour! Nous nous réjouissons avec vous, quoique nous soyons vos serviteurs indignes; et, pour un si précieux trésor retrouvé, nous vous félicitons de toute l'étendue de notre cœur, vous suppliant humblement de nous obtenir de Dieu, à nous pauvres et misérables, la grâce de trouver votre Fils Jésus, après le cours de cette mortelle vie, et de nous réjouir éternellement avec vous dans la céleste gloire.

CONSIDÉRATION XXI.

Toutes les joies de la Douloureuse Vierge, en cette vie mortelle, étaient mêlées d'absinthe.

DELECTAT ET CRUCIAT.

Il m'a remplie d'amertume et enivrée d'absinthe. (Thren. 3. 15.)

1. Parmi toutes les fleurs, le premier rang appartient à la grenadille, ou fleur de la passion, dont la beauté et l'odeur surpassent de beaucoup l'odeur et l'éclat de la rose. Aussi les Indiens et les Américains ont coutume de la porter sur leur poitrine, pour être tout empreints du parfum de cette fleur admirable. On distingue, dans son calice et sa corolle, les instruments de la sainte passion de Jésus-Christ ; vous y remarquez une colonne, avec base et chapiteau, semblable à celle que l'on conserve religieusement à Rome dans l'église de Sainte-Praxède, et qui est la colonne où fut attaché Jésus-Christ pour la flagellation. Vous voyez encore en cette fleur une couronne formée de cinq pétales liés ensemble, et ornée de soixante-douze épines. Le saint suaire conservé pieusement à Turin, fait foi que la tête adorable de Jésus-Christ fut blessée douloureusement par un pareil nombre d'épines. Cette belle fleur présente encore aux yeux de l'observateur une croix, trois ou quatre clous, l'éponge et le vase de vinaigre, les cordes, le roseau, la lance et cinq plaies rouges qui l'ont fait appeler par quelques-uns la fleur des cinq plaies. Si on examine d'un œil attentif ce phénomène de la nature, non-seulement on y remarque les instruments de la passion du Seigneur, mais

encore sept glaives en mémoire des sept douleurs de la B. Vierge Mère Douloureuse. C'est l'observation de Drexelius : « La feuille, dit-il, est composée de sept folioles oblongues, aiguës comme la pointe d'un glaive. » Cette fleur croît spontanément et avec facilité dans les champs en diverses provinces de l'Inde Occidentale, d'où une seule tige, apportée en Europe et remise au Souverain Pontife Paul V, prit un tel développement que la grenadille se trouva bientôt en presque toute l'Italie : « Par où l'on voit, dit le docte Quaresme, combien l'auteur de la nature fut admirable en cet arbuste, puisque, en faveur de son bien-aimé Fils et de sa passion qu'il a voulu changer en fleur, il le fait tourner à notre avantage spirituel et corporel, en nous rappelant par sa vue le souvenir de la passion de Notre Seigneur, et nous fournissant dans son fruit une nourriture et une boisson. » Ecoutez un poëte :

« En Amérique, cette belle fleur est plus odorante que le musc ; elle nous présente la noble image du Dieu crucifié. En son milieu s'élève la colonne témoin de ses souffrances, et autour on aperçoit les cinq marques de ses blessures. Au sommet se voit la couronne d'épines avec les clous ; le sang répandu lui donne une teinte violette. Dans les feuilles de cette plante on aperçoit la pointe du fer de la lance qui perça le côté sacré. Mais sous les fleurs qui donnent leurs fruits quand elles tombent, il y a l'ambroisie et le nectar. L'étrangeté de ce fait et l'image conforme à la chose affermissent la foi et l'éclairent. Envoyée au Pontife romain, la merveilleuse fleur se répand dans l'univers, et porte la joyeuse nouvelle que le salut est dans la croix ; car le Dieu tout-puissant a pris sur lui nos peines : sa croix est notre paradis. Amen [1]. »

Concluez, prudent lecteur, que la devise convenable à la grenadille est celle que lui donnent les Italiens : Rassembrano fiori, e sono tormenti ; *fleurs en apparence, en réalité tourments* ; ou plus en abrégé : *Elle figure les tourments de Jésus-*

[1] R. P. Jo. Niéremb.

Christ. Ou, si vous l'aimez mieux, pour rendre notre proposition plus claire :

Elle réjouit et afflige.

2. Oui, il en est ainsi, la grenadille *fait plaisir et afflige.* Que dis-je? Si les gentils et les barbares à l'orient et à l'occident font un grand cas de cette fleur, et la portent sur eux pour plusieurs avantages, que doivent faire des chrétiens? Ne porteront-ils pas dans leur cœur cette fleur de la passion de Jésus-Christ pour la contempler, en faire le sujet de leur méditation et y cueillir, comme des abeilles industrieuses, les fruits abondants des souffrances du Sauveur? Quoique la grenadille ne soit pas un faisceau de myrrhe, elle en est un cependant, par sa signification, sa vertu et ses effets, parce qu'elle représente au vif plusieurs mystères de la passion de Notre Seigneur, et nous pouvons à bon droit la porter sur notre sein et au plus intime de notre cœur, à l'exemple de la Douloureuse Mère sur le Calvaire et dans toute sa vie : Elle a porté ce bouquet de myrrhe dans son Cœur par une méditation continuelle et surtout par l'imitation la plus assidue. Aussi Richard de Saint-Laurent, commentant ce verset des Cantiques : « Les cheveux de votre tête sont éclatants comme la pourpre d'un Roi, liée et teinte dans les canaux du teinturier, » a-t-il fait cette pieuse réflexion : « Vos cheveux, c'est-à-dire vos pensées, sont teintes dans le souvenir de la passion du Seigneur, et vos pensées sont devenues comme si elles voyaient couler encore le sang des blessures de votre Fils. » Voilà comment Jésus crucifié est demeuré continuellement dans le Cœur de la Douloureuse Vierge, comme un Nazaréen couvert de fleurs, la réjouissant et la tourmentant; la réjouissant parce qu'il était une fleur belle et odorante, et la faisant souffrir parce qu'elle portait toujours la passion; d'où il résulte que toute la joie de la B. Vierge était mêlée d'absinthe.

3. Voyez une figure de cette vérité. Comme Jacob aimait Joseph plus que ses autres fils, à cause de son innocence et

de ses vertus, il lui avait donné, en gage de son affection paternelle, une tunique de diverses couleurs. Pourquoi, je vous prie, ce vêtement de diverses couleurs? Pourquoi Jacob ne donne une pareille tunique qu'au seul Joseph?

Ce n'est pas sans motifs particuliers. Le pieux père prophétisait par là ce que devait être la vie de son fils Joseph : une vie entremêlée de tribulations et de consolations. « Il lui donna, dit saint Jean Chrysostome, une robe multicolore; les jours de joie seront mêlés à des jours tristes [1]. » Dans le patriarche Jacob, saint Bernard voit le Père céleste engendrant son Fils de toute éternité; dans la robe, il voit l'humanité que le Fils a prise au sein de la Vierge; et dans ses diverses couleurs, il voit la même humanité tantôt dans la joie et la consolation, tantôt dans les tribulations et les souffrances, tantôt en gloire et en honneur, tantôt dans les affronts et les opprobres. Puis, s'adressant au Père céleste, le même saint lui tient ce langage : « Regardez, Seigneur, ô Père saint, de votre sanctuaire, et de votre demeure élevée dans les cieux ; reconnaissez la robe de votre Fils Joseph ; une bête féroce l'a dévoré et a foulé son vêtement dans sa fureur; elle a souillé toute sa beauté dans les dernières gouttes de son sang; elle lui a laissé cinq lamentables déchirures. Voilà, Seigneur, le manteau que votre innocent Fils abandonna aux mains de la criminelle égyptienne [2]. »

O ma pieuse Souveraine! ô Mère d'amour et de douleur! est-ce que votre vie tout entière, ainsi que celle de votre Fils unique, n'a pas été semblable à cette robe de diverses couleurs? Oui, comme le dit l'orateur à la bouche d'or, « le Dieu clément a mêlé aux jours tristes quelques rares instants de joie. C'est ce qu'il fait pour tous les saints qu'il ne laisse pas continuellement ni dans la tribulation ni dans les consolations ; mais il tisse leur vie d'adversités et de prospérités avec une variété admirable. C'est ce que nous voyons ici, etc. »

4. Veuillez m'écouter et vous verrez que la joie et la douleur,

[1] Serm. in Matth. 2. — [2] S. Bern. de Pass. Dom.

la consolation et la désolation se sont toujours alternativement succédé dans la vie de la Douloureuse Vierge. Elle est obtenue de Dieu, comme le plus précieux de tous les dons par ses saints parents dans leur stérilité ; mais à force de prières, de mortifications, de jeûnes et de larmes ; et si saint Augustin a été appelé l'enfant des larmes, parce que les larmes de sa mère sainte Monique l'engendrèrent à une vie meilleure, la Vierge sacrée peut être aussi nommée la fille des larmes, puisque les pieux gémissements de ses parents l'ont obtenue pour le bonheur de l'univers. Après neuf mois elle naît à la grande joie de ses parents et de tous les Anges ; mais près de la piscine probatique, image de la passion future du Sauveur. A l'âge de trois ans, elle est presentée au temple avec allégresse, pour y servir Dieu plus librement loin des affaires du siècle ; mais là, chaque jour elle a sous ses yeux les sacrifices sanglants qui annoncent le sacrifice de Jésus-Christ sur la croix ; et elle ne l'ignorait pas. Elle est donnée pour épouse à saint Joseph, d'après les desseins du ciel ; mais bientôt elle devient pour lui un objet de doute et de trouble à cause du mystère de l'Incarnation. Elle enfante son Fils unique avec bonheur ; mais dans un vil réduit parce qu'il n'y avait pas place pour eux dans les hôtelleries : grand sujet de tourment, sans doute, pour cette divine Mère. Elle se réjouit en allaitant son Fils à son sein plein d'un lait céleste ; mais elle sait que ce lait virginal sera changé en ce précieux sang qui un jour doit racheter le monde. Selon la loi, elle présente son doux Fils à la circoncision et lui impose avec respect le saint nom de Jésus qu'elle a appris d'un Ange ; mais quelle douleur éprouve son Cœur blessé, en recevant sur son sein le tendre enfant ensanglanté, pleurant et presque à demi-mort ! Elle est honorée par les Mages qui tirent libéralement de leurs trésors et lui offrent l'or et l'encens ; mais elle reçoit d'eux aussi la myrrhe qui annonce la passion de son Fils, et sa mort, et sa sépulture. Elle présente au temple au Père éternel, en sacrifice du matin, son cher Fils, ses délices : les Anges s'en réjouissent, louant et bénissant le Seigneur ; mais qui nous dira son angoisse et

ses tortures, alors qu'elle entend dire au vieillard Siméon : « Il est placé comme un signe de contradiction... Le glaive transpercera votre âme. » Elle rentre à Nazareth dans sa maison ; elle y remplit l'office de Marthe ; mais, quelle triste nouvelle ! Hérode veut faire mourir l'Enfant ! et la jeune et tendre Mère au milieu de la nuit, dans une froide saison d'hiver, est forcée de prendre la fuite vers l'Egypte. Comprenez avec quelle tristesse ! Et puis, quels gémissements ! quels soupirs ! quand la Vierge désolée apprend le carnage de tant d'enfants. Après la mort d'Hérode, sur l'avertissement de l'Ange, elle revient joyeuse dans sa patrie : « Retournez en la terre d'Israël, car ils sont morts, ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant ; mais, nouveau chagrin ! Ayant appris qu'Archelaüs régnait à la place d'Hérode son père, elle craignit de s'y rendre. Quand son divin Fils a douze ans, elle monte avec lui au temple pour y adorer Dieu en esprit et en vérité ; mais l'allégresse est de nouveau changée en deuil, en se voyant privée durant trois jours de la présence de son doux Fils, l'unique consolation de son âme. Vous le voyez : toujours sa joie mêlée d'absinthe en cette triste vie. Le prophète des lamentations a donc bien dit : « Il m'a remplie d'amertumes, il m'a enivrée d'absinthe. »

5. Rappellerai-je le reste du cours de la vie de la Douloureuse Vierge ? Au rapport de Spondan, un sérénissime marquis de Bade, entre plusieurs choses rares, avait une pierre précieuse qu'un jour un villageois avait trouvée dans son champ. Elle offrait cette particularité que, de quel côté qu'on la tournât, elle présentait l'effigie de Jésus crucifié [1]. Un fait pareil se lit dans Bosius : Dans la vallée de Soléta, en Espagne, la sainte image du Sauveur crucifié fut découverte croissant prodigieusement dans une vigne [2]. L'an de l'incarnation 1698, le 23 décembre, à Augsbourg, on trouva de même une croix, dans un hêtre que fendait un bûcheron avec sa cognée. Elle était née et avait crû avec le bois naturellement ; j'en ai l'empreinte gravée sur cuivre. Si l'on coupe par le milieu la pomme de

[1] Spond. ad ann. 1415. — [2] Bos. de Cruce triumph.

paradis, fruit d'un arbre croissant en Syrie et dans l'île de Chypre, elle vous laisse voir évidemment, suivant Henri Canisius, le signe de la croix, et, entre ses bras, le Rédempteur du monde [1]. Le P. Nadase de la S. J., raconte qu'à Memphis et Alexandrie en Egypte, il croît des fruits de cette espèce, plus doux, plus savoureux que la figue, et qui, étant partagés, montrent la figure d'une croix et Jésus Christ cloué sur cette croix. Divisez-les, dit-il, en autant de morceaux que vous voudrez, vous aurez autant d'images de la croix et d'effigies du Sauveur crucifié [2].

Lecteur ami de la Vierge Marie, regardons le Cœur de la Douloureuse Mère de Dieu qui est aussi la nôtre. Qu'y trouverons-nous? La croix et Jésus attaché à cette croix pendant tout le temps qu'elle vécut. Si Jésus-Christ, ainsi que nous l'avons démontré dans notre *Traité du Sacré-Cœur de Jésus*, considération v, fut pour ainsi dire toujours en croix, depuis le premier instant de sa conception, par la connaissance claire et vive de sa passion future, sa sainte Mère, dès le moment qu'elle devint sa Mère, et jusqu'à la fin de sa vie, fut au pied de la croix. La B. Vierge, dit saint Bernardin de Sienne, fut crucifiée avec Jésus-Christ à l'heure même où elle le conçut; car elle s'offrit pour cela et fut prompte à se dévouer à la mort et au martyre [3]. O triste et désolée amarante, à laquelle on peut donner pour épigraphe : Ma vie reverdit dans les larmes. Mais, douce Vierge, dites-moi, je vous prie, comment il vous fut possible de supporter, pendant toute votre vie, cette vicissitude d'événements et de douleurs? Que pensiez-vous, ma Souveraine, en voyant la contradiction poursuivre partout votre Fils, et le saint des saints accablé d'affronts, de blasphèmes, d'outrages, d'opprobres et de persécutions? Quelle immense amertume remplissait votre cœur et votre âme, quand vous saviez que l'on se préparait à le jeter dans un précipice, ou à le lapider, et quand enfin vous avez vu venir la mort de

[1] Henr. Canis. lect. antiq. tom. 5. fol. 112. — [2] Nadas in Eremo Div. amor. n. 537. — [3] S. B. Sen. tom. 3. serm. 6.

la croix? L'apôtre Pierre ne pouvait entendre parler de cet infâme supplice; il le regardait comme une indignité et un opprobre pour le Christ son divin Maître; il s'écriait : « A Dieu ne plaise que pareille chose vous arrive; non, cet affront n'est pas pour vous! » Or que penser d'une telle Mère *qui conservait toutes ces paroles et les méditait dans son Cœur?* « Le glaive de douleur, dit sainte Brigitte, s'enfonçait plus avant dans le Cœur de la Vierge, à chaque heure et à mesure qu'approchait davantage la passion de son Fils bien-aimé. D'où il faut croire que le Fils de Dieu, compatissant à l'état de sa Mère comme le meilleur des fils, calmait ses douleurs par de fréquentes paroles de consolation; autrement, elle n'aurait pu soutenir sa vie jusqu'à la mort de ce divin Fils [1]. »

6. Les saints Pères ont recherché pourquoi le Fils de Dieu, qui a fabriqué l'aurore et le soleil, a voulu être le fils d'un artisan en bois : « N'est-il pas fils du charpentier? Sa Mère ne s'appelle-t-elle pas Marie? » Saint Chrysostome répond : « Marie a été donnée pour épouse à l'artisan travaillant sur le bois, parce que Jésus-Christ, l'époux de l'Eglise, devait opérer le salut de tous les hommes par le bois de la croix. » Et comme Noé bâtit l'arche pour y sauver le genre humain, de même Jésus, ce fils de l'artisan, prépara dans la boutique de saint Joseph, et bien mieux que Noé, une arche, l'arche de la croix pour sauver par elle son peuple de ses péchés; et comme l'heure n'était pas encore venue de consommer la rédemption du monde en mourant sur le bois, du moins voulut-il avoir continuellement à sa mémoire et sous ses yeux, et le bois de la croix et tous les autres instruments de sa passion, afin que sa vie tout entière fût croix et martyre : « Ma douleur est toujours présente à mes regards [2]. »

C'est le même raisonnement pour la Douloureuse Mère. Elle savait que ce cher Fils était *placé en signe*, c'est-à-dire en croix; le doux Jésus, personne assurément n'en peut douter, lui avait dit plus d'une fois : « Je dois être baptisé d'un cer-

[1] Révélations de sainte Brigitte. — [2] Ps. 37. 18.

tain baptême, et il me tarde de le recevoir! » Sa bouche parlait de l'abondance de son Cœur, et il s'entretenait avec elle « des souffrances excessives qu'il devait subir à Jérusalem. » Par toutes ces réflexions, il est évident pour le lecteur prudent et judicieux que toutes les joies de la Vierge Douloureuse furent mélangées d'absinthe bien amère, et que cependant elle supporta toutes les adversités avec la plus grande soumission, conformant toujours sa volonté à celle de Dieu. O chrétiens, où est votre patience quand la contradiction vous visite? Où est votre conformité avec la volonté divine?

CONSIDÉRATION XXII.

La B. Vierge, douloureuse même aux noces de Cana, avec bonté et sans être priée, rend service aux nouveaux époux.

NON POSCENTIBUS OFFERT.

Le vin manquant, la Mère de Jésus lui dit : Ils n'ont plus de vin.
(Joan. 2. 3.)

1. On loue avec raison, dans la sainte Ecriture, la belle et généreuse Rébecca, qui donna non-seulement à boire à Eliézer, le premier serviteur d'Abraham, mais encore à ses chameaux, sans qu'elle en fût priée, avec une grande complaisance.

C'est un type réalisé en la sainte Vierge Marie. Elle ouvre les sources de la grâce non-seulement à ceux qui recourent à elle, mais même à ceux qui ne la prient pas. Elle ne repousse point les injustes et les pécheurs, figurés par les chameaux bossus et difformes; mais, tendre Mère, elle fait, la première, à tous la même invitation : « Venez à moi, ô vous tous qui me désirez, et vous serez remplis des fruits que je porte. » Parlant de cette volonté prompte et libérale de la B. Vierge à secourir, Richard de Saint-Victor s'écrie : « Sa piété vient en aide plus rapidement qu'on ne l'invoque, et elle prend d'avance la cause des malheureux sous sa protection : Semblable à une fontaine qui coule, ou au soleil qui darde ses rayons non pour eux-mêmes, mais pour l'utilité publique. »

Elle offre à ceux qui ne demandent pas.

2. L'Evangile nous donne une belle preuve de cette vérité, lorsqu'elle voulut bien assister aux noces de pauvres gens :

« Des noces furent faites à Cana en Galilée, et la Mère de Jésus y assistait. » Pourquoi, je vous prie, la Mère de Jésus aux noces? Quoi! le miroir de toute sainteté, la règle de vie et de la bonne discipline, le parfait modèle de toutes les vertus, à des noces? De prime abord on en est étonné.

Dans l'opinion de Corneille de la Pierre et d'autres auteurs, c'étaient les noces de Simon le Chananéen, devenu plus tard Apôtre, et qui était fils de Cléophas, le frère de saint Joseph, époux de Marie et père nourricier de Jésus. Elle y fut invitée, dit Euthymius, comme parente et alliée, moins pour honorer les époux de sa présence que pour soulager leur pauvreté et les aider de toutes ses forces; et saint Bonaventure pense qu'elle ne s'assit point au festin, mais que, diligente Marthe, elle s'occupait des préparatifs dans la maison des époux.

Comme cousin de l'époux, Jésus fut invité aussi avec quelques disciples : peut-être Nathanaël, Philippe, Pierre et André, les premiers qu'il appela à sa suite. Or, comme le vin diminuait peu à peu, et qu'il vint à manquer, craignant que les époux n'éprouvassent de la confusion, la douce Vierge s'approche de son Fils et l'en avertit modestement : « La Mère de Jésus lui dit : Ils n'ont plus de vin. » « Elle compatit, dit saint Bernard, avec la plus grande bonté à la honte qu'ils éprouveraient. D'une source de bonté que peut-il sortir autre chose que la bonté? Quoi d'étonnant qu'un cœur tout bon exhale la tendre compassion [1]? » Voyez et méditez, âme chrétienne, combien fut toujours bénigne et miséricordieuse, envers les pauvres mortels, la B. Vierge, la Mère de la belle dilection : non étrangère aux maux, elle a appris à secourir les malheureux par toutes les peines et les adversités auxquelles Dieu permit qu'elle fût soumise.

3. Elle ne prit pas envers son Fils le ton du commandement, parce qu'il lui était soumis ; ni celui d'une instante prière. Elle se contente de dire simplement : *Ils n'ont pas de vin.* Marthe et Marie-Madeleine firent connaître de la même manière la

[1] In Dom. I. post oct. Epiph.

maladie de leur frère Lazare : *Seigneur, celui que vous aimez est malade.* « Elles ne disent pas, s'écrie saint Augustin, le grand astre de l'Eglise, elles ne disent pas : *Venez* ; à celui qui aimait il suffisait de cette annonce : Seigneur, celui que vous aimez est malade ; il suffit que vous le sachiez, car vous n'aimez pas pour abandonner. » Voyez la réserve et la prudence de l'auguste Vierge.

Or, que répondit Jésus, le maître des mœurs et le modèle de la tempérance? *Mon heure*, dit-il à sa Mère, *n'est pas encore venue.* O bon Jésus! quelle fut-elle, cette heure? L'heure de la passion, répond saint Augustin, cette heure où, cloué sur la croix et expirant, le Sauveur recommanda sa Mère chérie au bien-aimé disciple en lui disant : « Voilà votre Mère ; » et dès cette heure le disciple la prit pour sa Mère. Heure de tristesse! Remarquez, ô mon âme, que même au milieu du festin des noces, votre doux Sauveur Jésus a voulu penser à son amère passion et à sa croix ; tant il est vrai que, sur la terre, il n'y a rien de prospère, d'agréable et de délicieux qui ne soit mêlé de revers, de fiel et d'absinthe. Ainsi, même au milieu de la joie des noces de Cana, vous pouvez donner à la B. Vierge le nom de Mère Douloureuse, puisqu'elle connaissait parfaitement l'heure prédite par son Fils et qui devait sonner bientôt. Elle-même dit un jour à sainte Brigitte : « Continuellement ma joie était assaisonnée par la douleur. » Et suivant saint Irénée : « La Vierge Mère éprouvait, pour ainsi dire, une soif de s'abreuver au calice du sang de Jésus-Christ [1]. »

4. On voit paraître, aux noces de Cana, toute la tendresse et la miséricorde de la sainte Mère de Dieu. Comme Noémi autrefois, elle pouvait dire à ces pauvres époux : « Votre embarras m'afflige plus que vous. » Et, bien que le Sauveur ait répondu un peu durement à sa Mère : Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? ces paroles néanmoins, dit saint Justin, n'étaient pas un signe de mécontentement, ni un reproche, car Jésus ne réprimanda pas en paroles la Mère qu'il honorait en réalité ;

[1] S. Iren. liv. 6. c. 18.

du reste il fit aussitôt un miracle en faveur de son désir. Et comme elle comprenait parfaitement le sens de sa réponse, et sa disposition à faire ce qu'elle lui avait suggéré, elle se hâta de dire aux serviteurs : « Ce qu'il vous dira, faites-le. » Si autrefois Salomon disait à sa Mère : Demandez, ô ma Mère, il ne m'est pas possible de vous rien refuser ; comment Jésus, qui est plus que Salomon, aurait-il pu, publiquement, au milieu des convives, causer de la confusion à sa Mère si chérie ? « Il lui est impossible de ne pas l'exaucer, dit saint Antonin, et cela est encore plus vrai des prières que cette glorieuse Vierge lui adresse maintenant dans les cieux. »

Que la sainte Mère de Dieu ait demandé du vin à son Fils, ce n'est pas là une chose dépourvue de mystère. En effet, le vin est ordinairement un symbole de joie et de consolation, suivant le prophète royal : « Le vin réjouit le cœur de l'homme. » Le Sage dit aussi dans les proverbes : « Donnez de la liqueur aux affligés et du vin à ceux qui ont le cœur triste ; qu'ils boivent, et qu'ils oublient leur indigence et ne se souviennent plus de leur douleur. » Au contraire, l'eau est le symbole des tribulations et des angoisses, d'où cette prière du Psalmiste : « Seigneur, délivrez-moi des grandes eaux qui ont environné mon âme, » c'est-à-dire des tribulations, des calamités, des misères.

La B. Vierge, dans sa sollicitude, ne demanda pas d'eau pour les nouveaux époux et leurs convives, mais du vin ; montrant ainsi qu'elle serait l'avocate attentive et pleine de bonté des malheureux et des affligés ; ce qui porte saint Bernard à lui dire : « O Souveraine, nous avons entendu votre voix disant à votre Fils : *ils n'ont pas de vin.* Eh bien, le vin manque en nos barils, le vin qui réjouit le cœur de l'homme. Nous le cherchons, ce vin qui fait croître les vierges ; la coupe est dans vos mains, etc. » Et, dans un autre endroit, il ajoute, en parlant des noces mystiques de l'âme avec Dieu : « Là, jamais le vin ne manque, c'est-à-dire la grâce de la dévotion et la ferveur de la charité. Combien de fois, mes frères, après vos demandes mêlées de larmes, m'est-il nécessaire de prier la

Mère de miséricorde de vouloir bien suggérer à son doux Fils que vous n'avez pas de vin? Et je vous le dis, mes très-chers, si nos prières sont bien faites, elle ne fera pas défaut à nos besoins spirituels, parce qu'elle est miséricordieuse et Mère de la miséricorde. »

5. Venons à la sainte Ecriture selon notre habitude. Parlant d'Ana fils de Sébéon, Moïse raconte qu'il découvrit dans le désert des eaux salutaires et médicinales : « C'est cet Ana qui trouva des eaux thermales. » Marie fit plus que lui, elle a découvert une veine de vie et de toute miséricorde : « Vous avez trouvé grâce devant Dieu, » lui dit l'Ange ; en effet, elle l'a rendu propice au genre humain ; et c'est pourquoi saint Bonaventure l'appelle *veine de vie, veine bénite, et veine de miséricorde.* La femme de Thécuite prit volontiers et par compassion, sur sa propre responsabilité, la réconciliation d'Absalon fugitif et exilé, et apaisa merveilleusement la colère de David. Que ne pourra pas la miséricordieuse Vierge, si, en notre faveur, nous pauvres exilés dans cette vallée de larmes, elle intercède auprès de Dieu le Père et auprès de son doux Fils? « Elle était grande, dit saint Bonaventure, elle était grande la miséricorde de Marie envers les malheureux pendant qu'elle vivait dans ce monde ; mais beaucoup plus grande est sa miséricorde envers les malheureux maintenant qu'elle règne dans le ciel : or, elle montre maintenant une plus grande miséricorde aux hommes, par ses innombrables bienfaits, parce qu'elle voit mieux de là-haut, les misères innombrables des hommes. Quel est celui que le soleil n'éclaire? Quel est celui sur qui ne resplendit pas la miséricorde de la B. Vierge? »

Avec un pain cuit sous la cendre, la femme de Sareptha nourrit et fortifia Elie de Thesbithe mourant de faim : « Levez-vous, et allez à Sareptha chez les Sidoniens et y demeurez, car j'ai ordonné à une veuve de vous nourrir. » Quand on considère ce fait, on voit dans tout son jour la grande foi de cette femme et sa libéralité : il ne lui restait, comme dernière ressource, qu'un peu de farine nécessaire pour soutenir sa vie

dans une grande famine, et elle s'en prive généreusement en faveur d'Elie. Ah! elle n'était pas moindre la générosité et la miséricorde de la divine Mère, quand elle vivait sur terre et secourait les indigents sans qu'elle en fût priée? « Qu'y a-t-il d'étonnant, dit saint Bernard, qu'elle assiste quand on l'invoque, puisqu'elle est là alors qu'on ne l'invoque pas? » Saint Grégoire de Nicomédie observe que la B. Vierge, étant encore au temple de Jérusalem, distribuait sa nourriture aux pauvres chaque jour. « Journellement, dit-il, on voyait un Ange lui parler; il lui obéissait comme à une sœur chérie ou une mère : elle recevait de la main de cet Ange un aliment céleste et s'en nourrissait; quant aux aliments qu'elle recevait des pontifes du temple, elle les donnait aux pauvres. » Ame chrétienne, vous le comprenez; elle pouvait dire, à meilleur droit que Job, ce prince de la terre de Hus : « Depuis mon enfance la compassion a grandi avec moi; elle est sortie avec moi du sein de ma mère. »

6. Lorsque David était dans la caverne d'Odolla, les malheureux, les affligés, les nécessiteux se réfugiaient auprès de lui. Il les recevait avec bonté, les formait à tout ce qui est juste et honnête, et il devint leur chef. O malheureux, malades, désolés, affligés, pécheurs repentants! ô vous qui êtes accablés de dettes et du poids de vos péchés, et n'avez pas de quoi satisfaire à la divine justice! allez vous réfugier vers la fille de David, votre clémente Mère, afin que, par sa puissante intercession, elle vous rende propice son Fils, votre juge. Il nous montre, il est vrai, ses saintes blessures; il invite, d'une manière touchante, tous les malheureux et les pécheurs à venir à lui : « Venez à moi tous, vous qui travaillez et qui êtes accablés, et je vous consolerai. » Mais un je ne sais quoi nous effraye intérieurement à la vue de nos fautes. Pour le dire franchement, c'est sa puissance suprême, sa souveraine justice; ainsi un enfant blessé et coupable, craignant la colère d'un père, se réfugie d'abord sur le sein de sa mère. O bon Jésus! pardonnez-moi ce que je dis; vous êtes le premier et le dernier espoir, l'unique espoir de notre salut, mais nous savons que

vous êtes en même temps le juge sévère qui nous demanderez un compte exact de toute parole inutile : c'est pourquoi nous devons opérer notre salut avec crainte et tremblement en votre présence. Mais à vous, louanges immortelles, infinies, immenses! Vous nous avez donné votre sainte Mère pour être notre soutien, notre consolation, notre refuge, notre secours, afin que nous ayons, par son intercession, ce que notre faiblesse ne saurait obtenir. D'où ces paroles de Nicéphore : « Beaucoup de demandes sont adressées à Dieu, et l'on n'obtient pas; beaucoup sont adressées à Marie et l'on obtient, non qu'elle soit plus puissante, mais c'est que Dieu a résolu de l'honorer ainsi afin que les hommes sachent qu'ils peuvent tout obtenir de Dieu par elle. » Ecoutez, pour votre consolation, comment le dévot saint Bernard parle lui-même à la Mère de miséricorde : « O Mère de Dieu et de l'homme, Mère du juge et du criminel, Mère du roi et de l'exilé, puisque vous êtes Mère de l'un et de l'autre, il ne convient pas que vous souffriez la discorde entre vos fils. »

7. Abigaïl se montra autrefois avocate prudente et persuasive. David, à la tête de ses troupes, envoya demander à Nabal, mari de cette femme, des vivres pour lui et ses soldats ; et cet homme, aussi dur que riche, lui répondit par des reproches et des insultes. Aussitôt David irrité fait le serment de tuer Nabal et tous ses serviteurs et de ne pas épargner même un chien. La prudente Abigaïl en est avertie par hasard ; on lui dit que David irrité est en route pour détruire la maison de Nabal. Elle part, vient au-devant de lui, le persuade et l'apaise par la douceur de son langage et ses présents : « Abigaïl, ayant aperçu David, se hâta de descendre de sa monture, et se prosternant jusqu'à terre en sa présence, elle lui rendit ses respectueux hommages, et, se jetant à ses pieds, elle lui dit : « Que sur moi retombe, ô mon seigneur, toute cette iniquité. »

Abigaïl, âme chrétienne, est une belle figure de la sainte Vierge Marie, l'avocate, la patronne puissante de tous les malheureux et affligés auprès de Dieu. Et si, sur son instance

aux noces de Cana, le Seigneur Jésus-Christ a honoré de son premier miracle, et les deux époux, et tous les convives présents, leur procurant un excellent vin, que ne fera-t-il pas au ciel par son intercession? Citons saint Bernardin de Sienne : « La Mère, aux noces de Cana en Galilée, prend la parole comme si le soin de tous lui appartenait; et sentant qu'elle était l'avocate de tous les hommes, parce que seule entre toutes les créatures elle était devenue Vierge Mère, elle fait, sans en être priée, l'office d'avocate et d'auxiliatrice. »

Douce Vierge, elle est habituée à compatir aux affligés dans toutes les positions de la vie, parce qu'elle a éprouvé elle-même les afflictions de tous. Saint Yves, prêtre, docteur habile dans l'un et l'autre droit, entreprit de défendre, gratuitement, et pour l'amour de Dieu et du prochain, les causes des pauvres et des délaissés; fonctions que peu d'avocats exercent sans honoraires. La Vierge sainte désire avec ardeur être, auprès de Dieu, la patronne et l'avocate de tous les pauvres, de tous les affligés, de tous les délaissés du monde. Elle veut l'être surtout des vierges, parce qu'elle est demeurée toujours vierge ; des époux, parce qu'elle connaît leurs misères ; des veuves, parce qu'elle est restée veuve par la mort de son saint époux; des pauvres et des malheureux, parce qu'elle a été affligée avec eux dans toute sa vie mortelle. Aussi lui disons-nous bien justement avec saint Augustin et toute l'Eglise : « Sainte Marie, secourez les malheureux, aidez les faibles, consolez ceux qui pleurent... » Et saint Bonaventure a bien raison de dire : « Il faut prier assidûment Marie, et que les félicitations de sa béatitude soient toujours en notre bouche, pour que, de son côté, elle ait toujours compassion de notre misère. »

Ames chrétiennes, âmes désolées, affligées, sujettes à mille misères, gardez-vous bien de vous décourager ; je vous annonce une chose qui doit vous procurer une grande joie : Vous trouverez Dieu vraiment bon, vraiment clément, et d'une miséricorde plus grande que votre malice ; c'est le Père des miséricordes, c'est le Dieu de toute consolation. Mais sa sainte Mère

ne vous fera pas défaut, et sera vraiment la Mère de miséricorde. En effet, puisqu'elle a mis au monde celui qui est la miséricorde même, elle est devenue à juste triste la Mère de miséricorde, et l'Église l'appelle ainsi par tout l'univers. Entendez-la vous dire, cette Mère de miséricorde : « Une mère peut-elle oublier son enfant, et n'avoir pas de compassion pour le fruit de son sein ? Eh bien, quand elle pourrait l'oublier, moi je ne vous oublierai pas, car je vous porte dans mon Cœur.

CONSIDÉRATION XXIII.

La douleur de Marie est augmentée à la vue des injures et des persécutions que Jésus-Christ son divin Fils souffre de la part des Juifs.

HIS EGO SUSTENTOR.

Tous ses jours sont pleins de douleurs et d'angoisses. (Eccl. 2. 23.)

Il y a ceci de commun entre tous les membres du corps humain, que, si l'un d'eux souffre gravement, les autres participent à la souffrance, à cause de la circulation du sang dans tout le corps. Que le pied, par exemple, soit blessé d'une épine, aussitôt tous les autres membres concourent pour arracher cette épine et soulager la douleur. Les yeux portent le regard sur la blessure avec compassion; les oreilles sont attentives; la bouche et la langue expliquent la douleur que l'on ressent; le nez se fronce et se ride à cause de l'humeur purulente ; les mains s'emploient à arracher l'épine cruelle ; le ventre gourmand devient compatissant et s'abstient de nourriture ; l'autre pied resté sain ne s'épargne pas et s'aide d'un bâton pour soulager son frère malade; le cœur enfin, lui le prince des membres et des artères, ne pourra jouir de repos que le membre lésé ne soit guéri. En un mot, tous les membres, bien qu'ils n'aient pas le même acte et la même opération, conspirent au même but en unissant leurs forces pour donner aide à la partie malade et lui procurer du soulagement. Écoutons saint Jean Chrysostome : « Si l'œil souffre, tout souffrira, tout cessera : les pieds ne marcheront pas, les mains ne travailleront pas, le ventre n'aura pas de plaisir à sa nourriture ordi-

naire, quoique la douleur soit aux yeux. Pourquoi chagriner le ventre à cause de l'œil? pourquoi arrêter la marche des pieds? pourquoi vous lier les mains? Parce que tous les membres sont unis par la nature, et souffrent ensemble [1]. »

Et c'est à cela que fait allusion le grand saint Paul, quand, pour montrer à l'univers combien les chrétiens doivent s'aimer d'une charité réelle, il se sert de cette comparaison familière en écrivant aux Corinthiens : Si l'un des membres souffre, tous les membres souffrent; et si un membre est dans la joie, tous les membres se réjouissent [2]. Voyez, prudent lecteur, quelle admirable sympathie existe entre tous les membres d'un seul et même corps. C'est que le sang conspire avec le sang qui, par la circulation, parcourt tout le corps dans l'espace de deux heures.

Eh quoi! le sang de Jésus-Christ n'était-il pas le sang de Marie? Ne pouvait-elle pas dire en toute vérité : « C'est l'os de mes os et la chair de ma chair. » Il suit nécessairement de là qu'entre ces deux saintes personnes il y eut une parfaite sympathie, et une communication des douleurs et des joies. Or, si un membre a coutume de prendre part à la douleur de l'autre membre, quelle dut être la douleur du Cœur de cette affligée Mère quand elle voyait son doux Fils, prêchant l'Evangile et faisant du bien à tous, accablé néanmoins d'injures et d'outrages par les Juifs ingrats. Elle pouvait facilement en conclure que la fin de l'Evangile serait la passion de son Fils. L'emblème de la présente considération sera un chardonneret, oiseau bien connu, perché sur les épines d'un chardon et becquetant sa graine, avec l'épigraphe :

Je m'en nourris.

O Douloureuse Vierge! vous avez été aussi sustentée du pain de la douleur et de la tribulation avec votre très-cher Fils. « La passion de mon Fils, avez-vous dit à sainte Brigitte, soit

[1] S. Joan. Chrysost. cit. a Cornel. — [2] I Corinth. 12. 26.

en mangeant, soit en travaillant, était toujours présente à mon souvenir. » Elle savait, en effet, qu'il était venu dans le monde afin de racheter de la mort, par sa passion et son sang, l'homme déchu; et les outrages, les injures, les blasphèmes, les angoisses, les persécutions dont le Fils était accablé, torturaient le Cœur de la Mère. Que dirai-je de plus? Elle était Mère, et digne Mère d'un tel Fils! Développons cette vérité.

2. Mainte et mainte fois le très-doux Rédempteur du monde, en vivant au milieu des mortels, daigna faire mention de ses cruelles souffrances et de sa mort en croix; pour lui, point de plus agréable harmonie que de s'entretenir ou d'entendre parler de sa passion. Souvent ce fut là le sujet de ses discours avec ses amis. Tantôt, en cheminant avec ses disciples, il parlait de cette prochaine passion : « Il commença par leur dire ce qui devait lui arriver [1]. » Tantôt dans la joie des noces de Cana, il voulut se souvenir de cette heure de tristesse; et il dit à sa Mère : « Qu'y a-t-il entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue [2]. » Tantôt au mont Thabor dans sa transfiguration : « Deux personnages s'entretenaient avec lui; c'étaient Moïse et Elie pleins de majesté; ils disaient l'excès des tourments qu'il devait endurer à Jérusalem [3]. » Tantôt il rappelait le souvenir de sa passion et de sa croix aux deux fils de Zébédée, lorsque, par l'entremise de leur Mère, ils sollicitaient pour eux les premières places dans son royaume avant les autres Apôtres : « Pouvez-vous boire le calice que je boirai [4]? » Tantôt, montant à Jérusalem avec les disciples, il leur exposait de nouveau nettement le mystère de sa mort sur la croix : « Et on le livrera aux nations pour se moquer de lui, le flageller et le crucifier [5]. » Tantôt, au milieu de la nuit, parlant avec Nicodème, il insinuait le même crucifiement sous le symbole du serpent d'airain élevé dans le désert : « Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi faut-il que le Fils

[1] Marc. 10. 32. — [2] Joan. 2. 4. — [3] Luc. 9. 30. — [4] Matt. 20. 22. — [5] Matt. 20. 19.

de l'homme soit élevé [1]. » J'omets plusieurs passages des saintes Ecritures qui montreraient tout le brûlant amour, allumé dans le divin Cœur de Jésus, de répandre bientôt son sang pour le salut du genre humain : désir ardent et empressé qui lui faisait paraître longues les heures qui retardaient sa passion ; et c'est à cause de ce retard qu'il parlait familièrement avec ses amis de cet excès de son divin amour.

Combien de fois le doux Jésus s'en est entretenu avec sa sainte Mère, la première entre ses amis assurément ! S'il a fait connaître aux Apôtres tout ce qu'il apprit de son Père, que dire de sa Mère ? Comme elle s'affligeait de jour en jour davantage à l'approche de sa passion, Jésus-Christ dut nécessairement la consoler en la voyant plus triste, et lui adresser ces paroles que lui prête Nébridius : « Ne croyez-vous pas, ma Mère, que je suis en mon Père et que mon Père est en moi ? Avez-vous perdu votre intégrité à mon entrée dans votre sein, ou souffert quand j'en suis sorti ? Pourquoi donc êtes-vous accablée de chagrin ? C'est la volonté de mon Père que je subisse la mort, et c'est aussi la mienne. Ce que j'ai de mon Père ne peut souffrir ; la chair seule, que je tiens de vous, souffrira [2]. » De telles paroles étaient douces pour le cœur de la Mère affligée ; cependant sa grande tendresse et son immense amour pour son Fils ne lui permettaient pas de les entendre sans verser des fleuves de larmes. Qu'en doutez-vous, mon âme ! Elle connaissait tous les tourments qu'il devait endurer ; elle ne pouvait pas ne point en éprouver un grand serrement de cœur ; néanmoins elle se résignait au bon plaisir de Dieu, quoique, comme elle même l'atteste, « elle n'eut pas une seule heure sur terre sans avoir le cœur transpercé par la tribulation. » Ame chrétienne, consolez cette Mère affligée, et compatissez-lui de toute votre âme ; elle mérite qu'avec elle vous pleuriez le doux Jésus ne soupirant lui-même qu'après la souffrance et la croix pour expier vos fautes, et s'y élançant pour ainsi dire à grands pas de géant.

[1] Joan. 3. 14. — [2] Nebrid. in fasc. myr. c. 1.

3. Voulez-vous, ô mon âme, des preuves plus nombreuses de cette vérité? Ne fut-elle pas cruelle pour la Douloureuse Mère, la séparation d'avec son bien-aimé Fils quand, après la bienheureuse mort de saint Joseph, il lui fit des adieux pleins de tendresse, puis, ayant reçu le baptême de saint Jean-Baptiste, il se retira dans le désert, pour y macérer son corps par les jeûnes, déclarer de nouvelles guerres à l'enfer et expier la gourmandise d'Adam et de sa postérité? Ce jeûne ne fut pas sans lui causer de grandes souffrances. Dieu, par un miracle, accorda à Moïse et à Elie de soutenir un jeûne de quarante jours sans éprouver ni la faim ni la soif; mais Jésus-Christ, avide de souffrances, soutenait seulement ses forces pour méditer, prier et souffrir. Cependant sa faim augmentait et se faisait sentir de plus en plus; et il y aurait succombé, si la Divinité n'eût prolongé sa vie pour prolonger aussi la souffrance. Enfin, le démon ayant été trois fois vaincu dans les tentations qu'il lui suggérait, les Anges s'approchèrent du divin maître, et ils le servaient. Revêtus de formes humaines et lui adressant leurs félicitations, ils lui apportaient de la nourriture comme à un vainqueur; ils le servaient à une table disposée dans ce vaste désert. Mais, direz-vous, où les Anges avaient-ils préparé cette nourriture? ou de qui l'avaient-ils reçue? Saint Bonaventure [1] répond que la Douloureuse Vierge n'ignorait pas ce jeûne rigoureux, et qu'elle prépara, comme à l'ordinaire, la nourriture dont la sainte humanité de Jésus, exténuée par un long jeûne, fut enfin soulagée. Or une si longue abstinence n'affligea-t-elle pas souverainement le Cœur de la Mère? Et vous, quelles sont vos mortifications corporelles? Saint Paul disait de lui : « Je châtie mon corps, et je le réduis en servitude [2]. » Comment traitez-vous le vôtre? Comment jeûnez-vous, âme délicate! Quelle violence vous faites-vous? Si le royaume des cieux veut être enlevé par la force, quel est votre courage?

4. Allons en avant. L'innocent précurseur de Jésus-Christ succombe, sous le tranchant du glaive, par l'ordre de l'impie

[1] In Vit. Christ. — [2] I Cor. 9. 27.

Hérode. C'est le parent de la Douloureuse Mère ; en sa présence il tressaillit de joie dans le sein maternel, le jour de la visitation. Quand la nouvelle de la mort de ce parent chéri fut annoncée à Jésus et à Marie, ce fut un nouveau deuil et un nouveau chagrin pour le Cœur de Jésus, selon l'humanité, et pour le Cœur sensible de sa sainte Mère qui n'ignorait certainement pas cette prophétie du saint précurseur sur Jésus : « Il faut qu'il soit élevé et que je sois diminué [1]. » Jésus en effet fut élevé en croix, et saint Jean fut diminué par la décapitation. O douleur de la Vierge affligée, quand elle apprend cette triste et fatale nouvelle ! Jésus doit être élevé en croix ! et déjà le parent aimé est diminué !

Un jour, les Juifs perfides *prirent des pierres pour les jeter sur Jésus* [2]. Triste prélude, pour la Mère affligée, de la mort future de son aimable Fils ! Celui qui passait en faisant du bien à tous, rendant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, redressant les boiteux, purifiant les lépreux, guérissant les malades, rendant la vie aux morts, voit maintenant que, pour récompense de tant de bienfaits, l'on prend des pierres pour les lancer contre lui ! O ingratitude abominable ! Et Jésus cependant la tolérait sans se plaindre. Marie l'endurait de même et rendait le bien pour le mal à ces méchants. « Elle ne murmurait point, dit saint Antonin, que son Fils souffrît innocent ; elle ne maudissait pas les Juifs qui le traitaient si cruellement en échange de ses bienfaits ; elle ne demandait pas vengeance à Dieu, et que la terre s'ouvrît pour les ensevelir tout vivants dans ses entrailles, comme ils le méritaient. Non ; mais soumise à Dieu, elle savait que sa volonté était que son Fils souffrît, et qu'il était venu dans le monde pour cela ; les saintes Écritures, bien connues par elle, le lui annonçaient [3]. » Voilà un modèle à imiter, âme chrétienne, si l'on vous rend le mal pour le bien ; confiez tout à la divine Providence et Dieu lui-même *sera votre récompense grande à l'infini* [4].

[1] Jean. 3. 30.— [2] Joan. 8. 59. — [3] S. Antonin. 4 part. tit. 15. c. 41. — [4] Gen. 15. 1.

5. Pourquoi rappelé-je la souveraine ingratitude des habitants de Nazareth, qui, traitant le doux Jésus, leur concitoyen, comme un impie dans leur patrie, le conduisent en dehors de la ville sur le sommet le plus élevé de la montagne pour l'en précipiter et l'accabler de pierres? C'était là sans doute une grande peine et une grave injure pour Jésus-Christ; mais parce que l'heure de sa passion n'était pas encore venue, et que, dans les décrets de son Père, il devait être crucifié à Jérusalem et non point précipité à Nazareth, *passant au milieu d'eux, il s'en allait*[1]. Cependant, ô mon âme, considérons sa très-sainte Mère, alors présente à Nazareth, comme l'on ne peut en douter, et demeurant dans sa maison. Ah! qui dira sa peine et sa douleur en voyant toute la ville soulevée contre lui? « Dans la Synagogue, ils furent tous transportés de colère en l'entendant; ils se soulevèrent et le chassèrent hors de la ville. » O bonne Souveraine! que pensiez-vous, alors que vos concitoyens se montraient pires que le démon? En effet cet esprit méchant, après l'avoir transporté sur le pinacle du temple, se contenta de lui dire : « Jetez-vous en bas ; » eux s'efforçaient de le précipiter eux-mêmes sur les rochers. Insensés! trêve à votre fureur! le temps viendra où il ira de sa propre volonté, sur le mont du Calvaire, s'immoler à son Père comme victime pour votre salut et le salut de tous. Epargnez du moins son innocente Mère. Quel mal vous a-t-elle fait? Elle n'a blessé personne, n'a offensé personne, a fait du bien à tous autant qu'elle a pu. O Vierge affligée, je vous en conjure par la douleur immense que votre Cœur éprouvait en voyant qu'on voulait précipiter votre Fils du haut de la montagne, ne permettez pas que moi, votre indigne serviteur, je tombe dans le précipice du péché et de la damnation.

6. Toutefois, ce n'est là qu'un prélude, en comparaison de ce qu'il vous reste à souffrir. Courage donc, très-sainte Mère; je suis un messager de nouvelles bien dures. La sentence est portée : votre Fils n'est plus votre Fils, c'est le fils de la mort.

[1] Luc. 4. 30.

Il a échappé aux pierres, il a évité le précipice, il tombe entre de nouveaux écueils auxquels il ne peut échapper sans le naufrage de sa vie. Pour en venir à leurs desseins, Lazare étant ressuscité d'entre les morts, on assemble le conseil, on accuse le doux Jésus d'abord d'avoir tiré un mort de sa tombe : c'est un sacrilége; ensuite d'avoir opéré ce prodige par la magie : c'est un enchanteur dont il faut se délivrer. D'autres, convaincus par l'évidence et la grandeur du miracle, ne pouvant nier la vérité, avançaient cette maxime machiavélique : Il faut préférer le salut public à la religion. « Si nous le renvoyons, tous croiront en lui; et les Romains viendront et ruineront notre pays et notre nation [1]. » « Ils ne disaient pas, observe saint Augustin, croyons en lui; car ces hommes pervers pensaient plus à lui nuire et à le perdre, qu'à songer aux moyens de pourvoir à leur sûreté pour ne pas périr eux-mêmes [2]. » Enfin, d'autres ayant donné leur avis, sans trouver ce qu'il fallait faire en cette circonstance importante, Caïphe en sa qualité de Pontife, parla ainsi le dernier : « Vous ne savez pas une chose, et vous ne faites pas attention qu'il vous est expédient qu'un homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse point. » La discussion se terminant ainsi, il fut résolu par un décret, une espèce de sénatus-consulte, que le plus tôt possible on ferait mourir Jésus-Christ sur une croix.

O bonne Souveraine, je vous annonce de fâcheuses nouvelles. Hélas! votre Fils ne vous appartient plus, le voilà voué à la mort : c'est une chose conclue et résolue que le juste mourra pour les injustes, le pasteur pour les brebis, le maître pour les esclaves; l'Homme-Dieu Jésus-Christ sera crucifié pour l'homme indigne. Quelle pensée désolante pour sa Mère! « Ne vous étonnez pas, mes frères, dit saint Bernard, que l'on proclame Marie martyre dans son âme; qu'il s'étonne celui qui ne se souvient pas d'avoir entendu saint Paul dire, au milieu des crimes des nations, qu'elles étaient sans affection. Une

[1] Joan. 11. 48. — [2] S. Aug. hic.

telle dureté fut loin du Cœur de Marie; qu'elle soit aussi loin de ses serviteurs [1].

7. « Jésus donc ne se montrait plus en public. » En tant que Dieu, il connaissait tous les projets des Juifs à son sujet, mais en tant qu'homme, il se déroba quelques jours à leur fureur, pour être la victime paschale peu de temps après, c'est-à-dire la semaine suivante. Le Cœur de Marie pressentait tout. En voyant arriver le moment de la cruelle passion prédite par les prophètes, elle tressaillit d'horreur dans tous ses membres et toutes ses facultés; et, le visage pâle, les yeux inondés de larmes, elle alla trouver son doux Fils, et, selon Nébridius, lui tint ce langage, sur le chemin de Jérusalem où il montait : « Je suis prête, ô mon Jésus, à vous accompagner, non-seulement en Judée, mais à la mort la plus cruelle et au tombeau. Qu'il me soit fait suivant le désir de votre âme. Si vous le jugez bon, je satisferai volontiers de mon sang la soif qui vous dévore pour racheter le genre humain [2]. »

Je me rappelle ici le législateur d'Athènes, l'illustre Solon. Un messager était venu lui dire : *Votre fils est un fils de la mort* [3]. A cette parole inattendue, il est tellement consterné qu'il tombe à terre, s'arrache de ses mains les cheveux et la barbe, déchire ses vêtements et remplit l'air de ses cris pour montrer la douleur qui le pénètre et l'accable. Il n'en fut pas ainsi de la pieuse Vierge, il n'en fut pas ainsi quand elle connut la sentence portée contre son Fils unique. Elle éprouvait, sans doute, une vive douleur, une douleur au-dessus de ce que l'on peut dire. « Je ne crois pas, dit saint Bernard, que l'on puisse raconter ou méditer la douleur de la Vierge, à moins que nous ne croyions qu'elle fut telle que pouvait l'éprouver une telle Mère au sujet d'un tel Fils [4]. » Toutefois elle ne maudissait pas Caïphe et les iniques pharisiens; elle n'invoquait pas la foudre, le tonnerre et la vengeance du ciel contre ces ennemis; elle ne s'arrachait point les cheveux; aucun geste,

[1] S. Bern. serm. Sig. Mag. — [2] Nebrid. in fasc. Myrrh. c. 2. — [3] Sabellicus lib. 3. — [4] S. Bern. de Lament. V. M.

aucun gémissement, aucun cri n'indiquait la douleur de son Cœur affligé. Elle confiait tout au Tout-Puissant. Venez, chrétiens, considérez cette grande vision : c'est un buisson ardent, le Sacré-Cœur de la Douloureuse Mère ; il est embrasé d'un incendie d'amour envers Dieu et son Fils ; et ce buisson n'est point endommagé par le feu de la tribulation, n'est point brûlé, n'est point consumé. O Cœur plus fort que le diamant et que n'amollit pas le sang de l'innocent agneau son Fils !

CONSIDÉRATION XXIV.

Amour et douleur des saints Cœurs de Jésus et de Marie en se disant adieu avant la passion.

NEC MORS SEPARABIT.

Tobie fait ses adieux à sa mère. (Tob. 5. 22.)

1. Là où il n'y a qu'un cœur et qu'une âme, la séparation des personnes est plus difficile et plus pénible. Les saintes Ecritures nous fournissent plusieurs figures de cette vérité. Lorsque Tobie le jeune se préparait à se séparer de son père et de sa mère pour entreprendre un périlleux et long voyage, et aller chercher les dix talents d'argent chez Gabélus, à Ragès, ville des Mèdes, il fit de tendres adieux à ses parents chéris. Anne, sa mère, pleura l'absence de son cher fils avec des larmes abondantes.

Isaac, fils unique d'Abraham et de Sara, allant avec son père à la montagne de Moria, aujourd'hui le Calvaire, pour y être immolé sur un bûcher, en holocauste à Dieu le souverain maître de la vie et de la mort, dut faire auparavant, suivant la pensée de saint Augustin, des adieux bien tristes et mêlés de larmes à sa mère affligée. « Sara, dit-il, laissa partir avec beaucoup de peine son fils Isaac qui se rendait au mont Moria pour y être sacrifié, car elle pressentait qu'il allait à la mort. »

David près de quitter, à cause de la fureur du roi Saül, Jonathas qu'il aimait comme son cœur, fit à ce prince, son plus fidèle ami, ses derniers adieux avec beaucoup de soupirs et de larmes : « et, s'étant embrassés, ils pleurèrent l'un et l'autre, et David pleura davantage. »

Le patriarche Jacob, sur le point de mourir, fit ses adieux à chacun de ses fils, et tous pleurèrent amèrement leur bon père, surtout Joseph, vice-roi d'Egypte : « Ce que voyant Joseph, il se jeta au cou de son père, et l'embrassant [1], etc. »

Saint Paul ne fit pas à ses chers amis des adieux moins touchants et moins affectueux après leur avoir confié le soin de l'Eglise : « Tous furent plongés dans la tristesse, et, se précipitant au cou de Paul, ils le baisaient en exprimant leur douleur par des paroles, parce qu'il avait dit qu'ils ne le verraient plus ; et ils le conduisirent jusqu'au vaisseau. »

2. Voilà les figures ; venons à Jésus-Christ adressant le dernier adieu à sa Mère affligée, qu'il aimait comme son cœur et son âme, au moment où il n'aspire plus qu'à la mort de la croix. Parlant de cet adieu, saint Bonaventure raconte que le Fils de Dieu entretint sa sainte Mère, « lui parlant à part, et la laissant jouir longuement de sa présence dont elle allait être privée bientôt [2]. » Hélas! qui pourrait exprimer dignement l'amour et l'affliction de ces deux Cœurs! Regardez l'emblème où un lierre verdoyant embrasse un ormeau sec sans qu'il en soit séparé par son aridité ou sa chute, et vous lui donnerez cette devise : *Même en ta sécheresse je serai avec toi ;* ou bien cette autre de saint Paul aux Romains :

La mort même ne nous séparera pas.

Semblable à ce lierre, la B. Vierge, vraie Mère d'amour et de douleur, ne pouvait pas même être séparée de son doux Fils par sa passion et sa mort, parce que son âme était pour ainsi dire moins unie à son corps qu'au cher objet de sa tendresse : elle aimait uniquement le sacré Cœur de Jésus comme le digne centre de son amour. Voici comme elle parle à sainte Brigitte : « Je le dis hardiment ; sa douleur était ma douleur, parce que son Cœur était mon Cœur [3]. » Quelle dure séparation que celle du Cœur de Jésus d'avec le Cœur de Marie! L'Apôtre

[1] Genèse, 50. 1. — [2] S. Bonav. Medit. vitæ Chr. — [3] Lib. 1. Revel. et Mallon. f. 88.

se glorifiait qu'aucune créature et aucune force ne pourraient le séparer de l'amour du Cœur de Jésus : « Qui me séparera donc de la charité de Jésus-Christ? La tribulation? l'angoisse? la faim? le dénûment? le péril? la persécution? le glaive? etc. » Avec plus de raison la divine Mère pouvait tenir le même langage : Qui me séparera du doux et divin Cœur de Jésus mon Fils bien-aimé?

Jacob croyant son fils Joseph dévoré par une bête féroce, répandait des larmes amères et ne cessait de pousser de profonds soupirs, déchirant ses vêtements et se revêtant d'un cilice [1]. Rachel pleura tellement ses fils, que, dans l'étendue de sa douleur, elle ne voulait recevoir aucune consolation : « Une voix a été entendue dans Rama avec des larmes et des gémissements : c'était Rachel pleurant ses fils; elle ne voulait pas être consolée parce qu'ils n'étaient plus [2]. » La veuve de Naïm pleura son fils unique jusqu'à répandre des ruisseaux de larmes; « Et le Seigneur, en la voyant, fut ému de compassion et lui dit : Ne pleurez plus [3]. » Lorsque la Sunamite eut perdu son fils unique, elle vint se prosterner aux pieds d'Elisée, et dans la véhémence de sa douleur elle respirait à peine : « Etant venue trouver l'homme de Dieu sur la montagne, elle se jeta à ses pieds, et Giézi s'approchait pour la repousser; mais l'homme de Dieu lui dit : Laissez-la, son âme est dans l'amertume [4]. » Faibles images de l'affliction profonde du saint Cœur de Marie, lorsqu'elle vit aller à l'immolation, à la croix, à la mort, son divin Fils qu'elle aimait plus que tous les trésors du monde. « La douleur de la Vierge fut si grande, dit saint Bernard, que toutes les créatures ne pourraient la supporter; car autant elle aimait Jésus-Christ plus que toutes les créatures, autant sa douleur surpassait la leur. [5] »

3. Et quelles furent, pensez-vous, les paroles d'adieu du Fils à son affligée Mère? Les Evangélistes ne nous les transmettent pas. Il est croyable cependant que le doux Jésus parla ainsi

[1] Gen. 37. 34. — [2] Matth. 2. 18. — [3] Luc. 7. 13. — [4] IV. Reg. 4. 27. — [5] S. Bern. serm. de Lam. B V.

au Cœur de sa Mère : « Voici venu le temps, Mère bien-aimée, de retourner à celui qui m'a envoyé, mais ce n'est point par un autre chemin que la voie royale de la croix ; il faut que le Christ souffre ainsi, soit flagellé, conspué, moqué, condamné à mort, mis en croix, et qu'il entre ainsi dans sa gloire : c'est le décret porté de toute éternité dans les conseils de Dieu. Les anciennes figures l'ont annoncé, et tous les prophètes l'ont prédit. Il est nécessaire que tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, les prophètes et les psaumes, ait son accomplissement. Et comme il ne peut être donné satisfaction autrement à la justice divine souverainement outragée par la désobéissance d'Adam et les péchés sans nombre des mortels, et que la rédemption du monde et la réparation de la ruine des Anges ne peut avoir lieu que par le sang et la mort de la croix ; il est expédient qu'un seul meure pour le peuple, et que la nation entière ne périsse pas. Considérez, ô ma très-sainte Mère, que vous avez vous-même souscrit à ma mort, lorsque, au moment de l'incarnation, vous avez dit à l'Ange : *Fiat*. Mon saint nom de Jésus réclame la même chose : *Il sauvera son peuple de ses péchés.* » En achevant de parler ainsi cœur à cœur, Jésus se prépara pour aller de Béthanie à Jérusalem. Hélas ! c'était l'agneau allant à la boucherie, la vie marchant à la mort.

Quelle réponse attendez-vous, âme chrétienne de l'affligée Mère de Dieu? « *Ainsi donc nous sépare*, dit-elle, *ainsi donc nous sépare la cruelle mort!* ô douleur! ô amertume! ô tristes adieux! O Jésus! ô mon Fils! *qui me donnera de mourir à votre place!* Heureux Jacob! vous avez vu la robe de votre fils Joseph teinte seulement du sang d'un chevreau et déchirée; et moi, hélas! Mère de douleur et d'amour, je pourrais voir, d'un œil sec, l'humanité de mon bien-aimé Fils, figurée par la tunique de Joseph, je pourrais la voir déchirée de coups de fouets, blessée d'épines, percée de clous sur la croix; et, sa passion consommée, je pourrais contempler son sacré Cœur transpercé par une lance cruelle! O triste et amère séparation! Ainsi donc doit nous séparer la mort! ah! du moins,

permettez, bon Jésus, mon amour et mon cœur, si tel est le décret de Dieu et qu'il ne puisse être changé, s'il faut absolument que le monde soit racheté au prix infini de votre sang; permettez, si je ne puis mourir à votre place, que je meure au moins avec vous. » Ses larmes abondantes et la douleur immense de son Cœur virginal l'empêchèrent d'en dire davantage. Et nous, combien de fois, par le péché, nous perdons l'infini et souverain bien ; et, malheureux ! nous rions de notre perte. Ah ! que je crains bien qu'il n'arrive, à beaucoup de chrétiens, ce châtiment que Jésus-Christ la vérité même, au moment de quitter ce monde pour retourner à son Père, fulminait contre les Juifs incrédules : « Je m'en vais, et vous me chercherez ; mais vous mourrez dans votre péché [1]. »

4. Quand on conduisait à la mort, quoique innocent, et comme coupable de lèse-majesté, Thomas Morus, ce courageux athlète de la foi orthodoxe et de la justice, son fils unique, Jean Morus, ainsi le rapporte Stapleton, s'approche de lui, se jette à genoux, lui dit adieu avec une affection filiale, et, fondant en larmes, il demande à son père sa dernière bénédiction. Marguerite, sa tendre fille, suit son frère de près ; et, surmontant sa faiblesse, elle traverse les satellites et les rangs de la foule, pénètre jusqu'à son père chéri, se jette à son cou et le tient tendrement embrassé sans proférer d'autres cris de douleur que celui-ci : *Ah! mon père!* Ce coup fut violent ; et cependant il ne fit point faiblir ce père généreux parfaitement résigné à la volonté divine, et qui, pour la foi et la justice, présenta courageusement la tête au glaive du bourreau.

Ame rachetée par le sang de Jésus-Christ, je ne vous montre pas ici Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, mais Jésus-Christ, le roi des Anges, disant affectueusement adieu à son aimable Mère avant de mourir crucifié. Ah ! si vous l'eussiez vue, cette douce Mère, se précipiter entre les bras de son Fils pour un dernier embrassement ! O ardent amour, ô charité immense que les grandes eaux ne purent éteindre ni les fleuves

[1] Joan. 8. 21.

submerger! Ah! si vous eussiez pu considérer le sacré Cœur de Jésus avant sa mort, et le Cœur de la Vierge Mère abîmé dans la grandeur de son amour et de sa douleur! « Mon Cœur est devenu comme une cire qui se fond[1]. » Si vous eussiez vu ces deux cœurs, qu'aurait pensé le vôtre? Est-ce qu'il eût été plus dur que les pierres et les rochers qui se fendirent à la mort du Sauveur? O mon âme, que faites-vous? Vous ne vous repentez pas encore de vos péchés? Examinez et considérez comment votre Jésus vous aime d'une manière excessive, et comment lui, la vie, est traîné pour vous à la mort; et vous, délicate et efféminée, vous le livrez de nouveau à la mort de la croix! Ignorez-vous ce que l'Apôtre des nations crie à vos deux oreilles: « Ils (les pécheurs) crucifient de nouveau en eux-mêmes le Fils de Dieu et l'exposent encore à l'ignominie (de la croix) [2]. Ame pécheresse, qui êtes la cause morale de toutes les douleurs que souffrit le sacré Cœur de Jésus, écoutez le conseil de saint Bernard: « Si vous ne pouvez pas pleurer d'amour et de compassion pour votre Rédempteur, comment ne pleurerez-vous pas au moins à la vue de la multitude de vos péchés [3]? » O sainte Mère, obtenez-moi la grâce d'imprimer vous-même fortement dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié.

5. Je me rappelle ici un précepte que Dieu fit à Moïse. Pour la guérison d'un lépreux on devait offrir deux colombes, ou, selon la Vulgate, deux passereaux. L'un des deux était tué après avoir eu le cou ramené sur la poitrine, puis on l'immolait en holocauste à Dieu pour le péché du lépreux. On laissait l'autre s'envoler en liberté, mais auparavant, on l'aspergeait sept fois du sang de la victime [4].

Figure touchante réalisée en Jésus-Christ et en Marie! Tous les deux, comme de chastes colombes, sont offerts à l'immolation pour délivrer le monde de la lèpre du péché: le Fils pour être immolé dans son sang, la tête inclinée sur la poi-

[1] Ps. 21. 14. — [2] Hebr. 6. 6. — [3] S. Bern. in tract. de Pass. D. N. J. Chr. — [4] Levit. 14. 7.

trine, en holocauste d'amour agréable à Dieu le Père; et la Mère pour s'en aller en liberté après avoir été aspergée sept fois par sept effusions du sang immaculé de Notre Seigneur. Bonne Souveraine! qu'éprouviez-vous alors et que pensiez-vous? Comment frémirent toutes vos entrailles? Vraiment vous pouviez dire avec le prophète royal: « Mon cœur m'a délaissé [1]. » Cette séparation corporelle d'avec votre bien-aimé Fils ne différait en rien de la mort, parce que votre Cœur était collé pour ainsi dire au très-sacré Cœur de Jésus. « Je ne crois pas, dit saint Bernard, qu'on puisse raconter ou méditer la douleur de la Vierge, à moins qu'on ne la croie aussi grande qu'une telle Mère put l'éprouver au sujet d'un tel Fils [2]. »

Voici un fait digne d'être raconté et entendu. Sous le règne de Michel Paléologue, empereur de Constantinople, les Turcs firent une invasion en Grèce, et, par la négligence et la division des chrétiens, soumirent plusieurs provinces sous leur empire. Deux nobles jeunes sœurs furent faites prisonnières dans le pillage d'une ville, et elles allaient être séparées l'une de l'autre pour devenir les esclaves de seigneurs païens. Or, à ce moment, telle fut la vivacité de leur douleur et de leur tendresse que, en s'embrassant pour la dernière fois, elles expirèrent dans les bras l'une de l'autre [3].

Figurez-vous, si vous le pouvez, la douleur et l'amour du saint Cœur de Marie au moment de l'adieu à son Fils partant pour aller subir ses cruelles souffrances, et s'éloignant de sa présence et de sa vue pour être mis à mort. Les langues humaines sont impuissantes, et tout ce qu'on peut faire c'est de répéter après saint Bernard: « L'immensité de la douleur qui oppressait l'âme de la Vierge! la dise qui le peut, la pense qui le peut, la médite qui le peut; à moins que nous ne la croyions aussi grande qu'une telle Mère pouvait l'éprouver à l'égard d'un tel Fils [4].

6. Au rapport de Vincent de Bellay [5], saint Romain déve-

[1] Ps. 39. 13. — [2] De Lament. B. V. — [3] Engelgr. Dom. infra Oct. Nativ. Dom. — [4] De Lament. — [5] Vinc. Belluacens in spec. hist. lib. 13. c. 18.

loppa un courage admirable sous le règne de l'empereur Galère. Le tyran Asclépiade s'efforçant d'anéantir l'Eglise de Dieu par différents genres de persécutions, ce glorieux martyr d'Antioche lui résista généreusement et avec une constance surhumaine, et il exhorta les autres chrétiens à combattre vaillamment pour la foi de Jésus-Christ. Or, dans la troupe des saints martyrs, il se trouvait un tout jeune enfant nommé Barula, à peine sevré du sein de sa mère ; et saint Romain, pour confondre les superstitions païennes, lui ayant demandé en présence du tyran et de tout le peuple : « Est-il mieux d'honorer un seul Dieu que plusieurs? éclairé des lumières du ciel, l'enfant répondit hardiment : « Jésus-Christ est le vrai Dieu ; en admettre plusieurs, les enfants mêmes ne le pensent pas. A cette réponse, le tyran étonné s'arrêta un instant, et comme il cherchait à savoir qui lui avait fourni cette parole, Barula répliqua : « Ma mère à moi, et Dieu à ma mère. » Alors Asclépiade ordonne qu'on lui amène la mère ; en sa présence il fait battre de verges son jeune et tendre fils, et enfin il commande qu'on lui tranche la tête. A cette sentence de mort, savez-vous ce que firent et la mère et l'enfant? L'un et l'autre, joyeux et soumis à la volonté divine, chantaient ce verset du Psalmiste : « Mon cœur est prêt, Seigneur; mon cœur est prêt [1]. » Puis la mère aussitôt, sans s'arrêter aux larmes, porte ses regards vers le ciel, imprime un suprême baiser sur le front de son doux enfant et le livre aux mains du bourreau en lui disant : « Adieu, cher enfant; quand tu seras heureux dans le royaume de Jésus-Christ, souviens-toi de ta mère. » Elle dit; l'enfant courbe la tête pour recevoir le coup, et son âme vole au ciel. Tristes adieux pour une mère et un fils, mais courage admirable en l'un et l'autre!

Elle fut poignante, sans doute, la douleur du divin Cœur de Jésus et du Cœur immaculé de Marie; il fut ineffable leur amour à la dernière séparation, alors que le très-doux Sauveur était entraîné aux liens, aux fouets, à la mort la plus cruelle.

[1] Ps. 56. 8.

Il pleura de tendresse, l'aimable Jésus ; il laissa voir son amour filial ; mais sa Mère pleura davantage, comme autrefois David en quittant Jonathas. La victoire resta cependant à l'amour dans leurs deux Cœurs, à cet amour ardent qui n'aspirait qu'au salut du monde plongé dans le péché, et au parfait accomplissement de la volonté du Père éternel en toutes choses ; aussi l'un et l'autre disaient dans leur sainte tristesse : « Si ce calice ne peut s'éloigner, que votre volonté soit faite. » Il faut entendre, sur ce sujet, le Séraphique Bonaventure : « La B. Vierge, dit-il, doit être singulièrement louée et aimée de ce qu'elle a compati à son Fils de manière à endurer elle-même volontiers, s'il eût été possible, tous les tourments qu'il éprouva. Et néanmoins elle agréa que son Fils unique fût offert pour le salut du monde. Elle fut donc vraiment forte et tendre, douce et sévère ; elle en est devenue pour nous digne d'être aimée et honorée après la sainte Trinité. » Telles sont les paroles du docteur Séraphique. Et vous, prudent lecteur, que direz-vous ? N'aimez-vous pas et ne voulez-vous pas aimer désormais la Douloureuse Mère, par-dessus tout après le Dieu tout-puissant ? Elle est la Mère de Jésus et la vôtre ; elle est digne par conséquent de vos honneurs et de votre amour. « Celui qui vous a invoquée, ô Vierge Bienheureuse, et se souvient d'avoir été abandonné de vous dans ses besoins, je consens qu'il garde le silence sur votre miséricorde [1]. »

O ma bonne Souveraine, que nous reste-t-il à faire, si ce n'est de nous approcher, avec la plus grande confiance, du trône de votre grâce ; puisque vous n'avez pas épargné votre Fils unique, mais que, toujours soumise à la volonté de son Père, vous l'avez livré à la mort pour nous tous. Qu'Abraham vous le cède, en immolant Isaac son fils d'après les ordres du Très-Haut ! Voici plus qu'Isaac ; voici celui que vous avez enfanté, allaité, nourri, élevé et offert à la mort sur la croix pour sauver tous les hommes. O cruelle séparation ! ô triste adieu ! Vous avez laissé votre Bien-aimé entre les mains de ses en-

[1] S. Bern. serm. 4 de Assumpt.

nemis, lui dans lequel vous êtes devenue la coopératrice de notre salut et du mystère de la Rédemption comme de celui de l'Incarnation. O Mère ! qui êtes une fontaine d'amour et de douleur, ayez compassion de moi misérable ; et « au jour de ma mort, ô ma Souveraine, fortifiez mon âme, guidez-moi au port du salut et rendez mon esprit à son Créateur [1]. »

[1] S. Bonav. in Psal. Virg.

CONSIDÉRATION XXV.

La Mère Douloureuse priait avec Jésus priant au Jardin, était en agonie avec lui pendant son agonie.

COGIT IN UNUM.

Mon esprit a été dans l'anxiété au dedans de moi, et mon cœur a été troublé en moi. (Psal. 142. 4.)

1. Isaïe, le plus grand des prophètes, a prédit si clairement la passion de Jésus-Christ, qu'il paraît agir non en prophète, mais en évangéliste. Il a prédit, entre autres, de notre doux Rédempteur : « J'ai foulé seul le pressoir, et pas un homme n'est venu à mon aide. » Suivant l'opinion la plus commune, sous l'idée de pressoir, il faut entendre sa sanglante passion. « La passion, dit Corneille, fut le pressoir de Jésus-Christ, où son sang fut exprimé. La passion fut aussi, pour la Douloureuse Mère, un pressoir où son Cœur très-pur fut tellement serré, comprimé, qu'il répandait des larmes abondantes et même des larmes de sang. « O dur pressoir, s'écrie Mallonius, qui comprime tellement les membres extérieurs du Fils, et intérieurement le Cœur de sa Mère, qu'à l'un il tire le sang, à l'autre des larmes, à l'un il procure la mort, à l'autre l'agonie de la mort. Représentez-vous un pressoir où sont comprimés les Cœurs de Jésus et de Marie, avec cette épigraphe :

Il les presse ensemble.

Oui, il les comprime ensemble ; car les Cœurs de Jésus et de Marie ne faisaient qu'un seul cœur ; la Douloureuse Mère l'ap-

prit à sainte Brigitte : « A la naissance de mon Fils, je sentis que comme la moitié de mon Cœur naissait et sortait de moi ; quand il souffrait, j'éprouvais la même sensation que si mon Cœur souffrait; car il y a union entre la moitié extérieure et la moitié intérieure, et, s'il y a souffrance à l'extérieur, l'intérieur la ressent. Lors donc que mon Fils était flagellé et souffrait cruellement, mon Cœur était comme flagellé et souffrant. J'étais près de lui pendant la passion et je ne m'en séparais point. Je me tenais la plus rapprochée de sa croix ; et, comme une douleur est d'autant plus aiguë qu'elle est plus près du cœur, ainsi sa douleur était plus grave pour moi que pour les autres. Quand il eut porté ses regards vers moi, du haut de la croix, et moi vers lui, de mes yeux s'échappèrent mes larmes comme si elles coulaient de mes veines ; et, comme il me considérait, il conçut tant d'amertume de ma douleur, que toute la douleur de ses blessures était comme endormie en comparaison de la douleur qu'il apercevait en moi. Aussi dirai-je hardiment que sa douleur était ma douleur, parce que son Cœur était mon Cœur. C'est pourquoi, ma fille, pensez quelle j'étais à la mort de mon Fils, et il ne vous sera point difficile d'abandonner le monde [1]. » Ainsi parla la Douloureuse Mère à sainte Brigitte ; et ce langage suffit pour montrer que le Cœur de la Vierge et le Cœur de son Fils étaient comprimés ensemble sous le même pressoir sanglant de la passion.

Voyons encore les paroles du prophète parlant au nom de Jésus-Christ : « J'ai foulé seul le pressoir, et pas un homme n'est venu à mon aide [2]. » Voici comment s'exprime, sur ce sujet, Richard de Saint-Victor: « Il est bien vrai, Seigneur, pas un homme n'est avec vous ; mais avec vous est une femme qui a reçu dans son Cœur toutes les blessures que vous reçûtes dans votre corps ; et comme la lance du soldat perça votre côté, ainsi le glaive de la douleur transperça son âme [3], » et, peut-on ajouter, sa douleur fut d'autant plus forte et plus vive que, pendant la passion, autant que faire se put, elle fut près de

[1] Revel. S. Birg. — [2] Isa. 63. 3. — [3] Lib. 1. de Laud. Virg. c. 5.

son bien-aimé Fils, chéri par-dessus toutes choses. C'est la pensée de Didacus Stella : « On comprend que sa douleur fut grande, par sa présence à la passion de Jésus-Christ ; car un objet présent émeut plus fortement qu'un objet absent[1]. »

2. Après avoir considéré ces choses, nous demandons si la Douloureuse Vierge Mère fut aussi présente, sur la montagne des Oliviers, avec Jésus durant sa prière et son agonie. Remarquons une chose, prudent lecteur. Jésus se rendit au village de Gethsémani où il commença de souffrir sa sanglante passion. — Gethsémani, comme le fait observer Alphonse Salmeron, est composé de deux mots dont le premier, *Geth*, signifie, en hébreu, *pressoir*, et le second, *scemen*, veut dire *huile*, parce que dans ce lieu, fertile en oliviers, il y avait un pressoir non pour les raisins, mais pour les olives, près duquel le Sauveur prescrivit à ses disciples de s'arrêter : « Asseyez-vous là. » Le prophète Isaie vit donc en esprit, dans ce jardin, le Sauveur, le plus beau d'entre les enfants des hommes, les vêtements souillés de sueur et de sang ; et c'est pourquoi il lui demande : « Pourquoi votre vêtement est-il rouge comme celui de ceux qui foulent le raisin dans un pressoir[2] ? » Et le Sauveur répond : « *J'ai foulé seul le pressoir*, » c'est-à-dire : non-seulement sur la croix, mais encore au jardin des Olives auquel Isaie semble avoir fait d'abord allusion ; car en croix le Sauveur était privé de tous ses vêtements. Or, ici le saint prophète le voit revêtu d'habits ensanglantés : « Pourquoi votre vêtement est-il rouge, et vos habits sont-ils semblables à ceux des vendangeurs qui foulent le raisin dans le pressoir ? » On demande, en cet endroit, si son affligée Mère était présente au jardin des Olives, ou du moins à peu de distance de son Fils.

Jérémie Drexelius [3] répond que la sainte Mère de Dieu, pendant que le Sauveur priait son Père dans le jardin et suait sa sueur de sang, était en prière dans sa maison et offrait au Père ce Fils qui devait l'honorer le lendemain en consommant

[1] Didac. Stella in Luc. — [2] Isa. 63. 2. — [3] De Christo moriente. p. 2. c. 12.

son sacrifice sur l'autel de la croix. C'est le sentiment commun; et des auteurs conviennent que la Vierge voyait alors en esprit tout ce qui arrivait à son Fils sur la montagne des Oliviers. En effet, si Dieu ne put cacher son secret à Abraham, son ami et son serviteur fidèle, et lui révéla tout ce qu'il devait faire, bien moins pouvait-il dérober à la connaissance de la douce Mère cette agonie sanglante. « Il est assez croyable, dit Joseph Mansi[1], que la Mère de Dieu connut alors et l'agonie, et la sueur de sang qui tombait goutte à goutte à terre dans le jardin[1]. »

Nous aimons à citer encore le R. P. Justin de Miéchovie[2]: « Quoiqu'elle compatît aux souffrances de son Fils qui lui étaient révélées, elle n'était pas au jardin; cependant elle lui était unie d'esprit et de pensée, et contemplait des yeux de la foi les extrêmes angoisses de son divin Cœur. Si le Fils était consterné par la crainte de la mort, elle était pénétrée de la crainte de sa mort. Son Fils priant, elle priait aussi et disait avec lui: O Père, si cela est possible, que ce calice s'éloigne de mon Fils. Le Fils soumettant sa volonté à celle de son Père, elle lui soumettait aussi la sienne, en disant: Que votre volonté soit faite. Quand il se mettait à genoux et se prosternait à terre, elle se prosternait de même. A sa sueur de sang, elle versait des larmes de sang. Dans la défaillance de son agonie, elle tombait en défaillance. Lorsque l'Ange venait le fortifier, elle était fortifiée en même temps. »

3. D'autres docteurs pensent au contraire, et leur sentiment n'est pas improbable, que la sainte Mère de Dieu était présente au mont des Olives à cette première vendange de sang. Tel saint Bonaventure qui s'adresse ainsi à cette Mère affligée se tenant près de son Fils au moment où il commence à endurer sa cruelle passion: « Retournez à votre demeure, ô ma Souveraine, de peur que le pasteur étant frappé nous ne vous perdions avec lui; afin qu'au même instant nous ne soyons pas privés de la direction de l'un et de l'autre[3]. » Tel aussi

[1] In Bibl. tom. 3. — [2] Tom. 2. disc. 333. — [3] Stim. div. amor. p 1. c. 3.

un auteur plus récent, Léopold Mancin de la société de Jésus, lequel, ayant bien pesé la question, incline vers ce sentiment que la B. Vierge était présente à l'agonie sanglante de son Fils au jardin, non-seulement d'esprit, mais corporellement; voici ses propres expressions : « Elle est accourue au mont Calvaire ; pourquoi pas au mont des Olives? Elle se tenait près de la croix; pourquoi pas aussi près du jardin? Elle voyait son Fils quand on l'attachait à la croix; pourquoi ne l'aurait-elle pas vu prendre, lier et entraîner? La Vierge Mère sera donc accourue, elle qui, quand un messager ne serait pas venu lui raconter tous les tourments de son Fils au jardin, pouvait entendre la voix de son sang s'élevant de la terre. Là même, l'innocente Eve vit alors le céleste Adam chassé du paradis, non de délices, mais de douleur. Et qui pourrait douter, je vous le demande, que, suivant la clameur de son sang s'élevant de la terre, elle en ait baisé avec respect les taches sacrées en adorant en elles le sacrement de la divinité [1]. »

De toutes ces circonstances méditées avec soin, tirez, pieux lecteur, une conséquence pratique. Si Jésus et Marie ont été dans d'aussi cruelles douleurs, pourquoi voudriez-vous vivre dans les plaisirs et les délices du siècle? S'ils sont accablés d'affronts, pourquoi désirez-vous ardemment les honneurs et les vanités du monde? S'ils prient plus instamment quand leurs angoisses augmentent, pourquoi adressez-vous à Dieu vos prières avec tant de tiédeur et de négligence? Ignorez-vous que Dieu maudit celui qui fait négligemment l'œuvre de Dieu? S'ils se résignent à la divine volonté, dans la situation la plus rude, en disant : Non ma volonté mais la vôtre soit faite, comment vous conduisez-vous dans l'adversité? Avez-vous soin de tout remettre à la disposition de Dieu? Réfléchissez; car le point essentiel est de vous étudier à faire en tout la volonté de Dieu. O Mère d'amour et de douleur, je vous en supplie, demandez cette grâce pour nous à votre Fils.

4. Suivant qu'il est écrit au premier livre des Machabées,

[1] Mancin. de Pass. D. N. J. C. lib. 5. diss. 1. punct. 1.

on présenta aux éléphants du jus de raisins et de mûres pour les exciter au combat. « L'éléphant, dit là-dessus Richard de Saint-Laurent [1], ne craint pas de mourir à la vue du sang; il s'anime davantage. La B. Vierge, en voyant le sang de son Fils couler du haut de sa croix, ne craignait pas de mourir avec lui, elle le désirait plus vivement; si elle ne donna point sa vie pour lui, du moins elle l'offrit, et fit ce qu'elle put. » Le dévot Quaresme ajoute [2] : A la vue du sang de son Fils répandu au jardin, la divine Vierge, comme un généreux éléphant, courut plus vite au combat sanglant de la passion, et, animée par la vertu de ce sang divin, elle demeura jusqu'à la fin, avec un mâle courage, près de son Fils, en répétant mille fois dans son Cœur : *Qui me séparera de l'amour de Jésus?*

Elle voyait en son Fils le vrai pélican d'amour, dont le sang et les plaies devaient guérir le monde. « Le sang du médecin a été répandu, dit saint Augustin [3], et il est devenu le médicament du frénétique. » Elle n'ignorait pas que ce bien-aimé Fils était la vraie grappe de Cypre autrefois placée sur son sein, et qui, parvenue maintenant à la maturité, était devenue rouge d'elle-même, sans être pressée dans la main des impies ni foulée de leurs pieds : d'où la devise : *Elle donne sa liqueur spontanément.* Elle savait encore qu'il était figuré par l'arbre choisi qui distillerait de son plein gré et sans aucune incision une myrrhe abondante. O bonne Souveraine, à quoi vous comparer? Vous étiez alors une rose douce et aimable par l'abondante rosée de larmes qui coulait de vos yeux, mais languissante et non sans épines. Vous étiez une olive, non point dans sa beauté comme au milieu des champs, mais amère à l'excès, parce que le Tout-Puissant vous avait remplie d'amertume. Vous étiez l'astre de la nuit, privé de sa douce clarté, devenu pâle et présageant une violente tempête. *Et tempestas in circuitu tuo valida* [4]. Et vous, mon âme de toute part environnée de faiblesses, que faites-vous? Que ne recourez-vous à

[1] Lib. 10. de Laud. B. V. — [2] Tom. 5. c. 1. sect. 12. — [3] Tract. 15. in Joann. — [4] Ps. 49. 3.

la piscine salutaire pour y être guérie de vos infirmités? Non, non; ne vous plaignez pas, comme le paralytique, de n'avoir personne pour vous y descendre après que l'eau a été remuée. Voici l'Homme-Dieu, et sa sainte et Douloureuse Mère : Jésus, pour vous laver de vos péchés dans la piscine salutaire de sa sueur de sang; Marie, pour prier Jésus en votre faveur et vous obtenir miséricorde. Qui vous empêche d'être purifié dans ce Jourdain? Auprès de lui la rédemption n'est-elle pas abondante? Ecoutons ce que dit Cassiodore [1] : « Ce précieux sang fut d'une telle valeur que, semblable à un déluge salutaire, il purifiait l'univers de toutes ses souillures. » Il ne crie pas vengeance mais miséricorde. Il parle d'une voix infiniment plus douce que le sang d'Abel. Il a été versé pour les pécheurs, et il prie pour leur salut, demandant qu'ils en soient marqués et qu'ils échappent à la main vengeresse de Dieu; d'où cette parole de l'Exode : « Le sang sera pour vous un signe; je le verrai et je passerai outre; et il n'y aura point parmi vous de plaie funeste quand je frapperai la terre d'Egypte [2]. »

5. Je m'étonne toutes les fois que je médite les paroles de Jésus à son Père au jardin de Gethsémani durant son agonie : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi. » Pourquoi, mon Seigneur, dites-vous, « *transeat*, » qu'il s'éloigne? Pourquoi pas plutôt « *veniat* » qu'il vienne? Eh quoi! ce calice de votre passion, tout amer qu'il est, ne l'avez-vous pas désiré avec un ardent amour, avec une sainte avidité, dès le moment de votre conception, comme on le voit dans le Psalmiste? « Alors j'ai dit : me voici; il est écrit de moi en tête du livre : Je viens pour faire votre volonté [3]. » Pourquoi donc le craindre et le refuser? « *qu'il s'éloigne de moi* [4]! » Mon doux Sauveur, l'homme de Jéricho attend le charitable Samaritain; la brebis perdue, son pasteur; le prodigue, son père; le malade, son médecin; les Pères dans les limbes, le Rédempteur; et le monde entier plongé dans la malice, son Sauveur. Et vous

[1] In Psal. 129. — [2] Exod. 12. 13. — [3] Ps. 39. 8. — [4] Luc. 10. 30; 15. 4; 15. 18.

dites : « Que ce calice s'éloigne de moi. » Pourquoi donc êtes-vous descendu sur la terre?

Suspendez votre jugement, prudent lecteur. Jésus a dit : *que ce calice s'éloigne de moi*, pour prouver sa nature humaine, selon laquelle il était nécessaire de souffrir; car, craindre la mort, est le propre de la nature humaine, surtout quand il s'agit d'une mort si cruelle que celle de la croix. C'est ce que reconnaît saint Bernardin [1] : « Comme homme, il repoussait le calice; mais en tant que la raison obéissait à une vérité supérieure, il était prêt, et c'est pourquoi il ajoutait : Cependant non ma volonté, mais la vôtre soit faite. » Corneille de la Pierre donne une autre raison : Jésus-Christ voyait que dans la suite des âges il y aurait un grand nombre d'hommes ingrats, indifférents à ses souffrances, demeurant dans leurs péchés, et qui seraient damnés éternellement; et il donnait, dit-il, le nom de calice à la grande douleur qu'il en ressentait : que ce calice s'éloigne de moi. D'autres auteurs présentent des raisons différentes. Une excellente, à notre avis, est celle de Frédéric Fornère, évêque d'Hébron : la douleur de Marie affligeait Jésus-Christ par-dessus tout au jardin des Olives, car, après Dieu, il l'aimait plus que toutes les créatures qui sont au ciel et sur la terre. Or, l'affliction que lui causait la sienne, lui faisait demander à son Père l'éloignement de ce calice : *Transeat a me calix iste*. Le docteur Séraphique appuie cette opinion [2] : « Revenant à la prière une seconde et une troisième fois, le Seigneur tint le même langage et ajouta : Mon Père, puisque vous l'avez décrété ainsi, puisqu'il faut que je subisse irrémissiblement le supplice de la croix, que votre volonté soit faite. Mais je vous recommande ma Mère bien-aimée. Soyez son gardien à cette heure. » O calice cruel! tu fais sortir le sang de tous les membres du Sauveur, et tu tires des yeux de sa Douloureuse Mère les plus amères larmes; de même que des eaux abondantes, retenues par une digue, se répandent dans la plaine quand l'obstacle est rompu, et l'arrosent abondam-

[1] Tom. 1. s. 55. art. 1. c. 2. — [2] S. Bonav. in Vit. Christ. c. 75.

ment : ainsi le sang adorable qui refluait vers le Cœur affligé de Jésus comme il arrive dans une grave tristesse et dans l'agonie; la volonté du Père étant connue, et les consolations de l'Ange refusées, ce sang fait éruption de tous les pores et s'échappe avec véhémence : *Il lui vint une sueur comme des gouttes de sang découlant jusqu'à terre.* O Seigneur Jésus ! ô Mère d'amour et de douleur ! une petite goutte pour ma pauvre âme, surtout dans ma dernière agonie quand j'aurai à lutter contre l'éternité : *Que votre sang vienne sur moi.*

6. Quand le prophète Elie fuyait dans le désert pour échapper à la fureur de l'impie Jézabel, il s'assit sous un genévrier, et, presque défaillant sous la force de son chagrin, un Esprit céleste vint ranimer son courage : « Et l'Ange du Seigneur le toucha, et lui dit : « Levez-vous et mangez ; il vous reste un long chemin à parcourir [1]. »

O tendre Mère, voici pourquoi je rappelle ce trait des saintes Ecritures. C'est un type réalisé dans votre Fils. Lorsque, fuyant la Synagogue impie, figurée par Jézabel, il montait la colline des Oliviers pour s'y livrer avec ardeur à la prière, pendant la nuit, selon son habitude, avant d'être livré à la mort, un Ange y vint le fortifier : *Apparuit autem illi Angelus de cœlo, confortans eum.* Mais que lui dit ce messager céleste ? Sans doute la même chose que le premier avait dit à Elie : « Levez-vous et mangez, car il vous reste un long chemin. »

O Souveraine accablée de chagrin ! je vous apporte une dure nouvelle : à votre aimable Fils et à vous, il vous reste un long chemin : *Levez-vous et mangez.* Votre Fils en effet mangea, non pas un pain cuit sous la cendre, mais le pain de l'Eucharistie, et il en fut fortifié pour commencer la grande lutte. Vous l'avez mangé, vous aussi, ma Souveraine. (Ainsi le pensent, avec Métaphraste, les plus graves docteurs : Albert le Grand, Salazar, Suarès, Canisius, Christophe de Castre, et d'autres ; ils affirment que la très-sainte Mère de Dieu, à la dernière cène et avant les Apôtres, reçut la communion des mains de saint

[1] IIIe Liv. des Rois, chap. XIX, v. 4.

Pierre, dans une chambre séparée, Jésus-Christ l'ordonnant ainsi. Et cela eut lieu, observe Paul Barry [1], pour la prémunir contre la tristesse excessive qu'elle devait bientôt éprouver à la captivité, aux tourments et à la mort du Sauveur, l'unique objet de son amour.) O ma Souveraine, puisque vous avez été munie de ce pain de l'Eucharistie, qui fortifie le cœur de l'homme, préparez-vous donc au combat terrible et sanglant; il vous reste un bien long chemin à vous et à votre Fils : du mont des Olives au torrent de Cédron, où boira votre Fils durant sa route; du torrent au palais d'Anne, où le Bien-aimé sera frappé d'un soufflet injurieux; du palais d'Anne, chez Caïphe, où il sera renié par Pierre; de Caïphe au conseil du Sanhédrin, où il sera déclaré digne de mort; de ce conseil inique, au président romain, où il sera accusé par de faux témoins; de Pilate à Hérode où, revêtu d'une robe blanche, comme un insensé, il sera l'objet des moqueries; d'Hérode au prétoire de Pilate pour la seconde fois, où il sera mis au-dessous de Barabbas le parricide, flagellé, couronné d'épines et condamné à la mort de la croix; enfin du prétoire au Golgotha, où, divin agneau pascal, en votre présence et sous vos yeux, Douloureuse Mère ! il sera immolé sur l'autel de la croix pour les péchés de sa nation et le salut de tous les hommes. — O Souveraine ! qu'il vous reste un bien long chemin ! O la plus belle entre les femmes ! O triste Noémi ! spectacle digne des larmes de tout l'univers, que l'Homme-Dieu et sa sainte Mère dans un si grand supplice ! O douce Souveraine, soyez éternellement bénie, vous qui, pour nous relever de notre misère et réparer nos pertes, vous êtes privée de l'unique consolation de votre Cœur, et avez livré votre Fils à la mort afin de nous faire acquérir la vie éternelle. Fille chérie du ciel, soyez bénie du Seigneur.

[1] Vide R. P. Paul. Barry S. J. in anno Mariano apud me.

CONSIDÉRATION XXVI.

La B. Vierge a connaissance que son Fils Jésus est vendu par Judas, pour être mis à mort, et livré à ses ennemis par un baiser perfide.

PLORAT ET DEVORAT.

Or, Jésus lui dit : Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser? (Luc, 22, 48.)

1. L'amitié du monde ressemble à celle du crocodile. Cet animal, dit-on, est amphibie, rapace, dur, trompeur ; comme un larron, il se cache pour surprendre les voyageurs. Caché sur le rivage du Nil aux sept bras, il ne se produit ouvertement que pour dévorer quelqu'un, et ensuite il répand de grosses larmes comme s'il avait pitié du malheur et de la mort de sa victime. Il a été mis justement par le Seigneur au nombre des animaux immondes. Aussi mérite-t-il cette devise :

Il pleure et il dévore.

Voilà le type du monde trompeur et de l'impie Judas. Ce traître, avec une larme de crocodile, vient à Jésus-Christ son bon maître, l'aborde dans le jardin, et le livre aux mains des pécheurs par un baiser perfide et sous l'apparence d'une respectueuse amitié. « *Or, Jésus lui dit : Quoi! Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser?* » Homme plein de ruse et de fourberie, fils de Satan, ennemi de toute justice, quel mal t'a fait ton Dieu? Et vous, Seigneur Jésus, comment avez-vous pu supporter avec une si grande mansuétude cette bouche perfide et les tromperies de ce crocodile? « Vous n'avez pas repoussé,

dit saint Anselme, cette bête cruelle qui s'approchait pour baiser votre bouche adorable. » Prodige d'amour! vous l'appelez ami, et vous êtes livré à mort! « Mon ami, pourquoi faire es-tu venu? » Comme si vous disiez : je connais le cruel imposteur, le loup caché sous la peau de brebis. Tel était Joab : il embrassait amicalement le guerrier Amasa en lui disant : Je vous salue, mon frère; et en même temps il lui plongeait son poignard dans le cœur. Telle était l'amitié d'Aod pour le roi Eglon : « Prince, j'ai un mot à vous dire en secret. Et il tira sa dague de son côté droit, et il la lui enfonça si avant dans le ventre que la garde suivit le fer dans la blessure. Tel était Brutus pour Jules César dans la conspiration tramée à Rome par les sénateurs contre ce dernier : « Et toi aussi, mon fils Brutus! » Judas, n'est-ce point par un baiser semblable que tu livres à la mort le Fils de l'homme? Que t'ai-je fait? en quoi t'ai-je molesté? réponds-moi. Si tu veux ma mort, je désire bien plus ardemment de la subir que tu ne fais d'efforts pour me la procurer en fourbe. Rentre en toi-même, malheureux, prends de meilleurs sentiments; mon cœur est prêt à te pardonner. » Frédéric Fornère, évêque d'Hébron[1], suffragant de Bamberg, aux raisons que le sacré Cœur de Jésus adressait ainsi à Judas, ajoute ces autres paroles : Si tu n'as pitié ni de moi ni de toi, pourquoi du moins n'as-tu pas pitié de mon affligée Mère? de ma Mère dont tu fais, par ma mort, une veuve désolée au delà de tout ce que l'on peut dire? Ah! souviens-toi avec quelle douceur elle te servait, quand, fatigué du voyage, tu rentrais avec moi dans sa demeure. N'était-elle pas à ton égard comme une servante industrieuse et attentive pour l'amour de moi? Ne prépara-t-elle pas pour toi, en même temps que pour moi, les aliments nécessaires à la vie, avec la plus tendre sollicitude? Est-ce qu'elle ne t'a pas fourni, dans son peu de ressources, toutes les petites choses qu'elle a pu et avec diligence? Et toi, ô Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser! Mon ami, que viens-tu faire?

[1] In Paradiso Malorum Punicorum. Conc. 83.

2. Cependant qu'en était-il de la pieuse Vierge qui, soit dans sa demeure à Béthanie, soit non loin du mont des Olives, se consumait dans l'attente des événements? Dès qu'elle sut que son doux Fils était livré à mort par l'infâme Judas et remis aux mains des pécheurs, la sainte Mère accablée de chagrin à cette nouvelle, garda le silence et respirait à peine. Quand elle eut repris un peu de force, son Cœur sacré laissa échapper à peu près ces gémissements, suivant Nébridius : « O Judas, auteur de cet abominable forfait, que t'a fait mon Fils, ton maître? Ne t'a-t-il pas élu pour son Apôtre? Comment as-tu été changée en amertume, vigne choisie de Dieu, et éprouvée? Comment as-tu bien pu en venir à une si grande ingratitude? Voilà donc la reconnaissance que tu rends à ton bienfaiteur? la fidélité que tu dois à ton Seigneur? le respect que tu montres pour ton maître? l'amour enfin que tu témoignes à ton père? Si tu aimais tant l'argent que pour en avoir tu aies vendu ton maître aux Juifs, pourquoi ne me l'avoir pas dit? J'aurais parcouru la terre et les mers en demandant l'aumône, et j'aurais remis dans ta main, non pas trente pièces d'argent ainsi quêtées, mais trois cents pièces d'or, pour que tu m'eusses laissé mon Fils. O mon unique Fils, le désiré de mes vœux, que fait-on de vous maintenant? Pourquoi vous ai-je quitté! [1]» O triste nuit, tu mérites d'être effacée d'entre les nuits, parce que tu as ravi un Fils unique et souverainement aimé à la plus sainte et la plus affligée de toutes les Mères. Hélas! quels cris, quels gémissements déchirants la Mère de douleur et d'amour fit entendre durant cette nuit! O Jésus! mon Fils Jésus! qui me donnera de souffrir et mourir pour vous! Ame chrétienne, réfléchissez à cette nuit, si quelquefois de graves soucis, des persécutions, des douleurs, la maladie, les fatigues vous empêchent de dormir. Oui, pensez à Jésus souffrant et à sa sainte Mère qui souffre avec lui, compatissez avec eux : « Et il n'y aura rien de si grave, dit saint Grégoire [2], que vous ne suppor-

[1] Nebrid. in fasc myrr. cap. 4. — [2] s. Greg. Magn. in Epist.

tiez avec patience, quand vous vous souviendrez de la passion de Jésus-Christ. » Quand le peuple sortait de la servitude d'Egypte pour aller dans la terre promise, le bois plongé par Moïse dans les eaux de Mara leur fit perdre leur amertume et les rendit douces et potables : « Il cria vers le Seigneur, qui lui montra un bois, et quand il l'eut jeté dans les eaux, elles devinrent douces[1]. » Si les tribulations du temps, les injures, les douleurs, les souffrances, les tourments de la vie vous paraissent trop amers, âme chrétienne, mettez-y le bois de la croix et le glaive de la Douloureuse Mère et ils s'adouciront. « C'est par le bois de la croix, dit saint Antonin, c'est-à-dire par la méditation assidue de la passion, qu'ils deviennent doux[2]. »

3. Lorsque David, roi d'Israël, fuyant la persécution d'Absalon, abandonnait la ville pour se réfugier sur le mont des Olives, il fut plus sensible à la défection d'Achitophel qu'à celle de tous les autres grands du royaume ; car Achitophel était son intime et son principal conseiller, et, en devenant le chef des rebelles, il pouvait donner à l'ennemi d'utiles conseils. Voici comment David s'en plaint dans l'un de ses psaumes : « Si mon ennemi m'avait maudit, je le supporterais ; et si celui qui a de la haine pour moi, avait proféré sur mon compte de graves calomnies, je me serais caché de lui peut-être ; mais vous, un homme avec qui je ne faisais qu'un ; vous, mon guide et mon ami, qui mangiez avec moi à la même table [3] ! » Remarquez, je vous prie, que David interpelle Achitophel absent, qui représente, de manière à ne s'y pas tromper, le perfide Judas ; ainsi l'attestent Angelome, Rupert, Corneille et plusieurs autres. L'un et l'autre trahirent leur maître ; et l'un et l'autre allèrent enfin se pendre.

J'en viens à vous, Souveraine du monde. Ah ! ne pouviez-vous pas proférer contre le traître Judas les mêmes plaintes que David? *Si mon ennemi m'avait maudit;* si le pharisien, si le scribe, qui me sont hostiles, si un païen, si un barbare ou

[1] Exod. 15. 25. — [2] S. Antonin. p. 4. tom. 3. c. 7. — [3] Ps. 54. 13.

quelque autre étranger avait vendu à vil prix, et livré à la mort mon bien-aimé Fils, le Dieu-Homme, je le supporterais encore; mais toi, Judas, l'homme ami, qui mangeais avec moi les doux aliments, entre autre la divine Eucharistie, tu livres mon Fils à la mort sous le signe de l'amitié! sous l'apparence du miel, tu présentes le venin de l'aspic! et sous le manteau d'une vraie charité tu répands le sang innocent! Mon fils ne t'a-t-il pas choisi pour disciple et admis au sénat des Apôtres? Est-ce qu'il ne t'a pas lavé les pieds avec ses larmes pendant la cène? Est-ce qu'il ne t'a pas miséricordieusement pardonné tous tes péchés, et donné puissance sur tous les démons, et le pouvoir de guérir les malades et les infirmes? Et, pour combler tous ses bienfaits, il a voulu te faire héritier du royaume céleste! Et que pouvait-il faire de plus pour toi? Ah! mon ami, pourquoi es-tu venu pour perdre le Fils et la Mère? O scorpion qui embrasses avec douceur et vomis en même temps le poison? O vipère, qui mords en cachette et distilles le venin dans la blessure et tues! O scarabée qui as butiné au jardin de Gethsémani sur les fleurs odoriférantes des vertus du doux Nazaréen afin d'en composer non un miel délectable, mais un fiel amer pour la propre perte de ton corps et de ton âme! C'est ainsi que pouvait penser et raisonner, à cette triste nouvelle, la Vierge affligée retirée dans sa demeure de Béthanie. Cependant comme l'amour n'est pas oisif, car s'il est oisif il n'est plus amour, sans différer elle part au milieu de la nuit, et se rend à Jérusalem, avec quelques personnes amies, pour y chercher l'époux de sang, son bien-aimé. Nébridius la fait parler ainsi : « Si Dieu me fait la grâce de le voir, personne ne m'arrachera d'auprès de lui; aucun juif aussi fort qu'il soit, aucun barbare assez cruel, aucun soldat assez féroce pour m'en séparer. Oui, je le prendrai dans mes bras, je le presserai sur mon cœur; c'est mon bien-aimé, il demeurera sur mon sein; et s'il est impossible que je le conserve vivant, je l'ensevelirai mort dans mes entrailles. Partout où il sera, j'y serai. Qui sait? Peut-être par mes larmes apaiserai-je la rage de ces furieux, peut-être amollirai-je la dureté de leurs cœurs. »

Ecoutons à l'appui de ces paroles le docteur Séraphique. « Hélas! bonne Souveraine, où allez-vous? Retournez à votre logis, de peur que, frappée avec le Pasteur, nous ne vous perdions avec lui et soyons en même temps privés de l'un et de l'autre. »

4. Laissez, ô Souveraine, laissez votre serviteur vous dire un mot : Joseph, figure de votre doux Fils, fut vendu par ses frères perfides vingt pièces d'argent aux Ismaélites pour devenir esclave : *Extrahentes eum de cisterna, vendiderunt eum Ismaelitis vigenti argenteis.* Jésus le Fils de Dieu et le vôtre, ô Marie, a été estimé dix pièces plus digne qu'un esclave : « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai? » Vil prix en comparaison de Celui qui est le bien souverain, infini, immense; mais nous étions vendus au démon parce que nos premiers parents touchèrent au fruit défendu; nous étions destinés à la perdition : et le Fils de Dieu, le vôtre, ô Vierge, a voulu être vendu pour payer la rançon de nos âmes dont la valeur est sans prix. Mais, je vous le demande, ô Souveraine du monde, que voulez-vous me donner, et moi je vous livrerai Jésus? Pardon, ô la plus affligée des Mères, en vous parlant ainsi j'ai de meilleurs sentiments et une intention plus pure que Judas, quoi que je sois pire que Judas. Mon Seigneur et mon Dieu, votre Fils devient chaque jour mon captif au très-saint sacrifice de la messe et dans la communion. Là il est mien et m'appartient tout entier, et je peux faire de lui ce que je veux puisqu'il s'est donné à moi dans le très-saint Sacrement. Eh bien donc, ô Souveraine, que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai? Oh! je ne vous demande pas trente pièces d'argent, somme vile et abjecte valant quinze florins du Brabant, et à peine douze de notre monnaie courante de l'empire. Je veux davantage de vous pour votre divin Fils. Je ne veux ni des millions d'or, ni les royaumes du monde, ni tout ce qu'il y a de précieux dans les richesses de l'univers. Ce que je vous demande, ô Souveraine, c'est que vous m'obteniez de votre doux Fils, à moi le plus misérable des pécheurs, le pardon de mes fautes et la grâce divine, la grâce efficace, la grâce finale

qui surpasse tout prix, et cela me suffit : alors *je vous le livrerai.*

5. Mais pourquoi me suis-je tant indigné contre Judas? Pourquoi ai-je accusé cet ingrat et ce fourbe? Combien de frères de Judas dans l'univers, à qui l'avarice ou quelque autre passion font prendre toutes les formes pour parvenir à leurs mauvais desseins! Pour un vil prix Judas livre à la mort le Dieu du ciel et de la terre : Quelle somme, disait-il, voulez-vous me donner, et je vous le livrerai. Et ils lui donnèrent trente pièces d'argent. Dans ce honteux marché, il est à remarquer que le misérable s'en rapporte entièrement au bon plaisir des Juifs pour le prix de Jésus-Christ, le Fils de la Vierge ; c'est comme s'il disait : Je vous le livrerai volontiers ; donnez-moi ce que vous voudrez, ne fût-ce même qu'une obole. Marchand infâme ! quand il s'agissait des parfums que Madeleine répandait sur les pieds de Jésus, il les estimait davantage : « On aurait pu les vendre plus de trois cents deniers et les donner aux pauvres. » Quelle folie ! Ces trois cents deniers équivalent à soixante-quinze florins de notre monnaie : et les trente pièces d'argent, à douze florins, comme nous l'avons déjà dit. Ce parfum vaut donc plus à tes yeux que Jésus-Christ le Dieu fait homme? Traître exécrable et mille fois digne de l'enfer! La terre engloutit tout vivants Coré, Dathan et Abiron pour avoir excité une sédition contre Moïse. Comment l'enfer put-il ne pas s'ouvrir et t'engloutir vivant toi-même! Esaü, comme un vrai sot, vendit étourdiment son droit d'aînesse pour un plat de lentilles : « Et ayant pris du pain et ces lentilles, il mangea et but ; et il s'en alla faisant peu de cas d'avoir vendu son droit d'aînesse. » Mais toi, abominable traître, tu as vendu et livré à la mort de la croix le premier-né et le Fils unique du Père éternel, et de Marie la Vierge Mère ! O forfait indigne, cruel, inouï ! Et pour une somme si minime !

Je disais : pourquoi m'indigner contre Judas? Ame pécheresse, parais devant moi et fais attention ; car tu es saisie et tu ne pourras m'échapper. Dis-moi quel prix tu as estimé jusqu'à présent ton bon Sauveur qui t'a comblée de ses nombreux

bienfaits? O malheur que ne peuvent déplorer assez les larmes de tous les mortels! Pour une honteuse et vile satisfaction, pour une parole impure, pour une mauvaise pensée, tu as l'audace de trahir de nouveau et de livrer à la mort celui qui est la vie! Cieux, soyez dans l'étonnement.

Après que Judas eut livré son Créateur, la divine grâce lui fut soustraite; en sorte que, comme une masse de perdition, il était entraîné de plus en plus à sa perte éternelle : et de même qu'une pierre, roulant du haut d'une montagne rapide, ne s'arrête que dans la vallée, ainsi, impie déserteur de son divin maître, et porte-enseigne des apostats, il ne s'arrête qu'en finissant par se pendre, descendant aux enfers sous le poids de son crime. Réfléchissez, ô vous qui avez offensé Dieu, ne fût-ce que par un seul péché mortel, et qui, pour un vil plaisir d'un instant, avez, comme Judas, trahi le souverain bien; réfléchissez, et si vous avez été délivré de la perte éternelle par la miséricorde de Dieu, ne commettez plus ce qui vous ferait perdre la divine grâce et encourir de nouveau la damnation. Dites souvent pendant qu'il en est temps, et dites-le du fond de votre cœur : O bon Jésus, pourquoi vous ai-je offensé? Pourquoi vous ai-je abandonné, vous la source de tous les biens? Ah! coulez, mes larmes, coulez. Qui donnera des eaux à ma tête, et à mes yeux une fontaine de larmes pour pleurer jour et nuit?

6. Revenons à notre Mère affligée. Quand Héli le grand-prêtre eut entendu cette nouvelle affligeante : *l'Arche de Dieu a été prise*, il tomba de son siége à la renverse près le seuil de sa porte, et s'étant brisé la cervelle, il expira. Selon saint Grégoire et d'autres auteurs, l'Arche figurait l'humanité de Jésus-Christ. Qui pourrait exprimer les sentiments de la pieuse Vierge à cette nouvelle fatale : *l'Arche de Dieu a été prise?* « Des disciples, dit saint Anselme, arrivèrent en courant, et lui dirent en versant d'abondantes larmes : O très-chère Souveraine, votre Fils bien-aimé, notre bon maître, a été saisi; nous ne savons où on le mène, ni ce qui se passe. » Quel glaive cruel et déchirant perça le saint Cœur de la Vierge!

« Lorsqu'elle eut appris, ajoute saint Bonaventure, que son Fils était arrêté par les Juifs, ayant fermé la porte, elle ne cessa de se frapper la poitrine et de fondre en larmes. » S'il est dit de Matathias apprenant que le temple de Dieu était profané par les barbares, et la loi violée : « Il fut pénétré de douleur et ses entrailles frémirent ; » combien plus dut gémir le tendre Cœur de la Vierge quand on lui dit que le temple vivant de Dieu, son divin Fils était profané par Judas et tombé au pouvoir des Juifs. Soyez attentif, lecteur, et si vous avez dans vos veines seulement une petite goutte de sang chrétien, considérez les immenses douleurs des Cœurs de Jésus et de Marie. Ah ! si vous n'êtes pas un peu pénétré de compassion et d'amour pour eux, vous êtes bien à plaindre. « O mon âme, s'écrie saint Laurent Justinien, s'il reste en vous une étincelle de piété, mouillez ses chaînes de vos larmes, débarrassez ses mains liées derrière son dos, brisez ses liens, coupez ses cordes, et, autant qu'il dépend de vous, rendez à votre Rédempteur sa première liberté. » Cela se réalisera quand un jour vous cesserez de pécher. Pourquoi dès ce moment n'auriez-vous pas horreur de tous vos péchés, cause de tant d'angoisses pour Jésus et Marie. O doux Jésus, qui avez appelé le traître du nom d'ami, et avez daigné l'embrasser comme un ami, ne vous détournez pas de moi, je vous prie, car je suis votre serviteur et le fils de votre servante !

Je veux finir par un trait de la vie de Marie Egyptienne la grande pécheresse. Trois fois empêchée par une force divine de s'approcher pour adorer la croix, et enfin convertie et pleine de repentir pour sa vie passée, elle eut recours à la Douloureuse Mère qui la réconcilia avec son divin Fils. Rentrée ainsi en grâce elle ne cessait de solliciter la Douloureuse Vierge de vouloir bien lui montrer le chemin vrai et sûr pour parvenir au salut. Elle entendit cette réponse : Si tu passes le Jourdain, tu trouveras le repos. Elle franchit le fleuve, et vécut trente sept ans dans les plus grandes austérités et dans la sainteté la plus parfaite, sous la protection de la Douloureuse Vierge. On conserve religieusement son chef à Ausbourg, dans la cha-

pelle des Jésuites. Ame chrétienne, si vous l'avez suivie dans ses égarements, suivez-la dans sa pénitence. Que si vous redoutez le Fils comme juste vengeur de vos crimes, recourez à sa Douloureuse Mère : « Le Fils exaucera sa Mère, dit saint Bernard, et le Père exaucera son Fils. Mes enfants, elle est l'échelle des pécheurs, elle est ma plus grande confiance, elle est toute la raison de mon espérance. »

CONSIDÉRATION XXVII.

La B. Vierge cherche dans la nuit son Fils saisi, et livré maintenant comme un agneau plein de douceur à la fureur des loups.

NON EST QUI REDIMAT.

Ils se saisirent de Jésus et le lièrent. (Joan. 18. 12.)

1. Jésus, le doux Réparateur de l'univers, est souvent figuré dans l'Ecriture, par un agneau. Dès l'origine du monde, Abel offrait au Seigneur Dieu les premiers-nés de ses brebis, c'est-à-dire des agneaux, et fut lui-même immolé à Dieu comme un agneau innocent. Abraham substitua à son Fils Isaac un agneau mâle, et le sacrifia à Dieu en agréable holocauste. Moïse prescrivit la manière d'immoler et de manger l'Agneau pascal, et voulut que le seuil des maisons fût marqué de son sang. Par ordre de Dieu, il introduisit aussi la coutume en Israël d'immoler au Très-Haut, soir et matin, un agneau sans tache. Les prophètes Isaïe et Jérémie ont comparé le Messie à un doux agneau : « J'ai été comme un agneau plein de douceur, que l'on porte pour en faire une victime ; et je n'ai pas connu qu'ils avaient formé contre moi des projets en disant : Mettons du bois dans son pain, effaçons-le de la terre des vivants, et que son nom ne soit plus rappelé dans la mémoire. » Saint Jean-Baptiste donnait le même nom au Fils de Dieu, le rédempteur : Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde. Saint Jean l'Evangéliste l'appelle aussi Agneau dans son Apocalypse. Saint Pierre assure que nous avons été rachetés par le précieux sang de l'Agneau immaculé, Jésus-Christ, connu avant la constitution du monde et

manifesté dans les derniers temps. De là l'usage établi dans l'Eglise, de peindre Jésus-Christ sous la forme d'un agneau, pour nous rappeler sa passion, sa mansuétude, sa patience, son innocence, sa vie, sa mort. C'est donc un agneau que nous plaçons en tète de la considération présente, avec une épigraphe empruntée à David en ses psaumes : *Personne qui le rachète.*

Oui, cher lecteur, il n'est personne qui le rachète et le délivre. Il est raconté dans la vie du séraphique saint François, qu'ayant vu un agneau conduit à la boucherie, il obtint qu'on le lui vendît à force de prières. C'est qu'il considérait, dans cet agneau, l'innocence du divin Agneau qui a dompté l'univers, non par le glaive, mais par sa croix ; non en frappant, mais en souffrant ; non en égorgeant, mais en mourant. Et chaque fois qu'il entendait prononcer le mot *agneau*, ou qu'il le rencontrait dans ses lectures, il était aussitôt attendri et répandait des larmes.

Connaissez par ce trait, âme chrétienne, l'attendrissement, la douleur, l'amour de la sainte Mère apprenant de saint Jean, accouru aussitôt à Béthanie, que son bien-aimé Fils, pour briser nos chaînes, avait été saisi comme un malfaiteur, lié avec des chaînes de fer et des cordes, et, comme un doux agneau enlevé par des loups voraces, conduit à la boucherie la plus cruelle. « Hélas ! s'écriait-elle en sa tristesse, suivant Nebridius, hélas ! quel jour de mauvaise nouvelle que celui-ci. O mon Fils ! la gloire d'Israël a disparu, puisque l'arche du Seigneur ou plutôt le Seigneur de l'arche a été pris. J'irai cependant voir, si je peux, son aimable visage avant qu'il meure. » Elle dit, se lève, et, sans attendre le jour, court à Jérusalem avec une tristesse ineffable et en répétant les paroles de l'Epouse : « Je me lèverai ; je parcourrai les rues et les places de la cité ; je chercherai celui que mon cœur aime. »

2. Dites-moi, je vous prie, prudent lecteur : Si Rachel eût vécu encore quand Joseph son fils bien-aimé fut arrêté par ses frères semblables à des loups cruels se jetant sur une innocente brebis, puis lié et vendu aux Ismaélites pour être emmené

en esclavage; dites-moi, je vous prie, ce que Rachel aurait pensé ou dit à ce spectacle lamentable. Et si en outre elle avait entendu la féroce clameur des frères envieux : Venez, tuons-le et le jetons dans la vieille citerne, et nous dirons qu'une bête féroce l'a dévoré. Toutes ses entrailles auraient été émues et son cœur rempli de tristesse, d'angoisses et d'amertume. J'en appelle aux mères, qui sont les meilleurs juges quand il s'agit de l'amour maternel. Ah! ce n'est là qu'une ombre; et ce n'est pas Rachel et Joseph qui nous occupent. Il est dit de Rachel : « Une voix a été entendue dans Rama avec des gémissements et des cris : c'est Rachel pleurant ses fils, et ne voulant pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus. » Montagnes et vallées, vignes et prairies, champs et forêts, n'avez-vous pas entendu au milieu de la nuit les gémissements de la plaintive tourterelle, votre Souveraine, pleurant son Fils livré entre les mains des pécheurs? O triste nuit qui ne devrait pas être comptée parmi les nuits de l'année! triste nuit où Marie répandit plus de larmes qu'il n'y eut d'instants dans la durée! nuit cruelle, comment as-tu osé commettre un tel forfait?

On raconte que le Souverain Pontife Urbain III, ayant appris que Jérusalem, la ville sainte, avait été prise par Saladin, pillée et profanée, il éprouva une si grande douleur de ce revers et du malheur des chrétiens, qu'il en expira à Ferrare. Que dire de vous, ô Vierge Douloureuse, en apprenant que votre Fils était saisi par les Juifs, enchaîné comme un larron, abandonné de ses disciples et de ses amis, et conduit dans la ville auprès d'iniques juges? Quels tourments, quelle tristesse profonde ressentit votre Cœur maternel! « O le plus courageux de tous les cœurs, dit Justin de Miéchovie; cœur de diamant, comment ne fûtes-vous point brisé! La douleur de cette Mère affligée était si grande, que l'esprit humain ne saurait la comprendre; elle perdit un Fils comme il n'en fut jamais ni pour le corps ni pour l'âme : il était Dieu et homme. Et, comme il n'y eut jamais ni une pareille Mère ni un pareil Fils, il n'y eut jamais pareille amertume. » Ah! si je pouvais donc ressentir en mon cœur une douleur aussi véhémente d'avoir offensé

Dieu! une douleur semblable à celle du Cœur affligé de Marie à la captivité et à la passion de son Fils! Pieuse Souveraine, je vous en conjure par vos douleurs et vos gémissements, par vos soupirs et vos larmes, obtenez-moi, pauvre pécheur que je suis, un Cœur vraiment contrit et humilié, et ne me laissez pas perdre à jamais. Non, ma Souveraine, vous ne sauriez souscrire à ma sentence d'éternelle damnation; non, non, vous ne le pourriez pas : vous êtes trop miséricordieuse envers ceux qui recourent à vous.

3. Tournons-nous maintenant, de la Mère Douloureuse, vers le Fils, l'homme de douleur et le dernier des hommes. Dites-moi, je vous prie, mon doux Jésus, en ce moment captif entre les mains des pécheurs pour être jugé et condamné à la mort de la croix, dites-moi donc où sont vos disciples et amis. Seule votre Mère dès qu'elle vous sait prisonnier, oubliant le repos de la nuit, vous suit pendant qu'eux tous ont pris la fuite. Eh quoi! pas un de vos serviteurs qui vous accompagne devant les tribunaux pour attester votre innocence et vous défendre? Où est Thomas qui disait auparavant : *Allons et mourons avec lui?* Où est Pierre qui avait fait hardiment cette promesse : *Je suis prêt à vous suivre en prison et à la mort?* Où sont les autres disciples qui tous s'étaient obligés par le même engagement? *Tous les disciples dirent la même chose.* O doux Jésus, je vous vois dans la même situation qu'autrefois le roi Sédécias; à l'attaque de Jérusalem prise d'assaut par Nabuchodonosor, il fut abandonné de tous ses soldats et de ses sujets, et conduit dans une dure captivité pour y finir ses jours par une mort ignominieuse : « Tous les guerriers, qui étaient avec lui, se dispersèrent et le laissèrent seul. »

Allez, mondains, confiez-vous dorénavant dans vos amis! Voici un type insigne dans le très-patient Jésus qui peut dire avec Job en toute vérité : « *Ceux qui m'étaient connus se sont retirés de moi comme des étrangers.* » Est-ce qu'un seul disciple était absent de la maison de Simon, quand il y avait un festin? Un ami est aimé et recherché dans les festins et la prospérité, et dans l'adversité il est abandonné : *Je ne connais point cet*

homme. Et remarquez ici, prudent lecteur, quel vous serez vous-même dans l'agonie : *L'ayant abandonné, ils s'enfuirent tous.* Tant que vous aurez la santé, que vous pourrez être utile aux autres, que vous serez riche et puissant, vous aurez de nombreux amis assiégeant votre personne et votre table. Mais quand approchera la dernière cène et que la pâle mort fermera vos yeux languissants, on vous délaissera, tous vous fuiront, pas un de vos intimes et fidèles amis ne vous accompagnera devant le juge suprême. Ah! que ferez-vous quand *vos ennemis vous environneront d'une tranchée, vous serreront de toutes parts, vous renverseront à terre parce que vous n'avez pas connu le temps de votre visite?* Considérez attentivement ces choses importantes pendant qu'il en est temps encore, et apprenez à veiller avec soin sur l'affaire de votre salut. Que vous serez heureux alors, si maintenant vous vous rendez favorable la Douloureuse Mère! Quelquefois, dit saint Anselme, on fait plus vite son salut par le souvenir du nom de Marie que par l'invocation de celui du Seigneur Jésus son Fils unique; non pas qu'elle soit plus grande et plus puissante que lui, car elle n'est pas grande et puissante par elle, mais elle l'est par lui. Pourquoi donc voyons-nous le salut souvent plus facile à son souvenir qu'à celui de son Fils? Voici ce que je pense : Son Fils est le Seigneur et le juge de tous les mortels, discernant les mérites de chacun; s'il n'exauce pas aussitôt celui qui l'invoque directement, il le fait en toute justice; mais si nous recourons à sa Mère, quand même nous ne méniterions pas d'être exaucés, les mérites de sa Mère intercèdent pour qu'elle soit écoutée.

4. David, comme il est raconté dans le second livre des Rois, fuyait pour échapper à son fils Absalon; il passe le torrent de Cédron avec ses amis, afin de se retirer au désert par le mont des Olives, et s'y dérober à la fureur de ses sujets rebelles : « Tout le monde pleurait à ce passage, et on entendait partout retentir leurs cris. Le Roi passa ainsi le torrent de Cédron. » Admirable figure qui s'est accomplie en Jésus-Christ Fils de David, quand fuyant pour un temps Judas et les Juifs perfides

et rebelles, en compagnie de ses disciples, ses intimes amis avant sa passion, il franchit le même torrent : *Egressus est cum discipulis suis trans torrentem Cedron.* Mais, aussitôt qu'il eut été pris et lié par les impies, il y fut précipité et traîné pour accomplir la prophétie : Dans son chemin il boira de l'eau du torrent. Voyez ici, âme chrétienne, comment le Roi des rois, le doux Jésus, la tête nue, les mains liées derrière le dos, la chaîne au cou, est traîné dans la ville devant les tribunaux comme un insigne larron. L'un lui arrache la barbe, l'autre les cheveux; celui-ci le frappe d'une baguette, celui-là d'un bâton; cet autre le fait marcher devant lui en le poussant avec un gourdin noueux et armé de fer. O lugubre spectacle! le Seigneur de l'univers aux mains ensanglantées des bourreaux qui le chassent devant eux comme un animal; et comme on le tire à droite et à gauche, on le fait souvent tomber à terre, et, pour qu'il se relève, on lui donne des coups de pied avec une cruauté barbare. O doux et tendre agneau, c'est donc ainsi que vous avez été saisi pour nos péchés? Pour nous tirer de la captivité éternelle, vous avez voulu être captif, vous que la terre et le ciel ne peuvent contenir! Pour briser les liens de nos iniquités, vous avez été chargé de chaînes et lié avec des cordes! Ainsi le Souverain expie la faute qu'Adam le serviteur et le sujet a commise en portant la main au fruit de l'arbre défendu. Garrotté par Dalila, Samson eut bientôt brisé ses liens; pourquoi ne faites-vous pas de même, ô doux Jésus? qui vous a retenu les mains, je le sais : l'amour a fait cela, l'amour vous a enchaîné, l'amour vous a livré à mort comme une victime d'amour. O bonté infinie et excédant toute bonté! Pour me préserver de la damnation, vous vous êtes soumis de vous-même à ces tourments; mon divin maître, à quel point vous vous êtes abaissé pour le salut de mon âme! Et qu'ai-je fait pour vous? quand vous aimerai-je de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, de toute l'étendue de mes puissances?

5. Or, que faisait, pendant ce temps, la Douloureuse Mère? Là-dessus profond silence de la part des Evangélistes. Mais ce

qu'ils n'ont pas dit dans la tendresse de leur amour et l'affliction de leur esprit, la méditation des saintes âmes l'a révélé. Le célèbre Justin de Miéchovie nous en parle en ces termes : « Pendant que le Fils passait le torrent de Cédron, l'âme de Marie passait le gros torrent des douleurs. Quand Jésus éprouvait la douleur, la tristesse, la frayeur, le chagrin, et qu'il priait, Marie était dans la douleur, la tristesse, la frayeur, le chagrin, et elle priait, on n'en saurait douter. Il y avait, entre Jésus et Marie, une grande sympathie de nature, de complexions, de mœurs, de propensions, et une grande union de volontés, par conséquent une parfaite communication de joies et de douleurs. » Combien de fois la Douloureuse Vierge en allant tristement à la ville durant la nuit, dut faire monter ces gémissements vers le ciel : Ah ! mon Fils Jésus, que ne puis-je mourir pour vous ! douce brebis que j'ai portée dans mon sein, pressée sur mon cœur, nourrie de mon lait, élevée avec une tendre sollicitude, vous allez à la mort sans votre Mère? Vive le Seigneur et vive mon Roi ! partout où vous serez, mon Seigneur et mon Fils, à la vie, à la mort, là sera votre Mère : je ne serai point séparée de vous. Père éternel, tel est donc votre bon plaisir, de ne pas épargner votre propre Fils, et de le livrer pour tous ! Mais pourquoi épargner sa Mère puisque nos deux Cœurs n'en font qu'un. Cher objet de mes vœux, où êtes-vous allé? Lumière de mes yeux, ma joie, ma couronne, ma douceur, où vous êtes-vous retiré? Ah ! coulez, mes larmes, coulez : *Je pleurais, et mes yeux répandaient des fontaines de larmes, parce que le Consolateur s'était éloigné de moi*[1]. Jésus mon Fils, où vous trouver? mon âme ne veut de consolation qu'en vous, mon Dieu. En s'occupant de ces pensées ou d'autres semblables, elle vint à la ville qu'elle pouvait facilement voir toute en agitation. Entendons le pieux Ludolphe en sa vie de Jésus : « Comme l'on répétait par toutes les rues de Jérusalem que le Seigneur Jésus avait été fait prisonnier, apprenant ces rumeurs effrayantes, sa Douloureuse Mère, qui avait connu en esprit

[1] Thren. I. 16.

son arrestation, ainsi qu'il a été dit, accourut dans une profonde tristesse, et vint pour voir son Fils bien-aimé. Elle pleurait en traversant la ville; elle disait : Où êtes-vous, ô doux Jésus? où vous trouverai-je?

6. Cependant le très-doux Jésus avait été amené devant Anne; et il y avait été conduit, observe Corneille de la Pierre, par Judas afin que le traitre reçût tout d'abord de ce pontife le prix promis pour la vente de son Maître; car il n'avait pas encore reçu les trente pièces d'argent, comme on le voit en saint Mathieu : « Ils convinrent avec lui de lui donner trente pièces d'argent; » et en saint Marc : « Ils promirent de lui donner la somme. Il reçut donc ses trente deniers au palais d'Anne après avoir consommé le forfait. Mais qu'entends-je, ô bon Jésus! Un valet des ministres donna un soufflet à Jésus!!! Cieux, soyez dans la stupeur! « Quoi de plus insolent, dit saint Chrysostome; que le ciel soit saisi d'horreur, et que la terre frémisse de la patience du Sauveur et de l'impudence des esclaves. Dieu souffleté! Anges qui le voyez, comment gardez-vous le silence? Comment pouvez-vous retenir vos bras? Comment ne répondez-vous pas pour votre Souverain? Est-ce à cause de l'étonnement où vous jette tant d'insolence et de douceur, tant de perversité et de patience?

Saint Vincent Férier, à l'occasion de ce soufflet, fait observer que la main qui l'appliqua renversa par terre le Seigneur du ciel, car elle était armée d'un gantelet, comme on le voit par l'empreinte conservée jusqu'à ce jour et vénérée à Rome sur le voile de sainte Véronique. Il est vraisemblable que, sous la violence du coup, le sang dut jaillir par la bouche et les narines, quoique les Ecrivains sacrés n'en disent rien; les dents mêmes du Sauveur Jésus en furent ébranlées, suivant plusieurs auteurs cités par Mancin. Et en effet, Jérémie avait dit, parlant en la personne de Jésus-Christ : *Mon ennemi m'a brisé les dents*[1].

O la plus affligée des Mères et des Vierges! l'avez-vous

[1] Thren. 3. 16.

entendu, ou l'avez-vous vu donner, ce sanglant soufflet, à votre divin Fils par le ministre de Satan? Saint Jean Chrysostome le pense : « La Mère de Dieu assistait dans la maison d'Anne à cet inique jugement, et son Cœur fut cruellement blessé du soufflet que l'un des valets des ministres appliqua sur la joue de son divin Fils[1]. » Pécheur, en offensant Dieu gravement, que faites-vous autre chose que de souffleter de nouveau votre Sauveur? Ah! corrigez-vous donc; ménagez sa Douloureuse Mère; car, enfin, en quoi vous a offensé cette douce Vierge? Sa faute est-elle de vous avoir donné le Sauveur et de s'être offerte avec lui comme victime pour votre salut? Voici comment Taulère s'adresse à la désolée Mère de Dieu : « De même, dit-il, que vous vous êtes offerte pour devenir Mère du Fils de Dieu, ainsi vous vous êtes résignée à partager sa passion et sa mort[2]. » Donc elle mérite tout notre amour et toute notre vénération. O Mère de douleur, ô triste Noémi! que ces paroles ont été dites de vous avec raison : « Ne m'appelez pas Noémi, c'est-à-dire belle; mais Mara, qui signifie amère, parce que le Tout-Puissant m'a comblée d'une grande amertume. » Obtenez, je vous en supplie, pour moi le dernier de vos serviteurs, et pour tous ceux qui se souviendront des afflictions de votre Cœur, obtenez-nous à notre dernier moment d'où dépend notre éternité, un cœur vraiment contrit, afin que notre âme se fonde en amour pour Dieu et pour vous, et que nous puissions chanter éternellement les miséricordes du Seigneur et les vôtres. Ainsi soit-il.

[1] S. Joan. Chrysostom. apud Mancin. de Passion. F. 406. — [2] Tauler. de pass. D. c. 18.

CONSIDÉRATION XXVIII.

La Bienheureuse Vierge voyait en esprit, comme si elle eût été présente, tous les tourments et les opprobres que son Fils endura durant la nuit.

LANGUESCIT IN UMBRA.

Les outrages de ceux qui vous insultaient sont tombés sur moi.
(Psal. 68. 10.)

1. Il était grand, l'amour que l'Epouse du Cantique avait pour son Bien-aimé, lorsque l'ayant perdu elle le cherchait au milieu de la nuit sans que rien ne pût l'arrêter. « Je l'ai cherché, dit-elle, et ne l'ai point trouvé; je l'ai appelé, et il ne m'a point répondu. Les sentinelles qui parcourent la ville m'ont rencontrée, frappée, blessée: les gardiens des murs m'ont enlevé mon manteau[1]. » Cette figure a été accomplie en la B. Vierge, Epouse et Mère de Jésus-Christ, quand elle cherchait sans relâche son Fils, l'Epoux bien-aimé de son âme, au milieu de la nuit par les rues et les places de Jérusalem; et, quoiqu'elle ne fût pas frappée et blessée par les gardes de la ville, elle était en son âme blessée, méprisée, chargée d'outrages avec son Fils blessé, méprisé, outragé. L'abbé Guillaume la fait parler ainsi en expliquant le texte ci-dessus : « Par là même qu'ils blessaient si cruellement la réputation de mon Bien-aimé avec le glaive de leurs langues, ils infligeaient les mêmes blessures à mon affection maternelle. En outre, autant qu'ils purent, ils me dépouillèrent de mon étole de gloire, du manteau de louange dont j'étais couverte quand on disait : Heureux le

[1] Cant. 5. 6.

sein qui a porté le bon maître, heureuses les mamelles qu'il a daigné sucer. En me dépouillant de cette gloire, autant qu'ils le pouvaient, ils me revêtirent d'un manteau de confusion, me diffamant comme la mère d'un vil séducteur. Mais j'échappai d'entre leurs mains et mon Fils ne les laissa pas sévir davantage contre moi[1]. » Il faut entendre encore saint Bernardin de Sienne[2] : « La B. Vierge, pendant que tous pleuraient, arrive à Jérusalem à pas pressés. Parvenue vers les gardes, ils lui disent : Femme, pourquoi pleurez-vous ? que cherchez-vous? Elle répondit : Avez-vous vu Celui que mon cœur aime? Ils répliquèrent : O la plus belle des femmes, votre Bien-aimé, quel est-il? Mon Bien-aimé dit-elle, est candide et vermeil, choisi entre mille. Et eux : Il est peut-être votre Fils celui qui, arrêté cette nuit, a été conduit comme un malfaiteur et un larron à la maison de Caïphe, lié, blessé et horriblement déchiré. » O nouvelle cruelle et fatale ! O mon Jésus ! ô Marie ! les peines, les tourments, les douleurs, les outrages, que vous endurâtes cette nuit malheureuse, pour notre salut, avec une admirable patience, quelle plume pourra les écrire, quelle langue les raconter, quel esprit les comprendre, quelles larmes les égaler?

2. Marie est comme la tulipe épanouie aux rayons du soleil, mais qui, dans l'ombre, penche, languit et se ferme. De là notre devise : *Sans le soleil, chagrine*. Ou si vous aimez-mieux: *Elle languit à l'ombre.*

Qui dira le chagrin dont fut pénétré le saint Cœur de la Vierge quand elle vit baisser à son couchant, c'est-à-dire aller à la mort, Jésus le soleil de justice? Ne pouvait-elle pas emprunter justement ces paroles de David : « Les angoisses me pressent de toutes parts[3] ? » Voici comment s'exprime le B. Amédée : « Le Cœur de la Glorieuse Vierge était tourmenté d'une ineffable douleur, et, percé profondément par le trait de la piété, il respirait dans les dernières angoisses. C'était un chagrin, une douleur, une agonie, un feu, un incendie, une mort plus

[1] In hunc. loc. Cantici. — [2] Tom. I. Serm. 55. — [3] I Paral. 21. 11

pénible que la mort, puisqu'elle en endurait toutes les angoisses en conservant la vie [1]. »

Or, une chose augmentait les douleurs du Cœur sacré de Marie; c'était la joie extraordinaire des Juifs à faire souffrir et à tourmenter Jésus-Christ: « Car ils tressaillaient de contentement dans leurs mauvais desseins [2]. » Abandonnée de tous, sa tristesse devenait plus profonde parce qu'elle connaissait mieux que qui que ce fût, la dignité de son Fils si indignement traité et sa souveraine innocence. Quel glaive cruel perçait alors son âme! Un autre sujet d'affliction, c'est que Dieu le Père avait confié son Fils à ses soins maternels et à sa garde pendant plus de trente ans; et maintenant elle le voyait captif, accablé de tourments et d'opprobres et sur le point d'être suspendu à une croix entre d'infâmes voleurs. De plus, l'injure est bien plus grave pour un personnage noble et honorable, s'il la reçoit d'une vile populace, s'il est injurié, saturé d'opprobres, foulé aux pieds par la lie des hommes; or quelle noblesse au-dessus de celle de Jésus-Christ et de sa sainte Mère? « Considérant, dit saint Antonin, qu'une si grande humiliation allait être publiée par tout l'univers, elle ne pouvait ne pas en éprouver une douleur souveraine, car elle était la Mère de cet Homme-Dieu [3]. » Compatissez-lui, âme chrétienne, du fond de votre cœur, et soyez pleine d'indignation contre vous-même, parce que vous êtes la cause de tous ces tourments qu'ont soufferts Jésus et Marie pour votre salut. Repentez-vous, pardonnez au prochain, et corrigez-vous de vos fautes.

3. Cependant le doux Sauveur est emmené captif en la présence de Caïphe, le prince des prêtres, chez qui s'était assemblé le Sanhédrin, le grand conseil des scribes et des anciens. On l'interroge publiquement; et, comme il s'avoue Fils de Dieu, tous le déclarent digne de mort: « Alors ils lui crachèrent au visage, et ils lui donnèrent des soufflets. » O mon âme, réfléchissez à la dignité du patient et à la gravité de cet affront. « Soyez saisis d'horreur, cieux, terre, et toutes les créatures,

[1] B. Amed. Hom. 5. — [2] Prov. 2. 14. — [3] P. 9. tit. 15. c. 41.

dit Euthymius, soyez saisis d'horreur en voyant sur quelle sainte face ces gens pervers exercent cette injure [1]. » « C'est, dit saint Ephrem, sur la face immaculée de Celui en présence duquel tremblent toutes les Puissances des cieux, tous les Ordres des Anges [2]. »

Samson, tombé au pouvoir des Philistins et enchaîné, fut l'objet des moqueries de la vile populace : « On lui arracha les yeux, et on le conduisit lié à Gaza [3]. » Job couvert d'ulcères, rassasié d'opprobres, couché sur un fumier, fut maltraité par sa méchante femme et par Satan : « On m'a en abomination, on s'éloigne de moi, on va jusqu'à me cracher au visage [4]. » Ah ! ce n'est point Samson ni Job qui s'offre ici à nos regards, c'est le Sauveur du monde. Réfléchissez attentivement, âme chrétienne ; considérez tout ce que vous pourrez imaginer d'injures ; Jésus-Christ en a souffert davantage ; durant cette triste nuit, il a enduré, pour tous les hommes, des choses si honteuses, si outrées, si abominables que les Evangélistes, dit saint Jérôme [5], n'ont pas voulu et n'ont pas pu les exprimer à cause de leur infamie.

Dans l'ancienne loi, l'Israélite qui refusait d'épouser la veuve de son frère était traité ignominieusement : « Cette femme s'approchera de lui en présence des anciens, lui arrachera sa chaussure et lui crachera au visage en lui disant : Ainsi sera traité l'homme qui n'affermit pas la maison de son frère [6]. » O doux Jésus, je reconnais la lumière présagée par cette ombre, la réalité qu'indiquait la figure. Vous avez refusé de prendre pour épouse l'indigne et ingrate Synagogue, et vous lui avez préféré la gentilité ; voilà pourquoi la méchante Synagogue n'a pas eu horreur de souiller votre divine face de tant de honteux crachats.

La voilà, chrétien, la voilà conspuée par des misérables, cette divine face sur laquelle les Anges désirent arrêter leurs regards ; que les rois et les prophètes ont voulu voir et ils ne

[1] In Matt. 26. 67. — [2] Tom. 3. — [3] Judic. 16. 21. — [4] Job. 30. 10. — [5] In capit. 26 Matth. — [6] Deuter. 25. 9.

l'ont pu ; cette face qui consolait les affligés et même ses ennemis. « Mon Fils, a dit la Vierge Mère à sainte Brigitte, avait une si grande beauté que l'affliction disparaissait aussitôt du cœur de celui qui le contemplait ; les Juifs eux-mêmes se disaient : Allons au Fils de Marie pour être consolés [1]. » Eh bien, la voilà, cette face adorable, couverte de crachats et d'opprobres. O cieux, étonnez-vous ! que faites-vous, pécheur ? Quand vous péchez, ne déshonorez-vous pas de nouveau la face de Jésus-Christ? Et que font autre chose le blasphémateur, le parjure, le médisant, l'orgueilleux plein d'estime pour lui-même, et l'impudique, et celui qui tient de honteux discours, que font-ils autre chose que souiller de nouveau la face de Jésus-Christ? O mon âme, sois sensible aux souffrances du Sauveur, dit le dévot Louis le Chartreux, parce que pour toi il souffre tout ; et, en pleurant continuellement, lave de tes larmes avec respect son admirable visage que ces insolents couvrent de leurs crachats [2].

4. Vous voudriez savoir, pieux lecteur, si la Douloureuse Mère était aussi dans la maison de Caïphe. Mancin l'affirme en alléguant l'autorité du docteur Séraphique : « Saint Bonaventure, dit-il, avance en ses méditations sur la vie de Jésus-Christ, que la divine Mère était chez le pontife avec saint Jean, et qu'elle entendit et vit et les négations de Pierre, et les cruelles dérisions de la soldatesque, et toutes les cruautés inouïes et odieuses qu'on lui fit subir [3]. » Selon d'autres auteurs, la sainte Mère de Dieu, remplie des dons du Saint-Esprit et éclairée de ses lumières plus que tous les prophètes, voyait en esprit, et comme si elle eût été présente, les injures, les douleurs, les tourments que son Fils bien-aimé souffrit pendant cette triste nuit au palais de Caïphe. Jean Taulère dit entre autres : « Qui pourrait imaginer la croix et l'affliction qu'elle endura dans cette nuit ignominieuse où son cher Fils fut livré entre les mains d'hommes impies et délaissé de ses

[1] Revel. lib. 6. c. 1. — [2] Ludov. Carthus. in hist. Vitæ Christi. — [3] Mancin de Pass. Dom. fol. 406.

propres disciples? Il est assez croyable qu'étant remplie du Saint-Esprit, elle vit en esprit toute la douleur et les tourments qu'il éprouva durant cette horrible nuit [1]. » Que dis-je? Si autrefois Dieu révéla le secret de son cœur à son fidèle serviteur et ami, en lui disant : « Pourrai-je cacher à Abraham les choses que je dois faire? » Si les prophètes, inspirés d'en haut, ont clairement décrit la passion du Sauveur et les injures que devait recevoir en cette nuit malheureuse le divin Rédempteur de nos âmes; si en particulier Isaïe lui fait dire : « J'ai livré mon corps à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui me traitaient avec mépris; je n'ai pas détourné ma face de ceux qui m'outrageaient et me crachaient au visage; » que penser et que dire de la sainte et Douloureuse Vierge Marie, elle plus que prophète, elle Mère du Fils de Dieu? « De même qu'elle était choisie de Dieu, dit encore Jean Taulère, [2] pour coopérer à la Rédemption du genre humain en donnant le jour au Sauveur, ainsi voulut-il qu'elle coopérât au même œuvre dans la passion; afin que, comme elle fut notre Mère en nous enfantant Jésus-Christ, elle fût aussi notre libératrice en portant les tourments de la passion dans son cœur avec son Fils et en ressentant le glaive aigu de la douleur. » O funeste nuit, que tu as été cruelle pour le doux Jésus et sa très-sainte Mère! « Je suis devenu semblable à l'oiseau de nuit sur un toit, » dit-il par le prophète David au livre des psaumes [3]. En effet, quand cet oiseau paraît en plein jour, il devient le jouet et l'opprobre des autres oiseaux : ils le frappent à coups de bec, le mordent, lui arrachent ses plumes et le déchirent. De même Jésus, le Fils de la Vierge devint cette nuit-là « l'opprobre de ceux qui étaient dans l'abondance, l'objet du mépris des orgueilleux et le dernier des hommes [4], » quand, chez Caïphe, dans un coin abject et ténébreux où se déposaient les ordures, il était devenu le but de toutes les ignominies d'une troupe d'hommes pervers. O nuit, que vous fûtes amère et

[1] Taul. Exercit. de vita Chr. c. 19. — [2] De Pass. D.c.18. — [3] Ps. 107. 7. — [4] Ps. 122. 4. et Isa. 53. 3.

longue pour la Douloureuse Mère qui entendit tant de paroles injurieuses, de malédictions, de blasphèmes proférés contre son très-doux Fils. « Si les Juifs, dit Taulère, si les Juifs hypocrites déchiraient leurs vêtements, en preuve de leur douleur, pour avoir entendu ce qu'ils appelaient un blasphème, comment, ô Marie, votre Cœur si pur ne fut-il pas déchiré de douleur lorsque vous avez entendu lancer contre votre divin Fils les mépris, les injures, les blasphèmes les plus exécrables et les plus horribles? Car le Seigneur dit : Déchirez vos cœurs et non pas vos vêtements. Oui, ce jour-là votre Cœur fut brisé non une fois, mais plus de cent fois.

Que les malades, les personnes méprisées, blessées, les prisonniers et tous les affligés pensent à cette triste nuit; et ils y trouveront des motifs pour s'exciter à la patience. Qu'elles y pensent aussi, les âmes efféminées et adonnées à la mollesse, qui reposent délicatement sur des lits d'ivoire et dont a parlé Job : « Ils passent leurs jours dans la jouissance des biens, et en un clin d'œil ils descendront aux enfers. » Qu'ils y pensent de même, les amateurs de la bonne chère et de l'oisiveté, qui consacrent des nuits entières au jeu, à la danse, aux festins et aux rires, pour ne rien dire de plus. Les choses changeront de face quand viendra cette dernière nuit où ils ne pourront plus travailler pour le salut de leur âme. *Venit nox, quando nemo potest operari.* Quel triste instant pour eux quand le Souverain juge portera cette fatale sentence : Jetez-les, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures !

5. Cependant, au milieu de la nuit, l'assemblée des méchants se sépara, et Jésus, jugé digne de mort, fut jeté dans une affreuse prison. Ainsi fut autrefois emprisonné dans un cachot dégoûtant et humide, le prophète Jérémie pour avoir annoncé la vérité : « Ils prirent Jérémie et le jetèrent dans la fosse de Méléchia, fils d'Amélech, qui était dans le vestibule de la prison; ils le descendirent avec des cordes dans cette fosse privée d'eau, mais boueuse; et Jérémie était dans cette vase

infecte [1]. » Ainsi Joseph, en attendant qu'il fût vendu aux Ismaélites, fut enfermé par ses perfides frères dans la citerne qui lui tenait lieu de prison : « Ils le dépouillèrent de sa robe longue et de diverses couleurs, et le mirent dans une vieille citerne [2]. » Ainsi Daniel fut jeté dans la fosse aux lions par les ordres du roi [3]. O doux Jésus, qui avez passé en faisant le bien, en guérissant les possédés du démon, en éclairant les aveugles, redressant les boiteux, rendant la santé aux malades, ressuscitant les morts, pour tous vos bienfaits innombrables, qu'avez-vous reçu pour récompense et pour action de grâces? « *J'ai été livré* [4], » dites-vous par la bouche du roi prophète, c'est-à-dire jeté dans un cachot horrible, malpropre, humide, boueux, souterrain; « *et je n'en sortais pas*, » quoique j'eusse pu facilement m'échapper des mains de ceux qui me liaient. « *Mes yeux ont langui dans ma détresse*, » c'est-à-dire ils ont été affaiblis et fatigués à cause des larmes que j'ai répandues, du sang que j'ai versé, et que m'arrachaient dans cette funeste nuit la vivacité de mes souffrances, la chute de Judas et de Pierre, l'ingratitude des Juifs et les crimes de tous les hommes. « *Ils m'ont mis dans une fosse basse, dans les ténèbres et les ombres de la mort* [5]; » dans cet affreux cachot, les mains attachées derrière le dos à une colonne de pierre, un anneau de fer et une lourde chaîne au cou, il n'eut pas, le reste de la nuit, où reposer sa tête fatiguée, contusionnée de soufflets, défigurée par mille blessures livides. « Lorsque, dit Mallonius, Caïphe assis dans la chaire de pestilence au milieu du conseil des méchants, eut proféré contre la tête de Jésus-Christ cette sentence impie : *Il est digne de mort*, il le livra à ses ministres pour être gardé avec soin jusqu'au point du jour et accablé d'ignominies, leur faisant la recommandation de le tenir en sûreté ; et aussitôt cette troupe de satellites pousse le Sauveur dans une affreuse prison du palais dont on raconte qu'il existe encore des vestiges ; là ils lui attachent les mains par derrière à une colonne de pierre, le frappent de

[1] Jer. 38. 6. — [2] Gen. 37. 23. [3]—Dan. 6. 16. — [4] Ps. 87. 10. — [5] Ps. 87. 7.

coups de poings, de coups de pieds, de soufflets, de courroies, de fouets, le mettent en lambeaux, assouvissent leur rage sur sa personne adorable, enfin le traitent avec une telle cruauté qu'ils ne lui laissèrent qu'un souffle de vie [1]. »

O chrétiens, si l'on faisait subir de si indignes et de si cruels traitements à un animal que vous aimez, vous seriez touchés envers lui de quelque commisération. Et le Fils unique de Dieu et de Marie, votre aimable père, votre bienfaiteur, a enduré ces horreurs et bien d'autres encore plus graves ; il les a endurées pour vous, pour votre amour et à cause de vous. Et vous, ingrats, vous n'êtes pas émus de pitié envers votre Dieu ? Ah ! si vous aviez du cœur, comme saint François, vous iriez sur la voie publique et vous rempliriez les airs de vos gémissements et de vos soupirs de ce que le Seigneur votre Dieu a éprouvé pour vous des tourments si nombreux et si horribles que le jugement dernier mettra en plein jour. O nuit, ô nuit, que ton souvenir est amer à l'âme qui aime vraiment son Dieu ! Pendant ce temps que devenait la Douloureuse Mère? Le dévot Blosius va nous l'apprendre. Voici les paroles qu'il lui adresse : « O Marie, Mère affligée ! que cette nuit fut pour vous triste et cruelle ! comme le glaive de Siméon s'enfonça cruellement dans votre Cœur ! qui pourrait penser quelles paroles de feu, quelles vives étincelles d'amour échappèrent de votre Cœur comme d'une fournaise pendant toute cette nuit? Voici, sans doute, à peu près ce que vous disiez : O Jésus mon Fils, mon très-doux Fils Jésus, qui vous a enlevé d'auprès de moi? Qui a séparé la Mère d'un si cher objet? Pourquoi ne vous vois-je plus, vous la lumière désirée de mes yeux? qui me rendra Jésus l'unique consolation de mon cœur? Pourquoi n'ai-je pas été avec vous à la mort? Pourquoi ne vous ai-je pas suivi alors que vous partiez? O doux Jésus ! excellent Fils, où passez-vous maintenant votre nuit? En quelles mains êtes-vous? Que souffrez-vous en ce moment? Oh ! si les Juifs furieux voulaient décharger contre

[1] Mallon. de synd. apud me fol. 66.

moi leur cruauté! Il me serait bien plus doux de mourir que de vous voir en de telles angoisses [1]. »

Que vous reste-il à faire, âme chrétienne? Écoutez le conseil que je vous donne. Un jour, au jugement dernier, l'Homme-Dieu Jésus-Christ, aujourd'hui notre Sauveur et alors le juge suprême de tous par l'ordre de son Père, fera ce reproche aux pécheurs ingrats : *J'étais infirme et prisonnier, et vous ne m'avez pas visité.* Eh bien, visitons fréquemment, pendant notre vie, Jésus malade et emprisonné, et sa très-sainte Mère plongée dans les gémissements et les larmes, afin que nous méritions d'entendre : *Venez, les bénis de mon Père...*

[1] Blos. Margarit. Spirit. p. 3. c. 6.

CONSIDÉRATION XXIX.

La Douloureuse Mère voit la cruelle flagellation de son très-doux Fils.

UNAM TETIGISSE SAT EST.

Elle vit Jésus souffrir de cruels tourments pour les péchés de son peuple ; elle le vit soumis à une sanglante flagellation. (Hymne de l'Eglise.)

1. A quoi bon parler de musique à propos de douleurs ? N'est-ce pas une chose inopportune? Et cependant David, au comble de l'affliction et quand sa vie était en péril, l'appelait à son secours : *Levez-vous, ô ma gloire; paraissez, psaltérion et harpe*; *et je chanterai, et je ferai entendre un psaume* [1]. Qu'a de commun la harpe avec les cruautés de la guerre ? Lorsque David composa le psaume d'où ces paroles sont tirées, il était dans la caverne d'Engaddi ; la guerre le pressait au dehors, et au dedans la crainte : Saül, son cruel ennemi, assiégeait la caverne avec toute son armée, et son dessein était de perdre David aussitôt qu'il s'en serait saisi, parce qu'il était désigné pour occuper le trône. Et c'est alors, c'est dans cette situation critique et pénible que David saisit l'instrument, joue et chante : *Venez, ô ma gloire*; *venez*, *psaltérion et harpe*, *et je chanterai un psaume!* Mais ce n'est pas le moment ; il faut plutôt prendre les armes et le bouclier, et songer à votre défense. La musique est un contre-sens dans la détresse.

Non, cher lecteur, David dans ce péril de sa vie ne recourt pas hors de propos à sa harpe, qui, selon saint Augustin, re-

[1] Ps. 56. 12.

présentait le Seigneur Jésus-Christ souffrant, flagellé et crucifié pour nous. Ainsi, cet instrument mystique, qu'il voyait en esprit par inspiration, fut avec raison son unique consolation dans cette pénible circonstance. « La harpe, dit ce saint évêque d'Hippone, c'est la chair humaine souffrant : que cette harpe fasse entendre des sons, qu'elle ait soif, qu'elle ait faim, qu'elle prenne du sommeil, qu'elle soit saisie, flagellée, moquée, crucifiée, ensevelie [1]. » Harpe de douleur, quel son lugubre tu rends lorsque tu es touchée tant de fois par les mains ensanglantées des soldats impies, dans la passion et surtout dans la flagellation, sous les regards de l'affligée Mère! Que la Vierge accablée de tristesse pouvait bien dire alors : Ma harpe s'est changée en de tristes plaintes, et mes instruments de musique en des voix lugubres [2]. Ecoutez un effet merveilleux de la nature sympathique.

2. Le Révérend Père Kircher de la société de Jésus, homme très-versé dans toutes les sciences, et en particulier dans ce qui concerne l'aimant, le magnétisme et la musique, raconte le fait suivant. Etant à Mayence au collége des Jésuites, il s'aperçut qu'un grand luth, appendu à la muraille dans le petit théâtre de la maison, vibrait à l'unisson pendant qu'il touchait de l'orgue, et cela d'une manière aussi parfaite que sous l'archet manié par une main habile; parce que les cordes de ce luth étaient parfaitement d'accord avec les tuyaux de l'orgue.

Que l'on place dans un appartement, vis-à-vis l'une de l'autre, deux harpes dont les cordes soient également tendues; saint Grégoire le Grand rapporte que, si l'une est pincée par un musicien, l'autre, sans qu'on la touche, rend les mêmes sons et la même harmonie. C'est là un effet merveilleux de la nature sympathique; c'est pourquoi j'ai cru devoir mettre deux harpes en tête de cette considération avec ces mots pour épigraphe : *L'autre résonne aussi*; ou plutôt : *Il suffit d'en toucher une*.

C'est la vérité, cher lecteur. Jésus et Marie, dit le docte Fi-

[1] S. Aug. in ps. 56. — [2] Job. 30. 31. —

néti [1], étaient deux harpes mystiques ; l'une rendant un son, l'autre le rendait spontanément. Jésus est dans la douleur, Marie est dans la douleur ; Jésus est flagellé, sa Mère est flagellée ; Jésus est crucifié, Marie est crucifiée ; le Fils souffre tout cela en son corps, la Mère le souffre en esprit. « Autant de blessures, dit saint Jérôme, au corps du Fils, autant au Cœur de la Mère ; la chair adorable du Sauveur ne recevait aucun coup qui n'eût son triste écho dans le Cœur de la Mère [2]. » Très-doux Cœur de la Vierge, comment fûtes-vous capable d'endurer dans la flagellation toute une légion de plaies ? « Ma Souveraine, dit ici saint Anselme, quels ruisseaux de larmes dirai-je s'être échappés de vos chastes yeux lorsque vous regardiez votre Fils innocent lié, flagellé devant vous, et la chair de votre chair si cruellement mise en lambeaux par les impies [3]. »

3. Chez les Romains, la flagellation était un châtiment très-infâme, destiné par le Sénat aux plus vils esclaves et aux plus insignes malfaiteurs, soit pour en extorquer la vérité, soit pour les punir comme ils le méritaient ; c'est pourquoi flageller un citoyen romain était un crime parce qu'ils étaient tous réputés libres et nobles. Aussi quand à Jérusalem, à la forteresse antonienne, où il y avait garnison romaine, un tribun eut ordonné de flageller saint Paul qui, né à Tarse, était citoyen romain, l'Apôtre lié à une colonne s'écria : « Vous est-il permis de flageller un citoyen romain [4] ? »

O bon Jésus, quel homme fut jamais plus noble que vous ? Pourquoi donc daignez-vous subir cet affront, cette ignominie, ce châtiment infâme de la flagellation publique et si cruelle ? Pourquoi n'avez-vous pas brisé, comme Samson, les liens et les chaînes qui vous attachaient à la colonne ? Si un soldat, parce qu'il a été transfuge ou pour quelque autre délit, est condamné à recevoir un ou deux coups de verges de chaque soldat de sa cohorte, quelle crainte n'éprouve-t-il pas, le mal-

[1] Fineti in riflessidi spirit. — [2] S. Hieron. de Assumpt. B. V. — [3] S. Anselm. de Compass. B. V. — [4] Actes des Apôtres, chap. 22, v. 25.

heureux! quels cris, quels gémissements pendant que son dos est blessé par les coups de verges ! Aucun compagnon d'armes ne vient s'offrir à endurer son supplice à sa place. Ah ! ce n'est là qu'une ombre, âme chrétienne; votre doux Sauveur en a plus enduré pour vous dans sa cruelle flagellation : il y reçut six mille six cent soixante-six coups ; quel horrible nombre, inouï jusque-là ! Jésus eût expiré certainement dans ce supplice, s'il n'eût été divinement réservé pour la croix. « Son corps sacré et virginal, dit Saint Laurent Justinien, fut si cruellement déchiré et mis en lambeaux par cette torture des fouets, que les os de ses membres apparurent à nu dépouillés de la peau et des chairs [1]. » Boucherie digne de pitié, je ne dis pas dans le Fils de Dieu et de Marie, mais même dans l'animal le plus vil !

Voyez ici et considérez, âme chrétienne, avec la Douloureuse Mère, comment l'innocente chair de Jésus-Christ, luth mystique, fut frappée de l'horrible archet des verges, des fouets, des lanières de cuir et des chaînes de fer; et si autrefois au bruit des armes, suivant Virgile, les cavités gémirent et les cavernes rendirent un son [2], un triste écho résonna bien plus fort dans le tendre Cœur de Marie. Avec quel tourment inénarrable dans le fond de son âme, et au milieu de quelle abondance de larmes coulant de ses yeux, elle vit, et contempla son doux et unique Fils, la seule consolation de son Cœur, dépouillé de ses vêtements et ignominieusement attaché avec des courroies à la colonne de marbre, entouré d'une cohorte de soldats insolents, lui, le plus beau des enfants des hommes, et qui, comme un agneau plein de douceur, va être déchiré par des loups furieux ! Elle vit s'approcher quatre exécuteurs robustes, lesquels, d'une main vigoureuse, déchiraient le tendre corps de Jésus à coups de fouets hérissés de pointes de fer. Etaient-ils fatigués, d'autres les remplaçaient, et ceux-ci d'autres encore, en changeant les instruments de torture. Ah ! combien frémirent les pieuses entrailles de la Mère ! on n'en-

[1] De agone Christi, c. 14. — [2] Virg. 2 Æneid.

tendait sur la place publique d'autre bruit que celui des coups de verges, des fouets, des chaînes, les blasphèmes des spectateurs, les rires de la foule. Pendant ce temps le sang divin de Jésus arrosait et rougissait la terre, et ces malheureux le foulaient aux pieds. Quelle douleur pour le Cœur affligé de Jésus de voir près de là sa désolée Mère ! Son corps, il est vrai, souffrait d'horribles tourments dans ce traitement barbare ; mais, dans son âme, il en endurait de plus grands, à cause de sa Mère que Dieu voulut être présente pour mériter à juste titre la palme des martyrs et rétablir ce qu'Eve avait détruit. Il faut écouter ici les paroles mêmes de la Douloureuse Mère. « Ayant repris mes sens, dit-elle à sainte Brigitte, je vis son corps flagellé et déchiré jusqu'aux os, en sorte que l'on voyait ses côtes ; et, chose plus pénible encore, quand les bourreaux retiraient leurs fouets, ces fouets marquaient des sillons dans ses chairs. Lorsque mon Fils, tout ensanglanté, était tellement lacéré qu'il ne paraissait plus rien de sain en lui, plus rien à flageller ; alors, l'un d'entre eux, ému de compassion, se mit à dire : Le ferez-vous donc mourir ainsi sans être jugé ? Et aussitôt il coupa ses liens. Mon Fils alors prit ses vêtements ; je vis la place de ses pieds toute remplie de sang ; et je connaissais par ses vestiges le chemin qu'il suivait ; où il marchait, la terre était couverte de sang, et on ne voulait pas le laisser couvrir de ses habits ; mais on le força, en le traînant, d'accélérer ses pas. Et pendant qu'on le conduisait comme un malfaiteur, mon Fils essuya lui-même le sang qui coulait de ses yeux. » Lugubre spectacle ! Chrétien, que faites-vous devant cette scène sanglante ? A cause de vous, votre Jésus n'est qu'une plaie par tout son corps ; et vous, je vous le demande encore, que faites-vous ? Vous ne gémissez pas ? vous ne rougissez pas de honte ? vous n'éprouvez pas de douleur ? L'innocente chair de Jésus-Christ est horriblement maltraitée, et vous traitez avec délicatesse la vôtre qui tant de fois a mérité l'enfer et l'éternelle damnation ? Que vous arrivera-t-il un jour ? Prononcez vous-même si vous êtes un membre conforme à votre chef. Mais avançons.

4. L'Écriture sainte raconte du patriarche Jacob, qu'étant sur le point de mourir en Egypte, il fit cette prophétie sur le Messie promis au monde qui devait se faire homme et serait l'attente des nations : « Il lavera dans le vin sa robe, et dans le sang du raisin son manteau [1]. » Qu'est-ce que cela signifie ? Ecoutez Tertullien : « Le Christ, dit-il, a lavé la robe de sa chair et le manteau de son corps, dont la divinité était couverte, dans le vin de son sang alors surtout qu'il était cruellement frappé d'innombrables coups de fouets par tout son corps [2]. » Bain salutaire et plus efficace que celui que les médecins, dit-on, conseillaient à Constantin le Grand de prendre dans le sang de jeunes enfants, pour se guérir de la lèpre. Viens, ô mon âme, et plongeons-nous dans cette piscine probatique : Le premier qui descendait dans la piscine après que l'eau était agitée, se trouvait guéri quelle que fût son infirmité. Imitons Naaman lépreux, et dans ces eaux salutaires nous recouvrerons la santé de l'âme : Il descendit, se lava sept fois dans le Jourdain, suivant la parole de l'homme de Dieu ; et sa chair fut guérie et devint blanche et nette comme la chair d'un petit enfant.

5. Mais vous demanderez pourquoi la flagellation de notre doux Sauveur a été ainsi cruelle au delà de toutes mesures ? Si vous interrogez le juge romain, il vous dira que les Juifs tumultueux ne pouvaient être satisfaits sans cet impôt de sang ; qu'il ordonna cet horrible supplice pour les exciter à la commisération. Compassion cruelle et impie ! Si vous interrogez Jésus, et lui demandez : Pourquoi votre vêtement est-il rouge comme celui de ceux qui foulent le pressoir? il répondra : c'est l'ouvrage de mon amour. Ainsi le reconnaît saint Laurent Justinien : « O amour, dit-il, que votre lien est fort, puisqu'il a pu lier un Dieu ! Aucun autre lien n'eût pu tenir le Fils de Dieu à la colonne, si le lien de l'amour eût fait défaut [3]. » Si vous demandez au Père éternel pourquoi il a per-

[1] Gen. 49. 11. — [2] Tertull. lib. 4. contra Marcionem. — [3] S. Laur. Justin. lib. de ligno vitæ.

mis une flagellation si atroce sur son très-doux Fils, il répondra : *De nombreux châtiments sont réservés au pécheur* [1], voilà pourquoi de nombreux tourments ont été infligés au Sauveur : *Je l'ai frappé à cause des crimes de mon peuple* [2]. Si vous vous adressez à la Mère de douleur et d'amour, elle dira : Mon Fils, obéissant en tout à son Père, a été chargé de coups et de blessures pour vous racheter, vous pauvre pécheur, des fléaux éternels de l'enfer, et pour empêcher le serviteur désobéissant de subir de grandes peines. Et si vous demandez la même chose aux Anges, ils répondront : Pauvre pécheur, puisque le très-doux Jésus vous a pardonné, vous qui étiez une victime coupable devant la justice divine et un homme digne de mort, il était juste que la caution subît le châtiment à votre place. O amour infini! l'injuste pèche, et le juste est puni. « Quel est celui, dit ici saint Laurent Justinien, quel est celui qui aurait le cœur assez dur pour n'être pas attendri par cette grande bonté du Rédempteur? Il est lié, frappé, déchiré; tout son corps tombe en lambeaux sous les coups de verges; ils flagellent tantôt les épaules, tantôt le ventre, tantôt les bras, tantôt les jambes, ajoutant blessures sur blessures et plaies sur plaies. De là des meurtrissures, l'enflure; de là les flots de sang, et le corps mis dans un tel état, par l'enlèvement de la peau, que les jointures des membres sont à découvert [3]. » O Jésus flagellé, que vous devons-nous? Et que vous devons-nous aussi à vous, Mère Douloureuse? Dites-moi, je vous prie, chrétien mon frère : si vous voyiez votre chien blessé et chargé de tant de blessures, et si on le frappait encore à coups de fouet sans aucun motif, ne seriez-vous pas ému de quelque sentiment de pitié pour cet animal domestique? Et cet Agneau divin et immaculé, déchiré jusqu'aux os pour votre salut, ne vous toucherait pas de compassion et d'un sérieux repentir de vos péchés! *S'ils l'eussent connu, jamais ils n'auraient crucifié le Seigneur de la gloire;* et vous le connaissez, et néanmoins vous l'offensez! Malheur à

[1] Ps. 31. — [2] Isa. 53. 8. — [3] De triumph. agone Christi. c. 14.

vous, si vous n'êtes touché et changé ni par le sang de sa flagellation, ni par les larmes de sa Douloureuse Mère.

6. Je me rappelle ici la reine Clotilde. On rapporte qu'ayant été donnée en mariage au roi Amalaric, homme idolâtre, barbare et grossier, elle n'en recevait que des injures, des paroles rudes, et même des blessures jusqu'au sang. Or, elle envoya pour tout message à son frère Childebert, roi de Franconie, un linge précieux teint de son propre sang, pour qu'il comprît par là le triste état et la malheureuse condition de sa sœur, et vînt la délivrer en temps favorable. Childebert en effet comprend l'intention de sa sœur, rassemble une armée et force Amalaric à prendre de meilleurs sentiments.

Lecteur chrétien, un linge imbibé de larmes de sang vous est envoyé, non par la reine Clotilde, mais par la Reine de tous les saints, dont Paul Bari[1] et d'autres nous disent qu'elle répandit dans la passion et à la mort de son Fils trente mille neuf cents larmes, et, dans ce fleuve de larmes abondantes, bien des larmes de sang, au témoignage de saint Germain, de Théophile, de Mallonius [2] et autres auteurs. Serviteur de Marie, à ce signe connaissez les douleurs et les gémissements de votre Mère. Et si un jour saint Grégoire le Grand, considérant les larmes amères dont Madeleine pénitente arrosait les pieds du Sauveur, s'est écrié en fondant lui-même en larmes : « Quand je pense au repentir de Marie-Madeleine, j'ai plus envie de pleurer que de parler, car quel cœur, fût-il aussi dur que la pierre, ne se sentirait porté au repentir par les larmes de cette pécheresse convertie[3]? » Si, dis-je, il a pu s'exprimer ainsi, que dirons-nous donc de ce torrent de larmes que l'affligée Mère versa sur les souffrances de son Fils ? Nous écouterons volontiers les paroles de Daniel Mallonius : « J'hésite, et je suis tellement affecté que je suis dans l'incertitude la plus complète si je dois méditer de préférence la passion de Jésus-Christ ou la compassion de Marie [4]. César, a dit le poëte latin, partage l'em-

[1] Paul. Bari S. J. in Bland. c. 2. — [2] Mall. de S. Sindon. c. 5. — [3] S. Greg. M. homil. 33 in Evang. — [4] De S. Sind. c. 5.

pire avec Jupiter. Jésus-Christ partage sa passion avec sa Mère. La chair de Jésus-Christ est déchirée par les fouets; mais le Cœur de sa Mère est déchiré par les mêmes coups, et le Cœur de Marie n'est pas moins blessé que le corps de Jésus-Christ; le sang coule du corps de Jésus, les larmes coulent des yeux de sa Mère. Spectacle atroce, scène horrible où la cruauté des bourreaux combat avec la patience de Jésus-Christ, et où le tourment de la Mère s'ajoute au tourment de son Fils. Quel cœur serait assez cruel et assez dur pour n'être pas déchiré par la flagellation de Jésus-Christ, adouci par son sang, amolli par les larmes de sa divine Mère? On flagelle Jésus, sa Mère est là présente, elle souffre avec son Fils les tortures qu'il éprouve; elle est forcée de le voir languissant, haletant, rendant l'âme, pour ainsi dire, et exhalant son esprit; et impossible à elle de lui porter secours, de modérer les coups, de différer les supplices, d'essuyer ses plaies, d'adoucir sa douleur. » O Vierge compatissante, qui ne partagerait vos sentiments, du fond de son âme? Qui ne mêlerait ses pleurs aux vôtres? Ah! comment est-il possible que le nombre et l'excès de vos douleurs n'aient pas brisé en mille parties votre Cœur maternel accablé de tristesse? O ma Souveraine, *votre abattement est grand comme l'océan; qui viendra à votre secours?*

7. Au rapport de Mancinus, un homme religieux ayant vu de ses yeux, le vendredi saint, à Turin, le saint suaire, où est reproduite l'effigie du corps entier de Jésus-Christ flagellé et couvert de blessures, et l'ayant dévotement contemplé, en fut tellement touché qu'il mourut à l'instant. C'est que l'on aperçoit, dans ce saint suaire, outre de nombreuses plaies qui déchirèrent le corps virginal de Jésus, une horrible blessure des reins qu'on peut à peine regarder et considérer sans émotion et sans verser des larmes. Le Sauveur a voulu l'endurer dans sa sanglante flagellation, cette horrible blessure de ses reins, pour éteindre en vous, lecteur chrétien, le foyer de la volupté, et y établir la vertu de continence et de chasteté. Et Mallonius assure que la méditation de cette affreuse plaie des reins de l'innocent Jésus, est le remède spécial et le secours

le plus efficace contre les révoltes de la chair qui ont leur source dans les reins [1].

Je me tourne vers vous, ô compatissante Mère ! Si l'ombre, si l'image du saint suaire, empourpré du sang de votre Fils, a moins pour effet de pénétrer d'une crainte salutaire l'âme de ceux qui la contemplent, que d'exciter en eux de pieuses larmes d'amour, qu'a dû produire sur votre Cœur, non pas l'ombre, non pas l'image, mais la vue de votre très-doux Fils lui-même flagellé pour nous d'une manière si atroce? Océan de douleurs ! abîme de désolations ! ô pécheur, que me répondrez-vous? Oserez-vous encore offenser votre Dieu et ajouter de nouvelles blessures à ses blessures? Ingrat ! soyez ému des larmes de sang de votre affligée Mère ; soyez ému du sang de l'innocent Agneau répandu pour vous en telle abondance. « Pourquoi, dit saint Bernard, ajouter l'affliction à l'affliction de Jésus? Les blessures de nos péchés lui sont plus graves que les blessures de son corps [2]. »

[1] Mallon. c. 9. n. 8. — [2] S. Bern. serm. 2. Paschæ.

CONSIDÉRATION XXX.

Avec quelle affliction la Douloureuse Mère vit son Fils couronné d'épines et méprisé.

TRANSFIXUM SUAVIUS.

Tel un lis parmi les épines, telle est ma bien-aimée entre les filles. (Cant. 2. 2.)

1. Je m'étonne, lorsque j'y réfléchis, que le divin Epoux de sang, dans le Cantique des Cantiques, ne se compare point à la fleur des jardins, mais à celle des champs : « *Je suis la fleur des champs et le lis des vallées.* » La raison que les Pères en assignent, c'est que la fleur des jardins, plantée par la main de l'homme, est enfermée par un mur ou une haie et n'est à la portée que du maître du jardin; tandis que la fleur des champs, il est au pouvoir de tous de la cueillir et conserver. C'est pourquoi Jésus-Christ a voulu naître et être crucifié, non dans la ville, mais à la campagne et dans les champs, pour que tous eussent un libre accès auprès de lui. « La fleur de Marie, dit saint Ambroise, c'est Jésus-Christ, qui a germé dans son sein virginal, afin de répandre la bonne odeur de la foi dans tout l'univers. Coupée, la fleur conserve son odeur; écrasée, elle l'augmente; arrachée, elle ne la perd point. De même le Seigneur Jésus : qu'on le broie sur le gibet de la croix ou qu'on l'en détache, son parfum est toujours le même; sous le fer de la lance qui lui ouvre le côté, il devient plus beau par son sang adorable qui coule livide de son sacré Cœur; il est inaccessible à la mort, et exhale pour les morts le gage de la vie éternelle [1]. »

[1] S. Ambr. lib. 2. de Spirit. c. 5.

Vatable et d'autres observent que, par cette fleur des champs, la rose doit être seule désignée; en effet, quoi de plus beau, de plus salutaire, de plus odorant que la rose? C'est ainsi, dit Corneille, que Jésus-Christ *est l'ornement, la bonne odeur et le salut du monde.* Et comme il n'est pas de rose sans épines, et que même elle naît, croît et meurt entre les épines; de même le bon Jésus, qui était *comme une plantation de roses en Jéricho* [1], est né, a été élevé, a souffert, est mort au milieu des épines.

Après avoir dit : *Je suis la fleur des champs*, l'Epoux bien-aimé de l'âme ajoute : *Et le lis des vallées.* Il était bien le lis des vallées quand, descendant de son trône suprême, élevé dans les splendeurs des cieux, et du sein de son Père éternel dans l'humble vallée de ce monde, il est devenu le plus méprisé des hommes. Né entre les animaux, mort crucifié entre deux larrons, abaissé devant le traître Judas au lavement des pieds, mis après Barrabas le parricide avant de mourir : est-il un lieu plus bas dans tout l'univers? Mais il a été aussi comme un lis parmi les épines. « Jésus-Christ, dit saint Ambroise, était le lis au milieu des épines, quand il était au milieu des Juifs qui le calomniaient, l'accusaient et le crucifiaient [2]. »

La Bienheureuse Vierge et Douloureuse Mère est un lis semblable; ainsi le reconnaît l'Epoux de sang, lorsque, s'étant comparé lui-même à la fleur des champs et au lis des vallées, il dit en parlant de son épouse bien-aimée : « Tel un lis parmi les épines, telle est ma bien-aimée entre toutes les filles [3]; » à quoi l'abbé Rupert ajoute : « De même que Jésus-Christ, comme un lis, fut transpercé par les épines des Juifs, ainsi la Bienheureuse Vierge fut blessée et transpercée de la même manière; » ce qui eut lieu surtout quand elle vit ce Fils chéri, au prétoire du président romain, recevoir sur sa tête une horrible couronne d'épines aiguës qui lui fut rudement imposée par des mains armées de gantelets de fer. Hélas! quelle tristesse profonde vint alors assaillir son âme! Voici

[1] Eccli. 24. 18. — [2] S. Ambr. de instit. Virg. c. 14. — [3] Cantic. 2. 2.

comme elle en parle elle-même à sainte Brigitte : « Ils imposèrent sur la tête adorable de mon divin Fils une couronne d'épines qui lui produisit une douleur si forte que ses yeux furent remplis de sang, ses oreilles en furent obstruées et toute sa barbe souillée ; et comme il était tout en sang, compatissant à ma présence et à mes gémissements, il me regarda de ses yeux ensanglantés [1]. » Elle dit encore à la même sainte : « Alors la couronne d'épines fut assujettie étroitement sur sa tête ; elle descendait au milieu du front, et des ruisseaux de sang, sortant des ouvertures faites par les pointes des épines, coulaient sur son visage, ses cheveux, ses yeux, et sa barbe, en sorte qu'il paraissait n'être tout entier que sang. » O compatissante Souveraine, la plus affligée de toutes les mères ! vous étiez vraiment comme un lis entre les épines, en assistant, au milieu de ces gens barbares, à ce couronnement douloureux, inouï jusque-là, toute tremblante, et levant les yeux tantôt au ciel vers Dieu le Père, tantôt vers votre Fils, peut-être aussi en versant des larmes de sang, ne maudissant personne et abandonnant tout avec patience à la volonté divine. Aussi avons-nous cru devoir mettre pour devise à notre lis mystique croissant entre des épines qui le percent :

Transpercé, il répand une odeur plus suave.

2. Autrefois les Hébreux, au couronnement de leurs rois, observaient différents rites et cérémonies. On les conduisait auprès d'une fontaine ou d'un arbre en dehors de la ville ; là ils recevaient de la main des prêtres l'onction de l'huile sainte, ensuite on les faisait asseoir sur un trône, on les revêtait du diadème, et puis on leur mettait en main le livre de la loi pour qu'ils sussent l'observer et la défendre. Ces cérémonies achevées, tout le peuple exprimait sa joie en criant : Vive le roi ! vive le roi ! Nous en avons un exemple dans Salomon le pacifique, oint près de la fontaine de Gihon : « Le grand-prêtre

[1] Lib. 2. c. 10.

Sadoc tira du tabernacle une corne d'huile et oignit Salomon. Ils sonnèrent de la trompette et tout le peuple dit : Vive le roi Salomon [1]. »

O mon esprit, vous êtes aujourd'hui invité à un autre couronnement bien différent, hélas! bien triste et bien cruel. Voyez et contemplez le très-doux Fils de Dieu et de Marie, qui est bien plus que Salomon ; voyez-le non pas auprès de la fontaine, parce qu'il est lui-même la fontaine de vie, mais dans le prétoire du juge romain ; couronné, non d'un diadème royal, mais d'une couronne d'épines ; sacré non par l'onction de l'huile sainte, mais par son précieux sang ; assis non sur le trône de son royaume, mais sur une dure pierre ; tenant non un sceptre royal, mais un vil roseau. Quelle étrange différence dans le couronnement de ces deux fils de David ! Au premier le jour de son sacre on préparait un festin solennel ; Jésus-Christ le roi des siècles est rassasié d'opprobres. On apportait à Salomon, avec de grands honneurs, de précieux parfums, de suaves aromates, le nard, l'encens, la grenade ; au très-patient Jésus couronné d'épines, on lance de fétides et hideux crachats : *Conspuebant eum, et ponentes genua adorabant eum.* Salomon immédiatement après son couronnement était complimenté et acclamé par les grands du royaume et par le peuple : on sonnait de la trompette et tous criaient : Vive le roi Salomon ; hélas ! que l'on entend des applaudissements et des félicitations d'une espèce bien différente au couronnement de Jésus! « Ils venaient à lui, et disaient : Salut, roi des Juifs ; et ils lui appliquaient des soufflets. » Enfin quand Pilate, le président romain, propose au peuple juif d'adorer ce roi du ciel et de la terre, le désiré de toutes les nations, en leur disant : *Voici votre roi*, on n'entend que ce cri de mort : *Otez, ôtez, crucifiez-le.* Quel changement subit et étrange ! Il y a peu de temps, les Juifs criaient le jour des palmes : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, béni soit le roi d'Israël;* et aujourd'hui : *Otez-le, ôtez-le; tolle, tolle.* Voilà

[1] IIIe livre des Rois, chapitre I, verset 39.

le langage du monde; ne mettez pas votre confiance en lui.

3. O Vierge accablée de tristesse, quels sentiments, vous animaient en voyant de telles indignités? La reine Bethsabée, le jour du mariage de son fils Salomon avec l'égyptienne Sulamite, fille du roi Pharaon, le décora d'un précieux diadème orné de perles et de riches pierreries : « Filles de Sion, voyez le roi Salomon avec le diadème dont l'a couronné sa mère le jour de ses noces. » Et vous, ô précieuse Vierge, Mère du céleste Salomon, vous qui, le jour de l'incarnation où la nature humaine a été fiancée avec la nature divine dans votre sein virginal, avez couronné la divinité de votre Fils de la couronne de notre chair; vous, Mère triste, Vierge affligée, voyez, ah! voyez comment la méchante, l'impie et cruelle Synagogue, cette ingrate marâtre, couronne Jésus, le jour où il devient l'époux de l'Eglise, non pas d'un diadème d'or, mais d'une horrible couronne de buissons épineux et piquants : *Plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus* : « Ayant formé une couronne d'épines, ils la mirent sur sa tête » avec tant de violence que la plupart des épines non-seulement lui percèrent la peau et la chair, mais pénétrèrent même les os, selon saint Vincent Ferrier : « Ayant fait, dit-il, une couronne d'épines de mer, qui ont des pointes plus aiguës et plus longues que les autres épines, ils la mirent sur sa tête, et elle lui fit soixante douze blessures cruelles ; car elle avait la forme de coiffure, en sorte qu'elle couvrait et atteignait toute la tête et que les épines pénétraient les os [1]. » Douleur assurément grave qui surpasse tout ce que l'on peut croire. Alors ses veines adorables s'ouvrent, le sang coule et jaillit de toute part, son visage, que désirent contempler les Anges, est tout en sang; et ce sang sortant des blessures de la tête adorable inonde les yeux, les joues, les oreilles, le nez, la barbe et les épaules. O mon esprit, qui nous racontera ici lequel des deux fut plus véhément dans les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, la douleur ou l'amour? Certainement l'un et l'autre furent très-forts, et

[1] S. Vinc. Fer. in Parasc.

cependant le très-doux Jésus, voyant sa Mère en un si grand supplice, fut plus affligé de la douleur de cette divine Mère que de la sienne propre.

La Douloureuse Vierge, au commencement de ce couronnement inouï, se tenait là sans sentiment et sans voix, mais non pas sans verser des pleurs amers. Enfin, selon Nébridius, elle se livra à ces gémissements lamentables : « O mon Fils, combien je vous vois défiguré ! Est-ce donc là votre visage, ô Salomon, que toute la terre désire contempler? Anges qui le serviez dans le désert, pourquoi ne l'avez-vous pas essuyé [1]? Père éternel, voilà votre Fils unique, le plus beau des enfants des hommes, voilà comment il est défiguré ; son teint est décoloré; il est devenu plus noir qu'un lépreux, celui qui autrefois brillait comme le soleil. Mon Jésus, qui me donnera d'être changée en vous afin de souffrir toutes ces douleurs à votre place ! Epines, épines, que vous percez mon âme d'une manière cruelle ! Vous m'êtes, je le sens, ce glaive de Siméon. Vous êtes ces épines que Dieu prédisait à Adam après son péché dans le paradis terrestre. Que je suis malheureuse ! Si le péché d'Adam doit être effacé par les épines, venez, soldats ; la femme a péché la première, que la première aussi la femme ressente la peine. Et, si ma tête ne suffit pas, prenez mon corps tout entier, blessez-le, tourmentez-le, déchirez-le à votre volonté ; couronnez-moi aussi en reine, car je suis la Mère de ce roi. Pourquoi m'affliger en m'épargnant ? Si vous voulez me ménager, blessez-moi avec mon Fils. O filles de Jérusalem, venez, sortez de vos maisons et voyez le roi Salomon avec le diadème dont l'a couronné cette troupe impie de soldats en ce jour d'amertume . » Ame chrétienne, qui ne compatirait du fond du cœur à un tel Fils, à une telle Mère? Si tous les autres membres sont en souffrance quand la tête souffre, où est notre amour, notre tristesse, notre compassion? Celui qui n'est pas dans la douleur et la souffrance avec Jésus-Christ son chef et sa sainte et Douloureuse Mère, montre évidemment

[1] Nebrid. in suo fascic. Myrrh. c. 10.

qu'il n'est pas membre de Jésus-Christ et serviteur de Marie.

4. Vous chercherez peut-être ici, pieux lecteur, pourquoi le douloureux Jésus, après avoir subi déjà les cruelles tortures de la flagellation, voulut encore être couronné d'épines. Autrefois les rois et les vainqueurs, quand ils avaient accompli de hauts faits, recevaient une couronne d'or, ornée de diamants et de perles ; quelquefois une couronne d'olivier, de lierre, de chêne ; d'autres fois une couronne d'herbes odorantes, de fleurs, de roses, de lis; mais notre doux Nazaréen, le très-précieux Jésus est couronné d'une couronne hérissée d'épines aux pointes aiguës. Quel diadème indigne! Pilate n'avait pas commandé ce jeu tragique, funeste et cruel; mais le démon et la rage barbare des soldats inventèrent cette scène nouvelle et inouie : Les impies ministres de Satan avaient entendu les princes des Juifs appeler roi l'innocent Jésus; aussitôt la furie romaine, subornée pour cela par les Juifs à prix d'argent, lui décerna une couronne, et une couronne d'épines, pour que les impies déicides se moquassent davantage du Fils de Dieu, et procurassent un tourment plus sensible au Cœur de la Douloureuse Mère; car cette couronne était comme un glaive foudroyant, ou une cruelle lance qui transperçait son Cœur maternel. La divine Vierge l'a raconté ainsi à sainte Brigitte : « Sa couronne d'épines était pour moi comme une troisième lance qui blessa si cruellement sa tête très-sainte, que le sang coulait sur son visage, sur sa barbe et sur ses oreilles. »

Suivant les Pères, voici la cause de cet ignominieux couronnement : La tête de notre Sauveur fut couronnée d'épines pour enlever la malédiction qu'avait encourue le premier homme par son péché. C'est ce que reconnaît saint Jérôme : « Par sa couronne d'épines, dit-il, Jésus a enlevé l'antique malédiction, *la terre vous produira des épines et des ronces.* » « Il a été couronné d'épines et de ronces, dit Tertullien, pour figurer toutes les fautes que la terre de la chair nous a produites; et, par son admirable patience à endurer les douleurs causées dans sa tête adorable, il a émoussé toutes les pointes de la mort. » Il a été couronné d'épines pour accomplir cette parole des Ecri-

tures : « Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête il n'y a rien de sain en lui : « *A planta pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas.* » Tout son corps était entamé par les verges, les chaînes, les fouets ; son visage était livide des nombreux soufflets reçus, et souillé de crachats ; les dents lui avaient été brisées, et les oreilles n'avaient entendu que des malédictions. Le sommet de sa tête conservait seul quelque chose de sain qui devait disparaître sous la pointe des épines. O bon Jésus, *votre tête* n'est-elle pas *comme la pourpre du roi, votre front chargé de rosée et vos cheveux baignés de gouttes d'eau tombées pendant la nuit*[1]*?* Il a encore été couronné, parce qu'il n'était pas seulement notre Roi et l'époux des âmes, mais aussi la victime qui devait être immolée sur l'autel de la croix pour le salut de tous ; or, c'était la coutume chez les Juifs et chez les Romains d'offrir à Dieu les victimes la couronne sur la tête. Enfin il a été couronné parce que nous avons commis beaucoup de péchés par nos têtes, soit intérieurement par nos mauvaises pensées, soit extérieurement par l'excès du luxe et des parures. Voyez, bon lecteur, les chevelures précieuses, frisées, bouclées que portent maintenant des hommes efféminés, et jusqu'où la vanité des femmes élève ses panaches. Et l'on est chrétiens orthodoxes ! Nous laissons les épines à Jésus-Christ notre époux, et nous nous couronnons de roses ! Quelle honte, dit saint Bernard, d'aspirer à la gloire pour des membres dont la tête se montre ainsi dépourvue de gloire ! Quelle honte, sous un chef couronné d'épines, que les membres soient si délicats[2] !

5. Mère de douleur et d'amour, qui ne pouviez ni ne vouliez être séparée de votre Fils, dites-nous ce que ressentait votre Cœur, alors que vous regardiez l'objet bien-aimé de vos vœux, votre innocent Fils plus semblable à un mort, à une brebis écorchée, qu'à un homme vivant ? Ah ! votre Cœur, qu'éprouvait-il alors, ô la plus affligée de toutes les Mères ? Mais ce n'est point ici la fin des tourments, et il en reste de

[1] Cantic. 7. 5. — [2] S. Bern. in fest. oo. ss. Serm. 5.

plus grands, ma Souveraine! Après ce couronnement, les soldats saisissent Jésus dans l'état où il était, les épaules nues, blessé par tout le corps, le revêtent d'une casaque ou vieux lambeau de pourpre couvrant à peine ses épaules, lui mettent à la main un roseau, symbole de vanité, et le traînent, à travers la cour et le prétoire, auprès du président et de l'inique juge. *Exivit ergo Jesus portans coronam spineam et purpureum vestimentum.* Nébridius, que nous avons déjà cité, fait cette remarque : « Jésus passait auprès de sa Mère en gémissant, et après les soldats elle le suivit dans l'intérieur ; car, pendant toute la passion, elle s'approcha de lui autant qu'elle put et ne s'en sépara point [1]. » A quoi s'appliquait en ce moment votre Cœur affligé, ô désolée Vierge? Je crois, et je me persuade fermement que, pendant tout ce temps, à votre esprit se présentait ce bélier couronné d'épines immolé par Abraham sur le mont Moria à la place d'Isaac. Vous êtes donc, disiez-vous en soupirant, vous êtes donc, ô mon Jésus, l'agneau innocent, immaculé, couronné d'épines qui devez être immolé aujourd'hui sur le mont du Calvaire pour les crimes de tout le peuple? Autrefois vous daigniez apparaître à Moïse en figure, ô mon Fils, dans un buisson d'épines brûlant sans se consumer; aujourd'hui, plongé dans les plus grands tourments, vous êtes environné d'épines cruelles! Vous avez voulu que le grand prêtre Aaron fût couronné d'une précieuse mitre, et que sa tête fût arrosée de précieuses essences qui, descendant sur son visage et ses vêtements, répandaient devant tout le peuple l'odeur la plus agréable. Ah! mon Fils Jésus, prêtre et victime, quelle tiare différente vous couronne! L'essence précieuse de votre sang sacré coule de votre tête sur vos joues et votre visage, se divisant en plusieurs ruisseaux et arrosant votre vêtement, c'est-à-dire l'Eglise par une odeur de vie et d'éternel salut. Père éternel, comment laissez-vous souffrir tant de tourments à votre bien-aimé Fils? Je vois l'excès de votre amour pour le genre humain et ses merveilleux effets.

[1] Nebrid. in fasc. c. 11.

« L'amour le force à porter une couronne qui lui perce la tête ; l'amour le force à endurer de cruelles blessures. »

Puisque tel est votre bon plaisir, ô Père ! tel est aussi le mien, à moi son indigne Mère ; que votre très-sainte volonté soit faite en tout, Seigneur.

En s'entretenant de ces pensées ou de quelques autres semblables, l'affligée Mère poussa un profond soupir en s'abandonnant, avec le prophète Jérémie, à toute sa douleur et en versant d'abondantes larmes : « Laissez couler vos larmes comme un torrent, et le jour et la nuit ; ne vous donnez aucun repos, et que vos yeux ne cessent de pleurer. » Et vous, mon esprit, qui lisez ces lignes, que faites-vous ? Très-douloureux Jésus ! très-Douloureuse Mère ! quel est celui qui, en considérant ces choses, n'en serait pas ému, fût-il de fer ou de diamant ? qui ne partagerait vos douleurs du fond de son âme ? Les pierres et les rochers s'attristent, et moi qui suis, par mes péchés sans nombre, la cause de toutes ces douleurs, je reste encore insensible ! Mes larmes, où êtes-vous ? Je pleurerai moi aussi, je pleurerai jour et nuit toutes mes iniquités. Je veux, ô Mère plongée dans la tristesse, partager avec vous les gémissements, afin que je sois avec vous plongé tout entier dans l'océan de votre compassion.

CONSIDÉRATION XXXI.

Avec quelle douleur et quelle compassion la Douloureuse Mère apprend et voit que son divin Fils est condamné à mort.

MERGOR NE MERGANTUR.

Les méchants tendront des piéges à l'âme d'un juste, et condamneront un sang innocent. (Ps. 93. 21.)

1. Lorsque le prophète Jonas s'embarqua sur mer pour se rendre de Joppé à Tharse par un vent favorable, il s'éleva tout à coup une violente tempête. Les matelots, persuadés que Dieu opérait ce changement subit en punition de quelques crimes, résolurent de tirer au sort et de jeter le coupable dans la mer irritée, pour apaiser la colère du ciel. Et le sort désigna Jonas. Or, que fit le prophète? *Prenez-moi*, dit-il résolùment, *jetez-moi dans les flots, et la tempête cessera.* Et les hommes de l'équipage l'ayant saisi, sans qu'il fît résistance, et précipité dans la mer, elle s'apaisa dès l'instant. A l'emblème qui représente le prophète lancé dans les flots, nous donnons pour devise :

Je suis submergé afin que les autres ne le soient pas.

Les Pères regardent Jonas comme la figure de notre très-doux Rédempteur condamné à la mort de la croix par la sentence de l'inique Pilate, et se laissant volontairement jeter dans la mer sanglante de la passion, pour délivrer le monde entier de la perte éternelle. *Tollite me, et mittite in mare*; *et cessabit mare a vobis.* Voyons un peu comment, sous les yeux

de sa Douloureuse Mère, fut condamné à mort Celui qui est notre vie.

2. Lorsque Joseph, fils du patriarche Jacob, doué d'un beau visage et orné de toute la pompe royale, était porté sur un chariot de la cour à travers la ville pour être honoré comme vice-roi d'Egypte et sauveur de toute la contrée, les filles de la cité accouraient en si grand nombre qu'elles remplissaient les places et toutes les fenêtres pour contempler la beauté et la majesté de son visage : *Filius accrescens Joseph*, *filius accrescens et decorus aspectu*, *filiæ discurrerunt super murum*[1], etc.

Sortez, filles de Sion, et voyez votre roi, beau par-dessus les enfants des hommes, qu'Abraham et les patriarches ont tant désiré de contempler ; voyez-le couronné de son diadème et sortant du prétoire de Pilate, le juge romain, pour être présenté à la foule. Que vois-je, hélas ! ô spectacle funeste et digne des larmes de toutes les créatures ! « Jésus sortit, portant une couronne d'épines et un vêtement de pourpre, et Pilate leur dit : *Voilà l'homme*. Cieux ! dans quel état il paraît ! Au lieu d'un diadème royal, ce Roi des rois porte une couronne hérissée d'épines ; au lieu d'un sceptre, il tient un vil roseau ; au lieu d'un précieux manteau de pourpre, la casaque d'un soldat, vieille et déchirée, est sur ses épaules, son hermine est une corde crasseuse, ou selon d'autres, une chaîne de fer autour de son cou ; tout son corps est défiguré par des blessures sans nombre, des coups de fouets, des crachats, des meurtrissures, en sorte qu'il représente un agneau écorché plutôt qu'un homme : « Sortez, filles de Sion, et voyez le roi Salomon revêtu du diadème dont l'a couronné sa mère, l'impie, la coupable et ingrate synagogue, au jour de ses fiançailles. » Père céleste, jetez un regard sur la face de votre Christ, et voyez si c'est bien là votre Fils chéri en qui vous avez toujours mis vos complaisances. Mère d'amour et de douleur, qui avez eu sous vos yeux ce spectacle indigne

[1] Genèse, 49. 22.

et sanglant, est-ce là votre Fils que désirent contempler les Anges? Quelques jours auparavant, les Juifs, et surtout les affligés, les malheureux, tous ceux qui étaient désolés, disaient : « Allons au Fils de Marie, et il nous consolera [1]. » Et maintenant Lui, dont le soleil et la lune admirent la beauté, est un homme de douleurs et le dernier des hommes. O Souveraine, si l'étendue de vos douleurs vous permet de parler, dites-nous si c'est là votre Fils le Christ Dieu et Homme. Hélas! ce n'est pas un homme, mais un ver de terre et l'abjection du peuple. Et quel mal a-t-il fait, votre doux Jésus? Ah! coulez, larmes, coulez. Mes yeux, répandez-en un torrent jour et nuit; ne me donnez aucun repos, et ne vous arrêtez point : c'est moi, c'est moi qui suis coupable des horribles souffrances et de la mort de Jésus-Christ. J'en accuse les Juifs, et c'est moi qui suis l'homme de mort. Affligée Souveraine, je rougis de honte devant vous pour les iniquités sans nombre par lesquelles j'ai offensé le Seigneur mon Dieu. Hélas! c'est moi, c'est moi qui ai ravi la vie à votre Fils. Mère de douleur, vous avez à vos pieds le coupable qui confesse son iniquité. Ah! pardon! pardon! ce qu'un Dieu expie maintenant, je l'ai commis. Demandez pour moi, je vous en conjure, un cœur contrit et humilié.

3. Lorsque Eliphaz, Baldad et Sophar virent leur ami Job le corps tout couvert de plaies, plongé dans de cruelles souffrances et frappé d'horribles ulcères par le démon, étonnés de la grandeur de ses maux, ils ne pouvaient le reconnaître, tant il y avait de changement dans sa situation et son visage : « *Cumque elevassent procul oculos, non cognoverunt eum, et exclamantes ploraverunt, scissisque vestibus sparserunt pulverem super caput in cœlum, et sederunt cum eo in terra septem diebus et septem noctibus, et nemo loquebatur ei verbum : videbant enim dolorem esse vehementem* [2].

Voici bien plus que Job : « Jésus sortit portant une couronne d'épines et un manteau de pourpre. » Depuis la plante des

[1] Sainte Brigitte liv. 6. ch. 58. — [2] Job. 2. 12.

pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'était que plaies et meurtrissures ; et c'est dans cet état que le juge Pilate, écartant le haillon de pourpre, le montre du doigt au peuple en disant : « Voilà l'Homme, » *Ecce Homo.* Ce très-doux Agneau avait été maltraité si cruellement par ces loups envieux et féroces, et accablé de tant de coups qu'il fallait chercher l'homme dans l'homme. Quelles sensations éprouviez-vous alors, ô la plus affligée des Mères, en voyant de vos yeux ce spectacle douloureux, inouï et digne des larmes de tout l'univers? Si les amis de Job étaient plongés dans la douleur et pleuraient à la vue de son triste état; qui pourrait, je vous prie, expliquer ou comprendre les douleurs de votre âme, ô Mère de douleurs, quand vous vîtes, non pas Job, mais votre unique Fils, le doux Epoux de votre âme, que vous aviez autrefois enveloppé de langes, couché dans la crèche, nourri de votre lait virginal ; quand vous le vîtes, dis-je, dépouillé de ses habits, lié avec des cordes et des chaînes de fer, souillé de hideux crachats, frappé de verges par des hommes barbares, couronné d'épines, décharné et devenu tout plaie ? Si le corps de votre Fils chéri reçut plus de cinq mille blessures, en vérité, votre saint Cœur n'en reçut pas moins. « De même, dit Richard de Saint-Laurent, qu'il n'y eut pas une douleur semblable à celle qui transperça le corps et les membres du Fils ; de même il n'y en eut point de semblable à celle qui pénétra le cœur de sa Mère par sentiment de compassion [1]. » O mon âme, qui n'en serait touché, fût-il aussi dur que le fer? O larmes, où êtes-vous, à présent? Combien de fois vous avez coulé pour un rien, et maintenant vous tardez à venir ! Ah ! coulez, coulez en abondance. O douloureux Jésus ! ô Mère affligée ! ouvrez les cataractes de mon cœur si dur, afin que nuit et jour je pleure non point tant vos souffrances que mes innombrables péchés qui vous ont procuré de si grandes douleurs.

4. Suivant les Annales des Rois, Joiada le grand-prêtre, dans la conjuration contre l'impie Athalie, produisit au peuple as-

[1] Lib. 3. p. 143.

semblé dans le temple, Joas issu du roi Ochozias, et que l'on croyait mort depuis longtemps. Se tenant dans un lieu élevé, et le montrant à la multitude réunie comme légitime et unique héritier du royaume d'Israël et devant être placé sur le trône, il leur dit : *Ecce rex vester*, voilà votre roi. Et tous répondent : Vive le roi ! *Vivat rex !*

Mon esprit, considère le Roi des cieux, le Seigneur de toutes choses, rempli d'opprobres ; vois Pilate, un homme idolâtre, du haut du balcon de son palais, le présenter au peuple juif comme le Messie promis de Dieu, comme le Roi désiré depuis tant de siècles par ce peuple : *Ecce rex vester, voilà votre roi* [1]. Quelle fut la réponse ? Etrange changement ! Peu de jours auparavant, le jour des palmes, ils criaient tous : « Voici votre Roi qui vient à vous plein de mansuétude, monté sur l'ânesse et sur son ânon ; béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur [2]. » Et maintenant les pharisiens et tout le peuple n'ont d'autres cris à faire entendre que des vociférations de mort : « Otez, ôtez ; crucifiez-le ; nous n'avons pas d'autre roi que César . » A cette vue, mortels, fiez-vous à la constance du monde. Naguère, quand il eut rassasié cinq mille hommes avec cinq pains d'orge et deux poissons, touchés de ce miracle, ils voulaient le prendre pour Roi [3] ; et maintenant, ce même Seigneur du ciel et de la terre, ils lui préfèrent un larron, un homme méprisable ; ils préfèrent à Dieu un parricide. O Mère affligée, qui pendant presque toute la passion avez été le plus près possible de votre Fils, ô Mère non plus du Fils de Dieu mais du Fils de la mort, qu'éprouviez vous en entendant ces clameurs homicides : « *Crucifiez-le, crucifiez-le ?* » Hélas ! qu'éprouviez-vous à ces blasphèmes, à ces injures, à ces excès de fureur insensée ? « Elle ne faisait pas entendre, dit Nébridius [4], des clameurs immodérées, elle ne poussait pas des cris en s'arrachant les cheveux ou en se tordant les bras, à l'exemple des femmes qui se livrent à une douleur désordonnée ; mais elle se tenait debout, pâle, gémissant,

[1] S. Jean, 19,15.—[2] S. Jean, 19,14. —[3] S. Jean. 6.15.—[4] In fasc. Myr.c.11.

tremblante, répandant en silence des torrents de larmes; pensant beaucoup, elle parlait peu, en sorte que même ses ennemis n'apercevaient en elle que gravité. Elle pleurait moins le malheur de son Fils et son propre malheur que le mépris inouï avec lequel un Dieu éternel était accablé d'opprobres par des hommes pervers. Ayant donc suivi les soldats, ou plutôt les traces du Seigneur marquées par les gouttes abondantes de son sang qui coulaient de sa tête adorable, elle entra dans le prétoire, de crainte que son Fils ne mourût sans qu'elle fût présente. »

5. Rappelons-nous ici l'histoire de Daniel. Accusé, par d'envieux satrapes, auprès de Darius roi des Perses, d'avoir agi contre l'édit royal en adorant son Dieu trois fois le jour, il fut jugé moins coupable de mort que digne d'être jeté vivant dans la fosse aux lions pour y être dévoré par ces animaux. Or, que fit le roi Darius, à cette calomnie? « Il fut contristé, dit l'Ecriture, et il eut la pensée de délivrer Daniel, et jusqu'au coucher du soleil il travailla pour l'arracher à ce danger[1]. » Mais sa bienveillance demeura sans succès. « O roi, lui dirent les satrapes, sachez que c'est une loi des Mèdes et des Perses que tout décret royal ait son exécution sans aucun changement. » Alors, bien malgré lui, « le roi donna ses ordres, et Daniel fut amené, et on le jeta dans la fosse des lions. »

O très-bon Jésus, c'est vous que figurait Daniel, vous accusé par une odieuse envie, jeté dans la fosse des lions et condamné avec la plus grande injustice à la mort de la croix. Le président romain connaissait bien votre innocence; aussi employat-il divers moyens pour vous retirer de la main des Juifs et vous rendre la liberté : *Et pro Daniele posuit cor, ut liberaret eum*; mais sa bienveillance demeura sans succès : « Nous avons une loi, criaient ces impies déicides, et selon notre loi, il doit mourir; si vous le renvoyez, vous n'êtes point l'ami de César[2]. » Cette difficulté changea le sentiment du juge; et, par un pur respect humain et une vaine crainte, il condamne

[1] Dan. 6. 14. — [2] Joan. 19.

la vie à la mort, et rend contre Jésus, non en hébreu mais en latin, cette sentence judiciaire et irrévocable : « Conduisez au lieu ordinaire des supplices, et, en mépris de sa majesté royale, crucifiez entre deux voleurs Jésus de Nazareth, qui soulève la nation, qui méprise César et se dit faussement le Messie, comme le prouve le témoignage des anciens de son peuple. Va, licteur, prépare la croix[1]. » Cette funeste et injuste sentence, le Sauveur du monde la reçut à genoux, s'offrant de son plein gré à son Père céleste comme une victime agréable qui allait être immolée sur l'autel de la croix pour le salut de l'univers. O mon âme, considère avec attention comment, pour ton amour, le Seigneur Jésus-Christ, ton Dieu, est devenu obéissant jusqu'à la mort, à la mort de la croix : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me*[2]. O prodige d'amour! le très-aimant Jésus a pensé à toi comme s'il n'existait personne autre au monde pour qui il donnât sa vie et son sang; et, toi, mortel ingrat, tu n'aimes pas Jésus condamné pour ton salut à la mort de la croix? Pour que tu vécusses éternellement, Celui qui est la vie éternelle est mort, tellement tes péchés étaient graves ; et tu te laisses aller encore au péché, et de nouveau tu livres Jésus-Christ à la mort!

Considérez encore les sentiments de la Douloureuse Vierge Marie qui, comme on le croit pieusement, et comme l'assurent plusieurs écrivains, était présente à la condamnation et entendit prononcer la sentence. Hélas! combien dut être cruelle pour son tendre Cœur d'entendre dire au juge : *Moi, Ponce-Pilate, je condamne Jésus à la croix*[3]; ce qui revient à ceci : Moi, poussière, terre et néant, je condamne l'auteur de la vie et le Seigneur du ciel et de la terre, à la mort, et à la mort la plus ignominieuse, celle de la croix. Si les entrailles de cette femme furent émues, quand le plus sage des rois ordonna de diviser son fils en deux[4]; que dirons-nous de la divine Mère, lorsque le juge romain, contrairement à la justice et à sa conscience,

[1] Adrichom. Descrip. de Jerusalem p. 163. Corn. in Matth. 526. — [2] Gal. 2. 20. — [3] Ambr. Spinol. — [4] Reg. 3.

porta contre son Fils innocent une sentence de mort et de crucifiement? Accourez, Anges saints; où êtes-vous? Hâtez-vous de prendre votre essor. Vous avez délivré Daniel de la fosse des lions; Isaac, du glaive paternel; Pierre, de la prison et de la main d'Hérode; Tobie, de la cruauté du monstre et de la fureur d'Asmodée; les trois enfants, de la fournaise ardente; Judith, de la main des Assyriens; Loth, de l'incendie; et David, de la peste. Et voici votre Créateur, le Christ l'Homme-Dieu qui n'a pas commis le péché et dans la bouche duquel n'a pas été trouvée la tromperie, le voici condamné injustement par des impies et traîné à la mort! O saints Anges, où êtes-vous? Que ne délivrez-vous le très-innocent Jésus d'entre les mains des pécheurs et ne le rendez sain et sauf à sa désolée Mère? Hélas! je travaille en vain; un grand silence régnait au ciel, et les Anges de paix pleuraient tous amèrement, parce qu'il était résolu dans le conseil divin qu'un seul mourût pour le peuple afin que la nation entière ne pérît pas. Vois, ô mon âme, quel est ton prix; excite donc en toi une grande confiance en Dieu et aux mérites infinis de Jésus-Christ, et prie le doux Sauveur, par le Cœur affligé de sa très-sainte Mère, de ne pas entrer avec toi en jugement, puisque pour toi il a daigné subir un jugement de mort.

6. Lorsque la reine de Saba, venue d'Ethiopie à Jérusalem, voyait Salomon dans sa gloire et entendait la sagesse de ses discours, elle fut ravie hors d'elle-même par l'admiration et l'étonnement que lui causait une telle Majesté : *Non habebat ultra spiritum*. Dès qu'Esther eut aperçu le roi Assuérus assis sur son trône dans une majesté inaccoutumée, elle tomba pénétrée de crainte et évanouie : *Regina corruit, et in pallorem colore mutato, lassum super ancillulam reclinavit caput.*

Si la B. Vierge Mère Douloureuse tomba en pâmoison à la vue de Jésus, son bien-aimé Fils, le roi des siècles, défiguré, horriblement maltraité, couvert de sang et condamné à mourir sur la croix, c'est une chose dont on n'a pas la certitude.

[1] Reg. 10. 5.

Saint Anselme dit cependant : « Est-il quelqu'un qui puisse concevoir ce qu'était son Cœur? » O Cœur très-affligé de Marie, qui pourrait exprimer vos chagrins? « Marie était là, dit Jean Taulère [1], quand Pilate présenta Jésus au peuple, en disant : *Voilà l'homme; Ecce Homo.* Mais quel esprit saurait comprendre la douleur qui vous saisit en voyant votre Fils unique si cruellement lié, si défiguré par les blessures, les crachats et le sang, qu'il paraissait avoir perdu l'apparence de l'homme? Il est fort probable que l'aimant Seigneur porta en ce moment son plus doux regard sur sa très-douce Mère, et que cet aimable regard exprima ce que sa parole ne pouvait dire. » O coup d'œil triste! « En se regardant mutuellement, dit Astérius, ils deviennent l'un pour l'autre un miroir; » aussi saint Laurent Justinien compare à juste titre le très-saint Cœur de la Vierge à un clair miroir de la passion du Christ et à une parfaite image de sa mort; car, de même que si une personne blessée et couverte de sang se regarde dans un miroir, il lui représentera son image blessée et ensanglantée; de même on aurait vu dans le Cœur de la Douloureuse Mère l'Epoux de sang tout blessé et couvert de sang. Ame chrétienne, imitez la Douloureuse Mère et ne vous proposez d'autre miroir que l'*Ecce Homo*. Si vous êtes tentée, mortifiée, condamnée, tourmentée; si vous êtes malade, triste, mourante, pensez à l'*Ecce Homo*. « O bon Jésus, dit saint Drogon, vous avez fait de votre corps un miroir à mon âme. » Que ne souffririons-nous pas avec patience, si nous avions présente à notre esprit la passion du Sauveur? *Christo igitur passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini* [2].

7. Cependant les soldats, la sentence de mort portée et publiée, s'emparent du très-bon Jésus, et, du lieu élevé d'où Pilate l'avait présenté en spectacle à la multitude, ils l'entraînent de nouveau dans le prétoire, l'y dépouillent du manteau de pourpre et le revêtent de ses vêtements, tandis que princes des prêtres, scribes et pharisiens se réjouissent et se félicitent

[1] Exercit. Vitæ christianæ. c. 19. — [2] I Petr. 4. 1.

qu'enfin soit condamné à mort Celui qui jusque-là avait tant de fois démasqué et blâmé leurs crimes.

Les frères de Joseph, quoique barbares, inhumains, envieux, et ne respirant que le meurtre et le sang de leur innocent frère, ayant entendu Juda leur donner ce conseil : « Il vaut mieux qu'il soit vendu aux Ismaélites et que nos mains ne soient point souillées, car il est notre frère et notre chair ; » se rendirent aussitôt à son avis, et déposèrent leur colère : *Acquieverunt fratres sermonibus illius.* Plus cruels et plus inhumains furent les Juifs envers Jésus-Christ ; et, loin d'être touchés de compassion par le sang de leur frère Jésus, semblables à l'éléphant que la vue du sang excite, ils devinrent plus féroces et s'écrièrent hautement pour leur perte : « Que son sang retombe sur nous. »

O très-doux Jésus ! je veux pousser le même cri et demander la même chose, mais dans un sens tout différent : que votre sang vienne sur moi, non pour mon châtiment, mais pour me purifier de mes péchés. Ce sang très-précieux formé par l'Esprit saint, et tant de fois répandu dans votre passion, qu'il me soit *ce cordon de pourpre à la fenêtre* [1] qui, lorsque Jéricho, c'est-à-dire mon corps formé de boue, sera bientôt détruit par la mort, me conduise à la vie et au salut ; afin que, blanchi dans le sang de l'Agneau [2], je mérite de vous chanter éternellement avec les saints et tous vos élus : *Redemisti nos, Deus, in sanguine tuo.* Demandez pour moi cette grâce, ô Mère de douleur et d'amour.

[1] Josue. 2. 18. — [2] Apoc. 3. 9.

CONSIDÉRATION XXXII.

La Mère Douloureuse accompagne fidèlement jusqu'à la mort Jésus-Christ son Fils chargé de la croix.

SEQUITUR DESERTA CADENTEM.

Portant sa croix, il se mit en marche vers le lieu qui est appelé le Calvaire. (Jean. 19. 17.)

1. La très-sainte Mère de Dieu est ordinairement comparée à trois étoiles par les saints Pères : à l'étoile du matin, parce qu'*elle a paru comme l'étoile du matin au milieu de la nuée* [1], et que, précédant le soleil de justice, Jésus-Christ notre Dieu, elle a amené le jour désiré sur le monde. A l'étoile de la mer, dont l'Eglise chante : *Etoile de la mer, secourez celui qui tombe* [2] ; et dont saint Bernard a dit : « Ne détournez point vos regards de la lumière de cet astre, si vous ne voulez pas être renversé par les tempêtes [3]. » Et enfin à l'étoile du soir qui suit seule et de près le soleil dans sa course quand il est près de son coucher. On peut donc lui donner à juste titre cette devise : Compagne très-fidèle du soleil ; ou bien ; *sola cum sole*, seule avec le soleil ; ou, si vous aimez mieux :

Elle le suit isolée quand il se couche.

Oui, la Bienheureuse Vierge Mère d'amour et de douleur, l'étoile du soir, quand tous les disciples sont dispersés par la crainte, seule, abandonnée, suivit généreusement son mystique

[1] Eccli 50. 6. — [2] (Alma). — [3] S. Bern. super Missus est.

soleil, le très-aimant Jésus, jusqu'au rocher du Golgotha, au lieu de son supplice; d'où ces belles paroles du B. Amédée : « Elle court après Jésus non-seulement à l'odeur de ses parfums, mais à la multitude de ses douleurs; non-seulement à la joie de ses consolations, mais à l'abondance de ses souffrances [1]. » Considérons plus longuement cette vérité.

2. Le grand-prêtre Onias se trouvant dans un grave péril pour la défense du temple de Jérusalem qu'il voulait empêcher d'être profané par l'impie Héliodore, on raconte que toute la ville fut en émoi et accourut à ce spectacle [2] : « Un grand trouble se fit dans la ville entière ; les prêtres se précipitèrent autour de l'autel, revêtus de leurs ornements sacerdotaux, et, invoquant Celui qui a établi la loi concernant les dépôts, ils le conjuraient de conserver intacts ceux qui avaient été mis dans son temple. Les personnes qui considéraient le visage du grand-prêtre avaient le cœur blessé, car le changement qu'on y apercevait, et sa pâleur, indiquaient la profonde douleur de son âme. En effet, telle était sa tristesse et son effroi qu'on voyait manifestement la grande affliction de son cœur. Plusieurs sortaient en troupe des maisons, conjurant Dieu par des prières publiques de ne pas permettre qu'un lieu si saint fût exposé au mépris. Les femmes, revêtues de cilices qui les couvraient jusqu'à la ceinture, allaient en foule par les rues ; les filles mêmes, qui demeuraient auparavant renfermées, couraient les unes vers Onias, les autres vers les murailles du temple, et quelques-unes regardaient par les fenêtres : toutes adressaient leurs prières à Dieu en étendant leurs mains vers le ciel. Et c'était un spectacle vraiment digne de pitié, de voir cette multitude confuse de peuple, et le grand-prêtre accablé d'affliction, dans l'attente de ce qui arriverait. » Filles de Sion, âmes chrétiennes, accourez toutes, et considérez, avec la très-Douloureuse Mère, le visage de votre Souverain Prêtre condamné à mort : il n'est pas revêtu d'une tiare précieuse, mais couronné d'épines, inondé de

[1] Amed. hom. 5. de Laudib. Virg. — [2] 2. Mach. 3. 14.

larmes, livide de blessures, décoloré par les crachats et le sang. Mère de douleur et d'amour, regardez la face de votre Christ qui est aussi le nôtre. Est-ce donc là, dites-vous, la face de Celui que les Anges désirent contempler, et dont il est écrit : « Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez [1]. » O changement opéré par la main du Très-Haut ! si les gens de Sion ne pouvaient autrefois regarder le grand-prêtre Onias dans son affliction sans être blessés jusqu'au cœur, quelle douleur fut la vôtre, très-affligée Mère, quand, debout sur la place auprès de la fontaine, vous avez vu le Souverain Prêtre plus grand qu'Onias, votre très-cher Fils portant au Calvaire sur ses épaules fatiguées, la croix, autel où il devait être sacrifié pour les crimes de tous les peuples ! O Dieu bon, quel chagrin ! quelle affliction ! l'explique celui qui le peut.

3. Voyons maintenant une procession de la croix telle que l'univers n'en vit jamais de plus triste. L'inique juge ayant prononcé contre l'auteur de la vie la sentence de mort que les Juifs entendirent d'une oreille avide, immédiatement l'on prépare les instruments de cette cérémonie funèbre. Déjà, devant le prétoire était une croix et près d'elle les bourreaux munis de clous, marteaux, tenailles, cordages, échelles, hoyaux, vinaigre, fiel, myrrhe, et autres objets nécessaires au crucifiement. Le Seigneur Jésus garrotté, les yeux en larmes, ensanglanté, couvert de plaies sans nombre, et comme le roi de théâtre des Juifs, est entraîné ayant sur sa tête une couronne d'épines cruelles, et on l'arrête devant la croix. O mon âme, si vous eussiez vu avec quel amour et quel tendre empressement votre très-doux Rédempteur, qui doit dans un instant y mourir pour vous délivrer de la mort éternelle, embrassa et baisa cette croix, triste instrument de son supplice, la prit de son plein gré sur ses épaules meurtries et s'offrit à son Père, avec larmes et gémissements, comme une victime pacifique pour le salut du monde : « Qu'il en soit ainsi, ô mon Père, puisque tel est votre bon plaisir [2]. » Ah ! si nous recevions dans les

[1] Luc. — [2] Matth. 11. 26.

mêmes sentiments et avec le même amour les croix qui nous sont envoyées de Dieu, que nous serions bientôt des saints. Mais hélas! qu'ils sont nombreux les amateurs délicats du siècle et de ses vanités, les chrétiens efféminés, qui reconnaissent, il est vrai, le prix des croix, leur donnent les plus belles louanges, qui même portent sur leur poitrine une parcelle de la vraie croix du Sauveur, l'embrassent, la vénèrent, l'adorent; et si l'on examine leur vie, ils sont les ennemis de la croix de Jésus-Christ, puisqu'ils le crucifient de nouveau chaque jour par leurs péchés. Chrétiens, quelle contradiction! Ecoutez la Vérité : « Celui qui ne porte pas sa croix et ne marche pas à ma suite, n'est pas digne de moi [1]. » L'entendez-vous?

Cependant la foule accourt de toutes les rues et de toutes les places; on forme la funèbre procession en tête de laquelle marche un agent subalterne de la justice, sonnant de la trompette pour accomplir cette parole de Jérémie : *Sibilaverunt, et fremuerunt dentibus et dixerunt : En ista est dies, quam expectabamus* [2]. Un autre, venant après lui, portait au bout d'une perche, la sentence de mort, le titre gravé avec un style de fer sur une tablette peinte en blanc : Jesus Nazarenus, Rex Judæorum, dont les lettres étaient de couleur rouge, soit pour inspirer aux spectateurs la terreur de la mort, soit pour faire voir la puissance du président romain. Venait ensuite une troupe nombreuse de soldats romains armés et de cavaliers équipés, pour arrêter et réprimer le tumulte si par hasard il en survenait parmi le peuple. Ils étaient suivis de près par les barbares satellites, les appariteurs, les licteurs, les bourreaux, lie de la populace, qui portaient les objets nécessaires au crucifiement, et, comme l'observe saint Anselme, lançaient de la boue et des pierres sur Jésus-Christ. Enfin s'avance, environné des bourreaux et revêtu de ses vêtements pour être reconnu de la multitude immense, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, chargé de sa lourde croix, une

[1] Matth. 10. 38. — [2] Thren. 2. 16.

chaîne au cou, accompagné de deux larrons qui doivent être crucifiés avec lui. Anges de paix, que pensiez-vous en voyant entre deux voleurs, comme leur chef, le Seigneur votre maître qui est entre les deux personnes divines le Père et l'Esprit saint. Dans le ciel vous l'adoriez profondément : *Et adorent eum omnes Angeli;* et aujourd'hui vous le voyez méprisé de tous et foulé aux pieds d'hommes vils et pervers avec la dernière indignité. O cieux, étonnez-vous. Quelle n'est donc pas la gravité du péché? *Amasa couvert de son sang étaitgisant au milieu du chemin*[1] ; ici le Fils de Dieu, est étendu par terre, défaillant sous le fardeau de la croix. Hélas! comment la Vérité est-elle tombée? Tel est donc le poids accablant de mes péchés! O larmes, que ne coulez-vous de mes yeux?

4. Ma douce Souveraine, Mère d'amour et de douleur, où étiez-vous pendant tous ces cruels préparatifs? Ne dites-vous pas adieu de nouveau à votre Fils avant qu'il meure, sinon de paroles, au moins par quelque signe? Elle n'y manque point, cher lecteur; et, pour accomplir ce devoir, s'étant séparée de la foule au milieu de laquelle elle marchait, et prenant un chemin plus court, elle vint se placer près d'une fontaine où son Fils devait nécessairement passer. Or, comme elle était là et qu'elle attendait son Bien-aimé, désirant ardemment de le voir, versant des larmes, et livrée à une profonde douleur, voici que tout à coup le funèbre cortége apparaît. Ciel! dans quel état l'affligée Mère aperçoit son Fils! O douloureux spectacle! ô triste adieu. Voir au milieu des loups l'innocent Agneau, les forces épuisées, succombant sous le faix de la croix, arrosant de son sang les rues de Jérusalem! Ah! qui pourrait exprimer par des paroles la douleur, l'affliction profonde du Cœur de la tendre Vierge? Certainement et le Fils et la Mère, en s'apercevant l'un et l'autre, défaillirent de douleur et de compassion, alors qu'ils ne pouvaient s'adresser un seul mot. On raconte que Jésus, tremblant et rempli d'angoisses comme s'il allait expirer, tomba sur une

[1] Reg. 20. 12.

pierre ; et les soldats voyant qu'il n'avait plus la force de porter la croix, prirent Simon le Cyrénéen pour la porter : *Imposuerunt illi crucem portare post Jesum.* Et saint Bernard dit de la Vierge Douloureuse : En voyant Jésus chargé d'une si pesante croix, elle devint comme morte par l'excès de la peine qu'elle en ressentit, et ne put proférer une parole. Ecoutons cependant, âmes chrétiennes, le langage du Cœur de l'affligée Mère, à défaut des paroles de sa bouche. Cieux, entendez-le, et que la terre prête l'oreille. « Est-ce bien là mon Fils ? est-ce bien lui, mon Fils et mon Dieu? Le Dieu qui est assis sur son trône au milieu des Chérubins, marchant ici entre des larrons ! Le Dieu qu'adorent dans le Ciel des milliers d'Anges, ici vilipendé sur la terre par des milliers d'hommes ! Le Dieu qui sur trois doigts soutient le globe terrestre, ici, comme sans force, courbé sous une croix ! Le Dieu qui bénit tout, ici maudit par tous ! Est-ce donc là mon Fils unique? Est-ce là le plus beau des enfants des hommes devenu sans éclat et sans beauté? Est-ce le Fils de l'homme, non plus un homme mais devenu un ver de terre, l'opprobre du genre humain et l'abjection du peuple? Le juge de tous, jugé par tous et condamné à une infâme croix ! Coulez, mes larmes, coulez, et ne cessez ni jour ni nuit. » Coulez aussi, mes larmes, coulez et mêlez-vous à celles de la Douloureuse Mère ; car je suis la cause de toutes ses peines cruelles, parce que j'ai offensé mon Dieu. S'il pouvait donc se faire, au prix de tout mon sang, que je ne vous aie point offensé, ô mon Jésus ! ô Marie !

5. Mais ce n'est pas la fin de ce drame sanglant et de vos tortures. Plus loin, ô mon Jésus ! ô Marie ! plus loin, à la montagne de myrrhe et au mont de l'encens, vous consommerez le grand œuvre de la Rédemption que vous a imposé le Père céleste : marchez donc, ô mon Jésus. Mais que dis-je *marchez* ! Le doux Jésus, devenu un ver de terre, rampe plutôt qu'il ne marche. Il faut avancer cependant ; l'étoile du soir, la divine Mère suit son soleil couchant ; « et l'on arrive au lieu nommé Golgotha qui est le Calvaire. » En y montant, le très-doux Jésus ne souffrit pas que le Cyrénéen supportât seul le-

poids de la croix ; mais, de son plein gré, il soutenait sur ses épaules cruellement déchirées, la partie la plus lourde, ne laissant supporter à Simon que le pied. Et que faisait, pendant ce temps, la plus sainte et la plus affligée de toutes les Mères?

Lorsque j'étudiais les belles lettres à Munich en Bavière, je vis un jour trois voleurs condamnés au gibet. A ce spectacle accourut une immense multitude se précipitant comme un torrent, et parmi cette foule se trouvait la mère du plus jeune coupable. Dès qu'elle eut aperçu son fils s'avançant pour subir son supplice, les forces l'abandonnèrent et elle fut sur le point d'expirer. O Souveraine du monde, Mère d'amour et de douleur ! comment vous fut-il possible de suivre les pas ensanglantés de Jésus-Christ votre Fils, et de voir entre deux larrons, traités moins cruellement que lui, ce Fils innocent portant lui-même l'instrument de son supplice. Que se passait-il dans le Cœur affligé de la Mère de Dieu ? Oui, mon Dieu, disait-elle, puisque vous l'ordonnez, je me soumets à votre bon plaisir. Il est cruel de voir un tel spectacle, et de souffrir tant d'indignités pour les indignes ; cependant je le veux puisque vous le voulez et je me résigne entièrement, prête, avec votre Fils qui est aussi le mien, à être crucifiée de cœur sinon de corps. Allez donc, ô mon Fils, et, comme Isaac, portezl e bois de l'holocauste sur la montagne que votre Père vous montrera. Allez, innocent Abel, dans le champ où vous serez mis à mort par les perfides frères de Caïn sans l'avoir mérité, Allez, juste Noé, et par votre croix préparez au monde une arche pour sauver le genre humain d'un second déluge. Allez, ô doux Agneau, à la boucherie où vous donnerez non-seulement votre laine, mais jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour le salut du monde. Allez, Moïse plein de mansuétude, notre chef et notre législateur, et, par la baguette de votre sainte croix, divisez la mer Rouge de votre passion, ouvrez à tous les fidèles le chemin de la céleste Palestine. Allez, ô Fils de David, portez sur vos épaules fatiguées et meurtries la clé de votre royaume avec laquelle vous ouvrirez le Paradis fermé depuis tant de siècles. Allez, ô Prince de la paix ; dès le pre-

mier moment de votre conception votre Père l'a insinué par ces paroles : *Le signe de sa principauté est sur ses épaules*; vous avez donc maintenant votre principauté : *Le Seigneur régnera par le bois*. Allez enfin, ô tout mon bien! allez à la mort, à la plus cruelle de toutes les morts, je vous suivrai partout où vous irez. Le fidèle Ethaï suivit David au milieu de toutes ses tribulations; je ferai comme lui : Vive le Seigneur mon Dieu, et vive le Seigneur mon Roi! En quelque lieu que soit mon Seigneur, soit à la vie, soit à la mort, là sera votre Mère, votre servante. Un écuyer, affrontant la mort, suivit Jonathas avec dévouement, en grimpant avec son bon maître, à travers les rochers escarpés, sur les pieds et les mains. Je vous suivrai, moi aussi; et si les forces viennent à me manquer, je ramperai sur mes pieds et mes mains jusqu'au sommet du Calvaire pour souffrir et mourir en esprit, sinon de corps, avec mon Bien-aimé. Qui me séparera de l'amour de Jésus? « L'amour est fort comme la mort; les grandes eaux ne pourront l'éteindre ni les fleuves le couvrir. »

Mon âme, que direz-vous à cela? Quand vous seriez de fer, de pierre ou de diamant, vous devriez encore être touchée de commisération à la vue des souffrances de Jésus et de sa très-sainte Mère; et vous n'êtes pas encore émue, malheureuse! Dites-moi, je vous prie : Si l'un de vos amis vous avait rachetée de la mort en perdant une main pour votre défense, et demeurait mutilé le reste de sa vie, ne vous croiriez-vous pas obligée envers lui à une grande reconnaissance? Chaque fois qu'il serait devant vos yeux, n'exciterait-il pas en vous un sentiment de commisération et un amour réciproque? Mon âme, levez les yeux et contemplez Jésus, portant pour vous une pesante croix, et sa très-sainte Mère qui le suit. Qu'ont-ils pu faire de plus pour votre salut? Combien vous êtes redevable à votre Rédempteur et à la très-sainte Vierge! Rendez-leur les plus grandes actions de grâces, et, prosternée à leurs pieds, le cœur contrit et humilié, implorez en suppliant le pardon de votre ingratitude et de tous vos péchés.

6. Je reviens à vous, Souveraine du monde! Et pourquoi

vous donner ce titre, étant maintenant la dernière de toutes les femmes parce que votre Fils est le dernier des hommes? Dites-moi cependant, ma Souveraine, je vous en prie ; ne vous êtes-vous pas rappelée, en ce moment, la promesse que l'Archange vous fit dans votre chambre à Nazareth : « Le Seigneur lui donnera le trône de David. son père, et il régnera sur la maison de Jacob à jamais, et son règne n'aura point de fin[1]? » Ne pouviez-vous pas penser à l'Ange, messager du salut du monde et lui dire : « Quel trône de David! Quel règne sur la maison de Jacob! Si mon Fils en tant qu'homme est le légitime héritier du règne de David, parce qu'il est son Fils, pourquoi repousse-t-on aujourd'hui ce légitime héritier hors de la ville avec tant d'infamie? « C'est là l'héritier ; venez, tuons-le, et nous aurons son héritage. Et l'ayant saisi, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent [2]. » S'il lui fut promis de régner sur la maison de Jacob, où est ce règne? où la couronne? où le sceptre? où la pourpre royale? où la majesté? Ah! nous l'avons vu, et il était méconnaissable, méprisé, le dernier des hommes[3]. O maison de Jacob, comment régnera sur toi mon Fils, puisque aujourd'hui tu l'as renié devant le président romain? « Nous n'avons pas d'autre roi que César[4].» Comment donc, ô mon Ange, se vérifie votre promesse? »

Ainsi, dis-je, pouvait raisonner en elle-même la douce Mère de Dieu en s'abandonnant à la tristesse. Mais il y a ici un grand mystère caché ; car autres sont les jugements de Dieu, et autres ceux des hommes. Son Père éternel lui a donné non le trône temporel de David, mais son trône éternel qui ne peut être acquis que par la souffrance et la croix, parce qu'il fallait que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire ; d'où ces paroles de l'Eglise : *Regnavit a ligno Deus;* et celles-ci du prophète royal : *Dominus regnavit a ligno,* dont les Juifs impies ont retranché à dessein les mots *a ligno*, pour n'être pas convaincus par les chrétiens, comme l'attestent saint Justin et plusieurs d'entre les saints Pères. Et tel en est le sens : Le

[1] Luc. 1 31. — [2] Matth. 21 28. — [3] Isa. 53. 2. — [4] Joan. 19. 15.

Christ ne doit obtenir son règne ni par la force, ni par les armes, ni par l'élection du peuple ; mais il doit régner *par le bois*, *a ligno*, sur la maison de Jacob, c'est-à-dire sur l'Eglise, et triompher par là éternellement dans le ciel. C'était là, pour l'affligée Mère qui n'ignorait pas ce mystère, l'unique consolation au milieu de ses maux ; c'est pourquoi elle endura courageusement avec son Fils toutes les croix, les souffrances, les adversités ; ce qui la fait appeler *une croix* par saint Epiphane dont voici les paroles : « Je dis que la sainte Vierge a été un ciel, un trône, une croix [1]. »

Courage ; chrétien, qui que vous soyez ; apprenez que ce n'est pas assez, pour faire votre salut, que Jésus-Christ ait porté la croix pour nous ; il faut encore que vous la portiez après Jésus-Christ. Ainsi l'atteste la Vérité : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix et me suive [2]. » Si vous êtes chrétien, vous devez être *porte-croix* ; car toute la vie de Jésus-Christ et de Marie fut une croix et un martyre. Si Dieu vous aime, il ne vous ouvre d'autre voie pour aller au ciel que la croix : *Per crucem ad lucem* ; c'est par la croix que l'on arrive à la lumière de gloire.

[1] De laudibus Deip. — [2] Matth. 16. 24.

CONSIDÉRATION XXXIII.

En présence de l'affligée Mère, son Fils Jésus est attaché au gibet infâme de la Croix.

PHARMACUM NON VENENUM.

Lorsqu'ils furent arrivés au lieu que l'on nomme Calvaire, ils le crucifièrent. (Luc. 23. 33.)

1. Vous êtes aujourd'hui invitée, âme chrétienne, à un spectacle tel que le monde n'en vit jamais un pareil et ne le verra jamais. « Nous sommes devenus, dit l'Apôtre, un spectacle pour le monde, les Anges et les hommes [1], » faisant allusion aux persécutions et aux tourments des Apôtres, et en particulier des premiers martyrs destinés aux combats des bêtes, et que l'on renfermait soit à Rome, soit ailleurs, dans les souterrains de l'ampithéâtre pour être exposés aux animaux sous les regards de l'empereur et du peuple. Parmi ces généreux athlètes paraît au premier rang saint Ignace, troisième évêque d'Antioche après saint Pierre. Condamné à être dévoré par les bêtes dans la persécution sous Trajan, et envoyé à Rome chargé de chaînes, après d'horribles supplices endurés en présence de l'empereur et du sénat, il fut enfin donné en pâture à des lions rugissants, broyé sous leurs dents, et, moulu comme le froment de Jésus-Christ, ainsi qu'il l'avait désiré, il devint une hostie digne du Sauveur.

Il est bien plus cruel et plus barbare, âme chrétienne, celui qui vous est aujourd'hui montré et dont saint Luc nous dit :

[1] Corinth. 4. 5.

« Toute la multitude de ceux qui étaient présents et qui virent ce qui se passa s'en allaient en se frappant la poitrine. » O redoutable, douloureux et sanglant spectacle ! Jésus l'innocent agneau, le Fils de Dieu et de Marie, en présence de son affligée Mère et de tout le peuple, exposé aux dents des lions farouches, et, comme une brebis écorchée, cloué à l'infâme gibet de la croix pour nos péchés ! O cieux, étonnez-vous à cette vue, et vous, portes du ciel, soyez dans la plus vive désolation !

Moïse avait fait élever au milieu du camp un grand serpent d'airain attaché à un poteau se terminant en T ; c'était pour que son peuple ingrat, en le considérant, fût délivré de la morsure empoisonnée des serpents. Sous la figure de ce serpent d'airain nous mettons pour emblème :

Remède, et non poison.

O bon Jésus ! ô amour crucifié ! vous avez été figuré par le serpent d'airain, vous l'avez dit vous-même : « Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé afin que quiconque croira en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Dans cette exaltation pénible et douloureuse a été accompli cet oracle de Siméon : « Voici qu'il a été placé comme un signe de contradiction, et un glaive (ô Mère affligée) transpercera votre âme. » Venez avec moi, âme chrétienne, montons ensemble avec la Douloureuse Mère à la montagne de myrrhe et au sommet de la colline de l'encens, contemplons cette grande vision, l'Homme-Dieu crucifié pour notre salut. « Ne soyez point négligent à considérer le serpent attaché au gibet, dit l'abbé de Clairvaux, si vous voulez voir le Roi assis sur son trône. » Et saint Augustin : « Mes frères, pour être délivrés du péché, regardons Jésus crucifié. Comme ceux qui regardaient le serpent d'airain dans le désert ne périssaient point ; de même ceux qui regarderont avec foi la mort de Jésus-Christ seront guéris des morsures du péché. » D'où le poëte chrétien a très-bien dit :

« Les plaies de Jésus-Christ sont des remèdes plutôt que des blessures, puisqu'il guérit nos blessures par ses plaies. »

2. « Etant arrivés au lieu que l'on nomme Calvaire, ils l'y crucifièrent. » Qui ne serait frappé d'étonnement, pieux lecteur, en voyant les Evangélistes n'employer que deux mots pour exprimer le grand mystère de notre rédemption ? Ils le crucifièrent, *crucifixerunt eum*. Pourquoi cette réserve des écrivains sacrés dans la description de ce spectacle funeste et inouï dans tous les siècles ? Pourquoi pas un d'entre eux ne nous dit la manière dont le Fils de Dieu et de Marie fut cloué à la croix ; si ce fut pendant qu'elle était par terre étendue, ou après qu'elle eut été plantée ? Voici ce que répondent Simon de Cassia, Salméron et d'autres auteurs : C'est par respect, délicatesse et compassion que les Evangélistes n'ont pu exposer plus en détail le récit de ce forfait horrible. Quand ils saisirent la plume pour écrire, leur main tremblait, leurs yeux se mouillaient de larmes, leur cœur était saisi d'horreur, leur plume elle-même, étonnée, se refusait à consigner pour la postérité un spectacle si indigne, si sanglant, si lamentable. Saint Bernard ajoute qu'il plut ainsi à l'Esprit saint qui voulut faire écrire brièvement ces choses afin que leur pieuse considération, non développée sur le papier, demeurât pour former le mérite des fidèles dans de ferventes méditations.

Saint Anselme, saint Cyrille, saint Léon, saint Laurent Justinien et plusieurs autres, admettent que le crucifiement se fit sur la croix couchée à terre. Le Sauveur du monde, renversé par ses bourreaux, y fut couché sur le dos et attaché avec des clous de fer par plusieurs coups de marteaux, puis les ministres impies de Satan l'élevèrent en l'air et la laissèrent tomber violemment dans le creux préparé dans la roche du Golgotha, en secouant les membres de l'innocente victime et en lui causant une douleur inexplicable. D'autres, avec Barradius, pensent que les mains du doux Jésus furent clouées à la croix pendant qu'elle était par terre, et les pieds après qu'elle eut été élevée. Mais ceux qui consultent les plus anciens Pères et la manière dont crucifiaient les Romains, par qui fut cru-

cifié Jésus-Christ, tout examiné, embrasseront facilement le sentiment suivant, savoir, que Jésus, le très-doux Rédempteur du monde fut cloué à la croix contre laquelle on plaça des échelles après qu'elle eut été plantée et solidement fixée dans le creux fait pour la recevoir. Tel était, comme l'observe Juste-Lipse, l'usage des Romains le plus généralement suivi pour augmenter l'ignominie du supplice et pour inspirer au peuple une plus grande terreur. La raison elle-même nous semble indiquer que d'abord on commence par préparer le gibet en le fixant solidement en terre, et qu'ensuite on y suspend les coupables, d'où vient cette façon de parler : *conduire à la croix, élever en croix*. C'est pourquoi les Juifs disaient au président Pilate : *Elevez-le, élevez-le*; *tolle, tolle* : et ensuite : *Crucifiez-le*. C'est ce qu'avait vu en esprit le patriarche Jacob, lorsque, près de mourir, il disait à son fils Juda figurant le Messie futur : « Juda est un lion; vous êtes monté, ô mon fils, pour saisir votre proie; » Jésus-Christ, le vrai lion de la tribu de Juda, est monté pour saisir sa proie, lorsque du haut de la croix *il a enlevé la proie de l'enfer*. L'Epoux a dit de la même manière : « Je monterai sur le palmier et j'en saisirai les fruits. » L'Eglise entre dans le même sens, lorsque, dans une oraison de la messe de la passion, elle prie ainsi : « Seigneur Jésus-Christ, qui à la sixième heure êtes monté sur le gibet de la croix, etc. » A ces preuves joignons les saints Pères, et surtout saint Grégoire de Tours au témoignage duquel une table fut mise sous les pieds du Sauveur; « sur cette table, dit-il, Jésus avait les pieds, comme un homme se tenant debout, etc. » Saint Augustin : « Notre Epoux est monté sur le lit nuptial de sa croix, etc. » Saint Bernard : « Quand il fut élevé en croix, on perça les mains et les pieds du très-bon et très-doux Jésus. » J'omets saint Cyprien, saint Jean Chrysostome, saint Grégoire le Grand, saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire de Nazianze, Nonnus, et un grand nombre d'autres.

O Dieu bon! qu'il était lugubre ce spectacle où l'on voyait Jésus, nu, couvert de blessures, abandonné de tous, entre les mains barbares des bourreaux, à la vue de tout un peuple

qui l'insulte, monter sur l'échelle ou sur la table en rampant, et debout sur ce théâtre, la face tournée vers le ciel, s'offrant à son Père céleste comme la victime et l'holocauste du monde entier. Le séraphique Bonaventure s'exprime ainsi : « Il regarde le ciel en disant à son Père : Me voici, ô mon Père; vous avez voulu m'humilier jusqu'à la croix, pour l'amour et le salut du genre humain; qu'il en soit ainsi, je me soumets à votre bon plaisir, et je m'offre à vous pour tous ceux que vous m'avez donnés et que vous avez voulu que j'eusse pour frères. Acceptez donc aussi mon sacrifice, vous, ô mon Père, et désormais laissez-vous apaiser pour l'amour de moi; effacez les anciennes fautes de tous et éloignez-les d'eux. Je m'offre à vous pour eux, ô mon Père. » Que ces paroles de Jésus souffrant ne sont-elles gravées dans les cœurs de tous les mortels! Rien de plus juste et de plus convenable, surtout quand quelque croix nous est envoyée du ciel.

3. Cependant que faisait la Douloureuse Mère? Elle arrive en traversant la foule immense, (son amour lui donne des forces) et vient se placer en face de la croix pour tout voir et tout entendre. Courageuse Machabéenne qui ne monte pas au Thabor, montagne de joies, mais à la colline du Golgotha, où débordent la tristesse et la douleur, pour y être crucifiée dans son âme avec son Fils. « Mère admirable par-dessus tout et digne de vivre dans le souvenir des justes, elle, qui considérant mourir son Fils, demeure ferme à cause de la confiance qu'elle a en Dieu [1]. » Lorsqu'elle eut vu son doux Jésus entièrement dépouillé de ses vêtements, elle fit attacher le voile de sa tête devant lui, ou plutôt elle le mit elle-même pour couvrir sa nudité, comme elle le révéla à saint Anselme. Voici comment la Vierge affligée lui parla : « Ecoutez, Anselme, ce que je vais dire est bien digne de larmes, et aucun des Evangélistes n'en fait mention. Quand ils furent arrivés au Calvaire, lieu d'ignominie où l'on jetait les chiens et autres bêtes mortes, ils ôtèrent à mon Fils Jésus tous ses habits, et j'en perdis la

[1] II Machab. 7. 20.

connaissance; cependant revenue à moi, je détachai mon voile et le lui mis autour du corps [1]. »

O Douloureuse Souveraine! si Adam, notre premier père, eut tellement honte de se voir nu, qu'il se cacha au milieu des bosquets du paradis terrestre et se couvrit de feuilles de figuier; si Noé, s'étant trouvé nu dans sa tente, fut couvert d'une grande confusion quand il l'apprit; si les ambassadeurs de David rasés ignominieusement par les Ammonites et mis dans un état de nudité jusqu'à la moitié du corps, n'osèrent se présenter en public à cause de leurs vêtements coupés; si le père de l'enfant prodigue ne put supporter en son fils l'état de nudité dans lequel il paraissait devant lui : *Apportez-lui bien vite son premier vêtement :* Quelle douloureuse honte durent éprouver les chastes Cœurs de Jésus et de Marie! Cieux, que faites-vous? Où sont vos foudres et vos tonnerres? Où sont les flèches aiguës du Tout-Puissant? Vous fîtes mourir subitement les Betsamites, pour avoir porté sur l'arche nue un regard curieux, et voilà que les derniers et les plus scélérats des hommes regardent impunément l'arche vivante. Impies et exécrables déicides, le Seigneur ne vous a-t-il pas conduits dans le désert pendant quarante ans, sans que vos vêtements fussent usés? C'est ainsi que vous témoignez au Fils de Dieu votre reconnaissance de ce bienfait? Tous les astres du firmament témoignèrent leur compassion envers Jésus pour cette ignominie qu'on lui faisait subir : « Les ténèbres se répandirent sur toute la terre. » Esclaves des passions honteuses, apprenez du chaste Jésus à conserver la pudeur, car votre licence effrénée n'est pas la moindre cause de la peine qu'il endure en se voyant dépouillé de ses vêtements. Ecoutez le poëte : « Il mourut le jour consacré à Vénus; esclaves de Vénus, pleurez; car vos honteux excès ne sont pas la moindre cause de la mort de votre Dieu. »

Luce obiit Veneris; Veneris, fle, turba, videtur
Causa Dei passi non minima esse Venus.

[1] Dialog. de Pass.

4. On prépare les clous, les marteaux, les cordes, les échelles, le titre ou inscription, et autres objets nécessaires à la sanglante tragédie. Entendons la Douloureuse Mère parlant à sainte Brigitte : « La croix était plantée, et ses deux bras élevés de manière que le nœud de la croix correspondait aux épaules et ne prêtait aucun moyen d'appuyer la tête, et la tablette portant l'inscription était fixée aux deux extrémités et dominait la tête. On lui commande de tourner le dos à la croix, et il le fait ; on lui demande une main, il tend la droite, et comme la gauche ne pouvait atteindre à l'autre côté, on la tire avec violence. On tire également les pieds jusqu'aux trous préparés, puis, les croisant l'un sur l'autre et les disloquant, on les crucifie au bois avec deux clous, comme on avait fait pour les deux mains. Au premier coup de marteau la douleur que je ressens me fait évanouir, et lorsque je reprends mes sens, je vois achevé le crucifiement de mon Fils, et j'entends les gens se dire l'un à l'autre : Qu'a-t-il fait ? un vol ? une rapine ? un mensonge ? Quelques-uns répondaient qu'il était un menteur. Alors on lui enfonça étroitement la couronne d'épines sur la tête et elle descendait jusqu'au milieu du front. Des ruisseaux de sang sortaient des blessures faites par les épines et coulaient abondamment sur son visage, ses cheveux, ses yeux, sa barbe, l'inondant de manière qu'il ne paraissait être que sang et ne pouvait m'apercevoir au pied de la croix qu'en exprimant le sang par la compression de ses paupières, etc [1]. » Tel est le récit de la Douloureuse Vierge à sainte Brigitte.

Considérez, âme chrétienne, les grandes douleurs et du Fils cloué à la croix et de l'affligée Mère qui se tient debout au pied de cette croix. « Comptez, si vous le pouvez le nombre des étoiles, » fut-il dit autrefois à Abraham ; et vous, ô mon esprit, comptez, si vous le pouvez, les plaies de mon doux Rédempteur, et les immenses tristesses du Cœur de sa Douloureuse Mère. Regardez la vénérable tête de Jésus crucifié,

[1] Revel. lib. 4.

blessée de mille piqûres d'épines; voyez son visage divin, que les Anges désirent contempler, défiguré par le sang, les meurtrissures et les soufflets; considérez ses mains et ses pieds cruellement percés de clous et d'où découlent ces quatre sources du paradis qui arrosent l'univers et le purifient des souillures du péché. Remarquez ses os dérangés de leur place et tous ses membres disloqués par une excessive tension : « Ils ont compté tous mes os. » Contemplez enfin tout son corps depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, et vous verrez qu'il ne forme qu'une plaie. Dites maintenant ce qu'a dû faire de plus votre Sauveur pour vous? O chrétien, qui entendez ces choses, êtes-vous de ceux qui crucifient de nouveau le Fils de Dieu en eux-mêmes et le méprisent? « Les Juifs qui me crucifient en ce temps » disait le doux Sauveur à la Bienheureuse Marguerite de Cortone, « sont plus nombreux qu'au jour de ma passion [1]. » O larmes, où êtes-vous? Moïse frappa le rocher, et les eaux en jaillirent; mon cœur sera-t-il donc plus dur que la pierre? Toutes les créatures témoignaient leur douleur à mon Seigneur en croix : « Les Anges de paix pleuraient amèrement [2] ; » le soleil, la lune et tous les astres du firmament voilèrent leurs rayons à ce spectacle horrible; les pierres et les rochers furent dans la stupeur, les sépulcres et les monuments se brisèrent, le globe terrestre fut agité d'un violent tremblement et comme déplacé de son centre : et moi, pécheur ingrat, je serai insensible à mon amour crucifié, que j'ai tant de fois offensé? Ma Souveraine, vraie Mère d'amour et douleur, je vous demande une chose avec instance : Imprimez fortement dans mon Cœur les plaies de mon Jésus crucifié. Oui, ô ma Souveraine, imprimez-les fortement.

5. Je ne vous quitte pas encore, affligée Mère. L'aigle, dit-on, contemple le soleil d'un œil ferme, soit quand il brille dans sa splendeur, soit quand il est éclipsé. D'où la devise : *Etiam cum deficit;* ou : *Videndo non expleor*. Douloureuse Sou-

[1] 22 Feb. apud Bolland. — [2] Isa. 33. 7.

veraine, que dirai-je de vous? Vous étiez, et vous êtes encore *l'aigle aux grandes ailes* qui rassemblez autour de vous vos petits aiglons pour les réchauffer sous les ailes de votre piété maternelle. Oh! quelle joie immense éprouvait votre Cœur, lorsque vous pouviez contempler votre doux Fils, le plus beau des enfants des hommes, le contempler comme le resplendissant soleil de justice. « Quand je le regardais, dites-vous à sainte Brigitte, et que je considérais sa beauté, mon âme distillait, pour ainsi dire, une rosée de joie. » Mais la scène est changée, hélas! votre bien-aimé s'est éloigné, il est devenu comme un vase perdu; il n'est que blessures et meurtrissures, et d'horribles plaies forment son vêtement. Hélas! qu'il est différent de lui-même sur sa croix! « Comment l'or a-t-il été obscurci, et comment a été changée la plus belle couleur? » Ce changement est l'œuvre de la main du Très-Haut qui a moins divisé votre Cœur si doux qu'elle ne l'a rempli d'un immense océan de douleur. « J'étais comme une femme dont tout les membres sont tremblants après avoir mis son enfant au monde [1]. » Cependant vous étiez debout, et debout au pied de la croix, depuis midi jusqu'au soir, contemplant le soleil de justice mourant, éclipsé. Nous pouvons donc vous appliquer la devise : *Même quand il s'éclipse*; ou bien : *Je ne me lasse pas de le contempler.*

Vous le considériez tantôt comme un innocent Abel mis à mort par les perfides frères de Caïn dans le champ du Golgotha; tantôt comme un Isaac placé sur le bûcher pour être immolé en holocauste à Dieu; tantôt comme un agneau pascal attaché en croix, brûlé par le feu du divin amour, et dont le sang devait asperger le seuil des maisons; tantôt comme l'époux bien-aimé, blanc et vermeil : blanc par sa souveraine innocence, et vermeil par sa passion; tantôt comme le Nazaréen fleuri, dont le lit, c'est-à-dire la croix, était orné de toutes sortes de fleurs choisies et de vertus. Enfin, vous considériez cet amour crucifié, votre Fils, comme le Souverain Prêtre et

[1] S. Birgitt. lib. 2. c. 21.

l'*Evêque de nos âmes* [1] célébrant publiquement, hors du camp, sur le mont Calvaire, sa messe solennelle et sanglante pour le salut du monde entier. La croix était l'autel; la couronne d'épines, sa mitre; le calice que son Père lui avait donné, un mélange de myrrhe, de fiel et de vinaigre; les vêtements sacerdotaux, sa chair virginale, déchirée et couverte de sang; son anneau épiscopal, les clous de fer; son pectoral, son sacré Cœur ouvert d'où s'écoulaient du sang et de l'eau, comme un fleuve pour laver la terre, la mer, les astres et le monde. O triste et lamentable sacrifice! « Jésus immolait sa chair, dit Arnold de Chartres, et Marie son âme; elle souhaitait de joindre son sang à son sang, désirait d'avoir ses mains attachées en croix, d'y célébrer avec son Fils le sacrifice du soir, et de consommer avec Jésus, par la mort corporelle, le mystère de notre rédemption; mais c'était là le privilége du seul Souverain Prêtre [2]. »

Ame chrétienne, quel vaste champ est ouvert à vos réflexions! et que de moyens vous avez, avec la Douloureuse Mère, de méditer Jésus crucifié! Quel est celui qui souffre? que souffre-t-il? Pour qui? pourquoi? En quel lieu? dans quel temps? De la part de qui? comment? Pour quelle fin? Et que pouvez-vous rendre à votre souverain Bienfaiteur, Jésus crucifié, et à sa sainte Mère Douloureuse? Ah! réfléchissez, méditez.

[1] S. Pierre. I. 2. 25. — [2] Arnold. Carn. et Richard. lib. 4. de Laudib. Virg.

CONSIDÉRATION XXXIV.

Douleur et amour de l'affligée Mère contemplant son Fils attaché à la Croix.

AD TE LEVAVI OCULOS.

Mes yeux se sont lassés regardant en haut. (Isaie, 38. 14.)

1. Ezéchias, le pieux roi d'Israël, atteint d'une maladie grave et mortelle, ayant entendu Isaïe lui dire ces paroles : « Vous mourrez et vous ne vivrez pas plus longtemps, » se mit à demander à Dieu sa guérison avec instance. Il le conjurait de prolonger sa vie en lui rendant la santé, et demandait encore quelques années, dans l'espérance d'avoir un fils et de n'être pas rayé du catalogue des ancêtres du Sauveur. Pour cela, il élevait vers le ciel ses soupirs gémissants avec assiduité, attention, et plus de cœur que de bouche, afin d'en obtenir du secours en temps opportun. Il disait : « Mes yeux se sont lassés, en regardant en haut. » Or, pendant qu'il élève vers le ciel ses yeux fatigués et mourants, il voit le soleil rétrograder de dix degrés sur le cadran d'Achaz, et s'arrêter sur le dixième que l'on désigne par une croix, X. Considérez, prudent lecteur, combien le Dieu tout-puissant estime ses serviteurs, puisque, en faveur de ce Roi mourant, non-seulement le soleil rétrograde, mais encore la lune et tous les globes célestes, car autrement l'ordre et l'harmonie du ciel en eussent été troublés.

C'est là une très-belle figure représentant Jésus-Christ, le soleil de justice, qui, s'abaissant dix degrés au-dessous des chœurs des Anges et des hommes, descend dans sa passion,

comme le dernier des mortels, jusqu'à la croix. C'est vers lui qu'Ezéchias souffrant et mourant élevait alors ses regards pour obtenir par ses mérites le salut désiré.

O Mère d'amour et de douleur, dites-nous votre peine amère, quand au pied de la croix, fatiguée, gémissante, vous contempliez votre soleil mystique, le très-aimant Jésus, couvert de sang et mourant sur le dixième degré. Ne pouviez-vous pas répéter avec Ezéchias : « Mes yeux se sont lassés en regardant en haut? » Oui certainement, ô ma Souveraine, vos yeux se sont fatigués comme ceux de l'aigle considérant le soleil éclipsé, avec la devise du psalmiste :

J'ai élevé mes yeux vers vous [1].

Assurément, *vos yeux étaient toujours élevés vers le Seigneur* [2], et surtout en ce moment où il souffrait les dernières douleurs sur la croix pour le salut du monde. Tout ce que Dieu envoie d'en haut, et ses flots ont passé sur vous; [3] car ces paroles se sont vérifiées : « Un abîme appelle un abîme ; » l'abîme de la passion de votre très-aimé Fils appelait l'abîme de la compassion de sa très-affligée Mère. O Mère! ou plutôt, ô simulacre infortuné de toutes les mères les plus affligées! je ne m'étonne point de ces paroles adressées par Jésus, le doux Réparateur du monde, à son épouse chérie, la Bienheureuse Véronique de Binasco, qui ne méditait autre chose que la passion de ce divin époux de sang : « Comprenez, ma fille, que les larmes versées par ceux qui méditent ma passion me sont très-agréables; mais comme j'ai une ineffable affection pour ma divine Mère, la Reine des cieux, la méditation attentive des douleurs qu'elle a éprouvées dans ma passion m'est encore plus agréable. » Vous l'entendez, lecteur enfant de Marie? Comment donc pourriez-vous oublier les gémissements de votre Mère [4]?

« La divine Mère de Jésus est là debout; elle arrose de ses larmes le pied de la croix trempé de sang.

[1] Ps. 122. 1. — [2] Ps. 24. 15. — [3] Ps. 41. 7. — [4] Eccli. 7. 29.

» Tantôt elle élève au ciel ses yeux mouillés de pleurs, tantôt elle les tient fixés sur son Fils.

» Que faire? Demeurer là? sa douleur s'y oppose ; Se retirer? son amour plus fort la retient.

» Amour sévère, telles sont tes lois? Tu unis ainsi ceux qui s'aiment? oh! les droits de ton règne ne sont pas doux. »

2. Elle est digne d'un perpétuel souvenir, la sainte et courageuse mère des Machabées qui assista aux tourments endurés par ses sept fils pour la loi de Dieu avec une fermeté inébranlable. Saint Augustin lui donne pour cela de grandes louanges justement méritées, et l'appelle sept fois martyre. « Eux, dit-il, souffrirent séparément en endurant les souffrances dans leur corps; elle, témoin de leurs supplices, les ressentit en chacun d'eux. Devenue mère de sept martyrs, elle fut sept fois martyre elle-même ; non séparée de ses fils en les contemplant, elle est jointe à eux en mourant. Elle les voyait tous, elle les aimait tous ; elle endurait dans ses regards ce que tous ils enduraient dans leurs membres [1]. » Mais remarquez une chose, je vous prie, cher lecteur ami de Marie. Le texte sacré dit : « Il arriva que sept frères, arrêtés avec leur mère, furent contraints par le Roi, etc. » Ils furent contraints; donc ni la mère, ni les fils ne se présentèrent de leur plein gré au roi Antiochus pour subir la torture.

Bien plus grande et plus excellente fut la force d'âme de la divine Mère; plus ardents et plus forts furent son amour et sa douleur. Elle ne fut pas seulement sept fois, mais des milliers de fois martyre, surtout en contemplant sa Vie suspendue à la croix depuis midi jusqu'au soir : Elle supportait en son Cœur ce que son Fils souffrait dans tout son corps. Aucune force humaine ne la contraignait, aucun ordre de son Fils ne l'attirait à ce sanglant spectacle ; mais se soumettant spontanément à tous les périls et à toutes les douleurs de son Fils, comme il les acceptait lui-même de son plein gré pour le salut du genre humain, elle s'avance, à travers la multitude du peuple et des

[1] S. Aug. Serm. 109. in append. de divers.

féroces satellites, jusqu'au pied de la croix, là où coule le sang divin s'échappant avec profusion des béantes blessures de son Fils; elle voit ce précieux sang, ô douloureux spectacle! Son voile en est imbibé, ses vêtements en sont arrosés. C'est le sang de son Fils! Mère affligée et désolée, elle est dans une profonde douleur en voyant ce sang divin, dont elle connaît le prix immense, profané et foulé aux pieds comme des perles précieuses par des pourceaux immondes. Son Fils pareillement éprouve une vive douleur à la vue de sa Mère dans un si grand supplice : « La Mère pleurait, dit Nébridius, à cause des tourments de son Fils, et arrosait la montagne de ses larmes abondantes ; le doux Seigneur pleurait aussi de compassion pour sa Mère, et ses pleurs mêlés à son sang tombaient de la croix sur la terre devant Elle[1]! » O mon âme, que faisons-nous? Que n'allons-nous avec Marie au pied de la croix recueillir les précieuses gouttes du sang divin? Si le sang de l'agneau figuratif préserva de la mort en Egypte les premiers-nés des Israélites, quelle efficacité n'aura pas le sang de l'Agneau sans tache répandu avec tant de profusion sur l'autel de la croix pour le salut de tous? Prions donc, oui, prions la Douloureuse Vierge. Ah ! ma Souveraine, une petite goutte pour moi qui suis le plus misérable de tous les pécheurs; ah ! ma Souveraine, ne me refusez pas cette grâce, je vous en conjure, quoique je sois le dernier de vos serviteurs ; non, non, ne me la refusez pas surtout à ce moment suprême où il s'agira du salut de mon âme. O ma Souveraine ! je n'en demande qu'une petite goutte, pas davantage.

3. C'est vers vous maintenant, Père céleste, que j'élève mon humble voix, vers vous qui avez tout fait avec sagesse et conduisez toutes choses à leur fin avec douceur : pourquoi donc, je vous prie, avez-vous voulu rendre la Mère des douleurs, présente à cette tragédie lugubre de votre bien-aimé Fils attaché à une croix pour opérer notre salut? Vous avez épargné Noé, le renfermant dans l'arche pour ne pas voir la

[1] Nebrid. in fasci. Myrr. c. 11.

destruction du genre humain. Vous avez épargné Sara, en la faisant rester dans sa maison lorsque son fils était destiné à vous être sacrifié. Vous avez consolé Agar par le ministère d'un Ange, lorsque son fils était mourant dans le désert : « *Que faites-vous, Agar? ne craignez pas.* » Et pour l'innocente Mère de votre Fils, en laquelle, comme en lui, vous avez mis toutes vos complaisances, vous n'avez point de ménagement! Pourquoi laisser cette tendre brebis parmi ces loups cruels? Pourquoi cette Vierge innocente, jusque-là si amie de la solitude et fuyant le monde, maintenant au milieu de cet affreux tumulte? Ne pouvait-elle pas, dans le secret de sa demeure, pleurer amèrement, avec toute l'affection d'une mère, la mort de son cher Fils unique en vous l'offrant, Père éternel, pour le salut du monde? O Dieu bon! voir son sang couler du haut de l'infâme gibet par tant de plaies, tant de blessures béantes, quel spectacle affligeant et lamentable!

Ame chrétienne, *les jugements de Dieu sont des abîmes insondables* [1]. Le premier Adam a péché par le bois ; le second, meilleur que le premier, expie la faute sur le bois. Eve, en cueillant le fruit de l'arbre défendu, fut l'instrument de notre ruine ; le Dieu plein de bonté a voulu qu'une nouvelle et meilleure Eve réparât, sous l'arbre de la croix, ce que la première avait détruit. « Comme Eve, dit le docte Taulère [2], en usurpant témérairement le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, a perdu tous les hommes en Adam ; de même vous, ô Marie, vous avez pris sur vous la douleur, fruit de l'arbre de la croix, et, rassasiée d'amertume, vous avez racheté l'homme de concert avec votre Fils. » Et parce que Jésus-Christ a souffert, a été crucifié, est mort sur le mont Golgotha, en premier lieu pour les pécheurs, il était juste et convenable que sa Mère, qui est le *Refuge des pécheurs*, fût au pied de la croix afin d'intercéder pour eux. J'omets plusieurs autres raisons. Ecoutons saint Bernardin de Sienne [3] : « La Douloureuse Mère était, dit-il, passée tout entière dans son Bien-aimé,

[1] Ps. 35. 7. — [2] J. Tauler. cap. 18. — [3] S. Bern. sen. t. 1. Serm. 55.

et tandis qu'il immolait son corps, elle immolait son esprit. Mais de quel côté de la croix se tenait la Vierge? Certainement à la droite de Jésus-Christ, suivant Alexandre d'Alès, afin de prier son Fils pour les pécheurs qui sont à gauche du Seigneur. » Pécheurs, respirez tous, et prenez une nouvelle confiance : Marie près de la croix est devenue l'asile des pécheurs, la consolatrice des affligés, le secours des chrétiens, le soutien du monde, l'arche de salut et la ville de refuge. Allez, allez à cette Mère Douloureuse; et si vous redoutez la face de Jésus crucifié parce que vous avez contribué à sa mort, allez, vous dis-je, allez d'abord à sa Mère pour qu'elle vous prépare la voie au pardon et à l'éternelle miséricorde. « Telle qu'une tendre mère, dit Richard [1], cache son fils sous son manteau lorsque son père veut le frapper; ainsi la Bienheureuse Vierge prend sous sa protection les coupables qui craignent la justice de Jésus-Christ et se réfugient auprès d'elle. » O tendre Mère, qui donc ne vous aimera pas?

4. Si l'on veut que je fasse une nouvelle question, savoir : pourquoi la Douloureuse Mère ne se tient pas à distance de la croix, mais tout proche de son Fils, vraiment crucifiée avec lui ? Pour trouver la réponse, il faut nous rappeler cette parole de la Vérité dans le saint Evangile : « Là où est votre trésor, là est aussi votre cœur [2]. » Le trésor le plus précieux et le plus cher à une telle Mère, n'était-ce pas son Fils? Le Cœur de Marie était donc entièrement plongé dans le sacré Cœur de Jésus, et ne pouvait par conséquent s'éloigner de son Bien-aimé quand même il lui eût fallu subir mille morts; la tribulation ou l'angoisse, la faim ou la soif, le péril ou la persécution, le glaive ou le feu, aucune créature ne pouvait le séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ notre Seigneur [3].

Jésus crucifié, et sa Mère crucifiée en son âme avec lui, me paraissent deux miroirs placés en face, et dont l'un communique à l'autre les rayons du soleil par une ineffable réverbération. Jésus et Marie se renvoyaient réciproquement la douleur et l'a-

[1] Rich. lib. 12. de Laud. B. V. — [2] Matth. 6. 21. — [3] Rom. 8.

mour. « Le Cœur de la Vierge, dit saint Laurent Justinien [1], était devenu un clair miroir de la passion de Jésus-Christ, et la parfaite image de sa mort ; on voyait, dans cette glace, les crachats, les reproches insolents, les coups et les blessures du Rédempteur. » Qui nous dira dans quels sentiments la Vierge désolée contempla son Amour crucifié, tout le temps qui s'écoula de midi jusqu'au soir? Elle savait qui il était, ce qu'il souffrait, pour qui il souffrait, pour quelle fin il souffrait, et que le Seigneur avait placé sur lui toutes nos iniquités. Que de tendres affections elle formait sous la croix envers Jésus-Christ l'Homme-Dieu ! affections de commisération, d'actions de grâces, d'admiration, d'amour, de confiance, d'imitation, etc. Tantôt, considérant le visage de son Fils souffrant et mourant, visage triste, livide, blessé, meurtri, tout ensanglanté et surmonté d'une couronne d'épines, hélas ! soupirait-elle en son Cœur, est-ce donc là cette face que les Anges désirent contempler? Cieux, soyez stupéfaits. Tantôt elle regardait ses mains qui avaient répandu les bienfaits sur tous et versé les bénédictions [2] ; mais les voilà percées de clous ! Tantôt elle porte les yeux sur ses pieds vénérables qui se sont fatigués pendant plus de trente ans pour notre salut ; mais ces pieds qui pouvaient autrefois fouler les flots et marcher dans les airs, ils sont aussi percés de clous énormes. Tantôt elle contemple tout son corps, mais, ô spectacle plein d'une sainte horreur! elle n'aperçoit que du sang et qu'une seule blessure de la tête aux pieds : Est-ce mon Fils, disait-elle, est-ce mon Fils? Lui, qui siége au milieu des Chérubins, est élevé entre deux larrons comme un animal écorché, il n'a point d'apparence ni de beauté; vraiment, ô mon Jésus, vous voilà devenu le dernier des hommes [3], un ver de terre et non un homme, l'opprobre du genre humain et l'abjection du peuple [4]. Mais surtout cette tendre Mère méditait le sacré et divin Cœur de Jésus, le trône d'amour, le lit nuptial de la divinité, le livre des Elus. (O bienheureux ceux dont les noms sont écrits dans ce livre de vie!) Mais

[1] De Triumph. Chr. ag. c. 21. — [2] Marc. 10. 16. — [3] Isa. 53. — [4] Ps. 21.

que vit la plus affligée des Mères? O ma Souveraine, fermez, fermez les yeux et ne voyez pas la lance aiguë dont le soldat cruel va transpercer ce saint Cœur.

Mère plongée dans le deuil, quels sentiments éprouviez-vous? quelle douleur? quel amour? Le dise qui le peut et je vous l'expliquerai. Si saint Paul, qui cependant n'avait pas vu Jésus souffrant, affirme que par la fréquente méditation il portait dans son corps les stigmates du Seigneur Jésus; que dire de la Douloureuse Vierge, dont le Cœur ne faisait qu'un avec le Cœur de Jésus, et qui contempla de ses yeux tous ses tourments? Ce fut donc un grand miracle que cette tendre Vierge n'ait pas expiré au pied de la croix : « Parce que Marie avait plus aimé que tout autre, dit saint Bernard [1], Dieu le Père fit en elle un grand miracle, c'est pourquoi elle dit elle-même les paroles du Cantique : « Mon âme a été fondue par l'incendie de l'amour, comme les métaux se liquéfient par l'action du feu. » O bon Jésus! ô Mère de douleur et d'amour! où est notre amour pour vous? Où sont nos larmes, notre compassion, notre vraie contrition? où est le sérieux amendement de notre vie? Quand enfin crucifierons-nous notre chair et nos vices? Si nous ne compatissons pas avec Jésus et Marie, comment serons-nous glorifiés avec eux? Entendez, cher lecteur, votre amour crucifié parlant à votre cœur du haut de sa croix :

« Regardez moi, ô vous qui portez le nom de chrétien.
» Pour vous, j'ai voulu subir la mort de mon plein gré. Voyez
» mes bras dont les nerfs sont brisés par le fer, mon côté
» ouvert par la lance, mes deux mains transpercées de clous.
» Voyez ma tête royale ornée d'une couronne d'épines; de
» tous mes membres déchirés le sang coule avec abondance;
» mon cou en est tout inondé et se penche de langueur; mes
» yeux sont devenus livides par les approches de la mort, et
» la pâleur est sur mes lèvres. Pourquoi arrêtez-vous les sou-
» pirs de votre cœur reconnaissant? C'est pour expier vos
» péchés que je subis ces tourments immérités. »

[1] In Cant. 5.

5. Lorsque Dieu eut chassé nos premiers parents du jardin de délices, « il plaça à l'entrée un Chérubin qui faisait étinceler une épée de feu pour garder le chemin conduisant à l'arbre de vie [1]. » Commentant ce passage, le docteur Séraphique s'écrie : « Voici [2] la porte du paradis ouverte ; la lance du soldat a écarté le glaive de feu. » Et c'est bien là ce que semble insinuer le disciple bien-aimé de Jésus par cette expression : « L'un des soldats lui ouvrit le côté avec sa lance. » Il ne dit pas, *il lui perça*, *il lui blessa le côté*, mais *il le lui ouvrit* [3] comme une porte pour donner entrée à tous les fidèles chrétiens dans le sacré Cœur de Jésus : paradis mystique dont Marie a la clé, suivant le même saint Bonaventure : *Marie*, dit-il, *est la portière céleste* [4]. Par elle, en effet, nous avons accès vers le Fils, et par le Fils vers le Père. Consultez sainte Mechtilde : comme elle lisait avec une grande dévotion la passion selon saint Jean, étant arrivée aux paroles de notre Rédempteur, *voilà votre Mère*, elle se mit à prier ardemment son amour crucifié de lui donner, comme à saint Jean, la Douloureuse Vierge pour Mère. Or, voyez la bonté du cœur de Jésus ; non-seulement il se rendit à sa demande et lui légua Marie pour Mère, mais il voulut de plus que cette divine Mère prît désormais un soin particulier de Mechtilde. Voici les paroles de l'auteur qui rapporte ce fait [5] : « A l'instant le Sauveur confia Mecthilde aux mains de la Vierge Marie, en lui disant : Ma Mère, je vous la recommande comme mes plaies ; veuillez prendre soin d'elle comme vous les soigneriez si j'étais blessé devant vous ; ayez pour elle la même sollicitude et lui donnez les mêmes soulagements dans toutes les circonstances. Je vous la confie encore comme le prix de ma personne ; souvenez-vous combien je l'estime, puisque, par amour pour elle, j'ai subi la mort de la croix pour son salut. Enfin je vous la confie comme les délices et les amours de mon Cœur, car vous n'ignorez pas que mes délices sont d'être avec les enfants des

[1] Gen. 3. 24. — [2] S. Bonav. Stim. amor. c. 1. — [3] Joan. 19. 27. — [4] In Spec. parvo. — [5] Anton. Baling. in Calend. martyr. 26 febr.

hommes. Mechtilde dit alors à Jésus-Christ : O mon bon Seigneur, ne voudriez-vous pas accorder la même faveur à tous ceux qui la désirent. Je n'excepte personne, répondit le Sauveur Jésus. » Que s'il en est ainsi, comme on n'en peut douter, pourquoi donc, ô pécheurs, ne vous précipitez-vous pas en toute hâte auprès de la sainte Mère Douloureuse? Si elle est votre Mère, quelle réciprocité d'amour avez-vous à son égard? Terminons par un mot du B. Jean Berchman [1] : « Il est nécessaire à chacun d'avoir un lieu de refuge pour s'y retirer comme dans un asile au milieu de l'adversité ; or, il n'en est pas de plus sûr que le sein et les plaies sacrées de Jésus-Christ, et le manteau de la Reine des cieux. »

[1] Herm. Hugo in ejus vita parte 2.

CONSIDÉRATION XXXV.

La Mère Douloureuse, au pied de la croix, est devenue la médiatrice entre son Fils crucifié et le larron et les autres pécheurs.

NE MERGAR.

Il me conduira dans une terre droite et unie.
(Ps. 142. 10.)

Par sa prudence et la douceur de ses paroles, la femme de Thécua sut apaiser David irrité contre son fils Absalon meurtrier de son frère. « S'étant présentée au Roi, elle se jeta à terre devant lui, et ainsi prosternée, elle lui dit : Seigneur, sauvez-moi, etc[1] ! Mieux que la Thécuite, la Bienheureuse Vierge Mère Douloureuse devint médiatrice au pied de la croix entre son Fils crucifié et le larron Dismas, et, par son efficace intercession, elle obtint au voleur, près de mourir, le repentir de ses fautes et le paradis. C'est ce que reconnaît Novarin [2] : « Le bon larron, dit-il, fut sous la tutelle de Marie ; c'est le sentiment de plusieurs qu'il fut converti à Jésus-Christ principalement par les prières de la Vierge. » Voyez sur ce sujet l'éminent cardinal Pierre Damien qui affirme en plusieurs endroits que le criminel, crucifié à la droite de Jésus-Christ, dut sa conversion à la protection et aux prières de la Mère Douloureuse [3]. « Le bon larron, dit-il, vint à résipiscence parce que la Bienheureuse Vierge, placée entre sa croix et celle de son Fils, pria pour lui. » Un peu plus loin, il ajoute : « Le larron se repentit sur sa croix ; pourquoi pas plus tôt ? pourquoi

[1] II Reg. 14. 4. — [2] Liv. 4 excursu 72. n. 713. — [3] In serm. de hoc.

ne le fit-il pas à la suite de Jésus en allant au Calvaire, en le voyant porter la croix et en marchant après lui? Il se convertit alors que Marie était au pied de la croix; de larron il devient martyr, alors que Marie intercédait pour lui. »

2. Ce criminel, heureux dans son changement, me fait l'effet d'un écureuil qui, pour traverser une rivière ou un étang, se sert d'un morceau de bois pour barque et d'un bâton pour rame, et qui, par ce moyen et à l'aide d'un vent favorable, arrive heureusement sur l'autre rive. Aussi lui donnons-nous pour devise ce verset du prophète royal : *Il me conduira dans une terre droite et bonne.* Saint Ambroise nous le suggère par ces paroles [1] : « Le larron longtemps errant de côté et d'autre et faisant naufrage, ne pouvait retourner à la patrie s'il n'eût été fixé au bois. »

Ou si vous l'aimez mieux, représentez-vous une hirondelle qui émigre au delà des mers à l'approche de la saison d'hiver. Fatiguée d'un long vol et craignant d'être abîmée dans les flots, elle aperçoit un morceau de bois sur l'eau, s'y repose, et tranquillement soutenue sur cet appui, qui devient pour elle une nacelle, favorisée par un bon vent, elle franchit l'espace immense et atteint le rivage. C'est pourquoi nous lui donnons cette devise : *De peur que je ne sois submergée.*

C'est ce que fit le bon larron sur sa croix, où, comme dans une barque sûre, il arriva au port du paradis et à la félicité éternelle, grâce au secours de la Douloureuse Mère. « Dieu, dit saint Augustin, a voulu que le bois nous fît traverser la mer; car personne ne peut franchir l'océan de ce monde si ce n'est porté par la croix de Jésus Christ [2]. »

3. Mais, cher lecteur, la Douloureuse Vierge ne pria pas uniquement pour la conversion de Dismas; debout au pied de la croix, et même se prosternant à genoux, selon saint Bonaventure [3] et plusieurs autres, elle pria pour le salut de tous et pour le vôtre, en disant au Père éternel avec instance : *O Père,*

[1] Serm. 55. — [2] S. Aug. Tom. 9. Tract. 2. in Joan. — [3] S. Bon. in vita Christi. P. Schall. S. J. con. 88.

pardonnez-leur. Et quoique remplie d'amertume et abreuvée d'absinthe [1], elle devint pour nous, au pied de la croix, comme un rayon de miel, comme une huile adoucissante, comme un arc-en-ciel autour du trône [2]; et le trône d'où le Seigneur a régné, c'est le bois de la croix empourpré par le sang du divin Roi. Ma Souveraine! dans quelle situation vous étiez alors! C'est avec vérité que saint Jean Chrysostome [3] dit de vous que, dans ce triste moment, sur le rocher du Calvaire, vous êtes la colombe au milieu des vautours, la brebis au milieu des loups, le lis entre les épines, l'étoile au sein de la nue, le germe de la justice parmi l'iniquité. Cependant, comme au temps d'Elisée le morceau de bois coupé attira à lui du fond des eaux le fer de la cognée [4]; de même, ô pieuse Souveraine que saint Damascène appelle « l'arbre planté le long des eaux [5], » vous avez attiré à vous et le larron dur comme le fer, et un grand nombre d'autres pécheurs; vous l'avez attiré, par votre intercession, du fond du lac de perdition, et, au témoignage du B. Hugues [6], ce larron, baptisé dans le sang et l'eau qui jaillissaient du côté transpercé de Jésus, fut purifié de la souillure de tous ses péchés et il entra dans un clin d'œil en paradis.

Alors fut accomplie la parole de Zacharie : « En ce jour-là, il y aura une fontaine ouverte à la maison de David, et aux habitants de Jérusalem pour laver le pécheur. [7] » Remarquez l'expression du prophète parlant ici de Jésus crucifié et couvert de plaies : il ne le nomme pas fontaine fermée, mais *ouverte*, indifféremment à la disposition et du larron converti, et de tous les hommes, et en particulier des pécheurs, afin que, s'ils le veulent, ils y puisent l'eau du salut.

La Douloureuse Mère est aussi une source ouverte à tous les chrétiens, car elle ne doit pas et ne peut pas être étrangère à la clémence de son Fils qui recevait les pécheurs et mangeait

[1] Thren. 3. 15. — [2] Apoc. 4. 3. — [3] S. Joan. Chrys. homil. 2 de patientia. — [4] IV. Reg. 6. 6. — [5] S. Damasc. de dormit. V. — [6] D. Hug. lib. de animar. regressu. — [7] Zach. 13. 1.

avec eux, elle qui a donné au monde la source des grâces et des miséricordes ; par conséquent avec Dismas tous les pécheurs recourent à elle, même les plus désespérés qui, par un véritable repentir, obtiendront de son intercession le pardon de leurs fautes, l'augmentation de la grâce et la vie éternelle. « De votre douce main, lui dit le dévot saint Bernard, vous retirez le pécheur de l'abîme du désespoir, vous montrez à ses yeux le remède de l'espérance, vous prenez soin du malheureux et ne l'abandonnez pas, que vous ne l'ayez réconcilié avec le souverain juge [1]. » Apprenez donc à vénérer, de toutes vos forces et du plus intime de votre cœur, votre Douloureuse Mère, parce que telle est la volonté de celui qui a voulu que nous ayons tout par Marie.

O ma Souveraine, vraie Mère d'amour et de douleur, à quoi faut-il encore vous comparer? Vous êtes l'*Arbre de vie* planté au milieu du paradis ; la seconde mort n'atteindra pas ceux qui se réfugient sous votre feuillage. Vous êtes l'*Arche de Noé;* qui recourt à vous, sera sauvé du déluge des péchés. Vous êtes la *Montagne* de salut, sur laquelle au moment de l'incendie et de la destruction des villes de la Pentapole Loth fut conservé sain et sauf. Vous êtes la *Cité de refuge* où se cache en assurance le pécheur en y prenant asile contre la colère de la justice divine. Vous êtes le *Mur et l'avant-mur* servant de défense à tous vos clients qui vous invoquent avec dévotion, car, entre Dieu et nous, vous êtes la première médiatrice après le Fils, pour empêcher qu'il ne nous punisse à jamais comme nous l'avons mérité. Vous êtes le second des deux grands corps lumineux de la création ; votre Fils est le premier pour présider au jour, c'est-à-dire aux justes, mais vous, ô Bienheureuse, comme le moindre, vous présidez à la nuit, c'est-à-dire aux pécheurs, dit le cardinal Hugue [2]. Vous êtes la nuée féconde tempérant d'une manière merveilleuse les ardeurs du soleil de justice, Jésus-Christ notre Dieu, et notre souverain juge. Vous êtes l'*Olivier*, non des jardins, mais *des*

[1] S. Bern. serm. 2. de Virg. Deip. — [2] Hug. Card. in Gen. 1. 16.

champs, exposé pour ainsi dire au milieu d'une vaste plaine aux regards de tous pour prêter secours en tout temps. Vous êtes la *baguette de Moïse*, et vous avez fait sortir de la pierre, qui est Jésus-Christ, une eau salutaire, une fontaine jaillissant pour la vie éternelle. Vous êtes *Atlas* soutenant l'univers ; et, suivant saint Fulgence [1], depuis longtemps le ciel et la terre seraient tombés, si Marie ne les avait soutenus par ses prières. Dismas aussi, cet insigne larron, aurait péri, s'il n'eut trouvé grâce par vous auprès de votre très-doux Fils. J'aurais péri aussi sans aucun doute, moi le plus misérable des pécheurs, j'aurais péri depuis longtemps au milieu des nombreux et grands dangers qui m'environnent, si vous, ma Souveraine, ne m'aviez soutenu jusqu'ici avec une ineffable bonté quoique je sois votre très-indigne serviteur. Quelles actions de grâces convenables, ô Vierge, pourrai-je vous rendre? Oh! si j'avais autant de vies que je forme de lettres pour dire vos louanges, je les emploierais volontiers en votre honneur. Je les consacrerais même de mon sang!

4. Mais votre bonté et votre clémence, ô douce Mère, ne s'arrêtent point là. Assuérus, maître de cent ving-sept provinces, voulant montrer sa munificence envers la reine Esther, lui offrit la moitié de son royaume [2]; et cependant, de fait, il ne lui donna rien. Hérode aussi, lui qui le jour de sa naissance, fit couper la tête au précurseur de Jésus-Christ, promit à sa fille Hérodiade, danseuse impie, la moitié de son empire pour la récompenser d'une seule danse : « Demandez-moi, lui avait-il dit, ce que vous voudrez, et je vous le donnerai, fût-ce la moitié de mon royaume [3]. » Saint Chrysostome est étonné que ce roi, pour une chose si futile que la danse, ait promis la moitié de son royaume à une fille impudente; « Prince malheureux et aveugle, s'écrie-t-il, vous estimez ainsi votre empire? Et si elle exécute une seconde danse, vous lui donnerez donc l'autre moitié, et vous serez réduit à la

[1] S. Fulgent. lib. 4. Mytholog. — [2] Esth. 5. 6. — [3] Marc 6. 22.

mendicité [1] ? » Hélas ! prudent lecteur, jugez par là le monde d'aujourd'hui. Fréquentez les maisons des grands : beaucoup de promesses, mais peu d'effets ; et les traités de paix ! pas un roi ne les a observés, bien qu'ils aient été confirmés par le serment. Bien plus fidèle est Jésus notre Dieu : à l'instance et par l'intercession de sa très-sainte Mère, il promit au larron pénitent non pas une moitié de son royaume, mais son royaume entier, et il le lui donna : « En vérité, je te le dis : aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis [2]. » Ce larron repentant, plein du souvenir de ses crimes, n'avait pas osé demander à Jésus-Christ souffrant une grâce pour ce jour même ; et voilà que pour avoir dit en toute humilité au Rédempteur s'immolant pour le salut de tous les hommes dans ce grand sacrifice sanglant : « Seigneur, souvenez-vous de moi, » il entend aussitôt cette réponse : « Aujourd'hui. » O cieux, quelle merveille ! Par la toute-puissante intercession de la Mère Douloureuse, un impie, destiné à l'enfer, devient en un clin d'œil citoyen du paradis, un ennemi de Dieu devient son ami, un vil esclave du démon devient l'associé des Anges et l'héritier du ciel ! Mais dites-moi, ô ma Souveraine, ce que vous pensiez en vous-même au pied de la croix? Ce que vous pensiez en entendant votre Fils mourant prononcer d'une voix ferme, cette parole pleine de consolation : « Aujourd'hui? » Cette sainte et affligée Mère de Jésus, je m'imagine qu'alors elle soupirait ainsi dans le fond de son Cœur : « O mon Jésus ! ô amour crucifié ! ô tout mon bien ! sur mon humble demande, non-seulement vous avez remis tous ses crimes à cet insigne criminel, mais vous l'avez encore accueilli pour héritier de votre céleste royaume ; qu'il est heureux, puisqu'il entrera aujourd'hui avec vous dans les agréables prairies du paradis ! Et moi, votre Mère, je resterai ici dans les douleurs, dans les angoisses, dans les persécutions ! Ah ! pour combien de temps encore, ô mon Jésus, ô mon Fils ! pour combien de temps? Qui m'accordera de mourir avec vous, ô ma vie ! Cependant,

[1] S. Chrysost. homil. 49. in Matth. — [2] Luc. 23. 43.

votre très-sainte volonté soit faite et non point la mienne. Oui, mon Seigneur ; oui, mon Jésus ; votre bon plaisir est celui de votre affligée Mère : Je resterai sur cette terre ; votre Mère vous survivra ; hélas ! elle ne sera plus Mère, mais une orpheline, un infortuné simulacre de deuil et de délaissement. » Lisez-vous ces choses, pieux lecteur, sans compatir aux douleurs de votre sainte Mère? Pourquoi ne lui dites-vous avec empressement : Ah ! ma Souveraine ! sainte Marie ! obtenez-moi, je vous en conjure, obtenez au dernier de vos serviteurs, la grâce d'entendre dans son agonie : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. »

5. Les saints Pères et les interprètes de l'Ecriture se demandent quel était le pays du bon larron, et de quelle religion il fut. Etait-il Hébreux ou gentil? Les Evangélistes ont observé là-dessus un profond silence, et se sont contentés (ainsi le voulait l'Esprit saint) de raconter son admirable conversion à Jésus-Christ. Saint Anselme[1] pense qu'il était Egyptien, et qu'ayant rendu un service important à la très-sainte Mère de Dieu, pendant sa fuite vers l'Egypte pour échapper à la colère d'Hérode, il mérita par là qu'elle priât si instamment son Fils pour lui demander sa conversion. Evergiste, au contraire, croit qu'il était de Nazareth et compatriote de la divine Vierge, et que c'est par cette raison qu'elle en eut compassion avec tant de bonté et obtint de Dieu son repentir et son pardon : « Le larron, dit-il, avait sa demeure dans la maison voisine de celle de la Bienheureuse Vierge, et elle intercéda pour lui au pied de la croix auprès de Jésus-Christ[2]. »

Quoi qu'il en soit de cette question, il paraît beaucoup plus probable à d'autres auteurs que si la Douloureuse Vierge obtint au bon larron un cœur repentant, le pardon de ses crimes et le paradis, c'est parce que, présente au Calvaire et placée au pied même de la croix, elle entendait ce grand coupable, en face de tous, défendre l'innocence de son Fils quand les autres l'ac-

[1] S. Anselm. ad Sororem, et Alphons. 1 de Vita Christi. — [2] Evergist. Tub. s. Vincent. F. 92.

cablaient d'injures, d'opprobres et de blasphèmes. « Nous, disait-il, nous avons mérité notre supplice, mais celui-ci n'a fait aucun mal. » Joseph Mansi ajoute cette réflexion[1]: « Marie est le refuge des pécheurs, c'est pourquoi elle demande à son Fils et en obtient pour le larron la rémission de ses péchés et toutes les autres bénédictions célestes. » Simon Cassien nous dit du bon larron : « Lui seul, avec la Vierge silencieuse, a proclamé la sainteté du Sauveur mourant ; lui seul, il s'associe à l'immense douleur de cette divine Mère et défend l'innocence de Jésus-Christ[2]. » Ajoutons avec saint Chrysostome : « Pierre avait reçu les clés du royaume des cieux, et quand il voit le Roi de gloire condamné à la croix, il jette les clés et prend la fuite ; mais le larron, ouvrant la porte du ciel, saisit lui-même les clés du paradis[3]. » Considérez comment la Douloureuse Mère sait récompenser les moindres services rendus à son Fils crucifié ou à elle-même ; honorez-la donc et vénérez-la autant qu'il vous est possible, et vous trouverez en elle un secours opportun dans toutes les circonstances. Ecoutez pour votre consolation cette précieuse sentence du docteur Séraphique : « Notre Souveraine chérit tout le monde, donne secours à tous, intercède pour tous, se fait l'avocate de tous ; elle n'exclut personne de son amour ; aussi est-elle comparée à l'astre de la nuit qui tient le milieu entre les corps célestes et les corps terrestres, et transmet aux seconds ce qu'il reçoit des premiers ; telle la Vierge Reine est placée entre Dieu et nous, et nous transmet la grâce[4]. »

6. Accueillez, je vous prie, l'histoire merveilleuse que je vais raconter. Une riche et noble vierge, au rapport de Michel Sanchez d'Ortega, fuyant les vanités du monde, se réfugia dans l'ordre de Saint-Benoît, comme dans un port de salut, au monastère de Fuercobain en Angleterre, où elle fut, pendant quelques années, par ses rares vertus et ses mérites, l'amour

[1] Mansi in Bibl. Tom. 3. F. 1193. — [2] Sim. Cassian. lib. 13. — [3] S. Chrysost. orat. de infer. desc. et latr. — [4] S. Bonav. serm. 14 in Nativ. Dom.

et les délices de toutes les religieuses ses compagnes. Cependant l'antique serpent, qui fit tomber nos premiers parents par ses tromperies, résolut d'attaquer cette vierge par toutes sortes de ruses et de moyens, surtout par les tentations de la chair. Pour atteindre ce but, il suborne un jeune homme, beau de visage, rusé, plein d'attraits mondains; éprise peu à peu d'un amour aveugle pour lui, et enfin succombant aux suggestions importunes des tentations charnelles, elle prend la résolution de préparer sa sortie du cloître au milieu de la nuit, et de rentrer dans le siècle. Déjà elle est hors de sa cellule, elle traverse l'église, se hâtant de rejoindre le jeune homme, et passe près d'un vieux crucifix, objet de la vénération des fidèles, quand tout à coup une image de la Vierge Douloureuse au pied de la croix lui adresse ces paroles : « Où cours-tu, malheureuse? pourquoi préfères-tu le démon à mon Fils? » A cette voix céleste, la malheureuse fugitive, étonnée, s'arrête; mais comme néanmoins elle veut, toute tremblante, continuer sa fuite, ô prodige! le Sauveur crucifié retire sa main droite, saisit le clou de fer dont elle était percée, le jette avec force contre la joue de l'infidèle religieuse, qui, gravement blessée et consternée, tombe à terre demi-morte et y demeure jusqu'à l'aurore, baignée dans son sang. Cependant on donne dans le monastère le signal des matines, et les vierges sacrées se rendent au chœur où elles entendent ces paroles venant du ciel : « Venez, chères sœurs ; recevez votre compagne et relevez-la de terre ; c'est le Sauveur crucifié qui lui a fait cette blessure à cause de la perfidie dont elle s'est rendue coupable envers lui et envers sa sainte Mère. » A ces mots toutes accourent et trouvent l'infidèle amante du céleste Epoux, nageant dans son sang et presque épuisée par ses souffrances; elles arrachent de sa joue le clou de fer, étanchent le sang, pansent sa plaie et la portent dans sa cellule où, après de longues prières et une sincère pénitence, elle recouvre la grâce de Dieu et toute sa première santé. On dit que la sainte image du miraculeux crucifix tient, jusqu'à ce jour, le bras et la main éloignés de la

croix et de l'endroit du clou, en mémoire d'un si grand prodige[1].

Réfléchissez attentivement, âme chrétienne, à la tendre sollicitude que la Douloureuse Mère a témoignée dans cette occasion à cette religieuse fugitive, en l'avertissant, d'une manière toute maternelle, d'éviter le malheur de se livrer au démon. David, dans le palais du roi Saül, se félicitait d'avoir arraché ses brebis de la gueule du lion et de l'ours ; oh ! combien d'âmes pécheresses la Douloureuse Mère n'a-t-elle pas retirées des gouffres de l'enfer où elles étaient près de tomber ! C'est ce que prouvent une multitude de bienfaits obtenus dans un grand nombre de lieux par des malheureux qui ont prié auprès de ses statues ou de ses images. O Adam, notre premier père, que vous aviez raison de vous cacher, contre la colère de Dieu, sous un arbre du paradis terrestre. Cet arbre était la figure de la sainte Mère de Dieu ; saint Anselme l'appelle ainsi : « Je vous salue, arbre de vie, notre joie et nos délices? [2] » Enfants d'Adam, si nous avons suivi notre père dans son égarement, suivons-le dans sa pénitence, et recourons avec confiance à Jésus en croix et à sa Douloureuse Mère pour être préservés des supplices éternels. Elle est Mère : que pouvons-nous désirer de plus? Par testament, Jésus mourant nous dit : *Voilà votre Mère.* Pourquoi craignez-vous d'aller à elle? Peut-être direz-vous : Je suis pécheur. Et moi je vous réponds : Ne désespérez pas pour cela, parce qu'elle reçoit les pécheurs. Une mère ne s'empresse-t-elle pas de relever et de consoler son petit enfant, s'il vient à tomber par terre? Telle est la Douloureuse Mère ; et voici son langage : « Comme une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerai [3]. »

[1] Mich. Sanchez Orteg. de veste nupliali. Mancin. S. J. de Pass. F. 715. — [2] S. Ephrem. Orat. de SS Deip. — [3] Isa 66. 13.

CONSIDÉRATION XXXVI.

La B. Vierge et Douloureuse Mère est l'admirable refuge et la consolation des pécheurs et des malheureux.

ERRANTIBUS UNA MICAT.

Vous êtes mon refuge dans la tribulation qui m'a environné. (Ps. 31. 7.)

1. L'Ecclésiastique a dit avec vérité[1] : « Ceux qui s'embarquent sur les mers ont à raconter les périls de la navigation, et, en écoutant leurs récits, nous sommes dans l'étonnement » à la pensée de leurs dangers. Or, c'est avec raison que le cardinal Hugues a comparé l'âme du chrétien en ce monde à une nacelle lancée au milieu des flots de la tempête[2] : *Le vaisseau représente l'âme*, dit cet auteur ; car, de même qu'un vaisseau est exposé à plusieurs périls, aux écueils, aux brisants, aux gouffres, à la fureur des vents, à la violence des tempêtes et aux naufrages ; ainsi l'âme chrétienne dans cette vie mortelle est exposée à des risques continuels, aux attaques de ses ennemis, aux flots des tentations, jusqu'à ce qu'elle arrive, après de longues craintes, au port désiré du salut où nul naufrage ne sera plus à redouter. Eh bien, il est un port très-sûr ouvert à tous les mortels, et, après Jésus crucifié, ce port est la B. Vierge Mère Douloureuse : dans le sein de sa miséricorde se réfugient en assurance, pour ne pas faire naufrage de leurs âmes, tous ceux qui sont au milieu des périls et des angoisses. Pour eux elle est comme un phare allumé aux bouches du

[1] Eccli. 43. 26. — [2] Card. Hug. ex O. P. in Comm. in script.

Nil pour éclairer pendant la nuit les navigateurs, et leur montrer l'entrée du port. Notre devise sera : *Préparez-nous un chemin sûr*; ou plutôt :

Seule elle brille aux yeux de ceux qui s'égarent.

2. Arrêtons-nous à considérer le larron Dismas crucifié à côté de Jésus-Christ le Rédempteur du monde, et se convertissant enfin à la dernière heure de sa vie, après quarante ans passés dans le crime, comme l'atteste saint Léon, pape. Il disait à Jésus : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume [1]. » « Comment, s'écrie saint Augustin, son changement est-il l'effet de la puissance du Très-Haut? » Admirable est la conversion de Pierre après qu'il eut renié son maître dans la cour de Caïphe : « Jésus tourna la tête et regarda Pierre [2]. » Admirable est la conversion de Saul devenu Paul : Du haut du ciel, Jésus-Christ lui fait entendre ces paroles : « Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous [3]? » Admirable la conversion de l'apôtre Thomas : « Ne soyez plus incrédule, mais fidèle [4]. » Admirable celle de Madeleine : « Et voilà qu'une femme connue dans la ville pour une pécheresse [5]... » Admirable celle du Centurion : « Vraiment, celui-ci était le Fils de Dieu [6]. » Admirable celle de l'Evangéliste Mathieu : « Jésus vit un homme assis à sa banque [7]. » Admirable enfin celle de Zachée monté sur le sycomore : « Zachée, hâtez-vous de descendre, je veux aller loger chez vous [8]. » Mais bien plus admirable est la conversion du larron Dismas; en effet, ceux-là entendaient les prédications de Jésus-Christ, ou le voyaient opérer des miracles ; mais lui, il ne vit et il n'entendit rien de semblable; et cependant, cet homme attaché à un poteau infâme et souffrant le supplice atroce des malfaiteurs, il le reconnut pour le vrai Dieu et le souverain Seigneur de toutes choses, de qui dépend le salut de tous les mortels; il le

[1] Luc. 23. 42. — [2] Luc. 22. 61. — [3] Act. 9. 4. — [4] Joan. 20. 27. — [5] Luc. 7. 37. — [6] Matth. 27. 54. — [7] Matth. 9. 9. — [8] Luc. 19. 5.

reconnut par la foi, et il le proclama publiquement le Messie, le Fils de Dieu, le Sauveur du monde : « Pour nous, c'est justement que nous souffrons ; nos crimes méritaient le châtiment ; mais lui n'a rien fait de mal. Ensuite il dit à Jésus : Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume [1]. » Quel bien avait donc fait ce larron pour devenir en un instant un tout autre homme, et, de criminel qu'il était, un saint?

Le Bienheureux Pierre Damien [2], Sylveria, Salmeron et plusieurs autres, font cette remarque : la Douloureuse Vierge Mère, vrai refuge des pécheurs, se tenant au pied de la croix, vit et reconnut le larron pour originaire de Nazareth et s'interposa comme médiatrice entre son Fils et lui ; et parce qu'il s'était montré bienveillant envers elle quand elle s'acheminait en Egypte en fuyant la rage d'Hérode et l'avait laissé passer avec le divin Enfant sans lui faire aucun mal, en souvenir de ce bienfait elle pria pour sa conversion et son salut, et lui obtint de Dieu la grâce finale : « Aujourd'hui avec moi vous serez dans le paradis. » Pécheurs, que faites-vous? Respirez? et recourez à votre Douloureuse Mère ; oui, Marie est votre Mère, même quand vous êtes pécheurs, elle l'a déclaré à sainte Brigitte : *Je suis la Mère de tous les pécheurs qui veulent se corriger* [3]. Si donc vous la priez d'intercéder pour votre salut auprès de Dieu, elle ne vous repoussera point : *Voilà votre Mère.*

3. Pour que vous puissiez mieux comprendre cette vérité, ami lecteur, veuillez faire attention à ce que je vais dire. Les saints Docteurs demandent en quelle place et de quel côté se tenait la compatissante Mère tandis que, accablé de douleur, chargé d'afflictions, saturé d'opprobres, son aimable Fils était sur la croix entre deux malfaiteurs comme le plus criminel des scélérats. Adrichome en sa description de Jérusalem, où il donne le dessin graphique et la distance de tous les lieux de

[1] Luc. 23. 41. — [2] B. Petrus Dam. serm. de latr. Sylveria tom. 5. lib. 8. c. 16. — [3] Revel. s. Birg. lib. 4. c. 138.

la passion de Jésus-Christ, répond que la Bienheureuse Vierge, avec saint Jean, Madeleine et d'autres pieuses femmes, se tenait dans un endroit distant de quinze coudées de la croix, dans le moment que Jésus fut crucifié, et que de là, toute tremblante et les yeux fixés sur son Fils, elle contemplait ses souffrances et son agonie ; elle était, observe saint Bernard [1], du côté gauche : « La Bienheureuse Vierge, dit-il, doit être peinte à gauche de la croix, c'est-à-dire au nord. » Pourquoi ? Parce que la gauche ou l'aquilon d'où viennent tous les maux, désigne le côté des pécheurs où seront placés tous les réprouvés au jugement général, comme il est dit en saint Mathieu [2]. Pour se montrer la Mère fidèle de tous les pécheurs qui veulent revenir à Dieu, et la consolation de tous les affligés, elle voulut se mettre à la place des pécheurs, pour la conversion et le salut desquels son divin Fils endurait de si grands tourments. C'est pour cela que dans le Cantique sacré l'époux de sang lui dit : « Menez paître vos chevreaux [3] ; » ce qui fait dire à Guillaume de Paris : « Menez paître vos chevreaux, car ceux qui auraient été placés à gauche au jugement, vous obtiendrez par votre intercession qu'ils soient mis à la droite [4]. » Vous tous, qui êtes pécheurs, pourquoi craignez-vous ? Pourquoi doutez-vous, hommes de peu de foi ? *Pourquoi mourez-vous, maison d'Israël ? Revenez et vivez* [5] ; la Souveraine des grâces, votre Mère, est encore vivante ; et, ainsi que son Fils, elle reçoit les pécheurs. Allez donc à cette Douloureuse Mère, et, par le sacré Cœur de son doux Jésus, priez-la d'avoir compassion de vos misères. Elle n'abandonne pas ses enfants, quoique dénaturés, quand ils s'approchent du trône des grâces avec un cœur contrit et humilié. « O Bienheureuse Vierge, dit saint Bernard, qu'il ne parle pas de votre miséricorde, celui qui se souvient de vous avoir invoquée dans le besoin, sans être secouru. »

4. Quand Jonathas et Achimaas fuyaient devant Absalon qui les poursuivait, et que, trahis par un serviteur, ils ne sa-

[1] Citat. à Vanh. in Mar. f. 64. — [2] Matth. 25. 33. — [3] Cant. 1. 7. — [4] Gul. hic. — [5] Ezech. 18. 31.

vaient où se réfugier, une femme de Bahurim, compatissant à leur détresse, vint à leur secours, les cacha au fond d'un puits, et, pour empêcher qu'on ne les aperçût, étendit une couverture sur la bouche du puits, jusqu'à ce que les soldats d'Absalon, les recherchant en vain, fussent retournés dans leur camp[1].

Jacob, que son frère Esaü menaçait de la mort après le décès de leur père, fut préservé par sa mère Rébecca qui l'envoya auprès de son frère Laban en Mésopotamie, où non-seulement il échappa aux fureurs d'Esaü, mais devint très-riche, en sorte qu'il rentra dans sa patrie comblé de toutes sortes de biens temporels[2].

Mardochée et tous les Juifs étant destinés à la mort par un édit public, la reine Esther les préserva du massacre en s'exposant volontairement elle-même au péril de la mort pour les sauver; elle entra chez le roi, sans être appelée, et en obtint tout ce qu'elle voulut[3].

Ame chrétienne, allons *à la montagne de myrrhe et à la colline de l'encens*[4]; là, à gauche de la croix, nous trouverons la meilleure des mères, la plus puissante de toutes les protectrices. Cette femme de Bahurim couvrit d'un linge Jonathas et Achimaas afin qu'ils ne tombassent point aux mains de leurs ennemis; Rébecca défendit Jacob contre la fureur de son frère Esaü; Esther délivra son peuple de la mort et lui procura la liberté. Mais la Bienheureuse Vierge, la Douloureuse Mère, ne se contente pas de couvrir ses fidèles serviteurs de ses grâces et de les réchauffer dans le sein de sa miséricorde; par sa puissante intercession, elle les protége contre la colère de Dieu, elle les conserve, elle les délivre des gouffres de l'enfer: « Nous n'en pouvons trouver, dit saint Ildephonse, pour apaiser la colère de notre juge, une plus puissante que vous qui avez mérité d'être Mère de Celui qui est à la fois et notre juge et notre Rédempteur[5]. » L'éminent et saint cardinal Charles Bor-

[1] II Reg. 17. 19. — [2] Gen. 27. 21. — [3] Esth. 4. 16. — [4] Cant. 4. 6. — [5] S. Ildeph. serm. 3. de Assumpt.

romée reconnut cette vérité, lui qui avait coutume de prier ainsi Marie chaque jour : « O glorieuse Marie, Mère de Dieu, daignez m'accorder seulement un de ces regards que vous aviez au pied de la croix en fixant votre Fils unique avec une tendresse virginale ; daignez me faire cette grâce pour mériter que vous me receviez au nombre de ceux qui, au jour du jugement, obtiendront par vos prières et vos mérites le salut et la vie éternelle [1]. » Et vous, prudent lecteur, ne chercherez-vous pas à vous concilier cette très-sainte Mère par de pieuses pratiques, afin de vous la rendre favorable à l'article de la mort?

5. Adonias, nous racontent les saintes Ecritures, s'étant rendu coupable du crime de lèse-majesté, se réfugia près de l'autel du temple, en serra fortement la corne avec sa main sans vouloir s'en éloigner ; et le roi Salomon lui accorda le pardon de son crime et la vie, à cause du respect pour l'autel [2].

Or, ces faits ont été écrits, âme chrétienne, et pour nous corriger et pour nous instruire d'une manière symbolique. Par cet autel du temple, saint Méthodius entend la B. Vierge Marie qu'il nomme l'*Autel animé;* au mont Calvaire, sur l'autel de son sacré Cœur, elle présenta son bien-aimé Fils au Père éternel et le lui offrit comme un agneau sans tache en holocauste pour les péchés du monde. Courez donc avec Adonias à l'autel et au propitiatoire, pécheur qui êtes pareillement coupable de lèse-majesté divine ; prenez de vos deux mains cet autel du salut, et criez avec saint Bernard : « O très-pieuse Souveraine, prenez moi sous votre recommandation : je me réfugie aujourd'hui près de vous, plein de confiance, ô l'unique espérance des misérables ; veuillez ne me pas mépriser, tendre Mère, en l'honneur de celui qui, pour mon amour, a été élevé en croix et déchiré de blessures... »

6. David, au milieu de dangers de toutes sortes et accablé d'une foule de calamités, parlait ainsi à Dieu : « Votre verge et votre bâton m'ont consolé. » Que signifient le bâton et la

[1] Ex orationibus S. Carol. Borr. — [2] III Reg. 1. 50.

verge? Par le bâton, le cardinal Hugues [1] entend la croix du Sauveur, par la vertu de laquelle le patriarche Jacob passa le *fleuve du jugement* : « Avec le secours de mon bâton j'ai traversé le Jourdain ; » et par la verge, le même auteur comprend la B. Vierge d'amour et de douleur, qui fut la grande consolation de David dans ses calamités figuratives.

Que s'il en fut ainsi dans la figure, que sera-ce dans la réalité? « O heureuse Marie, s'exclame saint Bernard, vous êtes la Mère du roi, la Mère de l'exilé, la Mère de Dieu, la Mère du juge, la Mère de Dieu et de l'homme ; étant Mère de l'un et de l'autre vous ne pouvez souffrir la discorde entre vos enfants [2] ; » vous ne permettrez pas que votre Fils, notre Seigneur, notre Dieu, notre juge, précipite dans les ténèbres extérieures où il y aura pleurs et grincements de dents, vos enfants d'adoption, qui sont ses frères selon la chair ; comme le dit saint Jean Chrysostome, « vous êtes précisément la Mère de Dieu, préélue de toute éternité, pour sauver, par votre tendresse et votre miséricorde, ce que Dieu ne peut sauver par la justice qu'on a mérité de subir [3]. » O bonne Mère, qui donc ne vous aimerait pas? Quel cœur serait assez dur pour ne pas vous honorer, vous estimer?

7. Les uns interprètent d'une façon, et les autres d'une autre, pourquoi le Seigneur Jésus inclina la tête en mourant sur la croix : « Et ayant penché la tête, il expira. » Comme le prouve l'expérience de tous les jours, les mourants exhalent d'abord le dernier soupir, et ensuite ils inclinent la tête sur leur poitrine ; Jésus penche d'abord la tête et exhale ensuite sa sainte âme. Il y a là-dessous un grand mystère ; veuillez le recueillir avec attention.

Suivant saint Chrysostome, il inclina la tête pour montrer que sa mort est volontaire et non point un effet de la nécessité [4].

D'après saint Athanase, il inclina la tête parce que la mort

[1] Citat. a Blanc. in hunc loc. — [2] S. Bern. sup. sign. magn. — [3] S. Chrys. in Hyp. Dom. — [4] Homil. 48.

redoutait Jésus-Christ, et n'osait pas s'en approcher, et en penchant la tête il l'appelait[1].

Il inclina la tête, dit Taulère, pour nous donner le baiser de paix, de réconciliation et d'amour[2].

Il pencha la tête, dit Lansperge, parce que portant les péchés de tous, il était accablé sous leur poids[3].

Il pencha la tête, dit Glissande, pour montrer qu'il mourait par obéissance[4].

Il pencha la tête à l'occident, dit Mallonius, comme pour saluer cette partie du monde où il devait fonder son Eglise sur la pierre, et il tourna le dos aux Juifs et à la Synagogue comme s'il eût dit : Voici, mon peuple vers lequel j'incline ma tête; voici que je meurs pour toi[5].

Il pencha la tête, dit le cardinal Hugues, courbant, pour ainsi dire, ses épaules pour nous porter nous et nos fardeaux; car il était le pasteur fidèle qui cherche sa brebis perdue, et, l'ayant trouvée, la prend et la porte au bercail; celui qui porte un poids pesant incline ordinairement la tête : or quoi de plus lourd que le péché[6] ?

Il pencha la tête, dit saint Laurent Justinien, vers la miséricorde, il se rapprocha de la grâce, il inclina du côté de l'indulgence[7].

Jésus pencha la tête, dit enfin Salmeron, rendant grâces à son Père du pardon obtenu pour les pécheurs, de la victoire remportée sur le péché, le démon, la mort, l'enfer et le monde; il pencha la tête en faveur de son Père apaisé et du monde réconcilié[8].

J'omets plusieurs autres raisons des Pères expliquant pourquoi le Sauveur Jésus au moment de sa mort pencha la tête vers la terre, parmi lesquelles celle de saint Vincent Ferrier convient parfaitement à notre sujet : « Ayant incliné la tête, dit-il, pour faire ses adieux à sa Mère, il rendit son âme. » Et

[1] Quæst. 6. ad Antioch. — [2] Cap. 36. de Vita et Pass. — [3] Homil. 52. de Pass. — [4] Qu. 302. — [5] Mall. de S. Sind. c. 20. — [6] Hugo card. in hunc loc. — [7] De triumph. ag. Chr. — [8] Salm. tom. 10. tr. 46.

le cardinal Hugues : « Il pencha la tête vers sa Mère, comme pour nous dire : « Demandez votre pardon par elle, car elle est l'oracle de la miséricorde. »

Courage, pécheurs, courage! Jésus-Christ mourant sur la croix vous a laissé à sa place Marie pour votre refuge, votre consolation, votre secours; allez donc à votre Douloureuse et compatissante Mère. Si le prodigue avait eu encore sa Mère, il ne fût pas tombé dans une si grande misère. « Est-ce qu'une mère peut oublier son enfant et n'avoir pas pitié de celui qu'elle a porté dans son sein? » Et quand elle l'oublierait, Marie ne peut vous oublier. Terminons par les paroles de Dieu le Père à sainte Catherine : « Il a été accordé par ma bonté à Marie, la glorieuse Mère de mon Fils unique, par respect pour le Verbe incarné, que tout homme, même pécheur, qui recourt à elle avec une sincère vénération, ne devienne pas la proie du démon infernal; parce qu'elle est par moi choisie, préparée et placée comme un doux appât pour prendre les hommes, et surtout les âmes des pécheurs [1]. »

[1] Lud. Blos. Conclavi animæ fidelis c. 1.

CONSIDÉRATION XXXVII.

Pourquoi la B. Vierge Douloureuse est appelée femme, et non point Mère, par le Sauveur en croix.

NON COMMOVEBITUR.

Femme, voilà votre Fils. (Saint Jean, 19. 26.)

1. Le grand oracle de la sagesse humaine, le roi Salomon, se demandait dans quel lieu, dans quelle contrée de la terre il trouverait la femme forte et vertueuse, dont le prix surpasse les perles, les pierreries et tout ce qu'il peut y avoir de précieux dans l'univers : « Qui trouvera une femme forte ? » Et le plus sage des rois s'est répondu : « Elle est plus rare que les pierres précieuses qu'on apporte des extrémités du monde [1]. »

Que faites-vous, glorieux roi ? Que cherchez-vous ? Une femme forte, me répondez-vous. Eh bien, il n'est pas nécessaire de vous transporter aux extrémités des Indes, ou en Islande au delà des îles Orcades pour trouver une femme forte. Ouvrez les yeux et vous trouverez, près de Jérusalem, au mont Calvaire la plus forte des femmes, debout au pied de la croix de son très-cher Fils. « La B. Vierge, dit Corneille de la Pierre [2], est la femme forte, la plus courageuse de toutes les héroïnes, la première des martyres et leur reine, qui demeura ferme jusqu'à la fin au pied de la croix, quand l'univers semblait rentrer dans l'ancien chaos et la machine du monde s'anéantir. « L'amour, dit sainte Mectilde, domina tellement dans son cœur à la passion de son Fils, qu'il surpassa

[1] Prov. 31. 10. — [2] In hunc loc.

et éteignit tout sentiment humain; et toute créature étant dans la douleur, elle seule, immobile avec la Divinité, et la joie dans l'âme; elle consent que son Fils soit immolé pour le salut du monde [1]. »

Voilà pourquoi Jésus crucifié ne la nomme pas *Mère* mais *femme* : « Femme, voilà votre fils ; » ce doux Sauveur voulant ainsi insinuer à toutes les créatures, aux Anges et aux hommes que sa très-sainte Mère était la femme très-forte désignée par le Sage : « Qui trouvera la femme forte ? » Entendez encore Corneille : Jésus [2] dit : Femme, et non pas Mère, de peur qu'en la nommant Mère, il n'afflige son âme d'une douleur plus grande. En second lieu, c'est pour ne pas exciter les Juifs et les scribes contre elle ; pour l'animer elle-même à la force d'âme pour tout supporter courageusement, et pour la faire souvenir qu'elle était celle dont Salomon avait prédit : *Qui trouvera la femme forte?* Nous avons donc gravé avec raison pour emblème un rocher, environné et battu de tous côtés par la fureur des vents et des flots de la mer agitée, et demeurant immobile, surmonté de la devise : *Non commovebitur*, il ne sera point ébranlé [3].

Non, cette forte et sainte femme ne fut pas ébranlée quoique dans la passion de son Fils mourant tout l'univers fût agité. « Remarquez bien, dit le cardinal Tolet, le constant amour de la B. Vierge pour son Fils, amour plein de foi et de force : elle ne craint pas, elle ne rougit pas de se trouver parmi des ennemis si féroces et si nombreux et de se tenir dans un lieu public à la vue de tout le monde, bien qu'on la reconnût pour la Mère de celui que l'on crucifiait [4]. » O femme forte ! ce n'est pas le vin qui est fort, ce n'est pas le roi, ce n'est pas la reine [5] ; c'est Marie, Mère de la Vérité, debout au pied de la croix.

2. Je le veux bien; que le monde exalte la force de Jahel

[1] S. Mechtild. lib. 1 revel. c. 56. — [2] In Joan. 19. 26. — [3] Ps. 111. 6.— [4] Card. Tol. in comment. super Joan. — [5] Esdræ. 3. 10.

qui enfonce un clou dans les tempes du général Sisara et lui donne la mort pendant qu'il dormait dans sa tente [1].

Que l'univers admire la force de Judith coupant la tête à Holopherne, chef des Assyriens, remportant une glorieuse victoire sur l'ennemi, et procurant la paix à sa patrie [2].

Que les habitants de Thébès louent la force de cette héroïne, leur concitoyenne, qui lança un fragment de meule sur la tête d'Abimelech, tyran de Sichem, et lui brisa le crâne [3].

Que les Français célèbrent leur Jeanne d'Arc qui, non-seulement fit lever le siége d'Orléans, ville réduite à la dernière extrémité, mais remporta d'insignes victoires dans plusieurs combats sanglants livrés aux Anglais, et s'empara de glorieux trophées [4].

Enfin, que les Juifs élèvent leur Esther, les Belges leur Kennave, les Gentils leurs amazones; que les Machabées exaltent leur Salomé et les Romains leur Félicité, qui apprirent à leurs sept fils, et par leurs discours et par leur exemple, à souffrir avec joie et un généreux courage, le plus cruel martyre, pour la foi et pour Jésus-Christ.

Oui, que le monde entier exalte et admire de telles héroïnes, que les nations racontent dans tous les siècles et leurs hauts faits et leurs rares vertus. Mais aussi que les ombres cèdent à la lumière, quand la B. Vierge et Mère Douloureuse est la plus courageuse des héroïnes et la Reine des martyrs. O vraie Mère d'amour, de douleur, de la science et de la sainte espérance! Ecoutez Louis Juglar expliquant ces paroles de saint Jean: « La Mère de Jésus se tenait au pied de la croix. » Voici dans quels termes il s'exprime: « A la mort d'un Dieu, pourquoi le monde ne fut-il pas renversé? Ah! Marie restait encore, et, pour régir le monde, c'était assez [5]. » O femme forte qui, dans la défaillance de l'univers avec son Fils, se tenait immobile devant la croix et telle qu'une colonne dans le temple de Dieu. C'est donc avec raison que Jésus l'appelle *Femme*, ce qui fait

[1] Judic. 4. 21. — [2] Judith. 13. 10. — [3] Judic. 9. 53. — [4] Baptist. Fulgos. lib. 3.— [5] Aloys. Juglar. in Elog. Vit. Christi. Elog. 21.

dire encore au même auteur [1] : « Jésus-Christ voulut nous démontrer la grandeur du miracle, en appelant femme celle qu'il aurait dû nommer Mère ; sous un titre de faiblesse il exaltait l'excès de la force. » Suivant le docte Quaresme [2], Jésus nomme la Vierge Marie Femme par excellence pour indiquer qu'elle est cette femme promise dès les premiers temps : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme. » O femme forte, qui, sous la croix comme en sa naissance, as brisé la tête du serpent infernal.

3. Moïse, le saint législateur des Hébreux, ayant étendu contre la mer Rouge sa baguette au moyen de laquelle il opérait de si grands prodiges, les eaux furent à l'instant séparées des deux côtés et s'élevaient comme deux murailles en procurant un passage aux Israélites. Moïse ouvrait la marche, et, comme la foule craignait encore malgré cet étonnant miracle [3], après lui s'avança Aminadab avec la tribu de Juda dont il était le chef; par où cette tribu mérita justement d'obtenir le premier rang et la royauté, elle qui devait donner l'origine, selon la chair, à Jésus-Christ le Roi des rois.

Ame chrétienne, ce n'est pas Moïse traversant la mer Rouge divisée par sa baguette, que je mets ici sous vos yeux, mais celui dont il fut la figure, Jésus-Christ portant sur ses épaules la croix, sceptre de sa royauté, et entrant dans la mer Rouge de sa sanglante passion : « La passion, dit saint Augustin, est la mer Rouge consacrée par le sang de Notre Seigneur [4]. » Il s'est avancé jusqu'au plus profond de cette mer, et la tempête l'a submergé. La première personne qui le suivit fut la Bienheureuse Vierge à laquelle nous pouvons appliquer les paroles du psalmiste : « Les eaux sont entrées jusqu'à mon âme [5]. » Moïse trouva un chemin facile dans la mer Rouge, et la passa à pied sec pour aller dans la Palestine, parce que les flots divisés se tenaient comme des montagnes et des murs ; mais, dans la mer agitée de la passion, tous les flots

[1] Id. in Joan. 19. — [2] Tom. 2. c. 5. — [3] Liran. in Exod. 14. 22. — [4] In Ps. 80. — [5] Ps. 68. 2.

des tribulations se précipitèrent sur Marie : *Omnes fluctus tuos induxisti super me*[1]. Et Marie demeurait là debout et ferme devant la croix de son Fils bien-aimé; oh! qui trouvera une telle femme forte? Elle est donc devenue à juste titre la première et la Reine de tous les martyrs, elle dont le martyre surpasse les tourments de tous les martyrs : « Les autres martyrs, dit Richard de Saint-Laurent, ont souffert pour la foi, Marie pour la charité ; c'est pourquoi elle dit dans le Cantique, selon la version de saint Grégoire : « Je suis blessée par la charité : » et comme la charité est plus grande que la foi, ainsi que saint Paul nous l'enseigne[2], le martyre de Marie surpasse tous les martyres des saints[3]. De là concluez, ô mon âme, que la force du Cœur de Marie fut, pour ainsi dire, immense, et que le Sauveur mourant l'a bien justement nommée *Femme*. Serviteur de Marie, vous voyez en elle la femme telle qu'il n'y en a pas eu et qu'il n'y en aura jamais. Mais retenez ceci : comme il n'y a pas de plus grand bonheur dans l'autre monde que d'être avec Jésus et Marie dans la gloire ; de même rien de plus avantageux dans la vie présente que de leur ressembler dans la souffrance : « pourvu toutefois que nous souffrions avec eux, afin que nous soyons glorifiés avec eux[4]. »

4. Des auteurs approuvés et dignes de foi nous racontent d'Alphonse, roi d'Espagne, un trait à jamais mémorable[5]. Comme il était fortement assiégé dans la ville de Cartera par Maroccio, roi des Maures, et qu'il avait avec lui dans la place un fils chéri, l'unique délice de son père et le seul soutien de sa postérité, ce fils, je ne sais par quelle fatalité, tomba au pouvoir des Maures dans une sortie. Maroccio le fait charger de chaînes de fer, lier à un poteau en face de la porte de la ville, et envoie un trompette à Alphonse pour le sommer de livrer la ville de Cartera, ou bien il verra égorger son fils. Que fait le père? Il regarde son fils chéri, l'unique héritier du

[1] Ps. 87. 8. — [2] I Cor. 13. — [3] Rich. lib. 3. de Laud. V. — [4] Rom. 8. 17. — [5] Joan. Marianus l. 5. de reb.hisp.

royaume, son bâton de vieillesse, le grand espoir de ses sujets ; il réfléchit au salut de tous les citoyens. Comment exprimer ce qui dût se passer dans son âme? Chose étonnante! sacrifiant l'amour paternel à la conservation de ses sujets, il se résout à voir périr son fils plutôt que tous les habitants de la ville : « Que mon fils meure et que mes sujets vivent, » s'écrie-t-il du haut des remparts. Et tirant son épée, il la lance à Maroccio par-dessus les murailles, en criant de toutes ses forces : « Voilà mon glaive, pour égorger mon fils. »

Trait digne d'être transmis à la postérité et gravé dans la mémoire des hommes! Mais, chrétiens, élevons nos yeux plus haut. Au lieu du fils d'Alphonse, enchaîné, attaché à un poteau, et sur le point d'être immolé de la main des infidèles pour le salut d'une ville, considérons Jésus-Christ crucifié. Que fait sa Douloureuse Mère présente à ce supplice atroce? Elle considère d'une part son Fils unique attaché au bois de la croix; ses entrailles maternelles en sont émues; elle voit, d'autre part, le salut du monde, ou sa ruine éternelle si son Fils ne meurt pour le racheter de la servitude du démon! Quelle résolution adopter dans un moment si solennel? O femme forte! ce glaive qui déjà lui a tant de fois percé le Cœur avec une douleur immense, elle le saisit généreusement, et le présente elle-même, pour ainsi dire, aux ennemis : « Que mon Fils meure, et que les sujets vivent! voilà mon glaive pour l'égorger. » Dieu immortel! qui entendit ou vit jamais rien de pareil? O amour assurément immense envers le genre humain de la part de la divine Mère livrant son Fils pour que les pécheurs vivent et soient sauvés. Voici comment l'interpelle saint Antonin : « Vous avez été tellement résignée à la volonté de Dieu dans le désir que vous aviez du salut du genre humain, que j'ose dire que, si l'on n'eût trouvé personne pour le crucifier, vous l'eussiez au besoin vous-même mis en croix dans le dessein de sauver les hommes et d'accomplir la volonté divine. Car on ne saurait croire que vous aviez moins de perfection et d'obéissance à Dieu qu'Abraham qui lui offrit son

fils en sacrifice et était disposé à l'immoler de sa propre main en holocauste[1] »

5. Vous demanderez, et avec raison, prudent lecteur, pourquoi Jésus le doux Rédempteur du monde permit que sa sainte Mère fût présente à toute sa passion et surtout à ce dernier et triste spectacle de sa mort, la plus cruelle que le monde ait vue. En effet, la loi défendait que les mères fussent admises à la mort publique de leurs fils. L'Ecriture nous le donne à comprendre en ordonnant que jamais la génisse ni la brebis ne seraient égorgées avec leurs petits dans un même jour[2].

Laissant de côté les opinions d'autres auteurs, nous citerons la belle raison qu'en donne Taulère. Eve, dit-il[3], contribua beaucoup à la perte du genre humain en mangeant le fruit défendu; elle devint par cette action l'instrument de notre ruine et la cause de toutes les misères humaines. Pour réparer ce mal, Jésus-Christ étendit ses mains sur l'arbre de la croix, où par son sang il racheta le genre humain. Mais il ne voulut pas être seul à la croix; il y voulut sa Mère présente avec lui, afin que par l'amertume de ses douleurs, elle rétablît ce qu'Eve avait détruit par sa désobéissance; d'où l'Eglise chante en son office : *Quod Eva tristis abstulit, tu reddis almo germine*. Le même Taulère, s'adressant à la Douloureuse Vierge auprès de la croix : « Comme Eve, dit-il, prenant témérairement le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal a perdu les hommes en Adam : de même vous avez pris sur vous la douleur de l'arbre de la croix, et, rassasiée d'amertume, vous avez racheté l'homme de concert avec votre Fils. » Saint Bernard a la même idée[4] : « Un homme et une femme nous ont grandement nui; mais, grâce à Dieu, par un seul homme et une seule femme tout a été réparé. » O femme forte! ô Marie! combien le monde entier vous est redevable!

6. On lit dans la sainte Ecriture[5] que la courageuse Judith,

[1] S. Antonin. p. 4. tit. 15. c. parag. 1. — [2] Levit. 22. 28. — [3] Tauleri, C. 18. — [4] S. Bern. in illud : sig. apparuit. — [5] Judih. 13. 23.

pour le salut de sa nation et pour délivrer la ville et les habitants de l'ennemi qui les assiégeait et d'une ruine imminente, exposa sa vie au péril de la mort. Mais quand, ayant tué Holopherne et remporté la victoire, elle rentra dans Béthulie, Ozias prince du peuple l'acclama en ces termes : « Vous êtes bénie par le Seigneur Dieu très-haut, plus que toutes les femmes qui sont sur la terre. Béni le Seigneur, qui a créé le ciel et la terre, et qui vous a dirigée pour trancher la tête du prince de nos ennemis ; car il a rendu aujourd'hui votre nom si célèbre, que les hommes, se souvenant éternellement de la puissance du Seigneur, ne cesseront jamais de vous louer, parce que vous n'avez point épargné votre vie, en voyant l'extrême affliction où votre peuple se trouvait réduit ; mais vous avez subvenu à sa ruine en présence de notre Dieu. »

Voilà une figure admirable réalisée dans la sainte et Douloureuse Mère de Dieu se tenant sur le mont Calvaire pour empêcher la ruine de l'univers. Et nulle part assurément ne parut mieux l'invincible force de la B. Vierge Marie qu'en présence de son Fils en croix. Elle se tint debout, et ne tomba point, lorsque toute la machine du monde semblait être détruite. « Elle se tint ferme au pied de la croix, dit saint Ambroise, non pas seulement pour voir la passion de son Fils, mais encore pour attendre la Rédemption du monde[1] ; » et quoique submergée tout entière par l'immense douleur qui accablait Jésus crucifié, elle songeait cependant aux fruits de la passion et au salut des âmes rachetées, elle s'en occupait attentivement, et, comme l'observe saint Bonaventure, se jetant à genoux, elle pria Dieu le Père pour les pécheurs[2]. L'Eglise a donc bien raison de lui adresser, dans la messe des sept douleurs, les mêmes paroles que les habitants de Béthulie à Judith leur libératrice : « Le Seigneur a rendu aujourd'hui votre nom si célèbre, que les hommes, se souvenant à jamais de la puissance du Seigneur,

[1] S. Ambr. cit. a Sandæo in Stauroph. lib. 2. tit. 3. — [2] S. Bonav. in Vita Chri.

ne cesseront de vous louer dans tous les siècles, parce que vous n'avez point épargné votre vie dans l'extrême affliction de votre peuple, mais pour empêcher sa ruine vous vous êtes présentée devant notre Dieu. »

O pieuse Souveraine! qu'il soit permis à votre pauvre et indigne serviteur, en terminant cette Considération, de vous dire avec le grand saint Augustin[1] dans toute l'humilité de mon cœur : Bienheureuse Marie, qui pourra vous remercier et vous louer dignement, vous qui, et par votre consentement à l'incarnation, et par votre présence à la croix, êtes venue en aide au monde perdu? Quelles louanges peut vous offrir la fragilité humaine pour nous avoir donné le moyen de retrouver la porte du ciel? Souvenez-vous, ô Souveraine, comment vous vous êtes tenue sur la montagne de vision en présence de Dieu et de tout le peuple, pour écarter de nous l'indignation divine. O Vierge, ô Mère d'amour et de douleur, quoique j'aie mérité par mes péchés d'être effacé du livre de vie et précipité dans les supplices éternels, vous êtes cependant établie par Dieu Mère de la miséricorde. Montrez-vous donc ma mère surtout à ma dernière heure. Ah! ma Souveraine! je vous en supplie par le sacré Cœur de Jésus crucifié : Montrez-vous Mère, et, par votre intercession, changez mon juste Juge en Père.

[1] Serm. 18. de Sanct.

CONSIDÉRATION XXXVIII.

La Vierge Douloureuse est particulièrement confiée à saint Jean, le disciple vierge, par Jésus mourant sur la croix.

IN PURITATE PRETIUM.

Ensuite il dit au disciple : Voilà votre Mère. (S. Jean, 19. 27.)

1. David, roi d'Israel, près de mourir, donna divers avis à son fils Salomon, et lui recommanda surtout le fidèle Berzellaï qui lui était demeuré toujours attaché dans tous ses malheurs; et comme Berzellaï était très-avancé en âge, le roi mourant voulut que Salomon continuât les mêmes égards à ses enfants : « Vous témoignerez aussi votre reconnaissance aux fils de Berzellaï le Galaadite, ils mangeront à votre table, parce qu'ils sont venus au-devant de moi, lorsque je fuyais devant Absalon votre frère [1]. »

Aujourd'hui, je ne propose pas à votre méditation, âme chrétienne, David mourant dans son lit, mais le Fils de David expirant sur un gibet. Hélas! quelle différence dans leur vie, leur lit, leur mort! David loue la fidélité de Berzellaï; le Sauveur, l'amour, la constance de son disciple bien-aimé : *Vous êtes toujours demeuré avec moi dans mes épreuves* [2]; » c'est pourquoi il est, préférablement aux autres Apôtres, honoré du titre de *disciple que Jésus aimait.* Et pour montrer d'une manière plus énergique son amour envers lui, le doux Jésus mourant lui confie du haut de sa croix ce qu'il a de plus précieux, sa Douloureuse Mère; et le traitant comme un frère, il

[1] III Reg. 2. 7. — [2] Luc. 22. 28.

la lui laisse pour Mère, pour consolation, pour soutien : « Il dit ensuite au disciple : *Voilà votre Mère.* » O disciple aimé de Jésus ! comment avez-vous eu un héritage si beau? En vérité, vous avez trouvé une grande grâce à la vue de votre Maître en croix, en devenant l'héritier, le fils d'une telle Mère, le frère du Fils de Dieu. C'est votre gloire à vous, c'est aussi celle des âmes pieuses dévouées à Jésus crucifié et à sa Douloureuse Mère.

2. Mais dites-moi, Seigneur, pourquoi vous n'avez pas confié votre sainte Mère à Pierre, à André, à Jacques ou à un autre Apôtre? Le B. Pierre Damien répond : « Le Seigneur remet à Pierre les clefs de son Eglise, et il veut léguer à saint Jean la garde de Marie. Mais à chacun d'eux c'est toujours une mère confiée : Marie mère, l'Eglise mère; Marie mère du Christ, l'Eglise mère du peuple chrétien. De Marie Jésus-Christ a pris sa chair, et de la chair de son côté Jésus-Christ a enfanté son Eglise [1]. » Remarquez, je vous prie, prudent lecteur, la grande disparité entre l'une et l'autre mère; car, comme la Vierge sainte est bien plus digne que l'Eglise, puisqu'elle est Mère de Dieu, dignité qui, suivant le docteur Angélique, est presque infinie; de même le disciple bien-aimé de Jésus surpasse saint Pierre par l'éminence de son rang. Pourquoi donc la pieuse Mère n'a pas été recommandée au prince des Apôtres ou à tout autre disciple? Saint Epiphane en donne la raison : « Il est manifeste, dit-il, que le Seigneur a confié sa Mère à saint Jean parce qu'il était vierge. » Et saint Ambroise [2] : « La Vierge est remise à Jean demeuré vierge. » L'Eglise, parlant de saint Jean, dit à son tour : « Parce qu'il était vierge, Jésus en croix lui recommande sa Mère Vierge. » O bienheureuse virginité ! ô salutaire continence ! de quel prix vous êtes aux yeux de Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, qui même en mourant sur la croix a voulu reposer au milieu des lis. Si tu veux, ô mon âme, avoir pour mère la Bienheureuse Vierge, imite de toutes tes forces la pureté de saint Jean ; « *Et elle se présentera à toi*

[1] B. Dam. serm. 1. de S. Joan. — [2] De institut. Virg. c. 7.

comme une mère élevée en honneur [1]*;* » et comme le diamant est la première de toutes les pierres précieuses, et que son prix dépend de sa pureté, d'où la devise : Le prix est dans la pureté, *in puritate pretium*; de même « l'âme continente est au-dessus de tout prix [2]. » Elle est plus précieuse que toutes les pierreries, la Vierge très-pure; elle hait les âmes souillées, et les repousse : tout ce qui est chaste plaît aux âmes célestes; dehors les chiens et les impudiques. « La Vierge, dit saint Bernard, aime ceux qui l'aiment; elle est proche de ceux qui l'invoquent avec sincérité, surtout de ceux qu'elle voit devenus conformes à elle en chasteté et en humilité [3]. »

3. Je me rappelle ici l'histoire de ce brave Ethaï, de Geth, qui vint de lui-même se présenter à David, fuyant devant l'impie Absalon, au moment où le roi, les pieds nus, la tête couverte d'un voile, montait en pleurant la colline des Oliviers. Ce généreux serviteur s'offrant à partager avec lui les hasards et les dangers, et à subir même la mort : « Vive le Seigneur et vive mon roi, disait-il, partout où vous serez, ô mon roi, à la vie, à la mort, votre serviteur y sera [4]. » Nous voyons en saint Jean un plus grand dévouement; ce n'est pas seulement sur le penchant de la colline des Oliviers qu'il suit son Seigneur et son Roi, c'est au Golgotha où il devait être mis en croix; il le suit courageusement avec son affligée Mère, méprisant tout péril de mort, la haine et les reproches des Juifs. Et le patient Jésus, de ses yeux baignés de sang, l'ayant vu près de la croix, voulut, avant de rendre sa sainte âme à son Père, remettre ce bien-aimé entre les mains de sa Mère : « *Femme, voilà votre Fils.* » Il l'appelle Femme, dit Baptiste de Mantoue, de peur que son pieux nom ne déchire ses entrailles maternelles. Puis, se tournant vers le disciple, il lui dit : « *Voilà votre Mère*; » chérissez-la d'un amour filial, honorez-la, consolez-la, donnez-lui votre tendresse et tous vos soins; ce que vous me devez, faites-le pour elle et agissez à son égard

[1] Eccli. 15. 2. — [2] Eccli. 6. 15. — [3] In Serm. super Salve. — [4] II Reg. 15. 21.

comme vous m'avez vu agir moi-même en l'honorant, l'aimant et prenant soin d'elle. Saint Augustin s'exprime ainsi : « Voilà votre Mère, dit-il, prenez-en soin, je vous la recommande ; recevez votre Mère. Pendant qu'il prononçait ce peu de mots, les deux bien-aimés ne cessaient de verser des larmes ; les deux martyrs gardaient le silence, et ne pouvaient parler à cause de l'excès de leur douleur ; les deux vierges entendaient la parole de Jésus et le voyaient peu à peu mourir. Ils pleuraient amèrement parce qu'ils éprouvaient une douleur amère, car le glaive de la douleur de Jésus-Christ transperçait leurs deux âmes [1]. » Oh ! si nous gravions profondément au plus intime de nos cœurs cette troisième parole du Sauveur mourant, à l'exemple de cet homme pieux, dont parle Landolphe, qui toutes les fois qu'il entendait ou méditait ces mots : *Voilà votre Mère*, fondait en larmes et les mêlait souvent à sa nourriture et à son breuvage ! Hélas ! où sont nos sentiments de compassion ? où sont nos larmes ? où est notre contrition ? où est notre sincère amour pour le Fils et la Mère ? O douce Souveraine ! percez notre cœur du même glaive d'amour et de douleur, afin que, conservant le souvenir de votre affliction, nous puissions la partager et vous imiter dans le support de nos peines. Qu'il en soit de la sorte, ô Souveraine !

4. Il s'attira une grande louange, ce jeune homme courageux, écuyer de Jonathas, en répondant à son maître : « Faites tout ce qu'il vous plaira ; allez où vous voudrez, je vous suivrai partout [2]. » Jonathas, par une inspiration divine, préparait une expédition très-difficile contre les Philistins, et il fallait, pour arriver au but, grimper avec les mains et les pieds sur des rochers fort élevés et très-escarpés. Or, que fit ce jeune homme ? « Jonathas monta en grimpant avec ses pieds et ses mains, et son écuyer le suivit » et fit avec son maître un grand carnage des Philistins, pendant que ceux-ci se perçaient l'un l'autre de leurs épées.

Jonathas représente Jésus-Christ chargé de sa croix montant

[1] S. Aug. de Pass. — [2] I. Reg. 14. 7.

difficilement sur le rocher du Calvaire pour livrer à ses ennemis un terrible combat ; et l'écuyer est la figure de saint Jean qui, avec la Douloureuse Mère, suit son divin Maître dans ce pénible chemin, et se jette au milieu de la foule ennemie sans redouter les opprobres, les traits, les glaives, les javelots. Telle est la force du sincère amour. O ami fidèle dont a parlé le Sage : « Le véritable ami aime en tout temps ; et le frère est éprouvé dans les fâcheuses extrémités [1]. » Au repas chez Simon, et à la dernière cène, aucun des disciples ne manquait. Quand il s'agit des douceurs d'un festin on compte beaucoup d'amis ; mais quand le doux Maître est sur la croix, à peine un de ses disciples se trouve là avec sa Mère affligée ; associé à la passion, il fut donc digne de devenir le frère de Jésus-Christ et le fils de sa divine Mère ; vrai Benjamin, fils de douleur engendré au moment de la passion et de la plus grande douleur : « *Voilà votre fils* ; » à quoi l'abbé Guarric ajoute : « Il était convenable que nul autre que le bien-aimé du Fils ne fût chargé du soin de la Mère du Seigneur, afin que, pleurant constamment son Fils, elle trouvât un soulagement dans celui qu'il avait eu pour disciple chéri [2]. »

5. Quelqu'un peut-être s'étonnera que Joseph gouverneur de l'Egypte, cet homme d'un caractère si doux, se soit montré si austère envers ses frères et leur ait adressé des paroles dures comme à des étrangers et des espions. Est-ce qu'il ne les aimait pas ? Il les aimait d'un amour sincère et vraiment fraternel. Pourquoi les traita-t-il si durement, surtout son frère Benjamin, enfant de la même mère que lui, dans le sac duquel il fit mettre secrètement sa coupe, le faisant ensuite arrêter comme un ingrat et un voleur [3] ?

Autres sont les jugements de Dieu, et autres ceux des hommes. L'amour même de Joseph le fit agir ainsi à l'égard de ses frères : il les aimait, et c'est pourquoi il les éprouvait, sachant que dans l'amour on ne vit pas sans douleur. Il fait donc mettre sa coupe en secret dans le sac de Benjamin, le plus jeune, le

[1] Prov. 17. 17. — [2] Serm. 4. de Assumpt. — [3] Gen. 44. 2.

plus aimé, le plus innocent de tous, précisément parce qu'il avait une plus grande tendresse pour lui. « Il fit mettre sa coupe, dit saint Ambroise, pour faire revenir par une pieus fraude le frère qu'il chérissait ; il le fait passer pour coupable d'un vol afin de le conserver comme un otage de son affection [1]. »

Saint Jean, avons-nous dit, fut parmi les Apôtres, le vrai Benjamin de Jésus-Christ : il les aimait tous, mais il le chérissait davantage ; à cause de son éminente chasteté, il lui permet à la dernière cène de reposer sa tête sur sa sainte poitrine pour puiser en son Cœur les flots de grâces du saint Evangile et les secrets de la Divinité. Mais il lui présente aussi, de préférence aux autres, l'amer calice de sa passion, et entre les Apôtres il le rend le premier martyr, non pas toutefois lorsqu'il but sans aucun dommage une coupe empoisonnée, ou qu'il fut plongé dans la chaudière d'huile bouillante, ou qu'il fut exilé dans l'île de Pathmos pour sa constance à prêcher l'Evangile ; il souffrit et il fut martyr quand il assista au supplice de Jésus et aux douleurs de son affligée Mère crucifiée avec son Fils. Le docte Osorius dit : « Jésus crucifié fut le glaive qui blessa saint Jean et le fit martyr ; et Jésus-Christ, le glaive de douleur qui transperça le Cœur de Marie, rendit martyr saint Jean. O martyre illustre ! Jean, dont les douleurs de Jésus font un martyr, a bu le vrai calice de Jésus lorsqu'il a ressenti les mêmes tourments qu'il lui vit endurer [2]. » Le Bienheureux Jean est donc digne d'être honoré beaucoup, parce qu'il a été très-aimé du Fils de Dieu ; parce qu'il lui a été semblable ; parce qu'il est demeuré constamment vierge ; parce qu'il a été le compagnon inséparable de Jésus souffrant et de sa Douloureuse Mère ; qu'il a reçu du Sauveur mourant sa sainte Mère, faveur qui nous montre son excellence ; qu'il a passé environ vingt-deux ans dans la compagnie sainte de Marie. Quelles actions de grâces rendrons-nous à ce grand saint

[1] S. Amb. in hunc loc. — [2] Osorius qui citat Vanh. in Panegyr. de hoc Sancto.

pour tous les soins empressés donnés à notre Souveraine? Que ne peut-il nous obtenir d'une telle Mère? Arnold a fort bien dit : « Je remarque, pour aller au Père, plusieurs étapes, et je les divise ainsi : par vous, ô bienheureux Jean, nous pouvons arriver à Marie, par Marie au Fils, et par le Fils au Père. » Prenez ce moyen, cher lecteur, et vous vivrez.

6. Revenons à l'affligée Mère devenue la mère du fils de Zébédée. Femme, dit Jésus mourant, voilà votre fils. Consolation bien dure venant de la part d'un tel Fils au moment où il rend son dernier soupir ; consolation digne d'exciter la compassion de toutes les âmes pieuses. « O parole, dit saint Bernard, cessant d'être le doux abbé de Clairvaux, ô parole plus perçante qu'un glaive à deux tranchants, et pénétrant jusqu'à la division de l'âme ! Comment ne transpercerait-elle pas votre sainte âme, puisque, par son souvenir seul, nos cœurs plus durs que la pierre et le fer en sont brisés? *Femme, voilà votre Fils.* Quel échange! Jean à la place de Jésus, le serviteur au lieu du seigneur, le disciple pour le maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu, l'homme au lieu du vrai Dieu[1] ! » Et que pensa la Vierge désolée? Ecoutons-la parler à sainte Brigitte : « Alors toutes mes entrailles furent brisées de compassion pour mon Fils. » Elle entendait, il est vrai, la voix de son doux Jacob, voix aimable, voix connue et chérie, elle l'entendait pour la dernière fois : « Mon âme s'est liquéfiée quand mon bien-aimé m'a parlé[2] ; » mais elle ne voyait plus que les mains d'Esaü : « Jésus était revêtu de sordides vêtements ; » les tourments qu'il endurait le montraient comme coupable de la mort et un pécheur infâme ; mais bientôt elle déclarait son Jacob innocent puisqu'*il effaçait les péchés de plusieurs*[3]. O chagrin! ô tristesse ! ô douleur ! Saint Jean était grand par ses qualités; mais il était le fils de Zébédée et non le Fils de Dieu. Néanmoins, n'ayant tous les deux qu'un cœur et qu'une âme, ce qui plaisait à son divin Fils plut aussi à la Douloureuse Mère. Elle l'accepta donc volontiers pour son fils adoptif, le consi-

[1] S. Bern. serm. super sign. magn. — [2] Cant. 5. 6. [3] — Isa. 53. 12.

déra comme tel toute sa vie jusqu'à son départ pour le ciel, et s'entretenait fréquemment avec lui des souffrances de la passion et des plus grands mystères. Oh ! combien ce fils bien-aimé de Marie, tenant la place de son aimable Jésus, dut faire de progrès dans les vertus et les sciences les plus sublimes en la sainte compagnie d'une telle Mère et par ses conversations fréquentes avec elle ! Le B. Pierre Damien nous indique le moyen de faire un semblable profit : « Comme saint Jean, dit-il, réellement présent au pied de la croix avec Marie, la reçut de Jésus pour Mère, si vous la suivez fréquemment à la croix par la méditation, soyez assurés que vous recevrez le même don [1]. » Nous en avons un garant dans saint Elzéar : étant encore enfant, aux prières d'une pieuse dame nommée Garzende, Jésus le recommanda à sa sainte Mère comme un autre saint Jean : Ne soyez pas inquiète, disait le Sauveur à Garzende, car je l'ai moi-même confié à ma Mère, et la lui ai donnée pour guide [2]. Quel disciple sous une telle Maîtresse ! En son honneur il conserva la virginité intacte même dans l'état du mariage, habitant presque continuellement par la méditation dans les plaies et dans le Cœur de Jésus. Oh ! si tous ceux qui se glorifient du nom de chrétiens la choisissaient aussi pour Maîtresse et pour Mère et suivaient ses enseignements salutaires ! « Bienheureux qui m'écoute, nous dit-elle ; celui qui me trouvera aura trouvé la vie. »

7. Jacob, fatigué du voyage, mit une pierre sous sa tête, s'endormit d'un sommeil profond et eut cette vision merveilleuse où il voyait une échelle ayant sa base sur la terre et son sommet dans le ciel, les Anges montant et descendant, et le Seigneur lui-même appuyé sur l'extrémité supérieure. Fortifié par cette vision et rempli d'une douce joie, il s'écria en s'éveillant : Le Seigneur est vraiment dans ce lieu [3].

Il y a dans cette figure plusieurs mystères interprétés diversement par les auteurs. Mais l'interprétation de Corneille de la Pierre convient bien à notre sujet : « Le Seigneur ap-

[1] B. Dam. in hunc loc. — [2] Ex. vit. S. Elzearii. — [3] Gen. 28. 16.

puyé sur l'échelle est Jésus au sommet de la croix; la croix est l'échelle, c'est-à-dire le moyen par lequel Jésus-Christ est monté au ciel, et par lequel tous les chrétiens y sont montés et s'y élèvent tous les jours; » n'en imaginez point d'autre, prudent lecteur, car c'est le seul chemin pour aller à la gloire.

D'après saint Bernard, la sainte Mère de Dieu est l'échelle de Jacob; par sa médiation, les élus, et même les pécheurs vraiment contrits et repentants, peuvent monter à la céleste patrie. Son opinion est conforme à ce que vit le vénérable Père Léon, l'ami intime du séraphique saint François. Dans une vision, deux échelles étaient représentées devant lui, l'une rouge et l'autre blanche; leurs deux sommets atteignaient le ciel; Jésus-Christ était appuyé sur la rouge, le regard irrité et appelant les âmes à son tribunal redoutable; et comme plusieurs s'efforçaient de pénétrer par celle-là, après de vaines tentatives, repoussées par une force supérieure, elles retombaient, tandis que d'autres âmes montaient facilement au ciel par l'échelle blanche que gardait la sainte Vierge Mère de Jésus. Quelle différence! comprenez le mystère.

Quoique le Rédempteur ait pleinement satisfait pour nous à son Père par sa passion et sa mort, « en effaçant la cédule qui nous était contraire et en abolissant entièrement le décret de notre condamnation, en l'attachant à sa croix, » et que par là tout notre espoir et toute l'œuvre de notre prédestination doivent être fondés sur ses mérites et ses souffrances; cependant, comme il remplit les fonctions d'un juste juge qui doit peser nos mérites et nos démérites dans la balance de sa justice, la miséricorde de sa Mère nous est bien nécessaire pour nous encourager et nous soutenir, parce qu'elle est puissante, étant la Mère de notre juge. Que tous les malheureux en appellent donc au trône de sa clémence afin que par son intercession et par les mérites de son Fils crucifié, ils vivent éternellement de la vie de la grâce et de la gloire. Marie est puissante pour protéger, dit Richard de Saint-Laurent [1], et

[1] Lib. de Laud. Virg. part. 1.

son serviteur peut lui adresser avec confiance cette parole de Job : Placez-moi près de vous, et que la main de qui que ce soit combatte contre moi [1]. Pharaon ne disait-il pas : Allez à Joseph et faites tout ce qu'il vous dira [2]? Pharaon était seul roi de l'Egypte, seul maître de cette contrée et de tous ses sujets; il voulut cependant que Joseph fût honoré, et il le revêtit de la suprême autorité pour prendre soin des vivres et de ses sujets. Le Dieu bon, le Sauveur Jésus Roi des siècles, pour honorer sa sainte Mère, a voulu que nous obtenions par elle les dons de la grâce et de la gloire, et les biens du corps et de l'âme. Allez donc, serviteurs de Marie, à votre sainte Mère, la Vierge Douloureuse, *et faites tout ce qu'elle vous dira.*

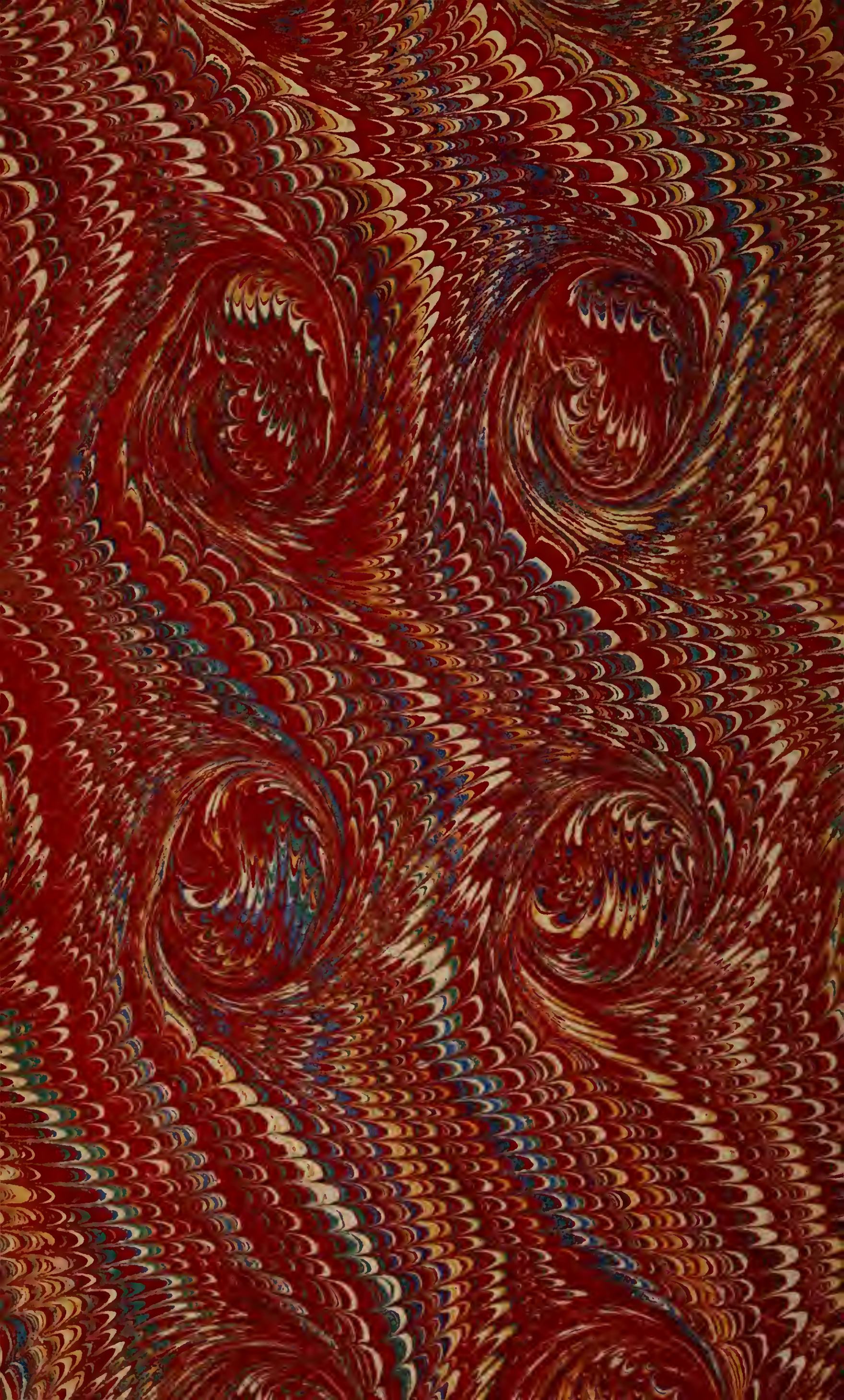
[1] Job. 17. 3. — [2] Gen. 41. 16.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES CONSIDÉRATIONS.

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMP. E. CORNILLAC.




BX 2161.5 .S6 G5514 1875
v.1 SMC
Ginther, Antonius
La Mere d'amour et de
douleur 47087506

